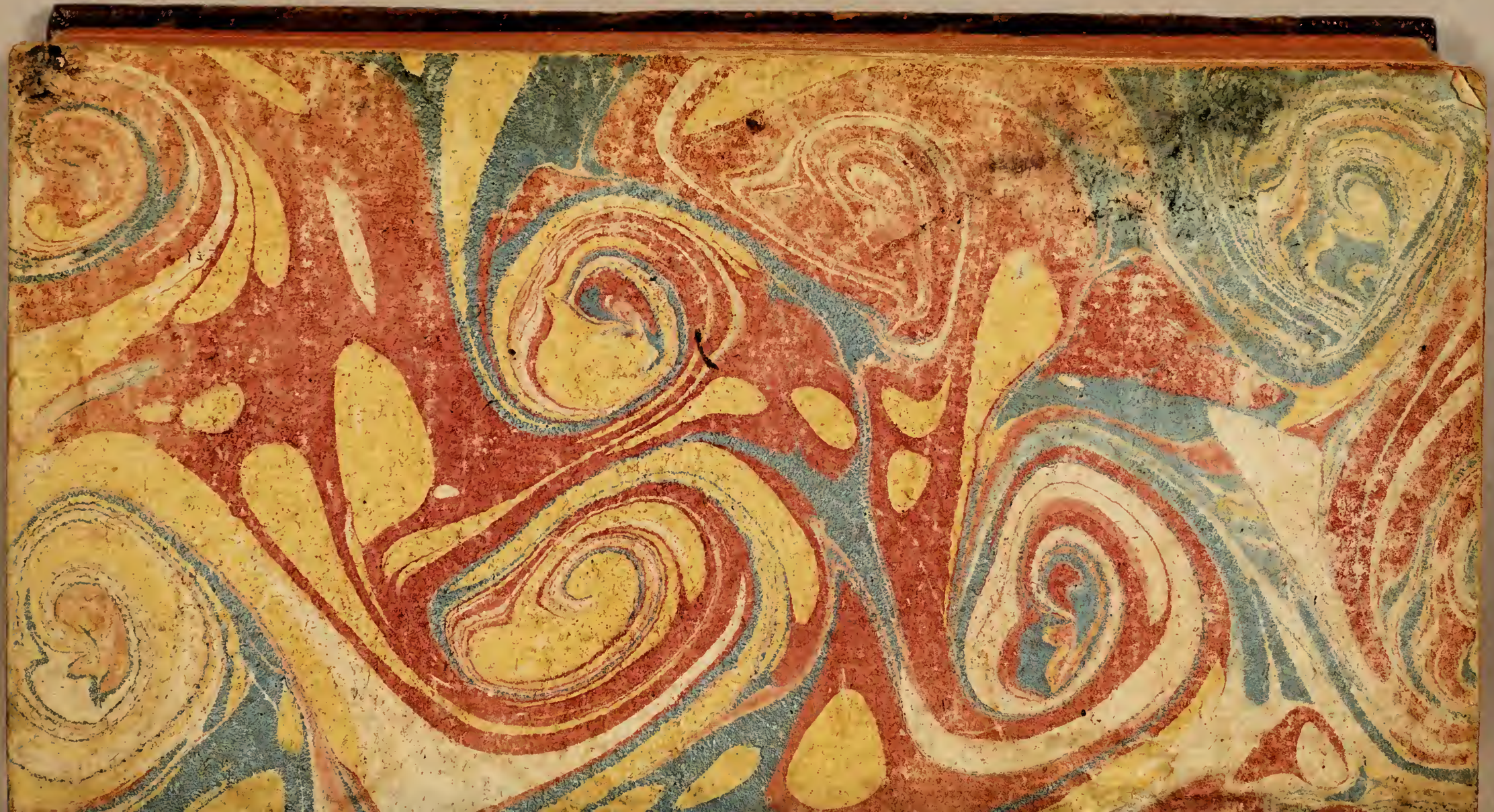
A 2e

John Carter Brown.



A 2 2

Jos: Maclaurin

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.

PREMIERE PARTIE.

57

Bourgainville

RPJCB

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PAR LA FRÉGATE DU ROI
LA BOUDEUSE
ET
LA FLUTE L'ÉTOILE,
EN 1766, 1767, 1768 & 1769.

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE.

PREMIERE PARTIE.

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Typographique.

M. DCC. LXXIII.

RPICE

AU ROI.

SIRE,

LE voyage dont je vais rendre compte, eſt le premier de cette eſpece entrepris par les François, & exécuté par les vaiſſeaux de VOTRE MAJESTÉ. *Le monde entier lui devoit déja la connoiſſance de la figure de la terre. Ceux de vos ſujets à qui cette importante découverte étoit confiée, choiſis entre les plus illuſtres ſavans François, avoient déterminé les dimenſions du globe.*

L'Amérique, il eſt vrai, découverte & conquiſe, la route par mer frayée aux Indes & aux Moluques, ſont des prodiges de courage & de ſuccès qui appartiennent ſans conteſtation aux Eſpagnols & aux Portugais. L'intrépide Magellan, ſous les auſpices d'un roi qui ſe connoiſſoit en hommes, échappa au malheur ſi ordinaire à ſes pareils, de paſſer pour un viſionnaire; il ouvrit la barriere, franchit les pas difficiles, & malgré le ſort qui le priva du plaiſir de ramener ſon vaiſſeau à Séville, d'où il étoit parti, rien ne put lui dérober la gloire d'avoir le premier fait le tour du globe. Encouragés par ſon exemple,

des navigateurs Anglois & Hollandois trouverent de nouvelles terres, & enrichirent l'Europe en l'éclairant.

Mais cette espece de primauté & d'aîneſſe en matiere de découvertes, n'empêche pas les navigateurs François de revendiquer avec juſtice une partie de la gloire attachée à ces brillantes, mais pénibles entrepriſes. Pluſieurs régions de l'Amérique ont été trouvées par des ſujets courageux des rois vos ancêtres; & Gonneville, né à Dieppe, a le premier abordé aux terres auſtrales. Différentes cauſes, tant intérieures qu'extérieures, ont paru depuis ſuſpendre à cet égard le goût & l'activité de la nation.

VOTRE MAJESTÉ *a voulu profiter du loiſir de la paix pour procurer à la géographie des connoiſſances utiles à l'humanité. Sous vos auſpices, SIRE, nous ſommes entrés dans la carriere; des épreuves de tout genre nous attendoient à chaque pas, la patience & le zele ne nous ont pas manqué. C'eſt l'hiſtoire de nos efforts que j'oſe préſenter à* VOTRE MAJESTÉ; *votre approbation en fera le ſuccès.*

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

DE VOTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le très-humble & très-ſoumis ſerviteur & ſujet, DE BOUGAINVILLE.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

J'Ai penſé qu'il ſeroit à propos de préſenter à la tête de ce récit, l'énumération de tous les voyages exécutés autour du monde, & des différentes découvertes faites juſqu'à ce jour dans la mer du Sud ou Pacifique.

Ce fut en 1519 que Ferdinand Magellan, Portugais, commandant cinq vaiſſeaux Eſpagnols, partit de Séville, trouva le détroit qui porte ſon nom, par lequel il entra dans la mer Pacifique, où il découvrit deux petites iſles déſertes dans le ſud de la ligne, enſuite les *iſles Larrones*, & enfin les *Philippines*. Son vaiſſeau, nommé *la Victoire*, revenu en Eſpagne, ſeul des cinq, par le cap de Bonne-Eſpérance, fut hiſſé à terre à Séville, comme un monument de cette expédition, la plus hardie peut-être que les hommes euſſent encore faite. Ainſi fut démontrée phyſiquement, pour la premiere fois, la ſphéricité & l'étendue de la circonférence de la terre.

Drack, Anglois, partit de Plymouth avec cinq vaiſſeaux, le 15 ſeptembre 1577, y rentra avec un ſeul le 3 novembre 1580. Il fit, le ſecond, le tour du globe. La reine Elizabeth vint manger à ſon bord, & ſon vaiſſeau, nommé *le Pélican*, fut ſoigneuſement conſervé à Deptfort dans un baſſin avec une inſcription honorable ſur le grand mât. Les découvertes attribuées à Drack ſont fort incertaines. On marque ſur les cartes dans la mer du Sud, une côte ſous le cercle polaire, plus quelques iſles au nord de la ligne, plus auſſi au nord la *nouvelle Albion.*

Le chevalier Thomas Candish, Anglois, partit de Plymouth le 21 juillet 1586, avec trois vaiſſeaux, y entra avec deux le 9 ſeptembre 1588. Ce voyage, le troiſieme fait autour du monde, ne produiſit aucune découverte.

Olivier de Nord, Hollandois, ſortit de Roterdam le 2 juillet 1598, avec quatre vaiſſeaux, paſſa le détroit de Magellan, cingla le long des côtes occidentales de l'Amérique, d'où il ſe rendit aux Larrones, aux Philippines, aux Moluques, au cap de Bonne-Eſpérance, & rentra à Roterdam avec un ſeul vaiſſeau, le 26 août 1601. Il n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud.

George Spilberg, Hollandois, fit voile de Zélande le 8 août 1614, avec six navires, perdit deux vaisseaux avant que d'être rendu au détroit de Magellan, le traversa, fit des courses sur les côtes du Pérou & du Mexique, d'où, sans rien découvrir dans sa route, il passa aux Larrones & aux Moluques. Deux de ses vaisseaux rentrerent dans les ports de Hollande le premier juillet 1617.

Presque dans le même tems, Jacques Lemaire & Shouten immortalisoient leur nom. Ils sortent du Texel le 14 juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde* & *le Horn*, découvrent le détroit qui porte le nom de Lemaire, entrent les premiers dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn, y découvrent par quinze degrés quinze minutes de latitude sud, & environ cent quarante-deux degrés de longitude occidentale de Paris, *l'isle des Chiens*; par quinze degrés de latitude sud à cent lieues dans l'oueſt, *l'isle sans Fond*; par quatorze degrés quarante-six minutes sud, & quinze lieues plus à l'oueſt, *l'isle de Water*; à vingt lieues de celle-là dans l'oueſt, *l'isle des Mouches*; par les seize degrés dix minutes sud, & de cent soixante-treize à cent soixante-quinze degrés de longitude occidentale de Paris, deux isles, *celle des Cocos*, & *celle*

des Traîtres ; cinquante lieues plus oueſt, *celle d'Eſpérance* , puis *l'iſle de Horn* , par quatorze degrés cinquante-ſix minutes de latitude ſud , environ cent ſoixante-dix-neuf degrés de longitude orientale de Paris. Enſuite ils cinglent le long des côtes de la nouvelle Guinée , paſſent entre ſon extrêmité occidentale & Gilolo , & arrivent à Batavia en octobre 1616. George Spilberg les y arrête , & on les envoie en Europe ſur des vaiſſeaux de la compagnie : Lemaire meurt de maladie à Maurice, Shouten revoit ſa patrie. *La Concorde* & *le Horn* rentrerent après deux ans & dix jours.

Jacques Lhermite , Hollandois , commandant une flotte de onze vaiſſeaux , partit en 1623 avec le projet de faire la conquête du Pérou ; il entra dans la mer du Sud par le cap de Horn , & guerroya ſur les côtes Eſpagnoles, d'où il ſe rendit aux Larrones , ſans faire aucune découverte dans la mer du Sud , puis à Batavia. Il mourut en ſortant du détroit de la Sonde , & ſon vaiſſeau , preſque ſeul de ſa flotte , territ au Texel le 9 juillet 1626.

En 1683 , Cowley , Anglois , partit de la Virginie ; il doubla le cap de Horn , fit diverſes courſes ſur les côtes Eſpagnoles, ſe rendit aux Larrones, & revint par

le cap de Bonne-Espérance, en Angleterre, où il arriva le 12 octobre 1686. Ce navigateur n'a fait aucune découverte dans la mer du Sud; il prétend avoir découvert dans celle du Nord, par quarante-sept degrés de latitude australe, & à quatre-vingt lieues de la côte des Patagons, l'*isle Pepis*. Je l'ai cherchée trois fois, & les Anglois deux, sans la trouver.

Wood Roger, Anglois, sortit de Bristol le 2 août 1708, passa le cap de Horn, fit la guerre sur les côtes Espagnoles jusqu'en Californie, d'où, par une route frayée déja plusieurs fois, il passa aux Larrones, aux Moluques, à Batavia, & doublant le cap de Bonne-Espérance, il territ aux Dunes le premier octobre 1711.

Dix ans après, Roggewin, Hollandois, sortit du Texel avec trois vaisseaux; il entra dans la mer du sud par le cap de Horn, y chercha *la terre de Davis* sans la trouver, découvrit dans le sud du tropique australe l'*isle de Pâques*, dont la latitude est incertaine; puis, entre le quinzieme & le seizieme parallele australe, les *isles Pernicieuses*, où il perdit un de ses vaisseaux; puis, à peu près dans la même latitude, les *isles Aurore*, *Vespres*, *le Labyrinthe* composé de six isles, & l'isle de *la Récréation*, où il relâcha. Il découvrit

enſuite ſous le douzieme parallele ſud trois iſles, qu'il nomma *iſles de Bauman*, & enfin ſous le onzieme parallele auſtral, les *iſles de Thienhoven* & *Groningue*; navigeant enſuite le long de la nouvelle Guinée & des terres des Papous, il vint aborder à Batavia, où ſes vaiſſeaux furent confiſqués. L'amiral Roggewin repaſſa en Hollande de ſa perſonne ſur les vaiſſeaux de la compagnie, & arriva au Texel le 11 juillet 1723, ſix cents quatre-vingt jours après ſon départ du même lieu.

Le goût des grandes navigations paroiſſoit entiérement éteint, lorſqu'en 1741 l'amiral Anſon fit autour du globe le voyage dont l'excellente relation eſt entre les mains de tout le monde, & qui n'a rien ajouté à la géographie.

Depuis ce voyage de l'amiral Anſon, il ne s'en eſt point fait de grand pendant plus de vingt années. L'eſprit de découverte a ſemblé récemment ſe ranimer. Le Commodore Byron part des Dunes le 20 juin 1764, traverſe le détroit de Magellan, découvre quelques iſles dans la mer du Sud, faiſant ſa route preſque au nord-oueſt, arrive à Batavia le 28 novembre 1765, au Cap le 26 février 1766, & le 9 mai aux Dunes, ſix cents quatre-vingt-huit jours après ſon départ.

Deux mois après le retour du Commodore Byron, le capitaine Wallas part d'Angleterre avec les vaiſſeaux *le Delfin* & *le Swallow*, il traverſe le détroit de Magellan, eſt ſéparé du *Swallow* que commandoit le capitaine Carteret, au débouquement dans la mer du Sud; il y découvre une iſle environ par le dix-huitieme parallele, à peu près, en août 1767; il remonte vers la ligne, paſſe entre les terres des Papous, arrive à Batavia en janvier 1768, relâche au cap de Bonne-Eſpérance, & enfin rentre en Angleterre au mois de mai de la même année.

Son compagnon Carteret, après avoir eſſuyé beaucoup de miſeres dans la mer du Sud, arrive à Macaſſar au mois de mars 1768, avec perte de preſque tout ſon équipage; à Batavia, le 15 ſeptembre; au cap de Bonne-Eſpérance, à la fin de décembre. On verra que je l'ai rencontré à la mer le 18 février 1769, environ par les onze degrés de latitude ſeptentrionale. Il n'eſt arrivé en Angleterre qu'au mois de juin.

On voit que de ces treize voyages (1)

---

(1) Don Pernetty, dans ſa *Diſſertation ſur l'Amérique*, parle d'un voyage autour du monde, fait en 1719 par le capitaine Shelwosk; je n'ai aucune connoiſſance de ce voyage.

autour du monde, aucun n'appartient à la nation Françoiſe, & que ſix ſeulement ont été faits avec l'eſprit de découverte; ſavoir, ceux de Magellan, de Drack, de Lemaire, de Roggewin, de Byron & de Wallas; les autres navigateurs, qui n'avoient pour objet que de s'enrichir par les courſes ſur les Eſpagnols, ont ſuivi des routes connues, ſans étendre la connoiſſance du globe.

En 1714, un François, nommé *la Barbinais le Gentil*, étoit parti ſur un vaiſſeau particulier, pour aller faire la contrebande ſur les côtes du Chili & du Pérou. De-là il ſe rendit en Chine, où, après avoir ſéjourné près d'un an dans divers comptoirs, il s'embarqua ſur un autre bâtiment que celui qui l'y avoit amené, & revint en Europe, ayant à la vérité fait de ſa perſonne le tour du monde, mais ſans qu'on puiſſe dire que ce ſoit un voyage autour du monde fait par la nation Françoiſe.

Parlons maintenant de ceux qui partant, ſoit d'Europe, ſoit des côtes occidentales de l'Amérique méridionale, ſoit des Indes orientales, ont fait des découvertes dans la mer du Sud, ſans avoir fait le tour du monde.

Il paroît que c'eſt un François, *Paulmier de Gonneville*, qui a fait les premie-

res en 1503 & 1504; on ignore où ſont ſituées les terres auxquelles il a abordé, & dont il a ramené un habitant, que le gouvernement n'a point renvoyé dans ſa patrie, mais auquel Gonneville, ſe croyant alors perſonnellement engagé envers lui, a fait épouſer ſon héritiere.

Alfonſe de Salazar, Eſpagnol, découvrit en 1525 l'*iſle de Saint-Barthelemi* à quatorze degrés de latitude nord, & environ cent cinquante-huit degrés de longitude à l'eſt de Paris.

Alvar de Saavedra, parti d'un port du Mexique en 1526, découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele nord, un amas d'iſles qu'il nomma les *iſles des Rois*, à peu près par la même longitude que l'iſle Saint-Barthelemi; il ſe rendit enſuite aux Philippines & aux Moluques: & en revenant au Mexique, il eut le premier connoiſſance des iſles ou terres nommées *nouvelle Guinée* & *terre des Papous*. Il découvrit encore par douze degrés nord, environ à quatre-vingt lieues dans l'eſt des iſles des Rois, une ſuite d'iſles baſſes, nommées les *iſles des Barbus*.

Diégo Hurtado & Fernand de Grijalva, partis du Mexique en 1433 pour reconnoître la mer du Sud, ne découvrirent qu'une iſle ſituée par vingt degrés

trente minutes de latitude nord, environ à cent degrés de longitude oueſt de Paris. Ils la nommerent *Iſle Saint-Thomas*.

Jean-Gaëtan, appareillé du Mexique en 1542, fit auſſi ſa route au nord de la ligne. Il y découvrit entre le vingtieme & le neuvieme parallele, à des longitudes différentes, pluſieurs iſles ; ſavoir, *Rocca Pardita*, les *iſles du Corail*, celles *du Jardin*, *la Matelote*, l'*iſle d'Aréziſe*, & enfin il aborda à la nouvelle Guinée, ou plutôt ſuivant ſon rapport, à la *nouvelle Bretagne;* mais Dampierre n'avoit pas encore découvert le paſſage qui porte ſon nom.

Le voyage ſuivant eſt plus fameux que tous les précédens.

Alvar de Mendoce & Mindana, partis du Pérou en 1567, découvrirent les iſles célebres que leur richeſſe fit nommer *iſles de Salomon* ; mais, en ſuppoſant que les détails rapportés ſur la richeſſe de ces iſles ne ſoient pas fabuleux, on ignore où elles ſont ſituées, & c'eſt vainement qu'on les a recherchées depuis. Il paroît ſeulement qu'elles ſont dans la partie auſtrale de la ligne entre le huitieme & le douzieme parallele. L'*iſle Iſabella* & *la terre de Guadalcanal*, dont les mêmes voyages font mention, ne ſont pas mieux connues.

En

En 1595, Alvar de Mindana, compagnon de Mendoce dans le voyage précédent, repartit du Pérou avec quatre navires pour la recherche des isles de Salomon. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célebre par ses propres découvertes. Mindana découvrit entre le neuvieme & le onzieme parallele méridional, environ par cent huit degrés à l'oueſt de Paris, les *isles Saint-Pierre*, *Magdeleine*, *la Dominique* & *Chriſtine*, qu'il nomma *les Marquiſes de Mendoce*, du nom de Dona Iſabella de Mendoce, qui étoit du voyage; environ vingt-quatre degrés plus à l'oueſt, il découvrit les *isles Saint-Bernard*; preſque à deux cents lieues dans l'oueſt de celles-ci, l'*isle Solitaire*, & enfin l'*isle Sainte-Croix*, ſituée à peu près par cent quarante degrés de longitude orientale de Paris. La flotte navigea de-là aux Larrones, & enfin aux Philippines, où n'arriva pas le général Mindana: on n'a pas ſu ce qu'étoit devenu ſon navire.

Fernand de Quiros, compagnon de l'infortuné de Mindana, avoit ramené au Pérou Dona Iſabella. Il en repartit avec deux vaiſſeaux le 21 décembre 1605, & prit ſa route à peu près dans l'oueſt-ſud-oueſt. Il découvrit d'abord une petite iſle vers

le vingt-cinquieme degré de latitude ſud, environ par cent vingt-quatre degrés de longitude occidentale de Paris ; puis entre dix-huit & dix-neuf degrés ſud, ſept ou huit autres iſles baſſes & preſque noyées, qui portent ſon nom, & par le treizieme degré de latitude ſud, environ cent cinquante ſept degrés à l'oueſt de Paris, l'iſle qu'il nomma *de la belle Nation.* En recherchant enſuite l'*iſle Sainte-Croix* qu'il avoit vue dans ſon premier voyage, recherche qui fut vaine, il découvrit par treize degrés de latitude ſud, & à peu près cent ſoixante-ſeize degrés de longitude orientale de Paris, l'*iſle de Taumaco ;* puis à environ cent lieues à l'oueſt de cette iſle, par quinze degrés de latitude ſud, une grande terre qu'il nomma la *terre auſtrale du Saint-Eſprit*, terre que les divers géographes ont diverſement placée. Là, il finit de courir à l'oueſt, & reprit la route du Mexique, où il ſe rendit à la fin de l'année 1606, après avoir encore infructueuſement cherché l'iſle *Sainte-Croix.*

Abel Taſman, ſorti de Batavia le 14 août 1642, découvrit par quarante-deux degrés de latitude auſtrale, & environ cent cinquante-cinq degrés à l'eſt de Paris, une terre qu'il nomma *Vandiemen ;*

il la quitta faiſant route au oueſt, & environ à cent ſoixante degrés de notre longitude orientale, il découvrit la *nouvelle Zélande* par quarante-deux degrés dix minutes ſud. Il en ſuivit la côte environ juſqu'au trente-quatre degré de latitude ſud, d'où il cingla au nord-eſt, & découvrit par vingt-deux degrés trente-cinq minutes, environ cent ſoixante-quatorze degrés à l'eſt de Paris, les *iſles Pylſtaart, Amſterdam* & *Roterdam*. Il ne pouſſa pas ſes recherches plus loin, & revint à Batavia en paſſant entre la nouvelle Guinée & Gilolo.

On a donné le nom général de *nouvelle Hollande* à une vaſte ſuite, ſoit de terres, ſoit d'iſles, qui s'étend depuis le ſixieme juſqu'au trente-quatrieme degré de latitude auſtrale, entre le cent cinquieme & le cent quarantieme degré de longitude orientale du méridien de Paris. Il étoit juſte de la nommer ainſi, puiſque ce ſont preſque tous navigateurs Hollandois qui ont reconnu les différentes parties de cette contrée. La premiere terre découverte en ces parages, fut la terre de *Concorde*, autrement appellée *d'Endracht*, du nom de celui qui l'a trouvée en 1616, par le vingt-quatre & vingt-cinquieme degré de latitude ſud. En 1618, une autre par-

tie de cette terre, ſituée à peu près ſous le quinzieme parallele, fut découverte par *Zéachen*, qui lui donna le nom d'*Arnhem* & de *Diemen*; & ce pays n'eſt pas le même que celui nommé depuis *Diemen* par Taſman. En 1619, Jean d'*Edels* donna ſon nom à une portion méridionale de la nouvelle Hollande. Une autre portion, ſituée entre le trentieme & le trente-troiſieme parallele, reçut celui de *Leuwin*. Pierre *de Neuitz* en 1627, impoſa le ſien à une côte qui paroît faire la ſuite de celle de Leuwin dans l'oueſt. Guillaume *de Witt* appella de ſon nom une partie de la côte occidentale, voiſine du tropique du Capricorne, quoiqu'elle dût porter celui du capitaine *Viane*, Hollandois, qui en 1628 avoit payé l'honneur de cette découverte par la perte de ſon navire & de toutes ſes richeſſes.

Dans la même année 1628, entre le dixieme & le vingtieme parallele, le grand golfe de la *Carpentarie* fut découvert par Pierre *Carpenter*, Hollandois, & cette nation a ſouvent depuis fait reconnoître toute cette côte.

Dampierre, Anglois, partant de la grande *Timor*, avoit fait en 1687 un premier voyage ſur les côtes de la nouvelle Hollande, & étoit abordé entre la terre

d'*Arnhem* & celle de *Diemen* ; cette courſe, fort courte, n'avoit produit aucune découverte. En 1699, il partit d'Angleterre avec l'intention expreſſe de reconnoître toute cette région, ſur laquelle les Hollandois ne publioient point les lumieres qu'ils poſſédoient. Il en parcourut la côte occidentale depuis le vingt-huitieme juſqu'au quinzieme parallele. Il eut la vue de la terre de Concorde, de celle de Witt, & conjectura qu'il pouvoit exiſter un paſſage au ſud de la Carpentarie. Il retourna enſuite à Timor, d'où il revint viſiter les iſles des Papous, longea la nouvelle Guinée, découvrit le paſſage qui porte ſon nom, appella *nouvelle Bretagne* la grande iſle qui forme ce détroit à l'eſt, & reprit ſa courſe pour Timor le long de la nouvelle Guinée. C'eſt ce même Dampierre qui, depuis 1683 juſqu'en 1691, tantôt flibuſtier, tantôt commerçant, avoit fait le tour du monde en changeant de navires.

Tel eſt l'expoſé ſuccinct des divers voyages autour du globe, & des découvertes différentes faites dans le vaſte océan Pacifique, juſqu'au tems de notre départ de France. Avant que de commencer le récit de l'expédition qui m'a été confiée, qu'il me ſoit permis de prévenir qu'on ne

doit pas en regarder la relation comme un ouvrage d'amuſement : c'eſt ſur-tout pour les marins qu'elle eſt faite. D'ailleurs cette longue navigation autour du globe, n'offre pas la reſſource des voyages de mer faits en tems de guerre, leſquels fourniſſent des ſcenes intéreſſantes pour les gens du monde. Encore ſi l'habitude d'écrire avoit pu m'apprendre à ſauver par la forme une partie de la ſéchereſſe du fonds ! Mais, quoiqu'initié aux ſciences dès ma plus tendre jeuneſſe, où les leçons que daigna me donner M. d'Alembert, me mirent dans le cas de préſenter à l'indulgence du public, un ouvrage ſur la géométrie, je ſuis maintenant bien loin du ſanctuaire des ſciences & des lettres ; mes idées & mon ſtyle n'ont que trop pris l'empreinte de la vie errante & ſauvage que je mene depuis douze ans. Ce n'eſt ni dans les forêts du Canada, ni ſur le ſein des mers, que l'on ſe forme à l'art d'écrire, & j'ai perdu un frere dont la plume aimée du public eût aidée à la mienne.

Au reſte, je ne cite, ni ne contredis perſonne ; je prétends encore moins établir ou combattre aucune hypotheſe. Quand même les différences très-ſenſibles que j'ai remarquées dans les diverſes contrées où j'ai abordé, ne m'auroient pas

empêché de me livrer à cet eſprit de ſyſtême, ſi commun aujourd'hui, & cependant ſi peu compatible avec la vraie philoſophie, comment aurois-je pu eſpérer que ma chimere, quelque vraiſemblance que je ſuſſe lui donner, pût jamais faire fortune ? Je ſuis voyageur & marin; c'eſt-à-dire, un menteur & un imbécille aux yeux de cette claſſe d'écrivains pareſſeux & ſuperbes, qui, dans les ombres de leur cabinet, philoſophent à perte de vue ſur le monde & ſes habitans, & ſoumettent impérieuſement la nature à leurs imaginations. Procédé bien ſingulier, bien inconcevable de la part de gens qui, n'ayant rien obſervé par eux-mêmes, n'écrivent, ne dogmatiſent que d'après des obſervations empruntées de ces mêmes voyageurs auxquels ils refuſent la faculté de voir & de penſer.

Je finirai ce diſcours en rendant juſtice au courage, au zele, à la patience invincibles des officiers (1) & équipages de mes deux vaiſſeaux. Il n'a pas été néceſ-

(1) L'état-major de la frégate *la Boudeuſe*, étoit compoſé de MM. de Bougainville, capitaine de vaiſſeau; Duclos Guyot, capitaine de brûlot; chevalier de Bournand, chevalier d'Oraiſon, chevalier du Bouchage, enſeignes de vaiſſeau; chevalier

faire de les animer par un traitement extraordinaire, tel que celui que les Anglois ont cru devoir faire aux équipages de M. Byron. Leur constance a été à l'épreuve des positions les plus critiques, & leur bonne volonté ne s'est pas un instant ralentie. C'est que la nation Françoise est capable de vaincre les plus grandes difficultés, & que rien n'est impossible à ses efforts, toutes les fois qu'elle voudra se croire elle-même l'égale, au moins, de telle nation que ce soit au monde.

---

de Suzannet, chevalier de Kué, gardes de la marine, faisant fonctions d'officiers; le Corre, officier marchand; Saint-Germain, écrivain; la Veze, aumônier; la Porte, chirurgien-major.

L'état-major de la flûte *l'Etoile* étoit composé de MM. Chesnard de la Giraudais, capitaine de brûlot; Caro, lieutenant des vaisseaux de la compagnie des Indes; Donat, Landais, Fontaine & Lavary-le-Roi, officiers marchands; Michaud, écrivain; Vivès, chirurgien-major.

Il y avoit de plus MM. de Commerçon, médecin; Verron, astronome; & de Romainville, ingénieur.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

PREMIERE PARTIE,

Contenant depuis le départ de France, jusqu'à la sortie du détroit de Magellan.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de la Boudeuse *de Nantes ; relâche à Breſt ; route de Breſte à Monte-Video ; jonction avec les frégates Eſpagnoles pour la remiſe des iſles Malouines.*

DANS le mois de février 1764, la France avoit commencé un établiſſement aux iſles Malouines. L'Eſpagne revendiqua ces iſles, comme étant une dépendance du continent de l'Amérique méridionale ; & ſon droit ayant été reconnu par le Roi, je reçus ordre d'aller remettre notre établiſſement aux Eſpagnols,

& de me rendre enſuite aux Indes orientales, en traverſant la mer du Sud entre les tropiques. On me donna pour cette expédition le commandement de la frégate la *Boudeuſe*, de vingt-ſix canons de douze, & je devois être joint aux iſles Malouines par la flûte l'*Étoile*, deſtinée à m'apporter les vivres néceſſaires à notre longue navigation, & à me ſuivre pendant le reſte de la campagne. Le retard que diverſes circonſtances ont mis à la jonction de cette flûte avec moi, a alongé ma campagne de près de huit mois.

Dans les premiers jours du mois de novembre 1766, je me rendis à Nantes, où la *Boudeuſe* venoit d'être conſtruite, & où M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot, mon ſecond, en faiſoit l'armement. Le 5 de ce mois nous deſcendimes de Painbeuf à Mindin pour achever de l'armer; & le 15, nous fimes voile de cette rade pour nous rendre à la riviere de la Plata. Je devois y trouver les deux frégates Eſpagnoles, *la Eſmeralda* & *la Liebre*, ſorties de Ferrol le 17 octobre, & dont le commandant étoit chargé de recevoir les iſles Malouines au nom de Sa Majeſté Catholique.

Le 17 au matin, nous eſſuyames un coup de vent violent de la partie du oueſt-ſud-oueſt au nord-oueſt; il renforça dans la nuit, que nous paſſâmes à ſec de voile, & les baſſes vergues amenées, le point de deſſous de la miſaine, ſous laquelle nous capeyions auparavant ayant été emporté. Le 18, à quatre heures du matin, notre petit mât de hune rompit à la moitié environ de ſa hauteur: le grand mât de hune réſiſta juſqu'à huit heures, qu'il rompit dans le chouquet du grand mât, dont il fit conſentir le ton. Ce dernier événement nous mettoit dans l'impoſſibilité de continuer notre route, & je pris le parti de

relâcher à Breſt, où nous entrames le 21 novembre.

Ce coup de vent, & le dégréement qu'il avoit occaſionné, me mirent dans le cas de faire les remarques ſuivantes ſur l'état & les qualités de la frégate que je commandois.

1°. Son énorme rentrée laiſſant trop peu d'ouverture à l'angle que font les haubans avec les mâts majeurs, ceux-ci n'étoient pas aſſez appuyés.

2°. Le défaut précédent devenoit d'une plus grande conſéquence par la nature du leſt, que la grande quantité des vivres dont nous étions pourvus, nous avoit contraints d'embarquer. Quarante tonneaux de fer de leſt, diſtribués des deux côtés de la carlingue à peu de diſtance de celle-ci, & douze canons de douze placés au pied de l'archipompe, (nous n'en n'avions que quatorze montés ſur le pont) formoient un poids conſidérable, lequel, très-abaiſſé au-deſſous du centre de gravité, & preſque réuni ſur la carlingue, mettoit la mâture en danger, pour peu qu'il y eût de roulis.

Ces conſidérations me déterminerent à faire diminuer la hauteur exceſſive de nos mâts, & à changer notre artillerie de douze contre du canon de huit. Outre la diminution de près de vingt tonneaux de poids, tant à fond de cale que ſur le pont, gagnée par ce changement d'artillerie, le peu de largeur de la frégate ſuffiſoit pour le rendre néceſſaire. Il s'en faut d'environ deux pieds qu'elle n'ait le bau des frégates faites pour porter du douze.

Malgré ces changemens qui me furent accordés, je ne pouvois me diſſimuler que mon bâtiment n'étoit pas propre à naviguer dans les mers qui entourent le cap de Horn. J'avois

éprouvé dans le coup de vent, qu'il faiſoit de l'eau par tous ſes hauts, & je devois m'attendre au riſque d'avoir une partie de mon biſcuit pourrie par l'eau qui, pendant le mauvais tems, s'introduiroit infailliblement dans les ſoutes; inconvénient dont les ſuites ſeroient ſans reſſource dans le voyage que nous entreprenions. Je demandai donc qu'il me fût permis de renvoyer la Boudeuſe des iſles Malouines en France, ſous les ordres du chevalier Bournand, lieutenant de vaiſſeau; & de continuer le voyage avec la ſeule flûte l'Etoile, dans le cas où les longues nuits de l'hiver m'interdiroient le paſſage du détroit de Magellan. J'obtins cette permiſſion, & le 4 décembre notre mâture étant réparée, l'artillerie changée, la frégate entiérement récalfatée dans ſes hauts, je ſortis du port & vins mouiller en rade, où nous paſſames la journée à embarquer les poudres & rider les hautbans.

Le 5 à midi nous appareillames de la rade de Breſte. Je fus obligé de couper mon cable, le vent d'eſt très-frais & le juſſant empêchant de virer à pic, & me faiſant appréhender d'abattre trop près de la côte. Mon état-major étoit compoſé de onze officiers, trois volontaires, & l'équipage de deux cens trois matelots, officiers mariniers, ſoldats, mouſſes & domeſtiques. M. le prince de Naſſau Sieghen avoit obtenu du Roi la permiſſion de faire cette campagne. A quatre heures après midi, le milieu de l'iſle d'Oueſſant me reſtoit au nord-quart-nord-eſt du compas, & ce fut d'où je pris mon point de départ.

Pendant les premiers jours, nous eumes aſſez conſtamment les vents d'oueſt-nord-oueſt ou oueſt-ſud-oueſt & ſud-oueſt, grands frais. Le 17 après midi, on eut connoiſſance *des Salvages*,

le 18 *de l'isle de Palme*, & le 19 *de l'isle de Fer.* Ce qu'on nomme les Salvages, est une petite isle d'environ une lieue d'étendue de l'est à l'ouest ; elle est basse au milieu, mais à chaque extrêmité s'éleve un petit mondrain ; une chaîne de roches, dont quelques-unes paroissent au-dessus de l'eau, s'étendent du côté de l'ouest à deux lieues de l'isle : il y a aussi du côté de l'est quelques brisans, mais qui ne s'en écartent pas beaucoup.

La vue de cet écueil nous avoit avertis d'une grande erreur dans notre route ; mais je ne voulus l'apprécier qu'après avoir eu connoissance des isles Canaries, dont la position est exactement déterminée. La vue de l'isle de Fer me donna avec certitude cette correction que j'attendois. Le 19 à midi j'observai la latitude, & en la faisant cadrer avec le relevement de l'isle de Fer, pris à cette même heure, je trouvai une différence de quatre degrés sept minutes dont j'étois plus est que mon estime. Cette erreur est fréquente dans la traversée du cap Finistere aux Canaries, & je l'avois éprouvée en d'autres voyages : les courans, par le travers du détroit de Gibraltar, portant à l'est avec rapidité.

J'eus en même tems occasion de remarquer que les Salvages sont mal placés sur la carte de M. Bellin. En effet, lorsque nous en eumes connoissance le 17 après midi, la longitude que nous donnoit leur relevement, différoit de notre estime de trois degrés dix-sept minutes à l'est. Cependant cette même différence s'est trouvée, le 19, de quatre degrés sept minutes, en corrigeant notre point sur le relevement de l'isle de Fer, dont la longitude est déterminée par des observations astronomiques. Il est à re-

marquer que, pendant les deux jours écoulés entre la vue des Salvages & celle de l'isle de Fer, nous avons navigué avec un vent étale, grand largue, & qu'ainsi il doit y avoir eu bien peu d'erreur dans l'estime de notre route. D'ailleurs, le 18, nous relevames l'isle de Palme au sud-ouest quart-d'ouest corrigé, & selon M. Bellin, elle devoit nous rester au sud-ouest. J'ai pu conclure de ces deux observations, que M. Bellin a placé l'isle des Salvages trente-deux minutes environ plus à l'ouest qu'elle n'y est effectivement.

Je pris donc un nouveau point de départ le 19 décembre à midi. Notre route n'eut depuis rien de particulier jusqu'à notre attérage à la riviere de la Plata; elle ne fournit d'observations qui puissent intéresser les navigateurs, que les suivantes.

1°. Le 6 & le 7 Janvier 1767, étant entre un degré quarante minutes & 00 degré trente-huit minutes nord, & par vingt-huit degrés de longitude, nous vimes beaucoup d'oiseaux; ce qui me feroit croire à la vigie de *Penedo San-Pedro*, quoique M. Bellin ne la marque pas sur sa carte.

2°. Le 8 Janvier après midi, nous passames la ligne entre les vingt-sept & vingt-huit degrés de longitude.

3°. Depuis le 2 Janvier, les observations de variation nous étoient refusées, & je l'avois estimée d'après la carte de Williams Mountain & Jacob Obson. Le 11, au coucher du soleil, nous observames trois degrés dix-sept minutes de variation nord-ouest, & le 14 au matin j'observai encore dix minutes de variation nord-ouest avec un compas azimuthal, étant par dix degrés trente minutes ou quarante minutes de latitude australe, & environ par trente-trois degrés vingt

minutes de longitude occidentale du méridien de Paris. Il eſt donc certain, ſi ma longitude eſtimée eſt exacte, & je l'ai vérifié telle à l'attérage, que la ligne où il n'y a pas de variation, s'eſt encore avancée vers l'oueſt depuis les obſervations de Mountain & d'Obſon, & qu'il ſemble que le progrès de cette ligne vers l'oueſt eſt aſſez uniforme. En effet, ſur le même parallele où Williams Mountain & Jacob d'Obſon avoient trouvé douze à treize degrés de différence dans l'eſpace de quarante-quatre ans, j'en ai trouvé un peu plus de ſix degrés après un eſpace de vingt-deux ans. Cette progreſſion mériteroit d'être conſtatée par une ſuite d'obſervations. La découverte de la loi que ſuivent ces changemens dans la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, outre qu'elle fourniroit un moyen de conclure en mer les longitudes, nous conduiroit peut-être à celle des cauſes de cette variation, peut-être même à celle de la vertu magnétique.

4°. Au nord & au ſud de la ligne, nous avons preſque conſtamment obſervé des différences nord aſſez grandes, quoiqu'il ſoit plus ordinaire de les y éprouver ſud. Nous eumes lieu d'en ſoupçonner la cauſe, lorſque, le 18 janvier après midi, nous traverſames un banc de frai de poiſſons, qui s'étendoit à perte de vue du ſud-oueſt quart d'oueſt au nord-eſt quart d'eſt, ſur une ligne d'un blanc rougeâtre, large d'environ deux braſſes. Sa rencontre nous avertiſſoit que depuis pluſieurs jours les courans portoient au nord-eſt quart d'eſt ; car tous les poiſſons dépoſent leurs œufs ſur les côtes, d'où les courans les détachent & les entraînent dans leur lit en haute mer. En obſervant ces différences nord, dont je viens de parler, je n'en avois point inféré qu'elles néceſſitaſſent avec elles les différences oueſt ;

aussi quand, le 29 janvier au soir, on vit la terre; j'estimois à midi qu'elle me restoit à douze ou quinze lieues de distance; ce qui me fit naître la réflexion suivante.

Un grand nombre de navigateurs se sont plaints, depuis long-tems, & se plaignent encore que les cartes, sur-tout celles de M. Bellin, marquent les côtes du Brésil beaucoup trop à l'est. Ils se fondent sur ce que, dans leurs différentes traversées, ils ont souvent apperçu ces côtes, lorsqu'ils croyoient en être encore à quatre-vingt ou cent lieues. Ils ajoutent qu'ils ont éprouvé plusieurs fois que dans ces parages, les courans les avoient portés dans le sud-oueſt: & ils aiment mieux taxer d'erreur les observations astronomiques & les cartes, que d'en croire susceptible l'estime de leur route.

Nous aurions pu, d'après un pareil raisonnement, conclure le contraire dans notre traversée à la riviere de la Plata, si un heureux hasard ne nous eût indiqué la raison des différences nord que nous éprouvions. Il étoit évident que le banc de frai de poissons, que nous rencontrames le 18, étoit soumis à la direction d'un courant; & son éloignement des côtes prouvoit que ce courant régnoit depuis plusieurs jours. Il étoit donc la cause des erreurs constantes de notre route; les courans, que les navigateurs ont souvent éprouvé porter au sud-oueſt dans ces parages, sont donc sujets à des variations, & prennent quelquefois une direction contraire.

Sur cette observation bien constatée, comme notre route étoit à peu près le sud-oueſt, je fus autorisé à corriger nos erreurs sur la distance, en la faisant cadrer avec l'observation de latitude, & à ne pas corriger l'air de vent.

Je devois à cette méthode d'avoir eu connoiſſance de terre, preſque au moment où me la montroit mon eſtime. Ceux d'entre nous qui ont toujours calculé leur chemin à l'oueſt, d'après l'eſtime journaliere, en ſe contentant de corriger la différence en latitude que leur donnoit l'obſervation méridienne, étoient à terre, longtems avant que nous ne l'euſſions apperçue. Auroient-ils été en droit d'en conclure que la côte du Breſil eſt plus à l'oueſt que ne le marque M. Bellin?

En général, il paroît que, dans cette partie les courans varient, & portent quelquefois au nord-eſt, plus ſouvent au ſud-oueſt. Un coup d'œil ſur le giſſement de la côte ſuffit pour prouver qu'ils ne doivent ſuivre que l'une ou l'autre de ces deux directions, & il eſt toujours facile de diſtinguer laquelle regne, par les différences nord ou ſud que donnent les obſervations de latitude. C'eſt à ces courans qu'il faut imputer les erreurs fréquentes dont les navigateurs ſe plaignent, & je penſe que M. Bellin place exactement les côtes du Breſil. Je le crois d'autant plus volontiers, que la longitude de Rio-Janerio a été déterminée par MM. Godin & l'abbé de la Caille, qui s'y rencontrerent en 1751, & qu'il y a auſſi eu des obſervations de longitude faites à Fernambuc & à Buénos-Aires. Ces trois points déterminés, il ne fauroit y avoir d'erreur conſidérable ſur la poſition en longitude des côtes orientales de l'Amérique, depuis le huitieme juſqu'au trente-cinquieme parallele de latitude auſtrale; & c'eſt ce que l'expérience nous a confirmé.

Depuis le 27 Janvier nous avions le fond, & le 29 au ſoir, nous vimes la terre, ſans qu'il nous fût permis de la bien reconnoître, parce

que le jour étoit sur son déclin, & que les terres de cette côte sont fort basses. La nuit fut obscure, avec de la pluie & du tonnerre. Nous la passâmes en panne sous les huniers aux bas ris & le cap au large. Le 30, les premiers rayons du jour naissant nous firent appercevoir les montagnes *des Maldonades*. Alors il nous fut facile de reconnoître que la terre vue la veille, étoit *l'isle de Lobos*. Toutefois, comme notre latitude d'arrivée étoit trente-cinq degrés seize minutes vingt secondes, nous devions la prendre pour le *cap Sainte-Marie*, que M. Bellin place trente-cinq degrés quinze minutes, tandis que sa latitude vraie est trente-quatre degrés cinquante-cinq minutes. Je releve cette fausse position, parce qu'elle est dangereuse. Un navire qui, cinglant par trente-cinq degrés quinze minutes de latitude sud, croiroit aller chercher le cap Sainte-Marie, courroit le risque de rencontrer *le banc aux Anglois*, avant que d'avoir reconnu aucune terre. Cependant la sonde l'avertiroit de l'approche du danger ; près du banc, on ne trouve plus que six à sept brasses d'eau. *Le banc aux François*, qui n'est autre que le prolongement *du cap Saint-Antoine*, seroit plus dangereux : lorsqu'on est prêt à donner sur la pointe septentrionale de ce banc, on trouve encore douze à quatorze brasses d'eau.

Les Maldonades sont les premieres terres hautes qu'on voit sur la côte du nord, après être entré dans la riviere de la Plata, & les seules presque jusqu'à Monte-Video. A l'est de ces montagnes, il y a un mouillage sur une côte très-basse. C'est une anse en partie couverte par un islot. Les Espagnols ont un bourg aux Maldonades, avec une garnison. On travaille depuis quelques années, dans ses environs, une mine

d'or peu riche ; l'on y trouve auſſi des pierres aſſez tranſparentes. A deux lieues dans l'intérieur eſt une ville nouvellement bâtie, peuplée entiérement de Portugais déſerteurs, & nommée *Pueblo nuevo*.

Le 31, à onze heures du matin, nous mouillames dans la baie de *Monte-Video*, par quatre braſſes d'eau, fond de vaſe molle & noire. Nous avions paſſé la nuit du 30 au 31, mouillés ſur une ancre, par neuf braſſes même fond, à quatre ou cinq lieues dans l'eſt de *l'iſle de Flores*. Les deux frégates Eſpagnoles deſtinées à prendre poſſeſſion des iſles Malouines, étoient dans cette rade depuis un mois. Leur commandant, Don Philippe Ruis Puente, capitaine de vaiſſeau, en étoit nommé gouverneur. Nous nous rendimes enſemble à Buénos-Aires, afin d'y concerter avec le gouverneur général, les meſures néceſſaires pour la ceſſion de l'établiſſement que je devois livrer aux Eſpagnols. Nous n'y ſéjournames pas long-tems, & je fus de retour à Monte-Video le 16 février.

M. le Prince de Naſſau avoit fait avec moi ce voyage ; & comme le vent étoit debout pour revenir en goëlette, nous débarquames vis-à-vis Buénos-Aires, au-deſſus *de la Colonie du S. Sacrement*, & fimes la route par terre. Nous traverſames ces plaines immenſes dans leſquelles on ſe conduit par le coup d'œil, dirigeant ſon chemin de maniere à ne pas manquer les gués des rivieres, chaſſant devant ſoi trente ou quarante chevaux, parmi leſquels il faut prendre avec un laqs ſon relais, lorſque celui qu'on monte eſt fatigué, ſe nourriſſant de viande preſque crue, & paſſant les nuits dans des cabanes faites de cuirs, où le ſommeil eſt à chaque inſtant interrompu par les hurlemens des

tigres qui rodent aux environs. Je n'oublierai de ma vie la façon dont nous paſſâmes la riviere de Sainte-Lucie, riviere fort profonde, très-rapide & beaucoup plus large que n'eſt la Seine vis-à-vis les Invalides. On vous fait entrer dans un canot étroit & long, & dont un des bords eſt de moitié plus haut que l'autre; on force enſuite deux chevaux d'entrer dans l'eau, l'un à ſtribord, l'autre à bas-bord du canot, & le maître du bac tout nud, précaution fort ſage aſſurément, mais peu propre à raſſurer ceux qui ne ſavent pas nager, ſoutient de ſon mieux au-deſſus de la riviere la tête des deux chevaux, dont la beſogne alors eſt de vous paſſer à la nage de l'autre côté, s'ils en ont la force.

Don Ruis arriva à Monte-Video peu de jours après nous. Il y vint en même tems deux goëlettes chargées, l'une de bois & de rafraîchiſſemens, l'autre de biſcuit & de farine, que nous embarquames en remplacement de notre conſommation depuis Breſt. Les frégates Eſpagnoles étant également prêtes, nous nous diſpoſames à ſortir de la riviere de la Plata.

CHAPITRE II.

Détails sur les établissemens des Espagnols dans la riviere de la Plata.

Rio de la Plata, ou *la riviere d'Argent*, ne coule point sous le même nom depuis sa source. Elle sort, dit-on, du *lac des Xaragès* vers les seize degrés trente minutes sud, sous le nom de *Paraguai*, qu'elle donne à une immense étendue de pays qu'elle traverse. Elle se joint vers le vingt-septieme degré avec *le Parana*, dont elle prend le nom avec les eaux. Elle coule ensuite droit au sud jusque par le trente-quatrieme degré; elle y reçoit l'*Uraguai* & prend son cours à l'est sous le nom de *la Plata*, qu'elle conserve enfin jusqu'à la mer.

Les géographes Jésuites, qui les premiers ont attribué l'origine de ce grand fleuve au lac des Xaragès, se sont trompés, & les autres écrivains ont suivi leur erreur à cet égard. L'existence de ce lac, qu'on a depuis cherché vainement, est aujourd'hui reconnue fabuleuse. Le marquis de Valdelirias, & don George de Menezès, ayant été nommés, l'un par l'Espagne, l'autre par le Portugal, pour régler dans ces contrées les limites des possessions respectives des deux puissances, plusieurs officiers Espagnols & Portugais parcoururent, depuis 1751 jusqu'en 1755, toute cette portion de l'Amérique. Une partie des Espagnols remonta le fleuve du Paraguai, comptant entrer par cette voie dans le lac des Xaragès; les Portugais de leur côté, partant de Matagrosso, établissement de

leur nation ſur la frontiere intérieure du Breſil par douze degrés de latitude ſud, s'embarquerent ſur une riviere nommée *Caourou*, que les mêmes cartes des Jéſuites marquoient ſe jetter auſſi dans le lac des Xaragès. Ils furent fort étonnés les uns & les autres de ſe rencontrer ſur le Paraguai, par les quatorze degrés de latitude ſud, & ſans avoir vu aucun lac. Ils vérifierent que ce qu'on avoit pris pour un lac, eſt une vaſte étendue de pays très-bas, lequel en certain tems de l'année eſt couvert par les inondations du fleuve. Le Paraguai ou Rio de la Plata prend ſa ſource entre le cinquieme & le ſixieme degré de latitude auſtrale, à peu près à égale diſtance des deux mers & dans les mêmes montagnes d'où ſort *la Madera*, qui va perdre ſes eaux dans celles de *l'Amazone*. Le Parana & l'Uraguai naiſſent tous deux dans le Breſil; l'Uraguai dans la capitainie de Saint-Vincent, le Parana près de la mer Atlantique, dans les montagnes qui ſont à l'eſt-nord-eſt de Rio Janéiro, d'où il prend ſon cours vers l'oueſt, & enſuite tourne au ſud.

On trouvera dans l'abbé Prevoſt l'hiſtoire de la découverte de Rio de la Plata, des obſtacles que les Eſpagnols y ont rencontrés, & des premiers établiſſemens qu'ils y ont faits. On y verra Diaz de Solis entrer le premier dans cette riviere en 1515, & lui donner ſon nom qu'elle garde juſqu'en 1526, que Sébaſtien Cabot lui donne celui de la Plata, ou de *riviere d'Argent*, en reconnoiſſance de l'argent qu'il en tire des naturels. Cabot bâtit *le fort du S. Eſprit* ſur le *Rio Tercero*, trente lieues au-deſſus du confluent du Paraguai & de l'Uraguai; mais cet établiſſement eſt détruit preſque auſſi-tôt que formé. Don Pedre de Mendoze, grand échanſon

de l'empereur, eſt enſuite envoyé dans la riviere de la Plata en 1535. Il jette ſous de mauvais auſpices les premiers fondemens de *Buénos-Aires* à la rive droite du fleuve, quelques lieues au-deſſous de ſon confluent avec l'Uraguai, & ſon expédition n'eſt qu'une ſuite de malheurs qui ne ſe terminent pas même à ſa mort. Les habitans de Buénos-Aires, combattus ſans ceſſe par les Indiens & par la famine, ſont forcés de l'abandonner, & ſe retirent à l'*Aſſomption*. Cette ville, aujourd'hui capitale du Paraguai, bâtie par des Eſpagnols de la ſuite de Mendoze, ſur la rive occidentale du fleuve, & à trois cents lieues de ſon embouchure, s'étoit accrue en peu de tems. Enfin don Pedre Ortiz de Zarate, gouverneur du Paraguai, rebâtit Buénos-Aires en 1580, au même lieu où l'infortuné Mendoze l'avoit autrefois placée : il y fixe ſa demeure, elle devient l'entrepôt des vaiſſeaux d'Europe, & ſucceſſivement la capitale de toutes ces provinces, le ſiége d'un évêque, & la réſidence du gouverneur général.

Buénos-Aires eſt ſituée par trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude auſtrale ; ſa longitude de ſoixante-un degrés cinq minutes à l'oueſt de Paris, a été déterminée par les obſervations aſtronomiques du Pere Feuillée. Cette ville, régulierement bien bâtie, eſt beaucoup plus grande qu'il ſemble qu'elle ne devroit l'être, vu le nombre de ſes habitans, qui ne paſſe pas vingt mille blancs, negres & métifs. La forme des maiſons eſt ce qui lui donne tant d'étendue. Si l'on excepte les couvens, les édifices publics, & cinq ou ſix maiſons particulieres, toutes les autres ſont très-baſſes & n'ont abſolument que le rez-de-chauſſée. Elles ont d'ailleurs de vaſtes cours, & preſque toutes des jar-

dins. La citadelle, qui renferme le gouvernement, eſt ſituée ſur le bord de la riviere, & forme un des côtés de la place principale; celui qui lui eſt oppoſé, eſt occupé par l'hôtel-de-ville. La cathédrale & l'évêché ſont ſur cette même place où ſe tient chaque jour le marché public.

Il n'y a point de port à Buénos-Aires, pas même un mole pour faciliter l'abordage des bateaux. Les vaiſſeaux ne peuvent s'approcher de la ville à plus de trois lieues. Ils y déchargent leurs cargaiſons dans des goëlettes qui entrent dans une petite riviere nommée *Rio Chuelo*, d'où les marchandiſes ſont portées en charrois dans la ville, qui en eſt à un quart de lieue. Les vaiſſeaux qui doivent carener ou prendre un chargement à Buénos-Aires, ſe rendent à *la Encenada de Baragand*, eſpece de port ſitué à neuf ou dix lieues dans l'eſt-ſud-eſt de cette ville.

Il y a dans Buénos-Aires un grand nombre de communautés religieuſes de l'un & de l'autre ſexe. L'année y eſt remplie de fêtes de ſaints, qu'on célebre par des proceſſions & des feux d'artifice. Les cérémonies du culte tiennent lieu de ſpectacle. Les moines nomment les premieres dames de la ville, *Majordomes* de leurs fondateurs & de la Vierge. Cette charge leur donne le droit & le ſoin de parer l'égliſe, d'habiller la ſtatue & de porter l'habit de l'ordre. C'eſt pour un étranger un ſpectacle aſſez ſingulier de voir dans les égliſes de Saint-François ou de Saint-Dominique, des dames de tout âge, aſſiſter aux offices avec l'habit de ces ſaints inſtituteurs.

Les Jéſuites offroient à la piété des femmes un moyen de ſanctification plus auſtere que les précédens. Ils avoient attenant à leur couvent une maiſon nommée *la Caſa de los exercicios de las mugeres*,

mugeres, c'eſt-à-dire la maiſon des exercices des femmes. Les femmes & les filles, ſans le conſentement des maris ni des parens, venoient s'y ſanctifier par une retraite de douze jours. Elles y étoient logées & nourries aux dépens de la compagnie. Nul homme ne pénétroit dans ce ſanctuaire, s'il n'étoit revêtu de l'habit de Saint-Ignace; les domeſtiques même du ſexe féminin n'y pouvoient accompagner leurs maîtreſſes. Les exercices pratiqués dans ce lieu ſaint, étoient la méditation, la priere, les catéchiſmes, la confeſſion & la flagellation. On nous a fait remarquer les murs de la chapelle encore teints du ſang que faiſoient, nous a-t-on dit, rejaillir les diſciplines, dont la pénitence armoit les mains de ces Magdeleines.

Au reſte tous les hommes ici ſont freres, & de la même couleur aux yeux de la religion. Il y a des cérémonies ſacrées pour les eſclaves, & les Dominicains ont établi une confrairie de negres. Ils ont leurs chapelles, leurs meſſes, leurs fêtes, & un enterrement aſſez décent; pour tout cela, il n'en coûte annuellement que quatre réaux par negre aggrégé. Les negres reconnoiſſent pour patrons S. Benoît de Palerme & la Vierge, peut-être à cauſe de ces mots de l'écriture, *nigra ſum, ſed formoſa filia Jeruſalem.* Le jour de leur fête, ils éliſent deux rois, dont l'un repréſente le roi d'Eſpagne, l'autre celui de Portugal, & chaque roi ſe choiſit une reine. Deux bandes, armées & bien vêtues, forment à la ſuite des rois une proceſſion, laquelle marche avec croix, bannieres & inſtrumens. On chante, on danſe, on figure des combats d'un parti à l'autre, & l'on récite des litanies. La fête dure depuis le matin juſqu'au ſoir, & le ſpectacle en eſt aſſez agréable.

Les dehors de Buénos-Aires ſont bien cultivés. Les habitans de la ville y ont preſque tous des maiſons de campagne qu'ils nomment *Quintas*, & leurs environs fourniſſent abondamment toutes les denrées néceſſaires à la vie. J'en excepte le vin, qu'ils font venir d'Eſpagne, ou qu'ils tirent de Mendoza, vignoble ſitué à deux cents lieues de Buénos-Aires. Ces environs cultivés ne s'étendent pas fort loin; ſi l'on s'éloigne ſeulement à trois lieues de la ville, l'on ne trouve plus que des campagnes immenſes, abandonnées à une multitude innombrable de chevaux & de bœufs, qui en ſont les ſeuls habitans. A peine, en parcourant cette vaſte contrée, y rencontre-t-on quelques chaumieres éparſes, bâties moins pour rendre le pays habitable, que pour conſtater aux divers particuliers la propriété du terrein, ou plutôt celle des beſtiaux qui le couvrent. Les voyageurs qui le traverſent, n'ont aucune retraite, & ſont obligés de coucher dans les mêmes charrettes qui les tranſportent, & qui ſont les ſeules voitures dont on ſe ſerve ici pour les longues routes. Ceux qui voyagent à cheval, ce qu'on appelle aller à la légere, ſont le plus ſouvent expoſés à coucher au bivouac au milieu des champs.

Tout le pays eſt uni, ſans montagnes & ſans autres bois que celui des arbres fruitiers. Situé ſous un climat de la plus heureuſe température, il ſeroit un des plus abondans de l'univers en toutes ſortes de productions, s'il étoit cultivé. Le peu de froment & de maïs qu'on y ſeme, y rapporte beaucoup plus que dans nos meilleures terres de France. Malgré ce cri de la nature, preſque tout eſt inculte, les environs des habitations comme les terres les plus éloignées; ou ſi le haſard fait rencontrer quelques cultiva-

teurs, ce ſont des negres eſclaves. Au reſte, les chevaux & les beſtiaux ſont en ſi grande abondance dans ces campagnes, que ceux qui piquent les bœufs attelés aux charrettes, ſont à cheval, & que les habitans ou les voyageurs, lorſqu'ils ont faim, tuent un bœuf, en prennent ce qu'ils peuvent manger, & abandonnent le reſte, qui devient la proie des chiens ſauvages & des tigres: ce ſont les ſeuls animaux dangereux de ce pays.

Les chiens ont été apportés d'Europe; la facilité de ſe nourrir en pleine campagne leur a fait quitter les habitations, & ils ſe ſont multipliés à l'infini. Ils ſe raſſemblent ſouvent en troupe pour attaquer un taureau, même un homme à cheval, s'ils ſont preſſés par la faim. Les tigres ne ſont pas en grande quantité, excepté dans les lieux boiſés, & il n'y a que les bords des petites rivieres qui le ſoient. On connoît l'adreſſe des habitans de ces contrées à ſe ſervir du lacs; & il eſt certain qu'il y a des Eſpagnols qui ne craignent pas de lacer les tigres: il ne l'eſt pas moins que pluſieurs finiſſent par être la proie de ces redoutables animaux. J'ai vu à Monte-Video un eſpece de chat-tigre, dont le poil aſſez long eſt gris-blanc. L'animal eſt très-bas ſur jambes, & peut avoir cinq pieds de longueur: il eſt dangereux, mais fort rare.

Le bois eſt très-cher à Buénos-Aires & à Monte-Video. On ne trouve dans les environs que quelques petits bois, à peine propres à brûler. Tout ce qui eſt neceſſaire pour la charpente des maiſons, la conſtruction & le radoub des embarcations qui naviguent dans la riviere, vient du Paraguai en radeaux. Il ſeroit toutefois facile de tirer du haut pays tous les bois propres à la conſtruction des plus grands navires.

De *Montegrande*, où ſont les plus beaux, on les tranſporteroit en cajeux par l'*Ybicui* dans l'Uraguai ; & depuis le *Salto Chico* de l'Uraguai, des bâtimens faits exprès pour cet uſage, les ameneroient à tel endroit de la riviere où l'on auroit établi des chantiers.

Les Indiens, qui habitent cette partie de l'Amerique au nord & au ſud de la riviere de la Plata, ſont de la race de ceux que les Eſpagnols nomment *Indios bravos*. Ils ſont d'une taille médiocre, fort laids, & preſque tous galeux. Leur couleur eſt très-baſanée, & la graiſſe dont ils ſe frottent continuellement, les rend encore plus noirs. Ils n'ont d'autre vêtement qu'un grand manteau de peau de chevreuil, qui leur deſcend juſqu'aux talons, & dans lequel ils s'enveloppent. Les peaux dont il eſt compoſé, ſont très-bien paſſées ; ils mettent le poil en dedans, & le dehors eſt peint de diverſes couleur. La marque diſtinctive des Caciques eſt un bandeau de cuir dont ils ſe ceignent le front ; il eſt découpé en forme de couronne, & orné de plaques de cuivre. Leurs armes ſont l'arc & la fléche ; ils ſe ſervent auſſi du lacs & de boules (1). Ces Indiens paſſent leur vie à cheval, & n'ont pas de demeures fixes, du moins auprès des établiſſemens Eſpagnols. Ils y viennent quelquefois avec leurs femmes pour y acheter de l'eau-de-vie ; & ils ne ceſſent d'en boire que quand l'ivreſſe les

(1) Ces boules ſont deux pierres rondes, de la groſſeur d'un boulet de deux livres, enchaſſées l'une & l'autre dans une bande de cuir, & attachées à chacune des extrêmités d'un boyau cordonné, long de ſix à ſept pieds. Ils ſe ſervent à cheval de cette arme comme d'une fronde, & en atteignent juſqu'à trois-cents pas l'animal qu'ils pourſuivent.

laiſſe abſolument ſans mouvement. Pour ſe procurer des liqueurs fortes, ils vendent armes, pelleteries, chevaux; & quand ils ont épuiſé leurs moyens, ils s'emparent des premiers chevaux qu'ils trouvent auprès des habitations, & s'éloignent. Quelquefois ils ſe raſſemblent en troupes de deux ou trois cents pour venir enlever des beſtiaux ſur les terres des Eſpagnols, ou pour attaquer les caravanes des voyageurs. Ils pillent, maſſacrent & emmenent en eſclavage. C'eſt un mal ſans remede; comment dompter une nation errante, dans un pays immenſe & inculte, où il ſeroit même difficile de la rencontrer? D'ailleurs ces Indiens ſont courageux, aguerris, & le tems n'eſt plus où un Eſpagnol faiſoit fuir mille Américains.

Il s'eſt formé depuis quelques années dans le nord de la riviere, une tribu de brigands qui pourra devenir plus dangereuſe aux Eſpagnols, s'ils ne prennent des meſures promptes pour la détruire. Quelques malfaiteurs échappés à la juſtice, s'étoient retirés dans le nord des Maldonades; des déſerteurs ſe ſont joints à eux: inſenſiblement le nombre s'eſt accru; ils ont pris des femmes chez les Indiens, & commencé une race qui ne vit que de pillage. Ils viennent enlever des beſtiaux dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour les conduire ſur les frontieres du Breſil, où ils les échangent avec les Pauliſtes (1) contre des armes & des vêtemens. Malheur aux voyageurs qui tombent entre leurs mains. On aſſure qu'ils ſont aujourd'hui plus de ſix cents. Ils ont

(1) Les Pauliſtes ſont une autre race de brigands ſortis du Breſil, & qui ſe ſont formés en république vers la fin du ſeizieme ſiecle.

abandonné leur premiere habitation, & ſe ſont retirés plus loin de beaucoup dans le nord-oueſt.

Le gouverneur général de la province de la Plata réſide, comme nous l'avons dit, à Buénos-Aires. Dans tout ce qui ne regarde pas la mer, il eſt cenſé dépendre du viceroi du Pérou ; mais l'éloignement rend cette dépendance preſque nulle, & elle n'exiſte réellement que pour l'argent qu'il eſt obligé de tirer des mines du Potoſi ; argent qui ne viendra plus en pieces cornues, depuis qu'on a établi cette année même dans le Potoſi une maiſon des monnoies. Les gouvernemens particuliers du Tucuman & du Paraguai, dont les principaux établiſſemens ſont *Santa-Fé*, *Corrientes*, *Salta*, *Tujus*, *Cordoue*, *Mendoze* & l'*Aſſomption*, dépendent, ainſi que les fameuſes miſſions des Jéſuites, du gouverneur général de la Plata. Cette vaſte province comprend, en un mot, toutes les poſſeſſions Eſpagnoles à l'eſt des Cordillieres, depuis la riviere des Amazones juſqu'au détroit de Magellan. Il eſt vrai qu'au ſud de Buénos-Aires il n'y a plus aucun établiſſement ; la ſeule néceſſité de ſe pourvoir de ſel, fait pénétrer les Eſpagnols dans ces contrées. Il part à cet effet tous les ans de Buénos-Aires un convoi de deux cents charrettes, eſcorté par trois cents hommes ; il va charger environ par quarante degrés dans les lacs voiſins de la mer, où le ſel ſe forme naturellement. Autrefois les Eſpagnols l'envoyoient chercher par des goëlettes dans la baie S. Julien.

Je remets au ſecond voyage, que les circonſtances nous ont forcés de faire dans la riviere de la Plata, à parler des miſſions du Paraguai ; ce ſera le temps d'entrer dans ce détail, en rap-

portant l'expulsion des Jésuites, de laquelle nous avons été témoins.

Le commerce de la province de la Plata est le moins riche de l'Amérique Espagnole ; cette province ne produit ni or ni argent, & ses habitans sont trop peu nombreux, pour qu'ils puissent tirer du sol tant d'autres richesses qu'il renferme dans son sein ; le commerce même de Buénos-Aires n'est pas aujourd'hui ce qu'il étoit il y a dix ans : il est considérablement déchu, depuis que ce qu'on y appelle *l'internation des marchandises* n'est plus permise, c'est-à-dire depuis qu'il est défendu de faire passer les marchandises d'Europe par terre de Buénos-Aires dans le Pérou & le Chili ; de sorte que les seuls objets de son commerce avec ces deux provinces sont aujourd'hui le coton, les mules & le maté ou l'herbe du Paraguai. L'argent & le crédit des négocians de Lima ont fait rendre cette ordonnance, contre laquelle réclament ceux de Buénos-Aires. Le procès est pendant à Madrid, où je ne sais quand ni comment on le jugera. Cependant Buénos-Aires est riche ; j'en ai vu sortir un vaisseau de registre avec un milion de piastres ; & si tous les habitans de ce pays avoient le débouché de leurs cuirs avec l'Europe, ce commerce seul suffiroit pour les enrichir. Avant la derniere guerre, il se faisoit ici une contrebande énorme avec la colonie du S. Sacrement, place que les Portugais possedent sur la rive gauche du fleuve, presque en face de Buénos-Aires ; mais cette place est aujourd'hui tellement resserrée par les nouveaux ouvrages dont les Espagnols l'ont enceinte, que la contrebande avec elle est impossible s'il n'y a connivence ; les Portugais même qui l'habitent, sont obligés de tirer par mer leur subsistance du Bresil. Enfin

ce poſte eſt ici à l'Eſpagne, vis-à-vis des Portugais, ce que lui eſt en Europe Gibraltar vis-à-vis des Anglois.

La ville de Monte-Video, établie depuis quarante ans, eſt ſituée à la rive ſeptentrionale du fleuve, trente lieue au deſſus de ſon embouchure, & bâtie ſur une preſqu'iſle qui défend des vents d'eſt une baie d'environ deux lieues de profondeur ſur une de largeur à ſon entrée. A la pointe occidentale de cette baie eſt un mont iſolé, aſſez élevé, lequel ſert de reconnoiſſance, & a donné le nom à la ville; les autres terres qui l'environnent, ſont très-baſſes. Le côté de la plaine eſt défendu par une citadelle. Pluſieurs batteries protegent le côté de la mer & le mouillage. Il y en a même une au fond de la baie ſur une iſle fort petite, appellée *l'Iſle aux François*. Le mouillage de Monte-Video eſt ſûr, quoiqu'on y eſſuie quelquefois des *pamperos*, qui ſont des tourmentes de vent de ſud-oueſt, accompagnées d'orages affreux. Il y a peu de fond dans toute la baie; on y mouille par trois, quatre & cinq braſſes d'eau ſur une vaſe très-molle, où les plus gros navires marchands s'échouent & font leur lit ſans ſouffrir aucun dommage; mais les vaiſſeaux fins s'y arquent facilement & y dépériſſent. L'heure des marées n'y eſt point réglée; ſelon le vent qu'il fait, l'eau eſt haute ou baſſe. On doit ſe méfier d'une chaîne de roches qui s'étend quelques encablures au large de la pointe de l'eſt de cette baie; la mer y briſe, & les gens du pays l'appellent *la Pointe des charretes*.

Monte-Video a un gouverneur particulier, lequel eſt immédiatement ſous les ordres du gouverneur général de la province. Les environs de cette ville ſont preſque incultes, & ne fourniſſent ni fromens ni maïs: il faut faire venir de

Buénos-

Buénos-Aires la farine, le biſcuit & les autres proviſions néceſſaires aux vaiſſeaux. Dans les jardins, ſoit de la ville, ſoit des maiſons qui en ſont voiſines, on ne cultive preſque aucun légume ; on y trouve ſeulement des melons, des courges, des figues, des pêches, des pommes & des coins en grande quantité. Les beſtiaux y ſont dans la même abondance que dans le reſte de ce pays ; ce qui, joint à la ſalubrité de l'air, rend la relâche à Monte-Video excellente pour les équipages ; on doit ſeulement y prendre ſes meſures contre la déſertion. Tout y invite le matelot, dans un pays où la premiere réflexion qui le frappe en mettant pied à terre, c'eſt que l'on y vit preſque ſans travail. En effet, comment réſiſter à la comparaiſon de couler dans le ſein de l'oiſiveté des jours tranquilles ſous un climat heureux, ou de languir affaiſſé ſous le poids d'une vie conſtamment laborieuſe, & d'accélérer dans les travaux de la mer, les douleurs d'une vieilleſſe indigente ?

CHAPITRE III.

Départ de Monte-Video ; navigation jusqu'aux isles Malouines ; leur remise aux Espagnols ; détails historiques sur ces isles.

got under way

LE 28 Février 1767, nous appareillames de Monte-Video avec les deux frégates Espagnoles & une tartane chargée de bestiaux. Nous convinmes, don Ruis & moi, qu'en riviere il prendroit la tête, & qu'une fois au large je conduirois la marche. Toutefois pour obvier au cap de séparation, j'avois donné à chacune des frégates un pilote pratique des Malouines. L'après-midi il fallut mouiller, la brume ne permettant de voir ni la grande terre ni l'isle de Flores. Le vent fut contraire le lendemain ; je comptois néanmoins que nous appareillerions, les courans assez forts dans cette riviere favorisant les bordées ; mais voyant le jour presque écoulé, sans que le commandant Espagnol fît aucun signal, j'envoyai un officier pour lui dire que, venant de reconnoître l'isle de Flores dans un éclairci, je me trouvois mouillé beaucoup trop près du banc aux Anglois, & que mon avis étoit d'appareiller le lendemain, vent contraire ou non. Don Ruis me fit répondre qu'il étoit entre les mains du pilote pratique de la riviere, qui ne vouloit lever l'ancre que d'un vent favorable & fait. L'officier alors le prévint de ma part, que je mettrois à la voile dès la pointe du jour, & que je l'attendrois en louvoyant, ou mouillé plus au nord, à moins que les marées ou la

force du vent ne me séparassent de lui malgré moi.

La tartane n'avoit point mouillé la veille, & nous la perdimes de vue le soir pour ne la plus revoir. Elle revint à Monte-Video trois semaines après, sans avoir rempli sa mission. La nuit fut orageuse, le pamperos souffla avec furie, & nous fit chasser : une seconde ancre que nous mouillames nous étala. Le jour nous montra les vaisseaux Espagnols, mâts de hune & basses vergues amenés, lesquels avoient beaucoup plus chassé que nous. Le vent étoit encore contraire & violent, la mer très-grosse, & ce ne fut qu'à neuf heures que nous pumes appareiller sous les quatre voiles majeures ; à midi nous avions perdu de vue les Espagnols demeurés à l'ancre, & le 3 mars au soir, nous étions hors de la riviere.

Nous eumes pendant la traversée aux Malouines, des vents variables du nord-est au sud-oueſt, presque toujours gros tems & mauvaise mer : nous fumes contraints de passer à la cap le 15 & le 16, ayant essuyé quelques avaries. Depuis le 17 après-midi que nous commençames à trouver le fond, le tems fut toujours chargé d'une brume épaisse. Le 19, ne voyant pas la terre, quoique l'horison se fût éclairci, & que par mon estime je fusse dans l'est des isles Sébaldes, je craignis d'avoir dépassé les Malouines, & je pris le parti de courir à l'oueſt ; le vent, ce qui est fort rare dans ces parages, favorisoit cette résolution. Je fis grand chemin à cette route pendant vingt-quatre heures, & ayant alors trouvé les sondes de la côte des Patagons, je fus assuré de ma position, & je repris avec confiance la route à l'est. En effet, le 21, à quatre heures après midi, nous eumes connois-

ſance des Sébaldes qui nous reſtoient au nord-eſt quart d'eſt à huit ou dix lieues de diſtance, & bientôt après nous vimes la terre des Malouines. Je me ſerois au reſte épargné l'embarras où je me trouvai, ſi de bonne heure j'euſſe tenu le vent, pour me rallier à la côte de l'Amérique & chercher les iſles en latitude.

Le 23 au ſoir, nous entrames & mouillames dans la grande baie, où mouillerent auſſi le 24 les deux frégates Eſpagnoles. Elles avoient beaucoup ſouffert dans leur traverſée; le coup de vent du 16 les ayant obligées d'arriver vent arriere, & la commandante ayant reçu un coup de mer qui avoit emporté ſes bouteilles, enfoncé les fenêtres de ſa grand'chambre, & mis beaucoup d'eau à bord. Preſque tous les beſtiaux embarqués à Monte-Video, pour la colonie, avoient péri par le mauvais tems. Le 25, les trois bâtimens entrerent dans le port, & s'y amarerent.

Le 1er avril, je livrai notre établiſſement aux Eſpagnols, qui en prirent poſſeſſion, en arborant l'étendard d'Eſpagne, que la terre & les vaiſſeaux ſaluerent de vingt-un coups de canon au lever & au coucher du ſoleil. J'avois lu aux François habitans de cette colonie naiſſante, une lettre du roi, par laquelle Sa Majeſté leur permettoit d'y reſter ſous la domination du roi catholique. Quelques familles profiterent de cette permiſſion; le reſte, avec l'état-major, fut embarqué ſur les frégates Eſpagnoles, leſquelles appareillerent pour Monte-Video le 27 au matin (1).

(1) Lorſque j'ai livré l'établiſſement aux Eſpagnols, tous les frais, généralement quelconques, qu'il avoit

On me pardonnera quelques remarques hiſtoriques ſur ces iſles.

Il me paroît qu'on en peut attribuer la premiere découverte au célébre Américic Veſpuce, qui, dans ſon troiſieme voyage pour la découverte de l'Amérique, en parcourut la côte du nord en 1502. Il ignoroit à la vérité ſi elle appartenoit à une iſle, ou ſi elle faiſoit partie du continent ; mais il eſt facile de conclure de la route qu'il avoit ſuivie, de la latitude à laquelle il étoit arrivé, de la deſcription même qu'il donne de cette côte, que c'étoit celle des Malouines. J'aſſurerai, avec non moins de fondement, que Beaucheſne Goüin, revenant de la mer du ſud en 1700, a mouillé dans la partie orientale des Malouines, croyant être aux Sébaldes.

Sa relation dit qu'après avoir découvert l'iſle à laquelle il donna ſon nom, il vint mouiller à l'eſt de la plus orientale des Sébaldes. Je remarquerai d'abord, que les iſles Malouines étant ſituées entre les Sébaldes & l'iſle Beaucheſne, & ayant une étendue conſidérable, il dut néceſſai-

---

entraînés juſqu'au premier avril 1767, montoient à ſix cents trois mille livres, en y comprenant l'intérêt à cinq pour cent des ſommes dépenſées depuis le premier armement. La France ayant reconnu le droit de Sa Majeſté catholique ſur les iſles Malouines, le roi d'Eſpagne, par un principe de droit public, connu de tout le monde, ne devoit aucun rembourſement de ces frais. Cependant, comme il prenoit les vaiſſeaux, bateaux, marchandiſes, armes, proviſions de guerre & de bouche qui compoſoient notre établiſſement, ce monarque juſte autant que généreux, a voulu que nous fuſſions rembourſés de nos avances, & la ſomme ſuſdite nous a été remiſe par ſes treſoriers, partie à Paris, le reſte à Buénos-Aires.

rement rencontrer la côte des Malouines, qu'il eſt même impoſſible de ne pas appercevoir étant mouillé à l'eſt des Sébaldes. D'ailleurs Beaucheſne vit une ſeule iſle d'une immenſe étendue, & ce ne fut qu'après en être ſorti, qu'il s'en préſenta à lui deux autres petites; il parcourut un terrein humide, couvert d'étangs & de lacs d'eau douce, couvert d'oies, de ſarcelles, de canards & de bécaſſines; il n'y vit point de bois: tout cela convient à merveille aux Malouines. Les Sébaldes au contraire ſont quatre petites iſles pierreuſes, où Guillaume Dampierre, en 1683, chercha vainement à faire de l'eau, & où il ne put trouver un bon mouillage.

Quoi qu'il en ſoit, les iſles Malouines juſqu'à nos jours n'étoient que très-imparfaitement connues. La plupart des relations nous les dépeignent comme un pays couvert de bois. Richard Hawkins, qui en avoit approché la côte ſeptentrionale, à laquelle il donna le nom de *Virginie d'Hawkins*, & qui l'a aſſez bien décrite, aſſuroit qu'elle étoit peuplée, & prétendoit y avoir vu des feux. Au commencement du ſiecle, le *Saint-Louis*, navire de Saint-Malo, mouilla à la côte du ſud-eſt dans une mauvaiſe baie, à l'abri de quelques petites iſles qu'on appella *iſle d'Anican*, du nom de l'armateur; mais il n'y ſéjourna que pour faire de l'eau, & continua ſa route ſans s'embarraſſer de les reconnoître.

Cependant leur poſition heureuſe pour ſervir de relâche aux vaiſſeaux qui vont dans la mer du ſud, & d'échelle pour la découverte des terres auſtrales, avoit frappé les navigateurs de toutes les nations. Au commencement de l'année 1763, la cour de France réſolut de former un établiſſement dans ces iſles. Je propoſai au miniſtere de le commencer à mes frais, & ſecondé

par MM. de Nerville & d'Arboulin, l'un mon couſin germain, & l'autre mon oncle; je fis ſur le champ conſtruire & armer à Saint-Malo, par les ſoins de M. Duclos Guyot, aujourd'hui mon ſecond, *l'Aigle* de vingt canons, & *le Sphinx* de douze, que je munis de tout ce qui étoit propre pour une pareille expédition. J'embarquai pluſieurs familles Acadiennes, eſpece d'hommes laborieuſe, intelligente, & qui doit être chere à la France par l'inviolable attachement que lui ont prouvé ces honnêtes & infortunés citoyens.

Le 15 ſeptembre 1763, je fis voile de Saint-Malo : M. de Nerville s'étoit embarqué avec moi ſur *l'Aigle*. Après deux relâches, l'une à l'iſle Sainte-Catherine ſur la côte du Bréſil, l'autre à Monte-Video, où nous primes beaucoup de chevaux & de bêtes à cornes; nous attérimes ſur les iſles Sébaldes, le 31 Janvier 1764. Je donnai dans un grand enfoncement que forme la côte des Malouines entre ſa pointe du nord-oueſt & les Sébaldes; mais n'y ayant pas apperçu de bon mouillage, je rangeai la côte du nord, & étant parvenu à l'extrêmité orientale des iſles, j'entrai le 3 février dans une grande baie qui me parut commode pour y former un premier établiſſement.

La même illuſion qui avoit fait croire à Hawkins, à Wood Roger & aux autres, que ces iſles étoient couvertes de bois, agit auſſi ſur mes compagnons de voyage. Nous vîmes avec ſurpriſe en débarquant, que ce que nous avions pris pour du bois en cinglant le long de la côte, n'étoit autre choſe que des touffes de joncs fort élevées & fort rapprochées les unes des autres. Leur pied, en ſe deſſéchant, reçoit la couleur d'herbe morte juſqu'à une toiſe environ de hauteur; & de là ſort une touffe de joncs d'un beau verd

qui couronne ce pied; desorte que dans l'éloignement les tiges réunies présentent l'aspect d'un bois de médiocre hauteur. Ces joncs ne croissent qu'au bord de la mer & sur les petites isles; les montagnes de la grande terre sont, dans quelques endroits, couvertes entiérement de bruyeres, qu'on prend aisément de loin pour du taillis.

Les diverses courses que j'ordonnai aussi-tôt, & que j'entrepris moi-même dans l'isle, ne nous procurerent la découverte d'aucune espece de bois, ni d'aucune trace que cette terre eût été jamais fréquentée par quelque navire. Je trouvai seulement, & en abondance, une excellente tourbe qui pouvoit suppléer au bois, tant pour le chauffage que pour la forge; & je parcourus des plaines immenses, coupées par-tout de petites rivieres d'une eau parfaite. La nature d'ailleurs n'offroit pour la subsistance des hommes que la pêche & plusieurs sortes de gibier de terre & d'eau. A la vérité ce gibier étoit en grande quantité, & facile à prendre. Ce fut un spectacle singulier de voir, à notre arrivée, tous les animaux, jusqu'alors seuls habitans de l'isle, s'approcher de nous sans crainte, & ne témoigner d'autres mouvemens que ceux que la curiosité inspire à la vue d'un objet inconnu. Les oiseaux se laissoient prendre à la main, quelques-uns venoient d'eux-mêmes se poser sur les gens qui étoient arrêtés; tant il est vrai que l'homme ne porte point empreint un caractere de férocité qui fasse reconnoître en lui, par le seul instinct, aux animaux foibles, l'être qui se nourrit de leur sang. Cette confiance ne leur a pas duré long-tems: ils eurent bientôt appris à se méfier de leur plus cruel ennemi.

Le 17 mars, je déterminai l'emplacement de la nouvelle colonie. Elle ne fut d'abord composée que de vingt-sept personnes, parmi lesquelles il y

avoit cinq femmes & trois enfans. Nous travaillames sur le champ à leur bâtir des cases couvertes de jonc, à construire un magasin & un petit fort, au milieu duquel fut élevé un obélisque. L'effigie du roi décoroit une de ses faces, & l'on enterra sous ses fondemens quelques monnoies avec une médaille, où d'un côté étoit gravée la date de l'entreprise ; sur l'autre on voyoit la figure du roi, avec ces mots pour exergue : *Tibi serviat ultima Thule.*

Telle étoit l'inscription gravée sur cette médaille :

ÉTABLISSEMENT
DES ISLES MALOUINES,
SITUÉES AU 51 DÉG. 30 MIN.
DE LAT. AUST. ET 60 DEG. 50 MIN.
DE LONG. OCCID. MÉRID. DE PARIS,
PAR LA FRÉGATE L'AIGLE, CAPITAINE
P. DUCLOS GUIOT, CAPIT. DE BRULOT,
ET LA CORVETTE LE SPHINX, C. F. CHENARD
DE LA GIRAUDAIS, LIEUT. DE FRÉGATE, ARMÉES
PAR LOUIS-ANT. DE BOUGAINVILLE, COLONEL
D'INFANTERIE. CAPITAINE DE VAISSEAU, CHEF
DE L'EXPÉDITION, G. DE NERVILLE, CAPITAINE
D'INFANTERIE, ET P. D'ARBOULIN, ADMINISTRATEUR GÉNÉR. DES POSTES DE FRANCE:
CONSTRUCTION D'UN FORT ET D'UN OBÉLISQUE DÉCORÉ D'UN MÉDAILLON DE
SA MAJESTÉ LOUIS XV. SUR LES
PLANS D'A. L'HUILIER, ING. GÉO.
DES CAMPS ET ARMÉES, SERVANT DANS L'EXPÉDITION
SOUS LE MINISTERE D'ÉTAT DE CHOISEUL,
DUC DE STAINVILLE,
EN FÉVRIER 1764.

Avec ces mots pour exergue : CONAMUR TENUES GRANDIA.

Cependant, pour encourager les colons, & augmenter leur confiance en des secours prochains que je leur promis, M. de Nerville consentit à rester à leur tête, & à partager les hasards de ce foible établissement aux extrêmités de l'univers, le seul qu'il y eût alors à une latitude aussi élevée dans la partie australe de notre globe. Le 5 avril 1764, je pris solemnellement possession des isles au nom du roi, & le 8 je mis à la voile pour France.

Le 5 Janvier 1765, je revis mes colons, & je les revis sains & contens. Après avoir débarqué les secours que je leur apportois, j'allai dans le détroit de Magellan chercher un chargement de bois de charpente, des palissades, de jeunes plans d'arbres; & j'ouvris une navigation devenue nécessaire au maintien de la colonie. Ce fut alors que je rencontrai les vaisseaux du Commodore Byron, qui, après être venu reconnoître les isles Malouines pour la premiere fois, traversoit le détroit pour entrer dans la mer du sud. A mon départ des Malouines, le 27 avril suivant, la colonie se trouvoit composée de quatre-vingts personnes, en y comprenant l'état-major.

En 1765, nous renvoyames *l'Aigle* aux isles Malouines, & le roi y joignit *l'Etoile*, une de ses flûtes. Ces deux bâtimens, après avoir débarqué les vivres & les nouveaux habitans, allerent ensemble faire du bois pour la colonie dans le détroit de Magellan. L'établissement commençoit dès-lors à prendre une forme. Le commandant & l'ordonnateur logeoient dans des maisons commodes & bâties en pierre; le reste des habitans occupoit des maisons dont les murs

étoient faits de gazons. Il y avoit trois magasins, tant pour les effets publics, que pour ceux des particuliers. Les bois du détroit avoient servi à faire la charpente de ces divers bâtimens, & à construire deux goëlettes propres à reconnoître les côtes. *L'Aigle* retourna en France de ce dernier voyage, avec un chargement d'huile & de peaux de loups marins tannées dans le pays. L'on avoit aussi fait divers essais de culture, sans desespérer du succès, la plus grande partie des graines apportées d'Europe s'étant facilement naturalisées ; la multiplication des bestiaux étoit certaine, & le nombre des habitans montoit alors environ à cent cinquante.

Cependant, comme nous venons de le dire, le Commodore Byron étoit venu au mois de janvier 1765, reconnoître les isles Malouines. Il y avoit abordé à l'ouest de notre établissement, dans un port nommé déja par nous *port de la Croisade*, & il avoit pris possession de ces isles pour la couronne d'Angleterre, sans y laisser aucun habitant. Ce ne fut qu'en 1766, que les Anglois envoyerent une colonie s'établir au port de la Croisade, qu'ils avoient nommé *port d'Egmont*; & le capitaine Macbride, commandant la frégate *le Jason*, vint à notre établissement au commencement de décembre de la même année. Il prétendit que ces terres appartenoient au roi de la grande Bretagne, menaça de forcer la descente, si l'on s'obstinoit à lui refuser, fit une visite au commandant, & remit à la voile le même jour.

Tel étoit l'état des isles Malouines, lorsque nous les remimes aux Espagnols, dont le droit primitif se trouvoit ainsi étayé encore par celui que nous donnoit inconteſtablement la premiere habitation. Les détails sur les productions de

cette isle, & les animaux qu'on y trouve, sont la matiere du chapitre suivant, & le fruit des observations qu'un séjour de trois années a fourni à M. de Nerville. J'ai cru qu'il étoit d'autant plus à propos d'entrer dans ces détails, que M. de Commerçon n'a point été aux isles Malouines, & que l'histoire naturelle en est à certains égards assez importante (1).

---

(1) L'ouvrage que nous publions aujourd'hui, étoit fait avant que le Journal de Don Pernetty sur les isles Malouines parût. Sans cela, nous nous serions dispensés des détails suivans.

CHAPITRE IV.

Détails sur l'histoire naturelle des isles Malouines.

IL n'y a point de pays nouvellement habité qui n'offre des objets intéressans aux yeux même les moins exercés dans l'étude de l'histoire naturelle ; & quand leurs remarques ne serviroient pas d'autorité, elles peuvent toujours satisfaire en partie la curiosité de ceux qui cherchent à approfondir le système de la nature.

La premiere fois que nous mimes pied à terre sur ces isles, rien de séduisant ne s'offrit à nos regards ; & à l'exception de la beauté du port dans lequel nous étions entrés, nous ne savions trop ce qui pouvoit nous retenir sur cette terre ingrate en apparence. Un horison terminé par des montagnes pelées ; des terreins entrecoupés par la mer, & dont elle sembloit se disputer l'empire ; des campagnes inanimées faute d'habitans ; point de bois capables de rassurer ceux qui se destinoient à être les premiers colons ; un vaste silence, quelquefois interrompu par les cris des monstres marins ; par-tout une triste uniformité ; que d'objets décourageans & qui paroissoient annoncer que la nature se refuseroit aux efforts de l'espece humaine dans des lieux si sauvages ! Cependant le tems & l'expérience nous apprirent que le travail & la constance n'y seroient pas sans fruits. Des baies immenses à l'abri des vents par ces mêmes montagnes qui répandent de leur sein les cascades & les ruisseaux ; des prairies couvertes de gras pâturages,

faits pour alimenter des troupeaux nombreux ; des lacs & des étangs pour les abreuver ; point de conteſtation pour la propriété du lieu ; point d'animaux à craindre par leur férocité, leur venin ou leur importunité ; une quantité innombrable d'amphibies des plus utiles, d'oiſeaux & de poiſſons du meilleur goût ; une matiere combuſtible pour ſuppléer au défaut du bois ; des plantes reconnues ſpécifiques aux maladies des navigateurs ; un climat ſalubre & une température continuelle, bien plus propre à former des hommes robuſtes & ſains, que ces contrées enchantereſſes où l'abondance même devient un poiſon, & la chaleur une obligation de ne rien faire ; telles furent les reſſources que la nature nous préſenta. Elles effacerent bientôt les traits qu'un premier aſpect avoit imprimés, & juſtifierent la tentative.

On pourroit ajouter que les Anglois, dans leur relation *du port Egmont*, n'ont pas balancé à dire « que le pays adjacent offre tout ce qui » eſt néceſſaire pour un bon établiſſement. Leur » goût pour l'hiſtoire naturelle les engagera ſans » doute à faire & à publier des recherches qui » rectifieront celles-ci. »

Les iſles Malouines ſe trouvent entre cinquante-un & cinquante-deux degrés & demi de latitude méridionale, ſoixante-un & demi & ſoixante-cinq & demi de longitude occidentale du méridien de Paris ; elles ſont éloignées de la côte *de l'Amérique* ou *des Patagons*, & de l'entrée du détroit de Magellan, d'environ quatre-vingt à quatre-vingt-dix lieues.

La carte que nous avons donnée de ces iſles n'a pas ſans doute la préciſion géographique ; elle eût été l'ouvrage d'un grand nombre d'années. Cet apperçu peut cependant indiquer à peu près

l'étendue de ces isles de l'est à l'oueſt & du nord au sud, le giſſement des côtes parcourues par nos vaiſſeaux, la poſition & l'enfoncement des grandes baies, enfin la direction des principales montagnes.

Les ports que nous avons reconnus, réuniſſent l'étendue & l'abri; un fond tenace & des isles heureuſement ſituées pour oppoſer des obſtacles à la fureur des vagues, contribuent à les rendre sûrs & aiſés à ſe défendre; ils ont de petites baies pour retirer les moindres embarcations. Les ruiſſeaux ſe rendent à la côte, de maniere que la proviſion d'eau douce peut ſe faire avec la plus grande expédition.

Les marées aſſujetties à tous les mouvemens d'une mer environnante, ne ſe ſont jamais élevées dans des tems fixes, & qu'il ait été poſſible de calculer. On a ſeulement remarqué qu'elles avoient trois viciſſitudes déterminées avant l'inſtant de leur plein; les marins appelloient ces viciſſitudes *varvodes*. La mer alors en moins d'un quart d'heure monte & baiſſe trois fois comme par ſecouſſes, ſur-tout dans les temps des ſolſtices, des équinoxes & des pleines lunes.

Les vents ſont généralement variables, mais régnant beaucoup plus de la partie du nord au ſud par l'oueſt, que de la partie oppoſée. En hiver, lorſqu'ils ſouffient du nord à l'oueſt, ils ſont brumeux & pluvieux; de l'oueſt au ſud, chargés de frimas, de neige & de grêle; du ſud au nord par l'eſt, moins chargés de brumes, mais violens, quoiqu'ils ne le ſoient pas autant que ceux qui regnent en été & ſe fixent du ſud-oueſt au nord-oueſt par l'oueſt. Ces derniers, qui nettoient l'horiſon & ſechent le terrein, ne commencent à ſouffler que lorſque le ſoleil ſe montre à l'horiſon, ils ſuivent dans leur accroiſ-

ſement l'élévation de l'aſtre, ſont au point de leur plus grande force, lorſqu'il paſſe au méridien, & déclinent avec lui quand il va ſe cacher derriere les montagnes. Indépendamment de la loi que le mouvement du ſoleil leur impoſe, ils ſont encore aſſervis au montant des marées, qui augmente leur force, & quelquefois change leur direction. Preſque toutes les nuits de l'année, celles d'été ſur-tout, ſont calmes & étoilées; les neiges que les vents du ſud-oueſt amenent en hiver ne ſont pas conſidérables, elles reſtent environ deux mois ſur le ſommet des plus hautes montagnes, & un jour ou deux tout au plus ſur la ſurface des terreins. Les ruiſſeaux ne gelent point; les lacs & les étangs glacés n'ont jamais pu porter les hommes plus de vingt-quatre heures. Les gelées blanches du printems & de l'automne ne brûlent point les plantes & ſe convertiſſent en roſée au lever du ſoleil. En été il tonne rarement; nous n'éprouvions en général, ni grands froids ni grandes chaleurs, & les nuances nous ont paru preſque inſenſibles entre les ſaiſons. Sous un tel climat, où les révolutions ſur les tempéramens ſont comme impoſſibles, il eſt naturel que tous les individus ſoient vigoureux & ſains; & c'eſt ce qu'on a éprouvé pendant un ſéjour de trois années.

Le peu de matiere minérale trouvée aux iſles Malouines, répond de la ſalubrité des eaux; elles ſont par-tout commodément placées; aucune plante d'un caractere dangereux n'infecte les lieux où elles coulent; c'eſt ordinairement ſur du gravier ou ſur du ſable, & quelquefois ſur des lits de tourbe, qui leur laiſſe à la vérité une petite couleur jaunâtre, mais ſans en diminuer la qualité ni la légéreté.

Il y a par-tout dans les plaines plus de profondeur

fondeur qu'il n'en faut pour ſouffrir la charrue ; le ſol eſt tellement entrelacé de racines d'herbes juſqu'à près d'un pied, qu'il étoit indiſpenſable, avant que de cultiver, d'enlever cette couche, & de la diviſer pour la deſſécher & la brûler. On ſait que ce procédé eſt merveilleux pour améliorer les terres, & nous l'employames. Au-deſſous de la premiere couche, on trouve une terre noire qui n'a jamais moins de huit à dix pouces d'épaiſſeur, & qui le plus ſouvent en a beaucoup plus ; on rencontre enſuite la terre jaune ou terre franche à des profondeurs indéterminées. Elle eſt ſoutenue par des lits d'ardoiſe & de pierres, parmi leſquelles on n'en a jamais trouvé de calcaires, épreuve faite avec l'eau forte. Il paroît même que le pays eſt dépourvu de cette nature de pierre ; des voyages entrepris juſqu'au ſommet des montagnes, à deſſein d'en chercher, n'en ont fait voir que d'une nature de quartz & de grès non friable, produiſant des étincelles & même une lumiere phoſphorique, accompagnée d'une odeur ſulphureuſe. Au reſte, il ne manque point de pierres à bâtir ; la plupart des côtes en ſont formées. On y diſtingue des couches horiſontales d'une pierre très-dure & d'un grain fin, ainſi que d'autres couches plus ou moins inclinées, qui ſont celles des ardoiſes & d'une eſpece de pierre contenant des particules de talc. On y voit auſſi des pierres qui ſe diviſent par feuillets, ſur leſquels on remarquoit des empreintes de coquilles foſſiles d'une eſpece inconnue dans ces mers ; on en faiſoit des meules pour les outils. La pierre qu'on tira des excavations étoit jaunâtre, & n'avoit pas encore acquis ſon degré de maturité ; on l'auroit taillée avec un couteau, mais elle durciſſoit à l'air. On trouve facilement la glaiſe,

les ſables & les terres propres à fabriquer la poterie & les briques.

La tourbe qui ſe rencontre ordinairement au-deſſus de la glaiſe, s'étend bien avant dans le terrein. On ne pouvoit faire une lieue, de quelque point que l'on partît, ſans en appercevoir des couches conſidérables, toujours aiſées à diſtinguer par des ruptures qui en offrent quelques faces. Elle ſe forme tous les jours du débris des racines & des herbes dans les lieux qui retiennent les eaux, lieux qu'annoncent des joncs fort pointus. Cette tourbe priſe dans une baie voiſine de notre habitation, où elle préſente aux vents une ſurface de plus de douze pieds de hauteur, y acquéroit un degré ſuffiſant de deſſication. C'étoit celle dont on ſe ſervoit; ſon odeur n'étoit point mal-faiſante, ſon feu n'étoit pas triſte, & ſes charbons avoient une action ſupérieure à celle du charbon de terre, puiſqu'en ſoufflant deſſus, on pouvoit allumer une lumiere auſſi aiſément qu'avec de la braiſe; elle ſuffiſoit pour tous les ouvrages de la forge, à l'exception des ſoudures des groſſes pieces.

Tous les bords de la mer & des iſles de l'intérieur ſont couverts d'une eſpece d'herbe que l'on nomma improprement *glayeuls*; c'eſt plutôt une ſorte de gramen. Elle eſt du plus beau verd, & a plus de ſix pieds de hauteur. C'eſt la retraite des lions & des loups marins; elle nous ſervoit d'abri comme à eux dans nos voyages. En un inſtant on étoit logé. Leurs tiges inclinées & réunies formoient un toit, & leur paille ſeche un aſſez bon lit. Ce fut auſſi avec cette plante que nous couvrîmes nos maiſons; le pied en eſt ſucré, nourriſſant, & préféré à toute autre pâture par les beſtiaux.

Les bruyeres, les arbuſtes & le gommier ſont

après cette grande herbe les ſeuls objets qu'on diſtingue dans les campagnes. Tout le reſte eſt ſurmonté par des herbes menues, plus vertes & plus fournies dans les endroits abreuvés. Les arbuſtes furent d'une grande reſſource pour le chauffage, on les réſerva enſuite pour les fours, ainſi que la bruyere; les fruits rouges de celle-ci nous attiroient beaucoup de gibier dans la ſaiſon.

Le gommier, plante nouvelle & inconnue en Europe, mérite une deſcription plus étendue. Elle eſt d'un verd de pomme, & n'a en rien la figure d'une plante; on la prendroit plutôt pour une loupe ou excroiſſance de terre de cette couleur; elle ne laiſſe voir ni pied, ni branches, ni feuilles. Sa ſurface, de forme convexe, préſente un tiſſu ſi ſerré, qu'on n'y peut rien introduire ſans déchirement. Notre premier mouvement étoit de nous aſſeoir ou de monter deſſus; ſa hauteur n'eſt gueres de plus d'un pied & demi. Elle nous portoit auſſi ſûrement qu'une pierre, ſans être foulée; ſa largeur s'étend d'une maniere diſproportionnée à ſa forme; il y en a qui ont plus de ſix pieds de diametre, ſans en être plus hautes. Leur circonférence n'eſt réguliere que dans les petites plantes qui repréſentent aſſez la moitié d'une ſphere; mais lorſqu'elles ſe ſont accrues, elles ſont terminées par des boſſes & des creux ſans aucune régularité. C'eſt en pluſieurs endroits de leur ſurface que l'on voit en gouttes de la groſſeur d'un pois, une matiere tenace & jaunâtre qui fut d'abord appellée *gomme*; mais comme elle ne peut ſe diſſoudre que dans les ſpiritueux, elle fut décidée réſine. Son odeur eſt forte, aſſez aromatique, & approche de celle de la térébenthine. Pour connoître l'intérieur de cette plante, nous la

coupames exactement ſur le terrein, & la renverſames. Nous vimes en la briſant qu'elle part d'un pied d'où s'élevent une infinité de jets concentriques, compoſés de feuilles en étoiles, enchaſſées les unes ſur les autres, & comme enfilées par un axe commun. Ces jets ſont blancs juſqu'à peu de diſtance de la ſurface, où l'air les colore en verd; en les briſant, il en ſort un ſuc abondant & laiteux; plus viſqueux que celui des tithymales; le pied eſt une ſource abondante de ce ſuc, ainſi que les racines qui s'étendent horiſontalement, & vont provigner à quelque diſtance; de ſorte qu'une plante n'eſt jamais ſeule. Elle paroît ſe plaire ſur le penchant des collines, & toutes les expoſitions lui ſont indifférentes. Ce ne fut que la troiſieme année qu'on chercha à connoître ſa fleur & ſa graine, l'une & l'autre fort petites, parce qu'on étoit rebuté de n'avoir pas pu en tranſporter en Europe. Enfin on a apporté quelques graines pour tâcher de s'approprier cette ſinguliere & nouvelle plante, qui pourroit même être utile en médecine, pluſieurs matelots s'étant ſervis de ſa réſine avec ſuccès pour ſe guérir de légeres bleſſures. Une choſe digne de remarque, c'eſt que cette plante ainſi retournée, perd ſa réſine à l'air ſeul, & par le lavage des pluies. Comment accorder cela avec ſa diſſolution dans les ſeuls ſpiritueux? En cet état, elle étoit d'une légéreté ſurprenante, & brûloit comme de la paille.

Après cette plante extraordinaire, on en rencontroit une d'une utilité éprouvée; elle forme un petit arbriſſeau, & quelquefois rampe ſous les herbes & le long des côtes. Nous la goûtames par fantaiſie, & nous lui trouvames un goût de ſapinette; ce qui nous donna l'idée d'eſſayer d'en faire de la biere. Nous avions apporté une

certaine quantité de mélaſſe & de grains, les procédés que nous employames réuſſirent au-delà de nos ſouhaits, & l'habitant une fois inſtruit, ne manquoit jamais de cette boiſſon que la plante rendoit anti-ſcorbutique ; on l'employa très-ſpécifiquement dans des bains que l'on faiſoit prendre aux malades qui venoient de la mer. Sa feuille eſt petite & dentelée, d'un verd clair. Lorſqu'on la briſe entre les doigts, elle ſe réduit en une eſpece de farine un peu gultineuſe, & d'une odeur aromatique.

Une eſpece de céleri ou perſil ſauvage, très-abondante, une quantité d'oſeille, de creſſon de terre & de cétéracs à feuilles ondées, fourniſſoient avec cette plante tout ce qu'on pouvoit deſirer contre le ſcorbut.

Deux petits fruits, dont l'un inconnu, reſſemble aſſez à une mûre, l'autre, de la groſſeur d'un pois, & nommé *lucet*, à cauſe de ſa conformité avec celui que l'on trouve dans l'Amérique ſeptentrionale, étoient les ſeuls que l'automne nous fournit. Ceux des bruyeres n'étoient mangeables que pour les enfans, qui mangent les plus mauvais fruits, & pour le gibier. La plante de celui que nous nommames mûre eſt rampante : ſa feuille reſſemble à celle du charme, elle prolonge ſes branches, & ſe reproduit comme les fraiſiers. Le lucet eſt auſſi rampant, il porte ſes fruits le long de ſes branches garnies de petites feuilles parfaitement liſſes, rondes, & de couleur de myrte ; ces fruits ſont blancs & colorés de rouge du côté expoſé au ſoleil, ils ont le goût aromatique & l'odeur de fleur d'orange, ainſi que les feuilles, dont l'infuſion priſe avec du lait a paru très-agréable. Cette plante ſe cache ſous les herbes, & ſe plaît dans les lieux humides ; on en trouve une quantité prodigieuſe aux environs des lacs.

Parmi plusieurs autres plantes, qu'aucun besoin ne nous engagea à examiner, il y avoit beaucoup de fleurs, mais toutes inodores, à l'exception d'une seule qui est blanche, & de l'odeur de la tubéreuse. Nous trouvames aussi une véritable violette d'un jaune de jonquille. Ce que l'on peut remarquer, c'est qu'on n'a jamais rencontré aucune plante bulbeuse ou à oignon. Une autre singularité, ce fut que dans la partie méridionale de l'isle habitée, au-delà d'une chaîne de montagnes qui la coupe de l'est à l'oueſt, on vit qu'il n'y a, pour ainsi dire, point de gommier résineux, & qu'à leur place on rencontroit en grande quantité une plante d'une même forme, & d'un verd tout différent, n'ayant pas la même solidité, ne produisant aucune résine, & couverte dans sa saison de belles fleurs jaunes. Cette plante, facile à ouvrir, est composée comme l'autre, de jets qui partent tous d'un même pied & vont se terminer à sa surface. En repassant les montagnes, on trouva un peu au-dessous de leur sommet une grande espece de scolopandre ou de cétérac. Ses feuilles ne sont point ondées, mais faites comme des lames d'épée. Il se détache de la plante deux maîtresses tiges qui portent leur graine en dessous comme les capillaires. On vit aussi sur les pierres une grande quantité de plantes friables qui semblent tenir de la pierre & du végétal; on pensa que ce pouvoient être des lichens, mais l'on remit à un autre temps à éprouver si elles seroient de quelque utilité pour la teinture.

Quant aux plantes marines, elles étoient plutôt un objet incommode qu'utile. La mer est presque toute couverte de goemon dans le port, sur-tout près des côtes, dont les canots avoient de la peine à approcher; il ne rend d'autre ser-

vice que de rompre la lame lorſque la mer eſt groſſe. On comptoit en tirer un grand parti pour fumer les terres. Les marées nous apportoient pluſieurs eſpeces de coralines très-variées & des plus belles couleurs ; elles ont mérité une place dans les cabinets des curieux, ainſi que les éponges & les coquilles. Les éponges affectent toutes la figure des plantes, elles ſont ramifiées en tant de manieres, qu'on a peine à croire qu'elles ſoient l'ouvrage d'inſectes marins. D'ailleurs leur tiſſu eſt ſi ſerré & leurs fibres ſi délicates, qu'on ne conçoit gueres comment ces animaux peuvent s'y loger.

Les côtes des Malouines ont fourni aux cabinets pluſieurs coquilles nouvelles. La plus précieuſe eſt la poulette ou poulte. On reconnoît trois eſpeces de ces bivalves, parmi leſquelles celle qui eſt ſtriée, n'avoit jamais été vue, à ce qu'on dit, que dans l'état de foſſiles ; ce qui peut ſervir de preuve à cette aſſertion, que les coquilles foſſiles trouvées à des niveaux beaucoup au-deſſus de la mer, ne ſont point des jeux de la nature & du haſard, mais qu'elles ont été la demeure d'êtres vivans dans le temps que les terres étoient encore couvertes par les eaux. Avec cette coquille très-commune on trouvoit les lépas eſtimées par leurs belles couleurs, les buccins feuilletés & armés, les cames, les grandes moules unies & ſtriées, & de la plus belle nacre, &c.

On ne voit qu'une ſeule eſpece de quadrupede ſur ces iſles ; elle tient du loup & du renard. Les oiſeaux ſont innombrables. Ils habitent indifféremment la terre & les eaux. Les lions & les loups marins ſont les ſeuls amphibies. Toutes es côtes abondent en poiſſons, la plupart peu connus. Les baleines occupent la haute mer,

quelques-unes s'échouent quelquefois dans le fond des baies, où l'on voit leur débris. D'autres oſſemens énormes, placés bien avant dans les terres, & que la fureur des flots n'a jamais été capable de porter ſi loin, prouvent, ou que la mer a baiſſé, ou que les terres ſe ſont élevées.

Le loup-renard, ainſi nommé, parce qu'il ſe creuſe un terrier, & que ſa queue eſt plus longue & plus fournie de poil que celle du loup, habite dans les dunes ſur le bord de la mer. Il ſuit le gibier & ſe fait des routes avec intelligence, toujours par le plus court chemin d'une baie à l'autre; à notre premiere deſcente à terre, nous ne doutames point que ce ne fuſſent des ſentiers d'habitans. Il y a apparence que cet animal jeûne une partie de l'année, tant il eſt maigre & rare. Il eſt de la taille d'un chien ordinaire, dont il a auſſi l'aboiement, mais foible. Comment a-t-il été tranſporté ſur les iſles?

Les oiſeaux & les poiſſons ne manquent pas d'ennemis qui troublent leur tranquillité. Ces ennemis des oiſeaux ſont le loup, qui détruit beaucoup d'œufs & de petits; les aigles, les éperviers, les émouchets & les chouettes. Les poiſſons ſont encore plus maltraités; ſans parler des baleines qui, comme on ſait, ne ſe nourriſſant que de frétin, en détruiſent prodigieuſement, ils ont à craindre les amphibies & cette quantité d'oiſeaux pêcheurs, dont les uns ſe tiennent conſtamment en ſentinelles ſur les roches, & les autres planent ſans ceſſe au-deſſus des eaux.

Pour être en état de bien décrire les animaux qui ſuivent: il eût fallu beaucoup de temps & les yeux du naturaliſte le plus habile. Voici les remarques les plus eſſentielles, étendues ſeulement

ment par rapport aux animaux qui étoient de quelque utilité.

Parmi les oiſeaux à pieds palmés, le cygne tient le premier rang. Il ne differe de ceux d'Europe que par ſon col d'un noir velouté, qui fait une admirable oppoſition avec la blancheur du reſte de ſon corps ; ſes pattes ſont couleur de chair. Cette eſpece de cygne ſe trouve auſſi dans la riviere de la Plata & au détroit de Magellan.

Quatre eſpeces d'oies ſauvages formoient une de nos plus grandes richeſſes. La premiere ne fait que pâturer ; on lui donna improprement le nom d'*outarde*. Ses jambes élevées lui ſont néceſſaires pour ſe tirer des grandes herbes, & ſon long col pour obſerver le danger ; ſa démarche eſt légere, ainſi que ſon vol ; elle n'a point le cri deſagréable de ſon eſpece. Le plumage du mâle eſt blanc, avec des mélanges de noir & de cendré ſur le dos & les aîles. La femelle eſt fauve, & ſes aîles ſont parées de couleurs changeantes ; elle pond ordinairement ſix œufs. Leur chair ſaine, nourriſſante & de bon goût, devint notre principale nourriture ; il étoit rare qu'on en manquât : indépendamment de celles qui naiſſent ſur l'iſle, les vents d'eſt en automne en amenent des voliers, ſans doute de quelque terre inhabitée : car les chaſſeurs reconnoiſſoient aiſément ces nouvelles venues au peu de crainte que leur inſpiroit la vue des hommes. Les trois autres eſpeces d'oies n'étoient pas ſi recherchées, elles ſe nourriſſent de poiſſon & en contractent un goût huileux. Leur forme eſt moins élégante que celle de la premiere eſpece. Il y en a même une qui ne s'éleve qu'avec peine au-deſſus des eaux ; celle-ci eſt criarde. Les couleurs de leur plumage ne ſortent gueres du blanc, du noir,

du fauve & du cendré. Toutes ces especes, ainsi que les cygnes, ont sous leurs plumes un duvet blanc ou gris très-fourni.

Deux especes de canards & deux de sarcelles embellissent les étangs & les ruisseaux. Les premiers différent peu de ceux de nos climats; on en tua quelques-uns de tous noirs, & d'autres tout blancs. Quant aux sarcelles, l'une à bec bleu, est de la taille des canards; l'autre est beaucoup plus petite. On en vit qui avoient les plumes du ventre teintes d'incarnat. Ces especes sont de la plus grande abondance & du meilleur goût.

On voyoit deux especes de plongeons de la petite taille. L'une a le dos de couleur cendrée & le ventre blanc; les plumes du ventre sont si soyeuses, si brillantes & d'un tissu si serré, que nous les primes pour le grespe dont on fait des manchons précieux : cette espece est rare. L'autre, plus commune, est toute brune, ayant le ventre un peu plus clair que le dos. Les yeux de ces animaux sont semblables à des rubis. Leur vivacité surprenante augmente encore par l'opposition du cercle de plumes blanches qui les entoure, & qui leur a fait donner le nom de plongeons à lunettes. Ils font deux petits, sans doute trop délicats pour souffrir la fraîcheur de l'eau lorsqu'ils n'ont encore que le duvet; car alors la mere les voiture sur son dos. Ces deux espéces n'ont point les pieds palmés à la façon des autres oiseaux d'eau; leurs doigts séparés sont garnis de chaque côté d'une membrane très-forte : en cet état chaque doigt ressemble à une feuille arrondie du côté de l'ongle, d'autant plus qu'il part du doigt des lignes qui vont se terminer à la circonférence des membranes, & que le tout est d'un verd de feuille, sans avoir beaucoup plus d'épaisseur.

Deux eſpeces d'oiſeaux que l'on nomma becſcies, on ne ſait pas pourquoi, ne different que par la taille & quelquefois parce qu'il s'en trouve à ventre brun parmi tous les autres qui l'ont ordinairement blanc. Le reſte du plumage eſt d'un noir tirant ſur le bleu, très-foncé; leur forme & les plumes du ventre, auſſi ſerrées & auſſi ſoyeuſes que celles du plongeon blanc, les rapprochent de cette eſpece; ce que l'on n'oſeroit cependant pas aſſurer. Ils ont le bec aſſez long & pointu, & les pieds palmés ſans ſéparation, avec un caractere remarquable, le premier doigt étant le plus long des trois, & la membrane qui les joint ſe terminant à rien au troiſieme. Leurs pieds ſont couleur de chair. Ces animaux ſont de grands deſtructeurs de poiſſons. Ils ſe placent ſur des rochers, ils s'y raſſemblent par nombreuſes familles, & y font leur ponte. Comme leur chair eſt très-mangeable, on en fit des *tueries* de deux ou trois cents, & la grande quantité de leurs œufs offrit encore une reſſource dans le beſoin. Ils ſe défioient ſi peu des chaſſeurs, qu'il ſuffiſoit d'aller à eux avec des bâtons. Ils ont pour ennemi un oiſeau de proie à pieds palmés, ayant plus de ſept pieds d'envergure, le bec long & fort, caractériſé par deux tuyaux de même matiere que le bec, leſquels ſont percés dans toute leur longueur. Cet animal eſt celui que les Eſpagnols appellent *quebranta-hueſſos*.

Une quantité de moves de couleurs très-variées & très-agréables, de caniats & d'équerrets, preſque tous gris & vivant par familles, viennent planer ſur les eaux & fondent ſur le poiſſon avec une vîteſſe extraordinaire. Ils nous ſervoient à reconnoître les tems propres à la pêche de la ſardine; il ſuffiſoit de les tenir un moment ſuſ-

pendus, & ils rendoient encore dans sa forme ce poisson qu'ils ne venoient que d'engloutir. Le reste de l'année ils se nourrissent de gradeau & autres menuailles. Ils pondent autour des étangs sur des plantes vertes assez semblables aux nénuphars, une grande quantité d'œufs très-bons & très-sains.

On distingua trois especes de pengouins; la premiere, remarquable par sa taille & la beauté de son plumage, ne vit point par familles comme la seconde, qui est la même que celle décrite dans le voyage du lord Anson. Ce pengouin de la premiere classe aime la solitude & les endroits écartés. Son bec plus long & plus délié que celui des pengouins de la seconde espece, les plumes de son dos d'un bleu plus clair, son ventre d'une blancheur éblouissante, une palatine jonquille qui part de la tête & va terminer les nuances du blanc & du bleu pour se réunir ensuite sur l'estomac; son col très-long quand il chante; son allure assez légere, lui donnent un air de noblesse & de magnificence singuliere. On espéra de pouvoir en transporter un en Europe. Il s'apprivoisa facilement jusqu'à suivre & connoître celui qui étoit chargé de le nourrir, mangeant indifféremment le pain, la viande & le poisson: mais on s'apperçut que cette nourriture ne lui suffisoit pas, & qu'il absorboit sa graisse; aussitôt qu'il fut maigri à un certain point, il mourut. La troisieme espece habite par familles, comme la seconde, sur de hauts rochers, dont elle partage le terrein avec les becs-scies; ils y pondent aussi. Les caracteres qui les distinguent des deux autres, sont leur petitesse, leur couleur fauve, un toupet de plumes de couleur d'or, plus courtes que celles des aigrettes, & qu'ils relevent lorsqu'ils sont irrités, & enfin

d'autres petites plumes de même couleur qui leur ſervent de ſourcils; on les nomma *pengouins ſauteurs* : en effet, ils ne ſe tranſportent que par ſauts & par bonds. Cette eſpece a dans toute ſa contenance plus de vivacité que les deux autres.

Trois eſpeces d'alcyons, qui ſe montrent rarement, ne nous annonçoient pas les tempêtes comme ceux qu'on voit à la mer. Ce ſont cependant les mêmes animaux, au dire des marins; la plus petite eſpece en a tous les caracteres. Si c'eſt un véritable alcyon, on peut être aſſuré qu'il fait ſon nid à terre, d'où l'on nous en a rapporté des petits n'ayant que le duvet, & parfaitement reſſemblans à pere & mere. La ſeconde eſpece ne differe que par la groſſeur; elle eſt un peu moindre qu'un pigeon. Ces deux eſpeces ſont noires avec quelques plumes blanches ſous le ventre. Quant à la troiſieme, qu'on nomma d'abord *pigeon blanc*, ayant tout le plumage de cette couleur & le bec rouge, on peut conjecturer que c'eſt un véritable alcyon blanc à cauſe de ſa conformité avec les deux autres.

Trois eſpeces d'aigles, dont les plus forts ont le plumage d'un blanc ſale, & les autres ſont noires à pattes jaunes & blanches, font la guerre aux bécaſſines & aux petits oiſeaux; ils n'ont ni la taille ni les ſerres aſſez fortes pour en attaquer d'autres. Une quantité d'éperviers & d'émouchets & quelques chouettes, ſont encore les perſécuteurs du petit gibier. Les variétés de leurs plumages ſont riches, & préſentent toutes ſortes de couleurs.

Les bécaſſines ſont les mêmes que celles d'Europe. Elles ne font point le crochet en prenant leur vol, & ſont faciles à tirer. Dans le tems de leurs amours elles s'élevent à perte de vue; & après avoir chanté & reconnu leur nid;

qu'elles font ſans précaution au milieu des champs & dans des endroits preſque dégarnis d'herbes, elles s'y précipitent du plus haut des airs; alors elles ſont maigres : la ſaiſon de les manger excellentes eſt l'automne.

En été on voyoit beaucoup de corlieux qui ne different en rien des nôtres.

On rencontre toute l'année au bord de la mer un oiſeau aſſez ſemblable au corlieu. On le nomma *pie de mer*, à cauſe de ſon plumage noir & blanc; ſes autres caracteres diſtinctifs ſont d'avoir le bec d'un rouge de corail & les pattes blanches. Il ne quitte guere les rochers qui découvrent à baſſe mer, & ſe nourrit de petites chevrettes. Il a un ſifflement aiſé à imiter ; ce qui fut par la ſuite utile à nos chaſſeurs, & pernicieux pour lui.

Les aigrettes ſont aſſez communes ; nous les primes pour des hérons, & nous ne connumes pas d'abord le mérite de leurs plumes. Ces animaux commencent leur pêche au déclin du jour; ils aboient de tems à autre, de maniere à faire croire que ce ſont de ces loups-renards dont nous avons parlé ci-devant.

Deux eſpeces d'étourneaux ou grives nous étoient amenées par l'automne ; une troiſieme ne nous quittoit pas : on la nomma *oiſeau rouge* ; ſon ventre eſt tout couvert de plumes du plus beau couleur de feu, ſur-tout en hiver ; on en pourroit faire de riches collections pour des garnitures. Des deux autres eſpeces paſſageres, l'une eſt fauve & a le ventre marqueté de plumes noires ; l'autre eſt de la couleur des grives que nous connoiſſons. Nous n'entrerons pas dans le détail d'une infinité d'autres petits oiſeaux aſſez ſemblables à ceux qu'on voit en France dans les provinces maritimes.

Les lions & les loups marins ſont déja connus; ces animaux occupent tous les bords de la mer,

& se logent, comme on l'a dit, dans ces grandes herbes nommées *glaïeuls*. Leur troupe innombrable se transporte à plus d'une lieue sur le terrein pour y jouir de l'herbe fraîche & du soleil. Il paroît que le lion décrit dans le voyage du lord Anson, devroit être, à cause de sa trompe, regardé plutôt comme une espece d'éléphant marin, d'autant plus qu'il n'a pas de criniere, qu'il est de la plus grande taille, ayant jusqu'à vingt-deux pieds de longueur; & qu'il y a une autre espece beaucoup plus petite, sans trompe, & caractérisée par une criniere de plus longs poils que ceux du reste du corps, qu'on pourroit regarder comme le vrai lion. Le loup marin ordinaire n'a ni criniere ni trompe; ainsi ce sont trois especes bien aisées à distinguer. Le poil de tous ces animaux ne recouvre point un duvet, tel qu'on le trouve sur ceux qu'on pêche dans l'Amérique septentrionale & dans la riviere de la Plata. Leurs huiles & leurs peaux avoient déja formé une branche de commerce.

Nous n'avons pas pu reconnoître une grande quantité d'especes de poissons. Nous nommames celui que nous pêchions le plus communément, *muge* ou *mulet*, auquel il ressemble assez. Il s'en trouve de trois pieds de longueur, qu'on séchoit. Le gradeau est aussi très-commun; il y en a de plus d'un pied de long. La sardine ne monte qu'au commencement de l'hiver. Les mulets poursuivis par les loups marins, se creusent des trous dans les terres vaseuses qui bordent les ruisseaux où ils se refugient, & nous les prenions avec facilité, en enlevant la couche de terre bourbeuse qui couvre leurs retraites. Indépendamment de ces especes, on en prenoit à la ligne une infinité d'autres, mais fort petits, parmi lesquels il s'en trouvoit un qu'on nomma

brochet tranſparent. Il a la tête de ce poiſſon, le corps ſans écailles, & abſolument diaphane. On trouve auſſi quelques congres ſur les rochers ; & le marſouin blanc ou taupe ſe montre dans les baies pendant la belle ſaiſon. Si on avoit eu du tems & des hommes à employer pour la pêche au large, on auroit trouvé beaucoup d'autres poiſſons, & indubitablement des ſoles, dont on a rencontré quelques-unes échouées ſur les ſables. On n'a pris qu'une ſeule eſpece de poiſſon d'eau douce, ſans écailles, d'une couleur verte, & de la taille d'une truite ordinaire. On a fait, il eſt vrai, peu de recherches dans cette partie ; le tems manquoit, & les autres poiſſons étoient en abondance.

Quant aux cruſtacées, on n'en a diſtingué que trois eſpeces fort petites, l'écreviſſe rouge, même avant que d'être cuite, c'eſt plutôt une ſalicoque ; le crabe à pattes bleues, qui reſſemble aſſez au tourelourou, & une eſpece de chevrette très-petite. On ne ramaſſoit que pour les curieux ces trois ſortes de cruſtacées, ainſi que les moules & autres coquillages qui n'ont pas le goût auſſi fin que ceux de France.

Le pays paroît être abſolument privé d'huîtres.

Enfin, pour préſenter un objet de comparaiſon avec une iſle cultivée en Europe, on peut citer ce que dit Puffendorf en parlant de l'Irlande, ſituée en la même latitude dans l'hémiſphere boréal, que les iſles Malouines dans l'autre hémiſphere. Savoir, « que cette iſle eſt agréa-
» ble par la bonté & la ſérénité de ſon air, la cha-
» leur & le froid n'y ſont jamais exceſſifs. Le pays
» bien coupé de lacs & de rivieres, offre de gran-
» des plaines couvertes de pâturages excellens,
» point de bêtes venimeuſes, les lacs & les ri-
» vieres poiſſonneuſes, &c. » Voyez l'hiſtoire univerſelle.

CHAPITRE V.

Navigation des isles Malouines à Rio-Janéiro ; jonction de la Boudeuse *avec* l'Etoile ; *hostilités des Portugais contre les Espagnols. Etat des revenus que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.*

CEPENDANT j'attendois vainement *l'Etoile* aux isles Malouines : les mois de mars & d'avril s'étoient écoulés sans que cette flûte y fût venue. Je ne pouvois entreprendre de traverser l'Océan Pacifique avec ma seule frégate, son peu de creux la rendant incapable de porter pour plus de six mois de vivres à son équipage. J'attendis encore la flûte pendant tout mai. Voyant alors qu'il ne me restoit plus de vivres que pour deux mois, j'appareillai des isles Malouines le 2 Juin, pour me rendre à Rio-Janéiro ; j'y avois indiqué à M. de la Giraudais, commandant de *l'Etoile*, un point de réunion, dans le cas où des circonstances forcées l'empêcheroient de venir me trouver aux isles Malouines.

Nous eumes dans cette traversée un tems favorable ; le 20 juin après-midi, nous vimes les hauts mornes de la côte du Bresil, & le 21, nous reconnumes l'entrée de Rio-Janéiro. Il y avoit le long de la côte plusieurs bateaux pêcheurs. Je fis mettre pavillon Portugais ferlé, & tirer un coup de canon : sur ce signal, l'un des bateaux vint à bord, & j'y pris un pilote, pour nous entrer dans la rade. Il nous fit ranger la côte à une demi-lieue des isles dont elle est

bordée. Par-tout il y a beaucoup de fonds ; la côte eſt élevée, montueuſe & couverte de bois ; elle eſt coupée en mondrains détachés & taillés à pic qui en rendent l'aſpect très-varié. A cinq heures & demie du ſoir, nous étions en dedans du fort Sainte-Croix, lequel nous héla, & en même tems il vint à bord un officier Portugais nous demander les raiſons de notre entrée. J'envoyai avec lui le chevalier de Bournand pour en informer le comte d'Acunha, viceroi du Breſil, & traiter du ſalut. A ſept heures & demie nous mouillames dans la rade par huit braſſes d'eau, fond de vaſe noire.

Le chevalier de Bournand revint bientôt après, & me dit qu'au ſujet du ſalut, le comte d'Acunha lui avoit répondu que lorſque quelqu'un, en rencontrant un autre dans la rue, lui ôtoit ſon chapeau, il ne s'informoit pas auparavant ſi cette politeſſe ſeroit rendue ou non ; que ſi nous ſaluions la place, il verroit ce qu'il auroit à faire. Comme cette réponſe n'en étoit pas une, je ne ſaluai point. J'appris en même tems par un canot que m'envoya M. de la Giraudais, qu'il étoit dans ce port, que ſon départ de Rochefort, lequel devoit être à la fin de décembre, avoit été retardé juſqu'au commencement de février ; qu'après trois mois de navigation, une voie d'eau & le mauvais état de ſa mâture l'avoient contraint de relâcher à Monte-Video, où il avoit reçu, par les frégates Eſpagnoles, revenant des Malouines, les inſtructions ſur ma marche ; & qu'auſſitôt il avoit mis à la voile pour Rio-Janéiro, où il étoit mouillé depuis ſix jours. Cette jonction me donnoit le moyen de continuer ma miſſion, quoique *l'Etoile*, en m'apportant pour treize mois de vivre en ſalaiſons & boiſſons, eût à

peine pour cinquante jours de pain & de légumes à me remettre. Le défaut de ces denrées indiſpenſables me forçoit de retourner en chercher dans la riviere de la Plata, attendu que nous ne trouvames à Rio-Janéiro, ni biſcuit, ni bled, ni farine.

Il y avoit alors dans ce port deux bâtimens qui nous intéreſſoient, l'un François, l'autre Eſpagnol. Le premier, nommé *l'Etoile du matin*, étoit un bateau du roi, deſtiné pour l'Inde, auquel ſa petiteſſe ne permettoit pas d'entreprendre en hiver le paſſage du cap de Bonne-Eſpérance, & qui venoit attendre ici le retour de la belle ſaiſon de ces parages. L'Eſpagnol étoit un vaiſſeau de guerre, *le Diligent*, de ſoixante & quatorze, commandé par don Franciſco de Medina. Sorti de la riviere de la Plata, avec un chargement de cuirs & de piaſtres, une voie d'eau conſidérable, fort au-deſſous de ſa flottaiſon, l'avoit forcé de relâcher ici, pour s'y remettre en état de continuer ſa traverſée en Europe; depuis huit mois qu'il y étoit entré, les refus des ſecours néceſſaires & les difficultés de toute eſpece que le viceroi lui faiſoit eſſuyer, l'empêchoient d'achever ſon radoub: auſſi don Franciſco m'envoya-t-il, le ſoir même de mon arrivée, demander mes charpentiers & calefats, & le lendemain je fis paſſer à ſon bord tous ceux des deux navires.

Le 22, nous allames en corps faire une viſite au viceroi; il nous la rendit à bord le 25, & lorſqu'il en ſortit, je le fis ſaluer de dix-neuf coups de canon que la terre rendit. Dans cette viſite, il nous offrit tous les ſecours qui étoient en ſon pouvoir: il m'accorda même la permiſſion que je lui demandai, d'acheter une corvette qui m'eût été de la plus grande utilité dans le

cours de l'expédition : & il ajouta que s'il y en avoit au roi de Portugal, il me l'offriroit. Il m'assura aussi qu'il avoit ordonné les plus exactes perquisitions pour connoître ceux qui, sous les fenêtres même de son palais, avoient assassiné l'aumônier de *l'Etoile* peu de jours avant notre arrivée, & qu'il en feroit la plus sévere justice. Il la promit, mais le droit des gens élevoit ici une voix impuissante.

Cependant les attentions du viceroi pour nous continuerent plusieurs jours : il nous annonça même de petits soupers qu'il se proposoit de nous donner au bord de l'eau, sous des berceaux de jasmins & d'orangers, il nous fit préparer une loge à l'opéra. Nous pumes dans une salle assez belle, y voir les chefs-d'œuvre de Métastasio représentés par une troupe de mulâtres, & entendre ces morceaux divins des grands maîtres d'Italie, exécutés par un orchestre que dirigeoit alors un prêtre bossu en habit ecclésiastique.

La faveur dont nous jouissions étoit un grand sujet d'étonnement pour les Espagnols, & même pour les gens du pays, qui nous avertissoient que les procédés de leur gouverneur ne seroient pas long-tems les mêmes. En effet, soit que les secours que nous donnions aux Espagnols, & notre liaison avec eux lui déplussent, soit qu'il lui fût impossible de soutenir davantage des manieres opposées entiérement à son humeur, il fut bientôt avec nous ce qu'il étoit pour tous les autres.

Le 28 juin, nous apprimes que les Portugais avoient surpris & attaqué les Espagnols à *Rio-Grande*, qu'ils les avoient chassés d'un poste qu'ils occupoient sur la rive gauche de cette riviere, & qu'un vaisseau Espagnol, en relâche à l'isle Sainte-Catherine, venoit d'y être arrêté. On ar-

noit ici en grande diligence *le Saint-Sébaſtien* de ſoixante-quatre canons, conſtruit dans ce port, & une frégate, de quarante canons, *la nueſtra Segnora da gracia*. Celle-ci étoit deſtinée, diſoit-on, à eſcorter un convoi de troupes & de munitions à Rio-Grande & à la colonie du Saint-Sacrement. Ces hoſtilités & ces préparatifs nous donnoient lieu d'appréhender que le viceroi ne voulût arrêter *le Diligent*, lequel étoit en caréne ſur l'iſle de *las Cabras*, & nous accélérames ſon armement le plus qu'il nous fût poſſible. Effectivement il fut en état le dernier jour de juin de commencer à embarquer les cuirs de ſa cargaiſon; mais lorſqu'il voulut, le 6 juillet, embarquer ſes canons qu'il avoit, pendant ſon radoub, dépoſés ſur l'iſle aux Couleuvres, le viceroi défendit de les lui livrer, & déclara qu'il arrêtoit le vaiſſeau, juſqu'à ce qu'il eût reçu des ordres de ſa cour au ſujet des hoſtilités commiſes à Rio-Grande. Don Medina fit à ce ſujet toutes les démarches convenables, ce fut en vain; le comte d'Acunha ne voulut pas même recevoir la lettre que le commandant Eſpagnol lui envoya par un officier de ſon bord.

Nous partageames la diſgrace de nos alliés. Lorſque, d'après la parole réitérée du viceroi, j'eus conclu le marché pour l'achat d'un ſenault, ſon excellence fit défendre au vendeur de me le livrer. Il fut pareillement défendu de nous laiſſer prendre dans le chantier royal des bois qui nous étoient néceſſaires, & pour leſquels nous avions arrêté un marché: il me refuſa enſuite la permiſſion de me loger avec mon état-major, pendant le tems qu'on feroit à la frégate quelques réparations eſſentielles, dans une maiſon voiſine de la ville, que m'offrit le propriétaire, & que le Commodore Byron avoit occupée,

lors de sa relâche dans ce port en 1765. Je voulus lui faire à ce sujet & sur le refus du senault & des bois, quelques représentations. Il ne m'en donna pas le tems, &, aux premiers mots que je lui dis, il se leva avec fureur, m'ordonna de sortir ; & piqué sans doute de ce que, malgré sa colere, je restois assis de même que deux officiers qui m'accompagnoient, il appella la garde, mais sa garde plus sage que lui, ne vint pas, & nous nous retirames sans que personne parût s'être ébranlé. A peine fumes-nous sortis qu'on doubla la garde de son palais, on renforça les patrouilles, & l'ordre fut donné d'arrêter tous les François qu'on trouveroit dans les rues après le coucher du soleil. Il envoya dire aussi au capitaine du vaisseau François, de quatre canons, d'aller se mouiller sous le fort de Villagahon, & le lendemain je l'y fis remorquer par mes canots.

Je ne songai dès-lors qu'à me disposer au départ, d'autant plus que les gens du pays que nous fréquentions, avoient tout à craindre du viceroi. Deux officiers Portugais furent la victime de leur honnêteté pour nous ; l'un fut mis au cachot dans la citadelle ; l'autre envoyé en exil à *Santa*, petit bourg entre Sainte-Catherine & Rio-Grande. Je me hâtai de faire notre eau, de prendre à bord de l'Etoile les provisions dont je ne pouvois me passer, & d'embarquer des rafraîchissemens. J'avois été forcé d'augmenter la largeur de mes hunes, & le commandant Espagnol me fournit le bois nécessaire pour cette opération, & qu'on nous avoit refusé aux chantiers. Je m'étois aussi muni de quelques planches dont nous ne pouvions nous passer, & qu'on nous vendit en contrebande.

Enfin le 12, tout étant prêt, j'envoyai un

officier prévenir le viceroi, que j'appareillerois au premier vent favorable. Je conseillai aussi à M. d'Etcheveri, commandant l'Etoile du matin, de ne s'arrêter à Rio-Janéiro que le moins qu'il pourroit, & d'emploier plutôt le tems qui restoit jusqu'à la saison favorable pour le passage du cap de Bonne-Espérance, à bien reconnoître les isles de Tristan d'Acunha, où il trouveroit de l'eau, du bois, du poisson en abondance, & je lui donnai quelques mémoires que j'avois sur ces isles. J'ai su depuis qu'il avoit suivi ce conseil.

Nous avions joui pendant notre séjour à Rio-Janéiro du printems des poëtes, & ses habitans nous avoient témoigné de la façon la plus honnête le déplaisir que leur causoient les mauvais procédés de leur viceroi à notre égard. Aussi regrettions-nous de ne pouvoir rester plus longtems avec eux. Tant d'autres voyageurs ont décrit le Bresil & sa capitale, que je n'en dirois rien qui ne fût une répétition fastidieuse. Rio-Janéiro, conquis une fois par les armes de la France, lui est bien connu. Je me contenterai d'entrer ici dans quelques détails sur les richesses dont cette ville est le débouché, & sur les revenus que le roi de Portugal en tire. Je dirai auparavant que M. de Commerçon, savant naturaliste, embarqué sur l'Etoile pour suivre l'expédition, m'a assuré que ce pays étoit le plus riche en plantes qu'il eut jamais rencontré, & qu'il y avoit trouvé des trésors pour la botanique.

Rio-Janéiro est l'entrepôt & le débouché principal des richesses du Bresil. Les mines appellées *générales*, sont les plus voisines de la ville, dont elles sont distantes environ de soixante & quinze lieues. Elles rendent au roi tous les ans, pour

ſon droit de quint, au moins cent douze arobes d'or ; l'année 1762, elles en rapporterent cent dix-neuf. Sous la capitainie des mines générales on comprend celle de *Rio des morts*, de *Sabara* & de *Sero-Frio*. Cette derniere, outre l'or qu'on en retire, produit encore tous les diamans qui proviennent du Breſil. Ils ſe trouvent dans le fond d'une riviere qu'on a ſoin de détourner, pour ſéparer enſuite, d'avec les cailloux qu'elle roule dans ſon lit, les diamans, les topazes, les chryſolites & autres pierres de qualités inférieures.

Toutes ces pierres, excepté les diamans, ne ſont pas de contrebande ; elles appartiennent aux entrepreneurs, leſquels ſont obligés de donner un compte exact des diamans trouvés [illegible] remettre entre les mains de l'intendant pr[illegible] par le roi à cet effet. Cet intendant les dépoſe auſſi-tôt dans une caſſette cerclée de fer & fermée avec trois ſerrures. Il a une des clefs, le viceroi une autre, & le provador de l'Hazienda Réale, la troiſieme. Cette caſſette eſt renfermée dans une ſeconde, où ſont poſés les cachets des trois perſonnes mentionnées ci-deſſus, & qui contient les trois clefs de la premiere. Le viceroi n'a pas le pouvoir de viſiter ce qu'elle renferme. Il conſigne ſeulement le tout à un troiſieme coffre-fort, qu'il envoye à Liſbonne, après avoir appoſé ſon cachet ſur la ſerrure. L'ouverture s'en fait en la préſence du roi, qui choiſit les diamans qu'il veut, & en paie le prix aux entrepreneurs ſur le pied d'un tarif réglé par leur traité.

Les entrepreneurs paient à ſa majeſté très-fidelle la valeur d'une piaſtre, monnoie d'Eſpagne, par jour de chaque eſclave employé à la recherche des diamans ; le nombre de ces eſclaves

ves peut monter à huit cents. De toutes les contrebandes, celle des diamans eſt la plus ſévérement punie. Si le contrebandier eſt pauvre, il lui en coûte la vie; s'il á des biens capables de ſatisfaire à ce qu'exige la loi, outre la confiſcation des diamans, il eſt condamné à payer deux fois la valeur, à un an de priſon, & exilé pour ſa vie à la côte d'Afrique. Malgré cette ſévérité, il ne laiſſe pas de ſe faire une grande contrebande de diamans, même des plus beaux, tant leur peu de volume donne l'eſpérance & la facilité de les cacher.

Tout l'or qu'on retire des mines ne ſauroit être tranſporté à Rio-Janéiro, ſans avoir été remis auparavant dans les *maiſons de fondation* établies dans chaque diſtric, où ſe perçoit le droit de la couronne. Ce qui revient aux particuliers leur eſt remis en barres avec leur poids, leur numéro & les armes du roi. Tout cet or a été touché par une perſonne prépoſée à cet effet, & ſur chaque barre eſt imprimé le titre de l'or, afin qu'enſuite, dans la fabrique des monnoies, on faſſe avec facilité l'opération néceſſaire pour les mettre à leur valeur proportionnelle.

Ces barres appartenantes aux particuliers ſont enregiſtrées dans le comptoir de *la Pray-Buna*, à trente lieues de Rio-Janéiro. Dans ce poſte ſont un capitaine, un lieutenant & cinquante hommes: c'eſt là qu'on paie le droit de quint, & de plus un droit de péage d'un réal & demi par tête d'hommes & de bêtes à cornes ou de ſomme. La moitié du produit de ce droit appartient au roi, & l'autre moitié ſe partage entre le détachement proportionnellement au grade. Comme il eſt impoſſible de revenir des mines, ſans paſſer par ce regiſtre, on y eſt arrêté & fouillé avec la derniere rigueur.

Les particuliers ſont enſuite obligés de porter tout l'or en barre qui leur revient, à la monnoie de Rio-Janéiro, où on leur en donne la valeur en eſpeces monnoyées : ce ſont ordinairement des demi-doublons qui valent huit piaſtres d'Eſpagne. Sur chacun de ces demi-doublons, le roi gagne une piaſtre par l'alliage & le droit de monnoie. L'hôtel des monnoies de Rio-Janéiro eſt un des plus beaux qui exiſtent ; il eſt muni de toutes les commodités néceſſaires pour y travailler avec la plus grande célérité. Comme l'or deſcend des mines dans le même tems où les flottes arrivent de Portugal, il faut accélérer le travail de la monnoie, & elle s'y frappe avec une promptitude ſurprenante.

L'arrivée de ces flottes rend le commerce de Rio-Janéiro très-floriſſant, principalement la flotte de Liſbonne. Celle de Porto eſt chargée ſeulement de vins, eaux-de-vie, vinaigres, denrées de bouche, & de quelques toiles groſſieres fabriquées dans cette ville ou aux environs. Auſſitôt après l'arrivée des flottes, toutes les marchandiſes qu'elles apportent ſont conduites à la douane, où elles paient au roi dix pour cent. Obſervez qu'aujourd'hui, la communication de la colonie du S. Sacrement avec Buénos-Aires étant ſévérement interceptée, ces droits doivent éprouver une diminution conſidérable. Preſque toutes les plus précieuſes marchandiſes étoient envoyées de Rio-Janéiro à la colonie, d'où elles paſſoient en contrebande par Buénos-Aires au Chili & au Pérou, & ce commerce frauduleux valoit tous les ans aux Portugais plus d'un million & demi de piaſtres. En un mot, les mines du Breſil ne produiſent point d'argent ; tout celui que les Portugais poſſedent provient de cette contrebande. La traite des negres leur étoit en-

core un objet immenſe. On ne ſauroit évaluer à combien monte la perte que leur occaſionne la ſuppreſſion preſqu'entiere de cette branche de contrebande. Elle occupoit ſeule au moins trente embarcations pour le cabotage de la côte du Breſil à la Plata.

Outre le dix pour cent d'ancien droit qui ſe paie à la douane royale, il y a un autre droit de deux & demi pour cent, impoſé ſous le titre de don gratuit depuis le déſaſtre arrivé à Liſbonne en 1755. Il ſe paie immédiatement à la ſortie de la douane, au lieu qu'on y accorde pour le dixieme un délai de ſix mois, en donnant caution valable.

Les mines de *S. Paolo* & *Parnagua* rendent au roi quatre arobes de quint, année commune. Les mines les plus éloignées, comme celles de *Pracaton*, de *Quiaba*, dépendent de la capitainie de Matagroſſo. Le quint des mines ci-deſſus ne ſe perçoit pas à Rio-Janéiro, mais bien celui des mines de *Goyas*. Cette capitainie a auſſi des mines de diamans qu'il eſt défendu de fouiller.

Toute la dépenſe que le roi de Portugal fait à Rio-Janéiro, tant pour le paiement des troupes & des officiers civils, que pour les frais des mines, l'entretien des bâtimens publics, la carene des vaiſſeaux, montent environ à ſix cents mille piaſtres. Je ne parle point de ce que peut lui coûter la conſtruction des vaiſſeaux de ligne & frégates qu'on y a maintenant établie.

RÉCAPITULATION *& montant des divers objets du revenu royal, année commune.*

	piastres.
Cent cinquante arobes d'or que rapportent, année commune tous les quints réduits, valent en monnoie d'Eſpagne, ...	1, 125000
Le droit de diamans, ...	240000
Le droit de monnoie, ...	400000
Dix pour cent de la douane, ...	350000
Deux & demi pour cent de don gratuit, ...	87000
Droit de péage, vente des emplois, offices, & généralement tout ce qui provient des mines, ...	225000
Droits ſur les noirs, ...	110000
Droit ſur l'huile de poiſſon, le ſel, le ſavon, & le dixieme ſur les denrées du pays, ...	130000
TOTAL, ...	2, 667000

Sur quoi défalquant la dépenſe ci-deſſus mentionnée, on verra que le revenu que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro, monte à plus de dix millions de notre monnoie.

CHAPITRE VI.

Départ de Rio-Janéiro ; second voyage à Monte-Video ; avaries qu'y reçoit l'Etoile.

LE 14 juillet nous appareillames de Rio-Janéiro, & fumes contraints, le vent nous manquant, de remouiller dans la rade. Nous sortimes le 15, & deux jours après, l'avantage de marche que la frégate avoit sur l'Etoile, me mit dans le cas de dégréer les mâts de perroquets, nos mâts majeurs exigeant beaucoup de ménagement. Les vents furent variables, grand frais, & la mer très-grosse ; la nuit du 19 au 20, nous perdimes notre grand hunier, emporté sur ses cargues. Le 25, il y eut une éclipse de soleil visible pour nous. J'avois pris à mon bord M. Verron, jeune observateur venu de France sur l'Etoile, pour s'occuper dans le voyage de méthodes propres à calculer en mer la longitude. Suivant le point estimé du vaisseau, le moment de l'immersion, calculé par cet astronome, devoit être pour nous le 25 à quatre heures dix-neuf minutes du soir. A quatre heures six minutes, un nuage nous déroba la vue du soleil, & lorsque nous le revimes à quatre heures trente-une minutes, il y en avoit alors environ un doigt & demi d'éclipsé. Les nuages qui passèrent ensuite successivement sur le soleil, ne nous le laissèrent appercevoir que pendant des intervalles très-courts ; de sorte que nous ne pumes observer aucune des phases de l'éclipse, ni par conséquent en conclure notre longitude. Le so-

leil ſe couchoit pour nous avant le moment de la conjonction apparente, & nous eſtimames que celui de l'immerſion avoit été à quatre heures vingt-trois minutes.

Le 26, nous commençames à trouver le fond, & le 28 au matin nous eumes connoiſſance des Caſtilles. Cette partie de la côte eſt d'une hauteur médiocre, & s'apperçoit de dix à douze lieues. Nous crumes reconnoître l'entrée d'une baie, qui eſt vraiſemblablement le mouillage où les Eſpagnols ont un fort, mouillage qu'ils m'ont dit être fort mauvais. Le 29, nous entrames dans la riviere de la Plata, & vimes les Maldonades. Nous avançames peu cette journée-là & la ſuivante. Nous paſſames en calme preſque toute la nuit du 30 au 31, ſondant ſans ceſſe. Les courans paroiſſoient nous entraîner dans le nord-oueſt, où nous reſtoit à-peu-près l'iſle Lobos. A une heure & demie après minuit, la ſonde ayant donné trente-trois braſſes, je jugeai être très-près de cette iſle, & je fis le ſignal de mouiller. Nous appareillames à trois heures & demie, & vimes l'iſle de Lobos dans le nord-eſt, environ à deux lieues & demie. Le vent de ſud & de ſud-eſt, foible d'abord, renforça dans la matinée, & nous mouillames le 31 après midi dans la baie de Monte-Video. L'Etoile nous avoit fait perdre beaucoup de chemin, parce qu'outre l'avantage de marche que nous conſervions ſur elle, cette flûte, qui, au ſortir de Rio-Janéiro, faiſoit quatre pouces d'eau toutes les deux heures, après quelques jours de navigation, en fit ſept pouces dans le même intervalle de tems; ce qui ne lui permettoit pas de forcer de voiles.

A peine fumes-nous mouillés, qu'un officier venu à bord de la part du gouverneur de Mon-

te-Video pour nous complimenter sur notre arrivée, nous apprit qu'on avoit reçu des ordres d'Espagne pour arrêter tous les Jésuites, & se saisir de leurs biens; que le même bâtiment porteur de ces dépêches, avoit amené quarante peres de la compagnie destinés aux missions, que l'ordre avoit été exécuté déja dans les principales maisons, sans trouble ni résistance, & qu'au contraire ces religieux supportoient leur disgrace avec sagesse & résignation. J'entrerai bientôt dans le détail de cette grande affaire, de laquelle m'ont pu mettre au fait un long séjour à Buénos-Aires & la confiance dont m'y a honoré le gouverneur-général don Francisco Bukarely.

Comme nous devions rester dans la riviere de la Plata jusqu'après la révolution de l'équinoxe, nous primes des logemens à Monte-Video, où nous établimes aussi nos ouvriers & un hôpital. Ces premiers soins remplis, je me rendis à Buénos-Aires le 11 août, pour y accélérer la fourniture des vivres qui nous étoient nécessaires, & dont fut chargé le munitionnaire-général du roi d'Espagne, aux mêmes prix que portoit son traité vis-à-vis sa majesté catholique. Je voulois aussi entretenir M. de Bukarely sur ce qui s'étoit passé à Rio-Janéiro, quoique je lui eusse déja envoyé par un exprès les dépêches de Dom Francisco de Medina. Je le trouvai sagement résolu à se contenter de rendre compte en Europe des hostilités commises par le viceroi du Bresil, & à ne point user de représailles. Il lui eût été facile de s'emparer en peu de jours de la colonie du S. Sacrement, d'autant plus que cette place manquoit de tout, & qu'elle n'avoit pas encore reçu au mois de novembre le convoi de vivres & de munitions qu'on lui préparoit,

lorſque nous ſortimes de Rio-Janéiro.

J'éprouvai de la part du gouverneur-général les plus grandes facilités pour la prompte expédition de nos beſoins. A la fin d'août deux goëlettes, chargées pour nous de biſcuit & de farine, avoient fait voile pour Monte-Video, où je m'étois auſſi rendu pour y célébrer la S. Louis. J'avois laiſſé à Buénos-Aires le chevalier du Bouchage, enſeigne de vaiſſeau, pour y faire embarquer nos vivres, & y être chargé des affaires qui pourroient nous ſurvenir juſqu'à notre départ, que j'eſpérois devoir être à la fin de ſeptembre; je ne prévoyois pas qu'un accident nous retiendroit ſix ſemaines de plus. Pendant une tourmente de ſud-oueſt, le S. Fernand, vaiſſeau de regiſtre qui étoit mouillé près de l'Etoile, chaſſa ſur ſes ancres, vint de nuit aborder cette flûte, & du premier choc lui rompit ſon mât de beaupré au ras de l'étambré. Sa poulaine & ſes écharpes ou herpes furent enſuite emportées; heureux encore d'avoir pu ſe ſéparer, malgré le mauvais tems & l'obſcurité, ſans eſſuyer d'autres avaries!

Cet abordage augmenta conſidérablement la voie d'eau que l'Etoile avoit dès le commencement de la campagne. Il devenoit indiſpenſable de décharger ce bâtiment, peut-être même de le virer en quille pour découvrir & fermer cette voie d'eau qui paroiſſoit être très-baſſe & de l'avant. Cette opération ne pouvoit ſe faire à Monte-Video, où d'ailleurs on ne trouvoit point les bois néceſſaires à la réparation de ſa mâture. J'écrivis donc au chevalier du Bouchage d'expoſer au marquis de Bukarely notre ſituation, & d'obtenir ſon agrément pour que l'Etoile remontât la riviere & vint à la Encenada de Baragan; je lui mandois d'y faire paſſer auſſi les bois

bois & autres matériaux dont nous avions besoin. Le gouverneur général consentit à ces demandes ; & le 7 septembre, n'ayant pu trouver aucun pilote, je m'embarquai sur l'Etoile avec les charpentiers & calefats de la Boudeuse pour partir le lendemain & suivre moi-même une navigation qu'on nous disoit être de la plus grande difficulté. Deux vaisseaux de registre, le Saint-Fernand & le Carmen, munis d'un pratique, appareilloient le même jour de Monte-Video pour la Encenada, & j'avois compté les suivre ; mais le Saint-Fernand, à bord duquel étoit ce pilote nommé Philippe, appareilla la nuit du 7 au 8, dans la seule vue de nous dérober sa marche, & laissa son camarade dans le même embarras. Nous partimes toutefois le 8 au matin, précédés par nos canots, le Carmen étant resté pour attendre une goëlette qui dirigeât sa route. Le soir nous joignimes le Saint-Fernand, nous le dépassames, & le dix après midi nous mouillames dans la rade de la Encenada, Philippe, aussi mauvais pilote que méchant homme, ayant toujours gouverné sur nous.

Je trouvai dans cette rade la Vénus, frégate de vingt-six canons, & quelques navires marchands destinés, comme elle, à faire voile incessamment pour l'Europe. J'y trouvai aussi la Smeralda & la Liebe, qui se disposoient à retourner avec des munitions de toute espece aux isles Malouines, d'où elles devoient passer dans la mer du sud, pour y prendre les Jésuites du Chili & du Pérou. Il y avoit de plus le chambekin *l'Andalous* arrivé du Ferrol à la fin de juillet, en compagnie d'un autre chambekin, nommé *l'Aventurero* ; mais celui-ci s'étoit perdu sur la tête du banc aux Anglois, l'équipage avoit

eu le tems de ſe ſauver. L'Andalous ſe préparoit à aller porter des miſſionnaires & des préſens aux habitans de la Terre de feu, le roi catholique voulant leur témoigner ſa reconnoiſſance des ſervices qu'ils avoient rendus aux Eſpagnols du navire *la Conception*, lequel en 1765 avoit péri ſur leurs côtes.

Je deſcendis à Baragan, où le chevalier du Bouchage avoit déja fait tranſporter une partie des bois qui nous étoient néceſſaires. Il les avoit raſſemblés avec peine & à grands frais à Buénos-Aires dans l'arſenal du roi & quelques magaſins particuliers, approviſionnés les uns & les autres par les débris des vaiſſeaux qui font naufrage dans la riviere. On ne trouvoit d'ailleurs à Baragan aucune eſpece de reſſource, mais bien des difficultés de pluſieurs genres, & tout ce qui peut forcer à n'opérer que lentement. La Encenada de Barangan n'eſt en effet qu'une eſpece de mauvaiſe baie formée par l'embouchure d'une petite riviere qui peut avoir un quart de lieue de largeur; mais il n'y a de l'eau qu'au milieu, dans un canal étroit & qui ſe comble tous les jours, où peuvent entrer des vaiſſeaux qui ne tirent que douze pieds : dans tout le reſte il n'y a pas ſix pouces d'eau à marée baſſe : or, comme les marées ſont fort irrégulieres dans la riviere de la Plata, qu'elles ſont hautes ou baſſes quelquefois huit jours de ſuite, ſelon les vents qui regnent, le débarquement des chaloupes y eſſuie les plus grandes difficultés. D'ailleurs nuls magaſins à terre, quelques maiſons ou plutôt des chaumieres conſtruites avec des joncs, couvertes de cuir, diſperſées ſans ordre ſur un ſol brut, & habitées par des hommes qui ont aſſez de peine à ſe procurer leur ſubſiſtance. Les bâtimens qui tirent trop d'eau pour pouvoir entrer dans cette

anse, mouillent à la pointe de Lara, à une lieue & demie dans l'oueſt. Ils y ſont expoſés à tous les vents; mais la tenue étant fort bonne, ils y peuvent hiverner, quoiqu'avec beaucoup d'incommodités.

Je laiſſai à la pointe de Lara M. de la Giraudais, chargé des ſoins relatifs à ſon vaiſſeau, & je me rendis à Buénos-Aires, d'où je lui expédiai une grande goëlette ſur laquelle il pouvoit abattre, lorſqu'il ſeroit entré à la Encénada. Il falloit pour cela qu'il déchargeât en partie les effets qu'il avoit à bord, & M. de Bukarely permit de les dépoſer à bord de la *Smeralda* & de la *Liebe*. Le 8 octobre, *l'Etoile* fut en état d'entrer dans le port, & l'on trouva que ſon radoub ſeroit moins long qu'on ne l'avoit appréhendé. En effet, à peine avoit-elle commencé à s'alléger, que ſa voie d'eau diminua ſenſiblement, & elle ceſſa d'en faire lorſqu'elle ne tira plus que huit pieds de l'avant. Après y avoir débité quelques planches de ſon doublage, on vit que la couture des barbes du navire étoit abſolument ſans étoupe, pendant une longueur d'environ quatre pieds & demi, depuis huit pieds & demi de tirant d'eau en remontant. On découvrit auſſi deux trous de tarriere dont les chevilles n'avoient pas été poſées. Toutes ces avaries ayant été promptement réparées, de nouvelles herpes remiſes en place, le mât de beaupré fait & mâté, la flûte recalfatée en entier; elle revint le 21 à la pointe de Lara, où elle reprit ſon chargement à bord des frégates Eſpagnoles. Elle y embarqua auſſi ſucceſſivement le bois, les farines, le biſcuit & les différentes proviſions que je lui envoyai dans cette rade.

Il en étoit parti pour Cadix; à la fin de ſeptembre, *la Vénus* & quatre autres bâtimens char-

gés de cuirs, & portant deux cents cinquante Jéſuites & les familles Françoiſes des Malouines, à l'exception de ſept, qui n'ayant pu y trouver place, furent forcées d'attendre une autre occaſion. Le marquis de Bukarely les fit venir à Buénos-Aires, où il pourvut à leur ſubſiſtance & à leur logement. On venoit d'apprendre dans le même moment l'arrivée du *Diamant*, vaiſſeau de regiſtre, expédié pour Buénos-Aires, & celle du *Saint-Michel*, autre vaiſſeau de regiſtre deſtiné pour Lima. La ſituation de ce dernier bâtiment étoit triſte. Après avoir, pendant quarante-cinq jours, lutté contre les vents ſur le cap de Horn, trente-neuf hommes de ſon équipage étant morts, & le reſte attaqué de ſcorbut, un coup de mer ayant emporté ſon gouvernail, il avoit été forcé de faire route pour cette riviere, où il étoit entré dans le port des Maldonades, ſept mois après être ſorti de Cadix, & n'ayant plus que trois matelots & quelques officiers en état d'agir. Nous envoyames, à la requête des Eſpagnols, un officier & un équipage pour amener ce bâtiment à Monte-Video. Il y étoit arrivé le 5 octobre la frégate Eſpagnole *l'Aigle*, ſortie du Ferrole au mois de mars. Elle avoit relâché à l'iſle Sainte-Catherine, & les Portugais l'y avoient arrêté dans le même tems où ils retenoient *le Diligent* à Rio-Janéiro.

CHAPITRE VII.

Détails sur les missions du Paraguai, & l'expulsion des Jésuites de cette province.

TANDIS que nous hâtions nos dispositions pour sortir de la riviere de la Plata, le marquis de Bukarely faisoit les siennes pour passer sur *l'Uraguai*. Déja les Jésuites avoient été arrêtés dans toutes les autres provinces de son département, & ce gouverneur général vouloit exécuter en personne dans les missions les ordres du roi catholique. Il dépendoit des premieres mesures qu'on y alloit prendre, de faire agréer à ces peuples le changement qu'on leur préparoit, ou de les replonger dans l'état de barbarie. Mais avant que de détailler ce que j'ai vu sur la catastrophe de ce singulier gouvernement, il faut dire un mot sur son origine, ses progrès & sa forme. Je le dirai *sine ira & studio quorum causas procul habeo.*

C'est en 1580 que l'on voit les Jésuites admis pour la premiere fois dans ces fertiles régions, où ils ont depuis fondé, sous le regne de Philippe III, les missions fameuses auxquelles on donne en Europe le nom du Paraguai, & plus à propos en Amérique celui de l'Uraguai, riviere sur laquelle elles sont situées. Elles ont toujours été divisées en peuplades, foibles d'abord & en petit nombre, mais que des progrès successifs ont porté jusqu'à celui de trente-sept; savoir, vingt-neuf sur la rive droite de l'Uraguai, & huit sur la rive gauche, régies chacune par deux Jésuites en habit de l'ordre. Deux motifs

qu'il eſt permis aux ſouverains d'allier, lorſque l'un ne nuit pas à l'autre, la religion & l'intérêt, avoient fait deſirer aux monarques Eſpagnols la converſion de ces Indiens ; en les rendant catholiques, on civiliſoit des hommes ſauvages, on ſe rendoit maîtres d'une contrée vaſte & abondante : c'étoit ouvrir à la métropole une nouvelle ſource de richeſſes, & acquérir des adorateurs au vrai Dieu. Les Jéſuites ſe chargerent de remplir ces vues, mais ils repréſenterent que, pour faciliter le ſuccès d'une ſi pénible entrepriſe, il falloit qu'ils fuſſent indépendans des gouverneurs de la province, & que même aucun Eſpagnol ne pénétrât dans le pays.

Le motif qui fondoit cette demande, étoit la crainte que les vices des Européens ne diminuaſſent la ferveur des néophytes, ne les éloignaſſent même du chriſtianiſme, & que la hauteur Eſpagnole ne leur rendît odieux un joug trop appeſanti. La cour d'Eſpagne approuvant ces raiſons, régla que les miſſionnaires ſeroient ſouſtraits à l'autorité des gouverneurs, & que le tréſor leur donneroit chaque année ſoixante mille piaſtres pour les frais des défrichemens, ſous la condition qu'à meſure que les peuplades ſeroient formées & les terres miſes en valeur, les Indiens paieroient annuellement au roi une piaſtre par homme depuis l'âge de dix-huit ans juſqu'à celui de ſoixante. On exigea auſſi que les miſſionnaires appriſſent aux Indiens la langue Eſpagnole ; mais cette clauſe ne paroît pas avoir été exécutée.

Les Jéſuites entrerent dans la carriere avec le courage des martyrs & une patience vraiment angélique. Il falloit l'un & l'autre pour attirer, retenir, plier à l'obéiſſance & au travail des hommes féroces, inconſtans, attachés autant à

leur pareſſe qu'à leur indépendance. Les obſtacles furent infinis, les difficultés renaiſſoient à chaque pas ; le zele triompha de tout, & la douceur des miſſionnaires amena enfin à leurs pieds ces farouches habitans des bois. En effet, ils les réunirent dans des habitations, leur donnerent des loix, introduiſirent chez eux les arts utiles & agréables ; enfin, d'une nation barbare, ſans mœurs & ſans religion, ils en firent un peuple doux, policé, exact obſervateur des cérémonies chrétiennes. Ces Indiens, charmés par l'éloquence perſuaſive de leurs apôtres, obéiſſoient volontiers à des hommes qu'ils voyoient ſe ſacrifier à leur bonheur ; de telle façon que quand ils vouloient ſe former une idée du roi d'Eſpagne, ils ſe le repréſentoient ſous l'habit de S. Ignace.

Cependant, il y eut contre ſon autorité un inſtant de révolte dans l'année 1757. Le roi catholique venoit d'échanger avec le Portugal les peuplades des miſſions ſituées ſur la rive gauche de l'Uraguai, contre la colonie du Saint-Sacrement. L'envie d'anéantir la contrebande énorme, dont nous avons parlé pluſieurs fois, avoit engagé la cour de Madrid à cet échange. L'Uraguai devenoit ainſi la limite des poſſeſſions reſpectives des deux couronnes ; on faiſoit paſſer ſur la rive droite les Indiens des peuplades cédées, & on les dédommageoit en argent du travail de leur déplacement. Mais ces hommes accoutumés à leurs foyers, ne purent ſouffrir d'être obligés de quitter des terres en pleine valeur, pour en aller défricher de nouvelles. Ils prirent donc les armes : depuis long-tems on leur avoit permis d'en avoir pour ſe défendre contre les incurſions des Paulites, brigands iſſus du Breſil, & qui s'étoient formés en république vers la fin du ſeizieme ſiecle. La révolte éclata ſans

qu'aucun Jéſuite parût jamais à la tête des Indiens. On dit même qu'ils furent retenus par force dans les villages pour y exercer les fonctions du ſacerdoce.

Le gouverneur général de la province de la Plata, don Joſeph Andonaighi, marcha contre les rebelles, ſuivi de don Joachim de Viana, gouverneur de Monte-Video. Il les défit dans une bataille où il périt plus de deux mille Indiens. Il s'achemina enſuite à la conquête du pays; & don Joachim voyant la terreur qu'une premiere défaite y avoit répandue, ſe chargea avec ſix cents hommes de le réduire en entier. En effet, il attaqua la premiere peuplade, s'en empara ſans réſiſtance, & celle-là priſe, toutes les autres ſe ſoumirent.

Sur ces entrefaites, la cour d'Eſpagne rappella don Joſeph Andonaighi, & don Pedro Cevallos arriva à Buénos-Aires pour le remplacer. En même tems Viana reçut ordre d'abandonner les miſſions & de ramener ſes troupes. Il ne fut plus queſtion de l'échange projetté entre les deux couronnes, & les Portugais, qui avoient marché contre les Indiens avec les Eſpagnols, revinrent avec eux. C'eſt dans le tems de cette expédition que s'eſt répandu en Europe le bruit de l'élection du roi Nicolas, Indien dont en effet les rebelles firent un fantôme de royauté.

Don Joachim de Viana m'a dit que quand il eut reçu l'ordre de quitter les miſſions, une grande partie des Indiens, mécontens de la vie qu'ils menoient, vouloient le ſuivre. Il s'y oppoſa, mais il ne put empêcher que ſept familles ne l'accompagnaſſent, & il les établit aux Maldonades, où elles donnent aujourd'hui l'exemple de l'induſtrie & du travail. Je fus ſurpris de ce qu'il me dit au ſujet de ce mécontentement des

Indiens. Comment l'accorder avec tout ce que j'avois lu sur la maniere dont ils étoient gouvernés ? J'aurois cité les loix des missions comme le modele d'une administration faite pour donner aux humains le bonheur & la sagesse.

En effet, quand on se représente de loin & en général ce gouvernement magique, fondé par les seules armes spirituelles, & qui n'étoit lié que par les chaînes de la persuasion, quelle institution plus honorable à l'humanité ! C'est une société qui habite une terre fertile sous un climat fortuné, dont tous les membres sont laborieux, & où personne ne travaille pour soi; les fruits de la culture commune sont rapportés fidélement dans des magasins publics, d'où l'on distribue à chacun ce qui lui est nécessaire pour sa nourriture, son habillement & l'entretien de son ménage; l'homme dans la vigueur de l'âge, nourrit par son travail l'enfant qui vient de naître; & lorsque le tems a usé ses forces, il reçoit de ses concitoyens les mêmes services dont il leur a fait l'avance; les maisons particulieres sont commodes, les édifices publics sont beaux; le culte est uniforme & scrupuleusement suivi; ce peuple heureux ne connoît ni rangs ni conditions, il est également à l'abri des richesses & de l'indigence. Telles ont dû paroître & telles me paroissoient les missions dans le lointain & l'illusion de la perspective. Mais en matiere de gouvernement, un intervalle immense sépare la théorie de l'administration. J'en fus convaincu par les détails suivans, que m'ont faits unanimement cent témoins oculaires.

L'étendue du terrein que renferment les missions, peut être de deux cents lieues du nord au sud, de cent cinquante de l'est à l'oueſt, & la population y est d'environ trois cents mille

ames ; des forêts immenſes y offrent des bois de toute eſpece ; de vaſtes pâturages y contiennent au moins deux millions de têtes de beſtiaux ; de belles rivieres vivifient l'intérieur de cette contrée, & y appellent par-tout la circulation & le commerce. Voilà le local ; comment y vivoit-on ? Le pays étoit, comme nous l'avons dit, diviſé en paroiſſes, & chaque paroiſſe régie par deux Jéſuites, l'un curé, l'autre ſon vicaire. La dépenſe totale pour l'entretien des peuplades entraînoit peu de frais, les Indiens étant nourris, habillés, logés du travail de leurs mains, la plus forte dépenſe alloit à l'entretien des égliſes conſtruites & ornées avec magnificence. Le reſte du produit de la terre & tous les beſtiaux appartenoient aux Jéſuites, qui de leur côté faiſoient venir d'Europe les outils des différens métiers, des vitres, des couteaux, des aiguilles à coudre, des images, des chapelets, de la poudre & des fuſils. Leur revenu annuel conſiſtoit en coton, ſuifs, cuirs, miel & ſur-tout en *maté*, plante mieux connue ſous le nom d'herbe du Paraguai, dont la compagnie faiſoit ſeule le commerce, & dont la conſommation eſt immenſe dans toutes les Indes Eſpagnoles où elle tient lieu de thé.

Les Indiens avoient pour leurs curés une ſoumiſſion tellement ſervile, que non-ſeulement ils ſe laiſſoient punir du fouet à la maniere du college, hommes & femmes, pour les fautes publiques, mais qu'ils venoient eux-mêmes ſolliciter le châtiment des fautes mentales. Dans chaque paroiſſe les peres éliſoient tous les ans des corrégidors & des capitulaires chargés des détails de l'adminiſtration. La cérémonie de leur élection ſe faiſoit avec pompe le premier jour de l'an, dans le parvis de l'égliſe, & ſe publioit

au ſon des cloches & des inſtrumens de toute eſpece. Les élus venoient aux pieds du pere curé recevoir les marques de leur dignité qui ne les exemptoit pas d'être fouettés comme les autres. Leur plus grande diſtinction étoit de porter des habits, tandis qu'une chemiſe de toile de coton compoſoit ſeule le vêtement du reſte des Indiens de l'un & l'autre ſexe. La fête de la paroiſſe & celle du curé ſe célébroient auſſi par des réjouiſſances publiques, même par des comédies; elles reſſembloient ſans doute à nos anciennes pieces qu'on nommoit *miſteres*.

Le curé habitoit une maiſon vaſte proche l'égliſe; elle avoit attenant deux corps de logis, dans l'un deſquels étoit les écoles pour la muſique, la peinture, la ſculpture, l'architecture & les atteliers des différens métiers; l'Italie leur fourniſſoit les maîtres pour les arts, & les Indiens apprennent, dit-on, avec facilité; l'autre corps de logis contenoit un grand nombre de jeunes filles occupées à divers ouvrages ſous la garde & l'inſpection de vieilles femmes : il ſe nommoit *le gouatiguaſu*, ou le ſéminaire. L'appartement du curé communiquoit intérieurement avec ces deux corps de logis.

Ce curé ſe levoit à cinq heures du matin, prenoit une heure pour l'oraiſon mentale, diſoit ſa meſſe à ſix heures & demie, on lui baiſoit la main à ſept heures, & l'on faiſoit alors la diſtribution publique d'une once de maté par famille. Après ſa meſſe, le curé déjeûnoit, diſoit ſon bréviaire, travailloit avec les corrégidors dont les quatre premiers étoient ſes miniſtres, viſitoit le ſéminaire, les écoles & les atteliers; s'il ſortoit, c'étoit à cheval & avec un grand cortege; il dînoit à onze heures ſeul avec ſon vicaire, reſtoit en converſation juſqu'à midi,

& faiſoit la ſieſte juſqu'à deux heures ; il étoit renfermé dans ſon intérieur juſqu'au roſaire, après lequel il y avoit converſation juſqu'à ſept heures du ſoir ; alors le curé ſoupoit ; à huit heures il étoit cenſé couché.

Le peuple cependant étoit depuis huit heures du matin diſtribué aux divers travaux, ſoit de la terre, ſoit des atteliers, & les corrigédors veilloient au ſevere emploi du tems ; les femmes filoient du coton ; on leur en diſtribuoit tous les lundis une certaine quantité qu'il failoit rapporter filé à la fin de la ſemaine ; à cinq heures & demie du ſoir on ſe raſſembloit pour reciter le roſaire & baiſer encore la main du curé ; enſuite ſe faiſoit la diſtribution d'une once de maté & de quatre livres de bœuf pour chaque ménage qu'on ſuppoſoit être compoſé de huit perſonnes ; on donnoit auſſi du maïs. Le dimanche on ne travailloit point, l'office divin prenoit plus de tems, ils pouvoient enſuite ſe livrer à quelques jeux auſſi triſtes que le reſte de leur vie.

On voit par ce détail exact que les Indiens n'avoient en quelque ſorte aucune propriété, & qu'ils étoient aſſujettis à une uniformité de travail & de repos cruellement ennuyeuſe. Cet ennui, qu'avec raiſon on dit mortel, ſuffit pour expliquer ce qu'on nous a dit, qu'ils quittoient la vie ſans la regretter, & mouroient ſans avoir vécu. Quand une fois ils tomboient malades, il étoit rare qu'ils guériſſent ; & lorſqu'on leur demandoit alors ſi de mourir les affligeoit, ils répondoient que non, & le répondoient comme des gens qui le penſent. On ceſſera maintenant d'être ſurpris de ce que, quand les Eſpagnols pénétrerent dans les miſſions, ce peuple, adminiſtré comme un couvent, témoigna le plus

grand desir de forcer la clôture. Au reste, les Jésuites nous représentoient ces Indiens comme une espece d'hommes qui ne pouvoient jamais atteindre qu'à l'intelligence des enfans ; la vie qu'ils menoient empêchoit ces grands enfans d'avoir la gaieté des petits.

La compagnie s'occupoit du soin d'étendre les missions, lorsque le contrecoup d'événemens passés en Europe, vint renverser dans le nouveau monde l'ouvrage de tant d'années & de patience. La cour d'Espagne ayant pris la résolution de chasser les jésuites, voulut que cette opération se fit en même-tems dans toute l'étendue de ses vastes domaines. Cevallos fut rappellé du Buénos-Aires, & Don Francisco Bukarely nommé pour le remplacer. Il partit instruit de la besogne à laquelle on le destinoit, & prévenu d'en différer l'exécution jusqu'à de nouveaux ordres, qu'il ne tarderoit pas à recevoir. Le confesseur du roi, le comte d'Aranda, & quelques ministres étoient les seuls auxquels fut confié le secret de cette affaire. Bukarely fit son entrée à Buénos-Aires au commencement de 1767.

Lorsque Don Pedro Cevallos fut arrivé en Espagne, on expédia au marquis de Bukarely un paquebot chargé des ordres tant pour cette province que pour le Chili, où ce général devoit les faire passer par terre. Ce bâtiment arriva dans la riviere de la Plata au mois de juin 1767, & le gouverneur dépêcha sur le champ deux officiers, l'un au viceroi du Pérou, l'autre au président de l'audience du Chili, avec les paquets de la cour qui les concernoient. Il songea ensuite à répartir ses ordres dans les différens lieux de sa province où il y avoit des Jésuites, tels que Cordoue, Mendoze, Corientes, Santa-Fé,

Salto, Monte-Video & le Paraguai. Comme il craignit que, parmi les commandans de ces divers endroits, quelques-uns n'agiſſent pas avec la promptitude, le ſecret & l'exactitude que la cour deſiroit, il leur enjoignit, en leur adreſſant ſes ordres, de ne les ouvrir que le *** jour qu'il fixoit pour l'exécution, & de ne le faire qu'en préſence de quelques perſonnes qu'il nommoit; gens qui occupoient dans le même lieu les premiers emplois eccléſiaſtiques & civils. Cordoue ſur-tout l'intéreſſoit. C'étoit dans ces provinces la principale maiſon des Jéſuites & la réſidence habituelle du provincial. C'eſt-là qu'ils formoient & qu'ils inſtruiſoient dans la langue & les uſages du pays les ſujets deſtinés aux miſſions & à devenir chefs des peuplades; on y devoit trouver leurs papiers les plus importans. M. de Bukarely ſe réſolut à y envoyer un officier de confiance, qu'il nomma lieutenant de roi de cette place, & que, ſous ce prétexte, il fit accompagner d'un détachement de troupes. Il reſtoit à pourvoir à l'exécution des ordres du roi dans les miſſions, & c'étoit le point critique. Faire arrêter les Jéſuites au milieu des peuplades, on ne ſavoit pas ſi les Indiens voudroient le ſouffrir, & il eut fallu ſoutenir cette exécution violente par un corps de troupes aſſez nombreux pour parer à tout événement. D'ailleurs n'étoit-il pas indiſpenſable, avant que de ſonger à en retirer les Jéſuites, d'avoir une autre forme de gouvernement prête à ſubſtituer au leur, & d'y prévenir ainſi les déſordres de l'anarchie? Le gouverneur ſe détermina à temporiſer, & ſe contenta pour le moment d'écrire dans les miſſions, qu'on lui envoyat ſur le champ le corrégidor & un cacique de chaque peuplade, pour leur communiquer des lettres

du roi. Il expédia cet ordre avec la plus grande célérité, afin que les Indiens fussent en chemin & hors des réductions, avant que la nouvelle de l'expulsion de la société put y parvenir. Par ce moyen il remplissoit deux vues, l'une de se procurer des ôtages qui l'assureroient de la fidélité des peuplades, lorsqu'il en retireroit les Jésuites, l'autre de gagner l'affection des principaux Indiens, par les bons traitemens qu'on leur prodigueroit à Buénos-Aires, & d'avoir le tems de les instruire du nouvel état dans lequel ils entreroient, lorsque n'étant plus tenus par la lisiere, ils jouiroient des mêmes privileges & de la même propriété que les sujets du roi.

Tout avoit été concerté avec le plus profond secret, & quoi qu'on eût été surpris de voir arriver un bâtiment d'Espagne sans autres lettres que celles adressées au général, on étoit fort éloigné d'en soupçonner la cause. Le moment de l'exécution générale en étoit combiné pour le jour où tous les couriers auroient eu le tems de se rendre à leur destination, & le gouverneur attendoit cet instant avec impatience, lorsque l'arrivée des deux chambekins du roi, *l'Andalous & l'Avanturero*, venant de Cadix, faillit à rompre toutes ses mesures. Il avoit ordonné au gouverneur de Monte-Video, au cas qu'il arrivat quelques bâtimens d'Europe, de ne pas les laisser communiquer avec qui que ce fut, avant que de l'en avoir informé; mais l'un de ces deux chambekins s'étant perdu, comme nous l'avons dit, en entrant dans la riviere, il falloit bien en sauver l'équipage, & lui donner les secours que sa situation exigeoit.

Les deux chambekins étoient sortis d'Espagne depuis que les Jésuites y avoient été arrêtés: ainsi l'on ne pouvoit empêcher que cette nou-

velle ne se répandit. Un officier de ces bâtimens fut sur le champ envoyé au marquis de Bukarely, & arriva à Buénos-Aires le 9 juillet à dix heures du soir. Le gouverneur ne balança pas : il expédia à l'instant à tous les commandans des places un ordre d'ouvrir leurs paquets, & d'en exécuter le contenu avec la plus grande célérité. A deux heures après minuit, tous les couriers étoient partis, & les deux maisons des Jésuites à Buénos-Aires investies, au grand étonnement de ces peres qui croyoient réver, lorsqu'on vint les constituer prisonniers, & se saisir de leurs papiers. Le lendemain on publia dans la ville un ban qui décernoit peine de mort contre ceux qui entretiendroient commerce avec les Jésuites, & on y arrêta cinq négocians qui vouloient, dit-on, leur faire passer des avis à Cordoue.

Les ordres du roi s'exécuterent avec la même facilité dans toutes les villes. Par-tout les Jésuites furent surpris sans avoir eu le moindre indice, & on mit la main sur leurs papiers. On les fit aussi-tôt partir de leurs différentes maisons, escortés par des détachemens de troupes qui avoient ordre de tirer sur ceux qui chercheroient à s'échapper. Mais l'on n'eut pas besoin d'en venir à cette extrêmité. Ils témoignerent la plus parfaite résignation, s'humiliant sous la main qui les frappoit, & reconnoissant, disoient-ils, que leurs péchés avoient mérité le châtiment dont Dieu les punissoit. Les Jésuites de Cordoue, au nombre de plus de cent, arriverent à la fin d'août à la Encenada, où se rendirent peu-après ceux de Corrientes, de Buénos-Aires & de Monte-Video. Ils furent aussi-tôt embarqués, & ce premier convoi appareilla, comme nous l'avons déja dit à la fin de septembre. Les autres pendant ce tems étoient en chemin pour

venir

venir à Buénos-Aires attendre un nouvel embarquement.

On y vit arriver le 13 ſeptembre tous les corrégidors & un cacique de chaque peuplade, avec quelques Indiens de leur ſuite. Ils étoient ſortis des miſſions avant qu'on s'y doutât de l'objet qui les faiſoit mander. La nouvelle qu'ils en apprirent en chemin leur fit impreſſion, mais ne les empêcha pas de continuer leur route. La ſeule inſtruction, dont les curés euſſent muni au départ leurs chers néophites, avoit été de ne rien croire de tout ce que leur débiteroit le gouverneur général. « Préparez-vous, mes enfans, leur avoit-il dit, à entendre beaucoup » de menſonges. » A leur arrivée, on les amena en droiture au gouvernement, où je fus préſent à leur réception. Ils y entrerent à cheval au nombre de cent vingt, & s'y formerent en croiſſant ſur deux lignes : un Eſpagnol inſtruit dans la langue *des Guaranis* leur ſervoit d'interprete. Le gouverneur parut à un balcon ; il leur fit dire qu'ils étoient les bien venus, qu'ils allaſſent ſe repoſer, & qu'il les informeroit du jour auquel il auroit réſolu de leur ſignifier les intentions du roi. Il ajoûta ſommairement qu'il venoit les tirer d'eſclavage, & les mettre en poſſeſſion de leurs biens, dont juſqu'à préſent ils n'avoient pas joui. Ils répondirent par un cri général, en élevant la main droite vers le ciel, & ſouhaitant mille proſpérités au roi & au gouverneur. Ils ne paroiſſoient pas mécontens, mais il étoit aiſé de démêler ſur leur viſage plus de ſurpriſe que de joie. Au ſortir du gouvernement, on les conduiſit à une maiſon de Jéſuites où ils furent logés, nourris & entretenus aux dépens du roi. Le gouverneur, en les faiſant venir, avoit mandé le fameux cacique Nico-

las, mais on écrivit que son grand âge & ses infirmités ne lui permettoient pas de se déplacer.

A mon départ de Buénos-Aires, les Indiens n'avoient pas encore été appellés à l'audience du général. Il vouloit leur laisser le tems d'apprendre la langue & de connoître la façon de vivre des Espagnols. J'ai plusieurs fois été les voir. Ils m'ont paru d'un naturel indolent, je leur trouvois cet air stupide d'animaux pris au piege. L'on m'en fit remarquer que l'on disoit fort instruits ; mais comme ils ne parloient que la langue Guaranis, je ne fus pas dans le cas d'apprécier le degré de leurs connoissances ; seulement j'entendis jouer du violon un cacique que l'on nous assuroit être grand musicien ; il joua une sonate, & je crus entendre les sons obligés d'une serinette. Au reste peu de tems après leur arrivée à Buénos-Aires, la nouvelle de l'expulsion des Jésuites étant parvenue dans les missions, le marquis de Bukarely reçut une lettre du provincial qui s'y trouvoit pour lors, dans laquelle il l'assuroit de sa soumission & de celle de toutes les peuplades, aux ordres du roi.

Ces missions des *Guaranis* & des *Tapes* sur l'Uraguai n'étoient pas les seules que les Jésuites eussent fondées dans l'Amérique méridionale. Plus au nord ils avoient rassemblé & soumis aux loix les *Majos*, les *Chiquitos* & les *Avipones*. Ils formoient aussi de nouvelles réductions dans le sud du Chili du côté de l'isle *de Chiloé ;* & depuis quelques années ils s'étoient ouvert une route pour passer de cette province au Pérou, en traversant le pays des *Chiquitos*, route plus courte que celle que l'on suivoit jusqu'à présent. Au reste, dans les pays où ils pénétroient, ils faisoient appliquer sur des poteaux la devise de la compagnie ; & sur la carte de leurs réductions

faite par eux, elles ſont énoncées ſous cette dénomination, *oppida chriſtianorum.*

L'on s'étoit attendu, en ſaiſiſſant les biens des Jeſuites dans cette province, de trouver dans leurs maiſons des ſommes d'argent très-conſidérables; on en a néanmoins trouvé fort peu. Leurs magaſins étoient à la vérité garnis de marchandiſes de tout genre, tant de ce pays que de l'Europe. Il y en avoit même de beaucoup d'eſpeces qui ne ſe conſomment point dans ces provinces. Le nombre de leurs eſclaves étoit conſidérable, on en comptoit trois mille cinq cents dans la ſeule maiſon de Cordoue.

Ma plume ſe refuſe au détail de tout ce que le public de Buénos-Aires prétendoit avoir été trouvé dans les papiers ſaiſis aux Jéſuites; les haines ſont encore trop récentes pour qu'on puiſſe diſcerner les fauſſes imputations des véritables. J'aime mieux rendre juſtice à la plus grande partie des membres de cette ſociété qui ne participoient point au ſecret de ſes vues temporelles. S'il y avoit dans ce corps quelques intrigans, le grand nombre, religieux de bonne foi, ne voyoient dans l'inſtitut que la piété de ſon fondateur, & ſervoient en eſprit & en vérité le Dieu auquel ils s'étoient conſacrés. Au reſte j'ai ſû depuis mon retour en France que le marquis de Bukarely étoit parti de Buénos-Aires pour les miſſions le 14 mai 1768, & qu'il n'y avoit rencontré aucuns obſtacles, aucune réſiſtance à l'exécution des ordres du roi catholique. On aura une idée de la maniere dont s'eſt terminé cet événement intéreſſant, en liſant les deux pieces ſuivantes qui contiennent le détail de la premiere ſcene. C'eſt ce qui s'eſt paſſé dans la réduction *Yapegu* ſituée ſur l'Uraguai & qui ſe trouvoit la premiere ſur le chemin du général

Eſpagnol ; toutes les autres ont ſuivi l'exemple donné par celle-là.

TRADUCTION *d'une lettre d'un capitaine de grenadiers du régiment de Mayorque commandant un des détachemens de l'expédition aux miſſions du Paraguai.*

D'Yapegu le 19 juillet 1768.

» Hier nous arrivâmes ici très-heureuſement ; » la réception que l'on a faite à notre général, » a été des plus magnifiques & telle qu'on n'au- » roit pû l'attendre de la part d'un peuple auſſi » ſimple & auſſi peu accoutumé à de ſemblables » fêtes. Il y a ici un college très-riche en or- » nemens d'égliſe qui ſont en grand nombre ; » on y voit auſſi beaucoup d'argenterie. La peu- » plade eſt un peu moins grande que Monte- » Video, mais bien mieux alignée & fort peu- » plée. Les maiſons y ſont tellement uniformes, » qu'à en voir une, on les a vu toutes, comme » à voir un homme & une femme, on a vu » tous les habitans, attendu qu'il n'y a pas la » moindre différence dans la façon dont ils ſont » vêtus. Il y a beaucoup de muſiciens, mais tous » médiocres.

» Dès l'inſtant où nous arrivames dans les en- » virons de cette miſſion, ſon excellence donna » l'ordre d'aller ſe ſaiſir du pere provincial de » la compagnie de Jéſus, & de ſix autres de ces » peres, & de les mettre auſſi-tôt en lieu de ſû- » reté. Ils doivent s'embarquer un de ces jours » ſur le fleuve Uraguai. Nous croyons cepen- » dant qu'ils reſteront au Salto, où on les gar- » dera juſqu'à ce que tous leurs confreres aient » ſubi le même ſort. Nous croyons auſſi reſter à

» Yapegu cinq ou ſix jours, & ſuivre notre » chemin juſqu'à la derniere des miſſions. Nous » ſommes très-contens de notre général qui » nous fait procurer tous les rafraîchiſſemens » poſſibles. Hier nous eumes opéra, il y en aura » encore aujourd'hui une repréſentation. Les » bonnes gens font tout ce qu'ils peuvent & tout » ce qu'ils ſavent.

» Nous vîmes auſſi hier le fameux Nicolas, » celui qu'on avoit tant d'intérêt à tenir ren- » fermé. Il étoit dans un état déplorable & preſ- » que nud. C'eſt un homme de ſoixante & dix » ans qui paroît de bon ſens. Son excellence lui » parla long-tems, & parut fort ſatisfaite de ſa » converſation.

» Voilà tout ce que je puis vous apprendre » de nouveau. »

RELATION *publiée à Buénos-Aires de l'entrée de S. E. Don Franciſco Bukarely y Urſua dans la miſſion Yapegu, l'une de celles des Jéſuites chez les peuples Guaranis dans le Paraguai, lorſqu'elle y arriva le 18 juillet 1768.*

» A huit heures du matin ſon Excellence ſor- » tit de la chapelle Saint-Martin, ſituée à une » lieue d'Yapegu. Elle étoit accompagnée de ſa » garde de grenadiers & de dragons, & avoit » détaché deux heures auparavant les compa- » gnies de grenadiers de Mayorque pour diſpo- » ſer & ſoutenir le paſſage du ruiſſeau *Guavirade* » qu'on eſt obligé de traverſer en balſes & en » canots. Ce ruiſſeau eſt à une demi lieue envi- » ron de la peuplade.

» Auſſi-tôt que ſon Excellence l'eut traverſé, » elle trouva les caciques & corrégidors des miſ- » ſions qui l'attendoient avec l'alferès d'Yapegu

» qui portoit l'étendard royal. Son Excellence » ayant reçu tous les honneurs & complimens » uſités en pareilles occaſions, monta à cheval » pour faire ſon entrée publique.

» Les dragons commencerent la marche; ils » étoient ſuivis de deux aides-de-camp qui pré- » cédoient ſon Excellence, après laquelle ve- » noient les deux compagnies de grenadiers de » Mayorque, ſuivies du cortege des caciques & » corrégidors, & d'un grand nombre de cava- » liers de ces cantons.

» On ſe rendit à la grande place en face de » l'égliſe. Son excellence ayant mis pied à terre, » Don Franciſco Martinez, vicaire général de » l'expédition, ſe préſenta ſur les degrés du » portail pour la recevoir. Il l'accompagna juſ- » qu'au preſbitere & entonna le *Te Deum*, qui » fut chanté & exécuté par une muſique toute » compoſée de Guaranis. Pendant cette cérémo- » nie l'artillerie fit une triple décharge. Son ex- » cellence ſe rendit enſuite au logement qu'elle » s'étoit deſtiné dans le college des peres, au- » tour duquel la troupe vint camper juſqu'à ce » que par ſon ordre elle allât prendre ſes quar- » tiers dans le *Guatiguaſu* ou *la Caſa de las re-* » *cogidas*, la maiſon des recluſes. »

Reprenons le récit de notre voyage dont le ſpectacle de la révolution arrivée dans les miſſions n'a pas été une des circonſtances les moins inté- reſſantes.

CHAPITRE VIII.

Départ de Monte-Video; navigation jusqu'au cap des Vierges; entrée dans le détroit; entrevue avec les Patagons; navigation jusqu'à l'isle Sainte-Elisabeth.

Nimborum in patriam, loca fœta furentibus austris.
Virg. Æneid. Lib. I.

LE radoub & le chargement de l'Etoile nous avoient coûté tout le mois d'octobre & des frais considérables; ce ne fut qu'à la fin de ce mois que nous pumes solder avec le munitionnaire-général & les autres fournisseurs Espagnols. Je pris le parti de les payer de l'argent qui m'avoit été remboursé pour la cession des isles Malouines, plutôt que de tirer des lettres de change sur le trésor royal. J'ai continué de même pour toutes les dépenses de nos différentes relâches en pays étranger. Les achats s'y sont faits par ce moyen à meilleur compte & avec plus d'expédition.

Le 31 octobre au point du jour, je rejoignis à quelques lieues de la Encenada l'Etoile qui en avoit appareillé la veille pour Monte-Video. Nous y mouillames le 3 novembre à sept heures du soir. Ce qui fait la difficulté de cette navigation de Monte-Video à la Encenada, c'est qu'il faut chenaler entre le banc Ortiz & un autre petit banc qui en est au sud, qu'aucun d'eux n'est balisé & que rarement peut-on voir la terre du sud, laquelle est très-basse. A la vérité le hasard a placé presque à l'accore occidental du

has no beacons

banc Ortiz une eſpece de baliſe. Ce ſont les deux mâts d'un navire Portugais qui s'y eſt perdu, & qui fort heureuſement eſt reſté droit. Au reſte, on trouve dans le canal quatre, quatre & demi, juſqu'à cinq braſſes d'eau, & le fond eſt de vaſe noire ; il eſt de ſable rouge ſur les accores du banc Ortiz. En allant de Monte-Video à la Encenada, auſſi-tôt qu'on a amené la baliſe à l'eſt-quart-ſud-eſt du compas, & que la ſonde donne cinq braſſes, on a paſſé les bancs. Nous avons obſervé dans le chenal 15 degrés 30 minutes de variation nord-eſt.

Cette traverſée nous coûta trois hommes qui furent noyés ; la chaloupe s'étant engagée ſous le navire qui viroit de bord, coula bas : tous nos efforts ne purent ſauver que deux hommes & la chaloupe, dont le cablot n'avoit pas rompu. J'eus auſſi le chagrin de voir que, malgré ſon raboub, l'Etoile faiſoit encore de l'eau ; ce qui donnoit lieu de craindre que le défaut ne fut général dans tout le calefatage de ſa flottaiſon : le navire avoit été franc d'eau juſqu'à ce qu'il eut été calé à treize pieds.

Nous employames quelques jours à embarquer à bord de la Boudeuſe tous les vivres qu'elle pouvoit contenir, à recalfater ſes hauts, opération que l'abſence de ſes calfats néceſſaires à l'Etoile, n'avoit pas permis de faire plutôt ; à raccommoder la chaloupe de l'Etoile, à faire couper l'herbe pour nos beſtiaux, & à déblayer tout ce que nous avions à terre. La journée du 10 ſe paſſa à guinder nos mâts de hune, virer les baſſes vergues & tenir nos agrêts ; nous pouvions appareiller le même jour ſi nous n'euſſions pas été échoués. Le 11, la mer ayant monté, les bâtimens afflouerent, & nous allames mouiller à la tête de la rade, où l'on eſt toujours

jours à flot. Les deux jours suivans, le gros tems ne nous permit pas de faire voile, mais ce délai ne fut pas en pure perte. Il arriva à Buénos-Aires une goëlette chargée de farine, & nous en primes soixante quintaux, qu'on trouva moyen de loger encore dans les navires. Nous y avions toute compensation faite, des vivres pour dix mois : il est vrai que la plus grande partie des boissons ne consistoit qu'en eau-de-vie. Les équipages jouissoient de la meilleure santé ; le long séjour qu'ils venoient de faire dans la riviere de la Plata, pendant lequel un tiers des matelots couchoit alternativement à terre, & la viande fraiche dont ils furent nourris, les avoient préparés aux fatigues & aux miseres de toute espece dont la longue carriere alloit s'ouvrir. Je fus obligé de laisser à Monte-Video le maître pilote, le maître charpentier, le maître armurier & un officier marinier de ma frégate, auxquels l'âge & des infirmités incurables ne permettoient pas d'entreprendre le voyage. Il y déserta aussi, malgré tous nos soins, douze soldats ou matelots des deux navires. J'avois pris à la vérité aux isles Malouines quelques-uns des matelots qui y étoient engagés pour la pêche, ainsi qu'un ingénieur, un officier de navire marchand & un chirurgien ; en sorte que les vaisseaux avoient autant de monde qu'à notre départ d'Europe, & il y avoit déja un an que nous étions sortis de la riviere de Nantes.

Le 14 novembre, à quatre heures & demie du matin, le vent étant au nord, joli frais, nous appareillames de Monte-Video. A huit heures & demie, nous étions nord & sud de l'isle de Flores, & à midi, à douze lieues dans l'est & l'est-quart-sud-est de Monte-Video, & c'est de là que je pris mon point de départ par 34 deg. 54 min.

40 sec. de latitude auſtrale, & 58 deg. 57 min. 30 sec. de longitude occidentale du méridien de Paris. J'y ai ſuppoſé la poſition de Monte-Video, telle que M. Verron l'a déterminée par ſes obſervations, leſquelles en fixent la longitude 49 min. 50 sec. plus à l'oueſt que ne la place la carte de M. Bellin. J'avois auſſi profité du ſéjour à terre pour vérifier mon octant ſur les diſtances d'étoiles connues ; cet inſtrument s'étoit trouvé donner les hauteurs des aſtres trop petites de 2 min. & j'ai toujours eu égard depuis à cette correction. Je préviens ici que dans tout le cours de ce journal, je donne le giſſement des côtes telles que les montre le compas ; quand je les donnerai corrigées de la variation, j'aurai ſoin d'en avertir.

Le jour de notre départ nous vîmes la terre juſqu'au coucher du ſoleil ; la ſonde avoit toujours augmenté, paſſant d'un fond de vaſe à un de ſable : à ſix heures & demie du ſoir elle donna 35 braſſes, fond de ſable gris ; & *l'Etoile*, à laquelle je fis le ſignal de ſonder le 15 après midi, trouva 60 braſſes, même fond : nous avions obſervé à midi 36 deg. 1 min. de latitude. Depuis le 16 juſqu'au 21, nous eumes les vents contraires, une mer très-groſſe, & nous tinmes les bordées le moins deſavantageuſes ſous les quatre voiles majeures, tous les ris pris dans les huniers : *l'Etoile* avoit dépaſſé ſes mâts de perroquet, & nous étions partis ſans avoir les nôtres en place. Le 22, nous reçumes un coup de vent, accompagné d'orages & de grains qui durerent toute la nuit ; la mer étoit affreuſe, & *l'Etoile* fit ſignal d'incommodité ; nous l'attendimes ſous la mizaine & la grande voile, le point de deſſous cargué : cette flûte nous paroiſſoit avoir ſa vergue de petit hunier rompue. Le vent & la

mer étant tombés le lendemain au matin, nous fîmes de la voile, & le 24, je fis passer *l'Etoile* à la portée de la voix pour savoir ce qu'elle avoit souffert dans le dernier coup de vent. M. de la Giraudais me dit qu'outre sa vergue de petit hunier, quatre de ses chaînes de haubans avoient aussi été rompues; il ajouta qu'à l'exception de deux bœufs, il avoit perdu tous les bestiaux embarqués à Monte-Video : ce malheur nous avoit été commun avec lui, mais ce n'étoit pas une consolation; qui savoit quand nous serions à portée de réparer cette perte?

Pendant le reste du mois les vents furent variables du sud-oueſt au nord-oueſt; les courans nous porterent dans le sud avec assez de rapidité, jusques par les 45 deg. de latitude, qu'ils nous devinrent insensibles. Plusieurs jours de suite nous sondames sans trouver de fond; ce ne fut que le 27 au soir, qu'étant environ par 47 deg. de latitude, & nous estimant à trente-cinq lieues de la côte des Patagons, nous trouvames 70 brasses, fond de vase & de sable fin, gris & noir. Depuis ce jour, nous conservames ce fond jusqu'à la vue de terre, par 67, 60, 55, 50, 47, & enfin 40 brasses d'eau que nous donna la sonde, lorsque nous vimes pour la premiere fois *le cap des Vierges*. Le fond étoit quelquefois vasard, mais toujours de sable fin, tantôt gris, tantôt jaune, accompagné de petits graviers rouges.

Je ne voulus point trop accoster la terre jusqu'à ce que je n'eusse atteint les 49 deg. de latitute, à cause d'une vigie que j'avois reconnue en 1765 par 48 deg. 30 min. de latitude australe, à six ou sept lieues de la côte. Je l'apperçus le matin dans le même moment que la terre, & ayant eu hauteur à midi par un très-

beau tems, j'en ai pu déterminer la latitude avec préciſion. Nous rengeames à un quart de lieue cette bâture, que celui qui en eut la premiere connoiſſance avoit d'abord priſe pour un ſouffleur.

Le 1er & le 2 décembre, les vents furent favorables de la partie du nord au nord-nord-eſt, très-frais, la mer groſſe & le tems brumeux; nous forcions de voiles pendant le jour, & nous paſſions la nuit ſous la mizaine & les huniers aux bas ris. Nous vimes pendant tout ce tems des damiers, des quebrantaneſſos, &, ce qui eſt de mauvais augure dans toutes les mers du globe, des aicyons qui diſparoiſſent quand la mer eſt belle & le ciel ſerein. Nous vimes auſſi des loups marins, des pingouins, & une grande quantité de baleines. Quelques-uns de ces monſtrueux animaux paroiſſoient avoir l'écaille couverte de ces vermiculaires blancs qui s'attachent à la carène des vaiſſeaux qu'on laiſſe pourrir dans les ports. Le 30 novembre, deux oiſeaux blancs ſemblables à de gros pigeons, étoient venus ſe poſer ſur nos vergues. J'avois déja vu un volier de ces animaux traverſer la baie des Malouines.

Nous reconnumes le cap des Vierges le 2 décembre après midi, & nous le relevames au ſud environ à ſept lieues de diſtance. J'avois obſervé à midi, 52 deg. de latitude auſtrale, & j'étois alors

par 52 deg. 3 min. 30 ſec. de latitude,
& 71 deg. 12 min. 20 ſec. de longitude

à l'oueſt de Paris. Cette poſition du vaiſſeau, jointe au relevement, place le cap des Vierges

par 52 deg. 23 min. de latitude,
& 71 deg. 25 min. 20 ſec. de longitude

occidentale de Paris. Comme le cap des Vierges eſt un point intéreſſant dans la géographie, je

dois rendre compte des raisons qui me font croire que la position que je lui donne, est, à peu de chose près, exacte.

Le 27 novembre après midi, le chevalier du Bouchage avoit observé huit distances de la lune au soleil, dont le résultat moyen avoit donné la longitude occidentale du vaisseau de 65 deg. 30 sec. pour 1 heure 43 min. 26 sec. tems vrai. M. Verron, de son côté, avoit observé cinq distances de la lune au soleil, dont le résultat donna pour notre longitude, au même instant, 66 deg. 57 min. Le tems étoit beau & très-favorable aux observations. Le 29 suivant, à 3 heures 57 min. 35 sec. tems vrai, M. Verron, par cinq observations de distance de la lune au soleil, détermina la longitude occidentale du vaisseau de 67 deg. 49 min. 30 sec.

Maintenant, en suivant pour fixer le point du vaisseau, lors de la vue du cap des Vierges, la longitude déterminée le 27 novembre par le terme moyen entre les résultats du chevalier du Bouchage & de M. Verron, on aura la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 29 min. 47 sec. à l'oueſt de Paris. Les observations du 29 après midi, rapportées de même au point du vaisseau, quand nous relevames le cap, donneroient un résultat plus oueſt de 38 min. 47 sec. Mais il me semble qu'on doit plutôt suivre celles du 27, quoique plus éloignées de deux jours, parce que faites en plus grand nombre par deux observateurs qui ne communiquoient point ensemble, & ne différant dans leur résultat que de 3 min. 30 sec. elles portent un caractere de probabilité auquel il est difficile de se refuser. Au reste, si l'on veut prendre un terme moyen entre les observations de ces deux jours, on trouvera la longitude du cap des Vierges de 71 deg. 49 min.

5 ſec. ce qui ne différe que de quatre lieues de la premiere détermination, laquelle eſt la méme, à une lieue près, que celle qui a été donnée par l'eſtime de mes routes, & que je ſuis par cette raiſon.

Cette longitude du cap des Vierges eſt plus occidentale de 42 min. 20 ſec. de deg. que celle par où le place M. Bellin, & ce n'eſt que la même différence donnée par lui à la poſition de Monte-Video, différence dont nous avons rendu compte au commencement de ce chapitre. La carte de milord Anſon aſſigne pour la longitude du cap des Vierges 72 deg. à l'oueſt de Londres, & conſéquemment près de 75 deg. à l'oueſt de Paris; erreur bien plus conſidérable, qu'il commet auſſi pour l'embouchure de la riviere de la Plata, & généralement pour toutes les côtes des Patagons.

Les obſervations que nous venons de rapporter ont été faites avec l'octant Anglois. Cette maniere de déterminer les longitudes à la mer par le moyen des diſtances de la lune au ſoleil ou aux étoiles zodiacales, eſt connue depuis pluſieurs années. MM. de la Caille & Daprés en ont fait particuliérement uſage à la mer, en ſe ſervant auſſi de l'octant de M. Hadley. Mais comme le degré de juſteſſe, qu'on obtient par cette méthode, dépend beaucoup de la préciſion de l'inſtrument avec lequel on obſerve, il s'enſuivroit que l'héliometre de M. Bouguer, rendu capable de meſurer de grands angles, ſeroit très-propre à perfectionner ces obſervations de diſtances. M. l'abbé de la Caille y avoit vraiſemblablement ſongé, puiſqu'il en a fait conſtruire un qui meſure des arcs de ſix à ſept degrés; & ſi dans ſes ouvrages il ne parle point de cet inſtrument, comme propre à obſerver à la mer,

c'eſt qu'il prévoyoit beaucoup de difficultés à s'en ſervir ſur un vaiſſeau.

M. Verron apporta avec lui à bord un inſtrument nommé *mégametre*, qu'il avoit déja employé dans d'autres voyages faits avec M. de Charnieres, & dont il s'eſt ſervi à celui-ci. Cet inſtrument nous a paru ne différer de l'héliometre de M. Bouguer, qu'en ce que la vis qui fait mouvoir les objectifs étant plus longue, elle leur procure un plus grand écartement, & rend par là cet inſtrument capable de meſurer des angles de 10 deg. limite du mégametre que M. Verrron avoit à bord. Il ſeroit à ſouhaiter qu'en alongeant la vis, on eût pu augmenter encore ſon extenſion, reſſerrée, comme on le voit, dans des bornes trop étroites pour la fréquence & même l'exactitude des obſervations; mais les loix de la dioptrique limitent l'écartement des objectifs. Il faudroit auſſi remédier à la difficulté preſſentie par M. l'abbé de la Caille, celle qu'apporte l'élément ſur lequel il s'agit d'obſerver. En général, il me ſemble que le quartier de réflexion de M. Hadley ſeroit préférable, s'il comportoit la même préciſion.

Depuis le 2 après midi, que nous eumes la connoiſſance du cap des Vierges, & bientôt après celle de la terre de Feu; le vent debout & le gros tems nous contrarierent pluſieurs jours de ſuite. Nous louvoyames d'abord juſqu'au 3 à ſix heures du ſoir, que les vents ayant adonné permirent de porter ſur l'entrée du détroit de Magellan. Ce ne fut pas pour long tems: à ſept heures & demie le vent calma tout à fait, & les côtes s'embrumerent; il refraichit à dix heures, & nous paſſâmes la nuit à louvoyer. Le 4, à trois heures du matin, nous courumes vers la terre avec un bon frais de nord: mais, le tems

chargé de brume & de pluie nous en dérobant bientôt la vue, il fallut reprendre *la bordée du large*. A cinq heures du matin dans un éclairci, nous apperçumes le cap des Vierges, & nous *arrivames* pour donner dans le détroit; preſque auſſi-tôt les vents ſauterent au ſud-oueſt, d'où ils ne tarderent pas à ſouffler avec furie; la brume s'épaiſſit, & nous fumes forcés de mettre à la cape ſur les deux bords entre les terres de Feu & le continent.

Notre mizaine ayant été déchirée le 4 après midi, & la ſonde preſque au même moment ne nous avant donné que vingt braſſes, la crainte de la bâture qui s'étend dans le ſud-eſt du cap des Vierges, me fit prendre le parti d'arriver à ſec de voiles, d'autant plus que cette manœuvre nous facilitoit l'opération d'enverguer une autre mizaine. Au reſte cette ſonde qui me fit arriver n'étoit point à craindre : c'étoit celle du canal, je l'ai appris depuis en y ſondant avec une parfaite vue de la terre. J'ajouterai, pour l'utilité de ceux qui louvoieroient ici d'un tems obſcur, que le fond de gravier annonce qu'on eſt plus près de la terre de Feu que du continent; près de celui-ci on trouve du ſable fin & quelquefois vaſeux.

A cinq heures du ſoir, nous remimes à la cap ſous la grand-voile d'étai & le focq d'artimon; à ſept heures & demie du ſoir, le vent calma, le tems s'éclaircit, & nous fimes de la voile, mais les bordées furent toutes deſavantageuſes, & nous écarterent de la côte. En effet, quoique la journée du 5 fut belle, & le vent favorable, ce ne fut qu'à deux heures après midi que nous vimes la terre depuis le ſud-quart-ſud-oueſt juſqu'à ſud-oueſt-quart-oueſt environ à dix lieues. A quatre heures nous reconnumes le cap

des Vierges, & nous fimes route pour le ranger à la distance d'une lieue & demie à deux lieues. Il n'est pas prudent de le serrer davantage à cause d'un banc qui s'étend au large du cap, à peu près à cette distance ; je crois même que nous avons passé sur la queue de ce banc ; car, comme nous sondions fréquemment, entre deux sondes, l'une de vingt-cinq, l'autre de dix-sept brasses, *l'Etoile* qui étoit dans nos eaux, nous signala huit brasses, le moment suivant elle augmenta de fond.

Le cap des Vierges est une terre unie d'une hauteur médiocre ; il est coupé à pic à son extrêmité ; la vue qu'en donne milord Anson est de la plus grande vérité. A neuf heures & demie du soir nous avions amené à l'ouest la pointe septentrionale de l'entrée du détroit, sur laquelle est une chaîne de rochers qui s'étend à une lieue au large. Nous courumes, les basses voiles carguées, sous le petit hunier, tous les ris dedans, jusqu'à onze heures du soir que le cap des Vierges nous restoit au nord. Il ventoit grand frais, & le tems couvert menaçoit d'orage, ce qui me détermina à passer la nuit sur les bords.

Le 6 au point du jour je fis larguer les ris des huniers & courir à ouest-nord-ouest. Nous ne vimes la terre qu'à quatre heures & demie, & il nous parut que les marées nous avoient entraînés dans le sud-sud-ouest. A cinq heures & demie, étant environ à deux lieues du continent, nous reconnumes le *cap de Possession* dans l'ouest-quart-nord-ouest & ouest-nord-ouest. Ce cap est bien reconnoissable. C'est la premiere terre avancée depuis la pointe nord de l'entrée du détroit ; il est plus sud que le reste de la côte qui forme ensuite entre ce cap & le premier goulet,

un grand enfoncement nommé *la baie de Poſſeſſion;* nous avions auſſi la vue des terres de Feu. Les vents reprirent bientôt leur tour ordinaire du oueſt au nord-oueſt, & nous courumes les bordées les plus avantageuſes pour entrer dans le détroit, tâchant de nous rallier à la côte des Patagons, & profitant du ſecours de la marée qui pour lors portoit à l'oueſt.

A midi nous obſervames la hauteur du ſoleil, & le relevement pris au même moment me donna pour le cap des Vierges la même latitude, à une minute près, que celle que j'avois conclue de mon obſervation du 3 de ce mois. Nous profitames auſſi de cette obſervation pour aſſurer la latitude du cap de Poſſeſſion & celle du cap de S. Eſprit à la terre de Feu.

Nous continuames de louvoyer ſous les quatre voiles majeures toute la journée du 6 & la nuit ſuivante, qui fut très-claire, ſondant ſouvent & ne nous éloignant jamais de plus de trois lieues de la côte du continent. Nous gagnions peu à ce triſte exercice, les marées nous retirant ce qu'elles nous donnoient, & le 7 à midi nous étions encore ſous le cap de poſſeſſion. Le cap d'Orange nous reſtoit dans le ſud-oueſt environ à ſix lieues. Ce cap remarquable par un mondrain aſſez élevé & coupé du côté de la mer, forme au ſud l'entrée du premier goulet (1). Sa pointe eſt dangereuſe par une bâture qui s'étend dans le nord-eſt du cap, au moins à trois lieues au

(1) Depuis le cap des Vierges juſqu'à l'entrée du premier goulet, on peut eſtimer de quatorze à quinze lieues, & le détroit y eſt par-tout large de cinq à ſept lieues. La côte du nord, juſqu'au cap de Poſſeſſion, eſt unie, peu élevée & fort ſaine. Depuis ce cap, il faut

large; j'ai vu fort distinctement la mer briser dessus. A une heure après midi le vent avoit passé au nord-nord-oueſt, & nous en profitames pour faire bonne route. A deux heures & demie nous étions parvenus à l'entrée du goulet; un autre obstacle nous y attendoit : jamais avec un bon frais de vent & toutes voiles dehors, nous ne pumes refouler la marée. A quatre heures elle filoit près de deux lieues le long de notre bord, & nous culions. En vain perſiſtames-nous à vouloir lutter. Le vent fut moins conſtant que nous, & il fallut retrograder. Il étoit à craindre de ſe trouver en calme dans le goulet exposés aux courans des marées qui pouvoient nous jetter ſur les bâtures des caps qui en font l'entrée à l'eſt & à l'oueſt.

Nous gouvernions au nord-quart-nord-eſt pour venir chercher un mouillage dans le fond de la baie de Poſſeſſion, lorſque l'Etoile qui étoit plus à terre que nous, ayant paſſé tout d'un coup de vingt braſſes de fond à cinq, nous arrivames vent arriere le cap à l'eſt, pour nous écarter d'une bâture qui paroiſſoit régner au fond & dans tout le circuit de la baie. Pendant quelque tems nous ne trouvames qu'un fond de rocher & de cailloux; & ce ne fut qu'à ſept heures du ſoir, qu'étant ſur vingt braſſes fond de ſable vaſeux & de graviers noirs & blancs, nous mouillames environ à deux lieues de terre. La baie de Poſſeſſion eſt ouverte à tous les vents,

---

ſe méfier de la bâture qui regne dans une partie de la baie du même nom. Lorſque les Mondrains, que j'ai nommés *les quatre fils Aymond*; n'en offrent que deux en forme de porte, on eſt par le travers de cette bâture.

& n'offre que de très-mauvais mouillages. Dans le fond de cette baie s'élevent cinq mondrains, dont un eſt aſſez conſidérable, les quatre autres ſont petits & aigus. Nous les avons nommés *le pere & les quatre fils Aymond*; ils ſervent de remarque eſſentielle dans cette partie du détroit. Pendant la nuit on ſonda aux divers changemens de marée, ſans trouver de différence ſenſible dans le braſſeiage. A huit heures & demie du ſoir elle reverſa ſur l'oueſt, & ſur l'eſt à trois heures du matin.

Le 8 au matin nous appareillames ſous les quatre voiles majeures, ayant deux ris dans chaque hunier; la marée nous étoit contraire, mais nous la refoulions avec un bon frais de nord-oueſt (1). A huit heures les vents nous refuſerent, & il fallut louvoyer, eſſuyant de tems à *Squalls* autre de violentes raffales. A dix heures la marée ayant commencé à porter à l'oueſt avec aſſez de force, nous mimes en panne ſous les huniers à l'entrée du premier goulet, nous laiſſant dériver au courant qui nous emportoit dans le vent & virant de bord, lorſque nous nous trouvions trop près de l'une ou de l'autre côte. Nous paſſames ainſi en deux heures le premier goulet (2), malgré le vent qui étoit directement debout & très-violent.

---

(1) Lorſqu'on veut donner dans le premier goulet, il convient de ranger environ à une lieue *le cap de Poſſeſſion*, puis gouverner ſur le ſud-quart-ſud-oueſt, prenant garde de ne point trop tomber ſud à cauſe de la bâture qui s'alonge nord-nord-eſt, & ſud-ſud-oueſt du *cap d'Orange* plus de trois lieues.

(2) Le premier goulet gît nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt, il n'a pas plus de trois lieues de longueur. Sa largeur varie d'une lieue à une lieue & demie. J'ai préve-

Ce matin les Patagons, qui toute la nuit avoient entretenu des feux au fond de la baie de Poſſeſſion, éleverent un pavillon blanc ſur une hauteur, & nous y répondimes en virant celui des vaiſſeaux. Ces Patagons étoient ſans doute ceux que l'Etoile vit au mois de juin 1766 dans la baie Boucault, auxquels on laiſſa ce pavillon en ſigne d'alliance. Le ſoin qu'ils ont pris de le conſerver, annonce des hommes doux, fideles à leur parole, ou du moins reconnoiſſans des préſens qu'on leur a faits.

Nous apperçumes auſſi fort diſtinctement, lorſque nous fûmes dans le goulet, une vingtaine d'hommes ſur la terre de Feu. Ils étoient couverts de peaux, & couroient à toutes jambes le long de la côte ſuivant notre route. Ils paroiſſoient même de tems en tems nous faire des ſignes avec la main, comme s'ils euſſent deſiré que nou allaſſions à eux. Selon le rapport des Eſpagnols, la nation qui habite cette partie des terres de Feu, n'a rien des mœurs cruelles de la plupart des Sauvages. Ils accueillirent avec beaucoup d'humanité l'équipage du vaiſſeau *la Conception* qui ſe perdit ſur leur côte en 1765. Ils lui aiderent même à ſauver une partie des marchandiſes de la cargaiſon, & à élever des hangards pour les mettre à l'abri. Les Eſpagnols y conſtruiſirent, des débris de leurs navires, une barque dans laquelle ils ſe ſont rendus à Buénos-Aires. C'eſt à ces Indiens que le chambekin l'Andalous ſe diſpoſoit à amener des miſſionnaires,

---

nu ſur la bâture du cap d'Orange. En ſortant du premier goulet, il y en a deux autres moins étendues ſur chacune de ces pointes. Elles s'alongent l'une & l'autre au ſud-oueſt. Il y a grand fond dans le goulet.

lorſque nous ſommes ſortis de la riviere de la Plata. Au reſte, des pains de cire provenans de la cargaiſon de ce navire, ont été portés par les courans juſques ſur la côte des Malouines, où on les trouva en 1766.

On a vu qu'à midi nous étions ſortis du premier goulet : pour lors nous fimes de la voile. Le vent s'étoit rangé au ſud, & la marée continuoit à nous élever dans l'oueſt. A trois heures l'un & l'autre nous manquerent, & nous mouillames dans la baie Boucault ſur dix-huit braſſes fond de vaſe.

Dès que nous fumes mouillés, je fis mettre à la mer un de mes canots & un de l'Etoile. Nous nous y embarquames au nombre de dix officiers armés chacun de nos fuſils, & nous allames deſcendre au fond de la baie, avec la précaution de faire tenir nos canots à flot & les équipages dedans. A peine avions-nous mis pied à terre, que nous vimes venir à nous ſix Américains à cheval & au grand galop. Ils deſcendirent de cheval à cinquante pas, & ſur le champ accoururent au devant de nous en criant *chaoua*. En nous joignant, ils tendoient les mains, & les appuyoient contre les notres. Ils nous ſerroient enſuite entre leurs bras, répétant à tue-tête *chaoua*, *chaoua*, que nous répétions comme eux. Ces bonnes gens parurent très-joyeux de notre arrivée. Deux des leurs, qui trembloient en venant à nous, ne furent pas long-tems ſans ſe raſſurer. Après beaucoup de careſſes réciproques, nous fimes apporter de nos canots des galettes & un peu de pain frais que nous leur diſtribuames, & qu'ils mangerent avec avidité. A chaque inſtant leur nombre augmentoit; bientôt il s'en ramaſſa une trentaine, parmi leſquels il y avoit quelques jeunes gens & un enfant de

huit à dix ans. Tous vinrent à nous avec confiance, & nous firent les mêmes careſſes que les premiers. Ils ne paroiſſoient point étonnés de nous voir, & en imitant avec la voix le bruit de nos fuſils, ils nous faiſoient entendre que ces armes leur étoient connues. Ils paroiſſoient attentifs à faire ce qui pouvoit nous plaire. M. de Commerçon & quelques-uns de nos meſſieurs s'occupoient à ramaſſer des plantes ; pluſieurs Patagons ſe mirent auſſi à en chercher, & ils apportoient les eſpeces qu'ils nous voyoient prendre. L'un d'eux appercevant le chevalier du Bouchage dans cette occupation, lui vint montrer un œil auquel il avoit un mal fort apparent, & lui demander par ſigne de lui indiquer une plante qui le pût guérir. Ils ont donc une idée & un uſage de cette médecine qui connoît les ſimples & les applique à la guériſon des hommes. C'étoit celle de Macaon, le médecin des dieux; & l'on trouveroit pluſieurs Macaons chez les Sauvages du Canada.

Nous échangeames quelques bagatelles précieuſes à leurs yeux contre des peaux de guanaques & de vigognes. Ils nous demanderent par ſignes du tabac à fumer, & le rouge ſembloit les charmer : auſſi-tôt qu'ils appercevoient ſur nous quelque choſe de cette couleur, ils venoient y paſſer la main deſſus, & témoignoient en avoir grande envie. Au reſte, à chaque choſe qu'on leur donnoit, à chaque careſſe qu'on leur faiſoit, le *chaoua* recommençoit, c'étoient des cris à étourdir. On s'aviſa de leur faire boire de l'eau-de-vie, en ne leur en laiſſant prendre qu'une gorgée à chacun. Dès qu'ils l'avoient avalée, ils ſe frappoient avec la main ſur la gorge, & pouſſoient en ſoufflant un ſon tremblant & inarticulé qu'ils terminoient par un roulement

avec les levres. Tous firent la même cérémonie qui nous donna un ſpectacle aſſez bizarre.

Cependant le jour s'avançoit, & il étoit tems de ſonger à retourner à bord. Dès qu'ils virent que nous nous y diſpoſions, ils en parurent fâchés; ils nous faiſoient ſigne d'attendre, & qu'il alloit encore venir des leurs. Nous leur fimes entendre que nous reviendrions le lendemain, & que nous leur apporterions ce qu'ils deſiroient: il nous ſembla qu'ils euſſent mieux aimé que nous couchaſſions à terre. Lorſqu'ils virent que nous partions, ils nous accompagnerent au bord de la mer; un Patagon chantoit pendant cette marche. Quelques-uns ſe mirent dans l'eau juſqu'aux genoux pour nous ſuivre plus long-tems. Arrivés à nos canots, il fallut avoir l'œil à tout. Ils ſaiſiſſoient tout ce qui leur tomboit ſous la main. Un d'eux s'étoit emparé d'une faucille; on s'en apperçut, il la rendit ſans réſiſtance. Avant que de nous éloigner, nous vimes encore groſſir leur troupe par d'autres qui arrivoient inceſſamment à toute bride. Nous ne manquames pas en nous ſéparant, d'entonner un *chaoua* dont toute la côte retentit.

Ces Américains ſont les mêmes que ceux vus par l'Etoile en 1766. Un de nos matelots qui étoit alors ſur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. Ces hommes ſont d'une belle taille; parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-deſſous de cinq pieds cinq à ſix pouces, ni au-deſſus de cinq pieds neuf à dix pouces; les gens de l'Etoile en avoient vu dans le précédent voyage pluſieurs de ſix pieds. Ce qu'ils ont de giganteſque, c'eſt leur énorme quarrure, la groſſeur de leur tête, & l'épaiſſeur de leurs membres. Ils ſont robuſtes & bien nourris, leurs nerfs ſont tendus, leur

chair

chair eſt ferme & ſoutenue ; c'eſt l'homme qui, livré à la nature & à un aliment plein de ſucs, a pris tout l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible ; leur figure n'eſt ni dure ni déſagréable, pluſieurs l'ont jolie ; leur viſage eſt rond & un peu plat ; leurs yeux ſont vifs ; leurs dents extrêmement blanches, n'auroient pour Paris que le défaut d'être larges ; ils portent de longs cheveux noirs, attachés ſur le ſommet de la tête. J'en ai vu qui avoient ſous le nez des mouſtaches plus longues que fournies. Leur couleur eſt bronzée comme l'eſt ſans exception celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zone torride, que de ceux qui y naiſſent dans les Zones tempérées & glaciales. Quelques-uns avoient des joues peintes en rouge ; il nous a paru que leur langue étoit douce, & rien n'annonce en eux un caractere féroce. Nous n'avons point vu leurs femmes, peut-être alloient-elles venir, car ils vouloient toujours que nous attendiſſions, & ils avoient fait partir un des leurs du côté d'un grand feu, auprès duquel paroiſſoit être leur camp, à une lieue de l'endroit où nous étions, nous montrant qu'il en alloit arriver quelqu'un.

L'habillement de ces Patagons eſt le même à-peu-près que celui des Indiens de la riviere de la Plata ; c'eſt un ſimple bragué de cuir qui leur couvre les parties naturelles, & un grand manteau de peaux de guanaques ou de ſourillos, attaché autour du corps avec une ceinture ; il deſcend juſqu'aux talons, & ils laiſſent communément retomber en arriere la partie faite pour couvrir les épaules ; de ſorte que, malgré la rigueur du climat, ils ſont preſque toujours nuds de la ceinture en haut. L'habitude les a ſans doute rendus inſenſibles au froid ; car quoique

nous fussions ici en été, le thermometre de Réaumur n'y avoit encore monté qu'un seul jour à dix degrés au-dessus de la congélation. Ils ont des especes de bottines de cuir de cheval ouvertes par derriere, & deux ou trois avoient autour du jarret un cercle de cuivre d'environ deux pouces de l'argeur. Quelques-uns de nos Messieurs ont aussi remarqué que deux des plus jeunes avoient de ces grains de rassade dont on fait des colliers.

Les seules armes que nous leurs ayons vues, sont deux cailloux ronds attachés aux deux bouts d'un boyau cordonné, semblables à ceux dont on se sert dans toute cette partie de l'Amérique, & que nous avons décrits plus hauts. Ils avoient aussi des petits couteaux de fer, dont la lame étoit épaisse d'un pouce & demi à deux pouces. Ces couteaux, de fabrique Angloise, leur avoient vraisemblablement été donnés par M. Byron. Leurs chevaux, petits & fort maigres, étoient sellés & bridés à la maniere des habitans de la riviere de la Plata. Un Patagon avoit à sa selle des clous dorés, des étriers de bois recouverts d'une lame de cuivre, une bride en cuir tressé, enfin tout un harnois Espagnol. Leur nourriture principale paroît être la moëlle & la chair de guanaques & de vigognes. Plusieurs en avoient des quartiers attachés sur leurs chevaux, & nous leur en avons vu manger des morceaux cruds. Ils avoient aussi avec eux des chiens petits & vilains, lesquels, ainsi que leurs chevaux, boivent de l'eau de mer, l'eau douce étant fort rare sur cette côte, & même sur le terrein.

Aucun d'eux ne paroissoit avoir de supériorité sur les autres; ils ne témoignoient même aucune espece de déférence pour deux ou trois vieillards

qui étoient dans cette bande. Il eſt très-remarquable que pluſieurs nous ont dit les mots Eſpagnols ſuivans, *magnana*, *muchacho*, *buenochico*, *capitan*. Je crois que cette nation mene la même vie que les Tartares. Errans dans les plaines immenſes de l'Amérique méridionale, ſans ceſſe à cheval, hommes, femmes & enfans, ſuivant le gibier ou les beſtiaux dont ces plaines ſont couvertes, ſe vêtiſſant & ſe cabanant avec des peaux, ils ont encore vraiſemblablement avec les Tartares cette reſſemblance, qu'ils vont piller les caravanes des voyageurs. Je terminerai cet article en diſant que nous avons depuis trouvé dans la mer Pacifique une nation d'une taille plus élevée que ne l'eſt celle des Patagons.

Le terrein où nous débarquames eſt fort ſec, &, à cela près, il reſſemble beaucoup à celui des iſles Malouines. Les botaniſtes y ont retrouvé preſque toutes les mêmes plantes. Le bord de la mer étoit environné des mêmes goëmons & couvert des mêmes coquilles. Il n'y a point de bois, mais ſeulement quelques brouſſailles. Lorſque nous avions mouillé dans la baie Boucault, la marée alloit commencer à nous être contraire, & pendant le tems que nous paſſâmes à terre, nous remarquames qu'elle y montoit; donc le flot portoit à l'eſt. C'eſt une remarque que nous eumes pluſieurs fois occaſion de faire avec certitude dans ce voyage, & qui m'avoit déja frappé dans le premier que j'y fis. A neuf heures & demie du ſoir, l'ebe reverſa dans l'oueſt. Nous ſondames à mer étale, & nous trouvames 21 braſſes d'eau, nous n'en avions que 18 en mouillant.

Le 9 à quatre heures & demie du matin, les vents étant au nord-oueſt, nous appareillames toutes voiles dehors contre la marée, gouver-

nant au ſud-oueſt-quart-oueſt ; nous ne pumes faire qu'une lieue, les vents ayant paſſé au ſud-oueſt grand frais, nous laiſſames retomber l'ancre par 19 braſſes, ſable, vaſe & coquilles pourries. Le mauvais tems continua toute cette journée & la ſuivante. Le peu de chemin que nous avions fait nous avoit écarté de la côte, & dans ces deux jours il n'y eut pas un inſtant où l'on eût pu mettre un bateau dehors. Les Patagons en étoient ſans doute auſſi fâchés que nous. On voyoit la troupe raſſemblée à l'endroit où nous avions débarqué, & nous crumes diſtinguer avec les longues vues qu'ils y avoient élevé quelques hutes. Cependant je crois que le quartier général étoit plus éloigné, car il alloit & venoit continuellement des gens à cheval. Nous regrettames fort de ne pouvoir pas leur porter ce que nous leur avions promis ; on les contentoit à bien peu de frais.

Les variations de la marée ne nous donnerent ici qu'une braſſe d'eau de différence. Le 10, par une obſervation de diſtance de la lune à Régulus, M. Verron déduiſit notre longitude occidentale à ce mouillage de 73 deg. 26 min. 15 ſec. & celle de l'entrée orientale du ſecond goulet de 73 deg. 34 min. 30 ſec. Le thermometre de Réaumur baiſſa de 9 à 8 & à 7 deg.

Le 11 à minuit & demi, le vent ayant paſſé au nord-eſt, & le courant portant à l'oueſt depuis une heure, je ſignalai l'appareillage. Nous fimes de vains efforts pour lever notre ancre, ayant même établi ſur le cable nos poulies de franc fumin. A deux heures du matin le cable rompit entre la bitte & l'écubier, & nous perdimes ainſi notre ancre. Nous appareillames ſous toutes voiles, & ne tardames pas à avoir la marée ennemie, contre laquelle un foible vent de nord-

oueſt ſuffiſoit à peine pour nous ſoutenir, quoique le courant ne ſoit pas à beaucoup près auſſi fort dans le ſecond goulet que dans le premier. A midi, l'ebe vint à notre ſecours, & nous paſſames le ſecond goulet, (1) les vents ayant varié juſqu'à trois heures après midi, qu'ils ſoufflerent grand frais du ſud-ſud-oueſt au ſud-ſud-eſt avec de la pluie & des grains violens. (2) En deux bords nous parvinmes au mouillage dans le nord de l'iſle Sainte-Elizabeth, où nous ancrames à deux milles de terre par 7 braſſes, fond de ſable gris, gravier & coquillage pourri. L'Etoile, qui mouilla un quart de lieue plus dans le ſud-eſt de nous, y avoit 17 braſſes d'eau.

Le vent contraire, accompagné de grains violens, de pluie & de grêle, nous força de paſſer ici le 11 & le 12. Ce dernier jour après midi, nous mîmes un canot dehors pour aller ſur l'iſle Sainte-Elizabeth (3). Nous débarquames dans

---

(1) De la ſortie du premier goulet à l'entrée du ſecond, il peut y avoir ſix à ſept lieues, & la largeur du détroit y eſt auſſi d'environ ſept lieues. Le ſecond goulet gît nord-eſt-quart-d'eſt & ſud oueſt quart-d'oueſt. Il a environ une lieue & demi de largeur, & trois à quatre de longueur.

(2) En paſſant le ſecond goulet il convient de hanter la côte des Patagons, parce qu'au ſortir du goulet les marées portent ſur le ſud, & qu'il faut s'y méfier d'une tête baſſe qui naît au-deſſous de la pointe de *l'iſle Saint-George*, encore que cette pointe apparente ſoit élevée & coupée à pic, la terre baſſe s'avance dans l'oueſt-nord-oueſt.

(3) *L'iſle Sainte-Elizabeth* gît nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt, avec la pointe occidentale du ſecond goulet à la terre des Patagons. Les iſles *Saint-Barthelemi* & *aux Lions* giſſent auſſi nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt entre elles, & avec la pointe occidentale du ſecond goulet à l'iſle Saint-George.

la partie du nord-eſt de l'iſle. Ses côtes ſont élevées & à pic, excepté à la pointe du ſud-oueſt & à celle du ſud-eſt, où les terres s'abaiſſent. On peut cependant aborder par-tout, attendu que ſous les terres coupées il regne une petite plage. Le terrein de l'iſle eſt fort ſec; nous n'y trouvames d'autre eau que celle d'un petit étang dans la partie du ſud-oueſt, & elle y étoit ſaumache. Nous vimes auſſi pluſieurs marais aſſéchés, où la terre eſt en quelque endroit couverte d'une légere croûte de ſel. Nous rencontrames des outardes, mais en petit nombre, & ſi farouches, que l'on ne put jamais les approcher aſſez pour les tirer; elles étoient cependant ſur leurs œufs. Il paroît que les Sauvages viennent dans cette iſle. Nous y avons trouvé un chien mort, des traces de feu & les débris de pluſieurs repas de coquillages. Il n'y a point de bois, & l'on n'y peut faire du feu qu'avec une eſpece de petite bruyere. Déja même nous en avions ramaſſé, craignant de paſſer la nuit ſur cette iſle, où le mauvais tems nous retint juſqu'à neuf heures du ſoir; nous n'y euſſions pas été mieux couchés que nourris.

CHAPITRE IX.

Navigation depuis l'isle Sainte-Elizabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan ; détails nautiques sur cette navigation.

NOUS allions entrer dans la partie boisée du détroit de Magellan, & les premiers pas difficiles étoient franchis. Ce ne fut que le 13 après-midi, que le vent étant venu au nord-oueſt, nous appareillames malgré ſa violence, & fimes route dans le canal qui ſépare l'iſle Sainte-Elizabeth des iſles Saint-Barthelemi & aux Lions (1). Il falloit ſoutenir de la voile, quoiqu'il nous vînt preſque continuellement de cruelles raffales par-deſſus les hautes terres de Sainte-Elizabeth, que nous étions contraints de ranger, pour éviter les bâtures qui ſe prolongent autour des

(1) Les iſles *Saint-Barthelemi & aux Lions*, ſont liées enſemble par une bâture. Il y a auſſi deux bâtures, l'une au ſud-ſud-oueſt de l'iſle aux Lions, l'autre au nord-nord-eſt de Saint-Barthelemi, à une ou deux lieues, en ſorte que ces trois bâtures & les deux iſles forment une chaîne, entre laquelle à l'eſt-ſud-eſt & l'iſle Sainte-Elizabeth à oueſt-nord-oueſt, eſt le canal pour avancer dans le détroit. Ce canal court nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt.

Je ne crois pas qu'il y ait paſſage dans le ſud des iſles Saint-Barthelemi & aux Lions, non plus qu'entre l'iſle Sainte-Elizabeth & la grande-terre.

deux autres iſles (1). La marée en canal portoit au ſud, & nous parut très-forte. Nous vinmes attaquer la terre du continent au-deſſous du *cap Noir*; c'eſt où la côte commence à être couverte de bois, & le coup d'œil en eſt ici aſſez agréable. Elle court vers le ſud, & les marées n'y ſont plus auſſi ſenſibles.

Nous eumes du vent très-frais & par raffales juſqu'à ſix heures du ſoir; il calma enſuite & devint maniable. Nous prolongeames la côte environ à une lieue de diſtance par un tems clair & ſerein; nous flattant de doubler pendant la nuit *le cap Rond*, & d'avoir alors, en cas de mauvais tems, *le port Famine* ſous le vent à nous. Vains projets. A minuit & demi les vents ſauterent tout d'un coup au ſud-oueſt, la côte s'embruma, les grains violens & continuels amenerent avec eux la pluie & la grele; enfin le tems devint auſſi mauvais qu'il paroiſſoit beau l'inſtant d'auparavant. Telle eſt la nature de ce climat; les variations dans le tems s'y ſuccedent avec une telle promptitude, qu'il eſt impoſſible de prévoir leurs rapides & dangereuſes révolutions. Notre grande voile ayant été déchirée ſur ces cargues, nous fumes obligés de louvoyer ſous la mizaine, la grande voile d'étai & les huniers au bas ris, pour tâcher de doubler

main stay sail

(1) De la ſortie du ſecond goulet à la pointe nord-eſt de l'iſle Sainte-Elizabeth, il y a près de quatre lieues. L'iſle Sainte-Elizabeth s'étend ſud-ſud-oueſt & nord-nord-eſt dans une longueur d'environ trois lieues & demie. Il convient de la renger en paſſant ce canal.

De la pointe ſud-oueſt de l'iſle Sainte-Elizabeth au *cap Noir*, il n'y a pas plus d'une lieue.

doubler *la pointe Sainte-Anne*, & nous mettre à l'abri dans la baie Famine. C'étoit une lieue à gagner dans le vent, & jamais nous ne pumes en venir à bout. Comme les bordées étoient courtes, que nous étions obligés de virer vent arriere, & qu'un fort courant nous entraînoit dans un grand enfoncement de la terre de Feu, nous perdimes trois lieues en neuf heures de cette allure funeſte, & il fallut ſe réſoudre à aller chercher le long de la côte un mouillage qui fût ſous le vent. Nous la rangeames, la ſonde à la main, & vers onze heures du matin nous mouillames à un mille de terre par huit braſſes & demie de ſable vaſeux, dans une baie que je nommai *la baie Duclos* (1), du nom de M. Duclos Guyot, capitaine de brûlot, mon ſecond dans ce voyage, & dont les lumieres & l'expérience m'ont été du plus grand ſecours. 98

Cette baie ouverte à l'eſt, à très-peu d'enfoncement. Sa pointe du nord avance un peu plus au large que celle du ſud, & de l'une à l'autre il peut y avoir une lieue de diſtance. Il y a bon fond dans toute la baie, on trouve ſix & huit braſſes d'eau juſqu'à un cable de terre. C'eſt un excellent mouillage, puiſque les vents d'oueſt, qui ſont ici les vents régnans, & qui ſoufflent avec impétuoſité, viennent par-deſſus la côte, laquelle y eſt fort élevée. Deux petites rivieres ſe déchargent dans la baie; l'eau eſt

(1) Depuis le *cap Noir* la côte court ſur le ſud-ſud-eſt juſqu'à la pointe ſeptentrionale de la baie Duclos, qui peut en être à ſept lieues.

Vis-à-vis de la baie Duclos il y a dans les terres de Feu un enfoncement immenſe, que je ſoupçonne être un canal qui débouche plus eſt que le *cap de Horn*. Le *cap Montmouth* en fait la pointe ſeptentrionale.

saumache à leur embouchure, mais à cinq cents pas au-dessus elle est très-bonne. Une espece de prairie regne le long du débarquement, lequel est de sable ; les bois s'élevent ensuite en amphithéatre, mais le pays est presque dénué d'animaux. Nous y avons parcouru une grande étendue de terrein, sans voir d'autre gibier que deux ou trois bécassines, quelques sarcelles, canards & outardes en fort petite quantité : nous y avons aussi apperçu quelques perruches ; celles-là ne craignent pas le froid.

Nous trouvames à l'embouchure de la riviere la plus méridionale sept cabanes faites avec des branches d'arbres entrelacées & de la forme d'un four ; elles paroissoient récemment construites, & étoient remplies de coquilles calcinées, de moules & de lépas. Nous remontames cette riviere assez loin, & nous vimes quelques traces d'hommes. Pendant le tems que nous passames à terre, la mer y monta d'un pied, & le courant alors venoit de la mer orientale ; observation contraire à celles faites depuis le cap des Vierges, puisque nous avions vu jusques-là les eaux augmenter, lorsque le courant sortoit du détroit. Mais il me semble d'après diverses observations, que lorsqu'on a passé les goulets, les marées cessent d'être réglées dans toute la partie du détroit qui court nord & sud. La quantité de canaux dont y est coupée la terre de Feu, paroît devoir produire dans le mouvement des eaux une grande irrégularité. Pendant les deux jours que nous passames dans ce mouillage, le thermometre varia de 8 à 5 deg. Le 15 à midi nous y observames 53 deg. 20 min. de latitude, & ce jour-là nous occupames nos gens à faire du bois, le calme ne nous ayant pas permis d'appareiller.

A l'entrée de la nuit les nuages parurent prendre leur cours vers l'occident, & nous annoncer un vent favorable. Nous virames à pic, & effectivement le 16 à quatre heures du matin, la brise étant venue d'où nous l'avions espérée, nous appareillames. Le ciel à la vérité étoit couvert, &, suivant l'ordinaire de ces parages, le vent d'est & de nord-est étoit accompagné de brume & de pluie. Nous passames *la pointe Sainte-Anne* (1) & *le cap Rond* (2). La premiere est unie, d'une médiocre hauteur, & couvre une baie profonde où l'ancrage est sûr & commode. C'est celle à qui le malheureux sort de la colonie de *Philippeville* établie par le présomptueux Sarmiento, a fait donner le nom de *port Famine*. Le cap Rond est une terre élevée & remarquable par la forme que désigne son nom. Les côtes dans tout cet espace sont boisées & escarpées; celles de la terre de Feu paroissent hachées par plusieurs détroits. Leur aspect est horrible; les montagnes y sont couvertes d'une neige bleue aussi ancienne que le monde. Entre le cap Rond & *le cap Forward*, il y a quatre baies, dans lesquelles on peut mouiller.

Deux de ces baies sont séparées par un cap dont la singularité fixa notre attention, & mérite une description particuliere. Ce cap, élevé

(1) De la *baie Duclos* à la *pointe Sainte-Anne*, il y a environ cinq lieues, le gissement étant le sud est-quart-sud; il y a à peu près la même distance entre la pointe Sainte-Anne & le cap Rond, lesquels sont respectivement nord-nord-est & sud-sud oueſt.

(2) Depuis le second goulet jusqu'au cap Rond, la largeur du détroit varie depuis sept jusqu'à cinq lieues. Il se rétrecit au cap Rond, où il n'en a gueres plus de trois.

de plus de cent cinquante pieds au-deſſus du niveau de la mer, eſt tout entier compoſé de couches horiſontales de coquilles pétrifiées. J'ai ſondé en canot au pied de ce monument, qui atteſte les grands changemens arrivés à notre globe, & je n'y ai pas trouvé de fond avec une ligne de cent braſſes.

Le vent nous conduiſit juſqu'à une lieue & demie du cap Forward; alors le calme ſurvint & dura deux heures. J'en profitai pour aller dans le petit canot viſiter les environs du cap Forward, y prendre des ſondes & des relevemens. Ce cap eſt la pointe la plus méridionale de l'Amérique & de tous les continens connus. D'après de bonnes obſervations, nous avons conclu ſa latitude auſtrale de 54 deg. 5. min. 45 ſec. Il préſente une ſurface à deux têtes d'environ trois quarts de lieues, dont la tête orientale eſt plus élevée que celle de l'oueſt. La mer eſt preſque ſans fond ſous le cap; toutefois entre les deux têtes, dans une eſpece de petite baie embellie par un ruiſſeau aſſez conſidérable, on pourroit mouiller par 15 braſſes, fond de ſable & de gravier; mais ce mouillage, dangereux par vent de ſud, ne doit ſervir que dans un cas forcé. Tout le cap eſt un rocher vif & taillé à pic, ſa cime élevée eſt couverte de néige. Il y croît cependant quelques arbres dont les racines s'étendent dans les crevaſſes & s'y nourriſſent d'une éternelle humidité. Nous avons abordé au deſſous du cap à une petite pointe de rochers, ſur laquelle nous eumes peine à trouver place pour quatre perſonnes. Sur ce point qui termine ou commence un vaſte continent, nous arborames le pavillon de notre bateau, & ces antres ſauvages retentirent pour la premiere fois de pluſieurs cris de *vive le roi !* Nous relevames

de là le *cap Holland* à l'oueſt 4 deg. nord ; ainſi la côte commençoit à reprendre du nord.

Nous revinmes à bord à ſix heures du ſoir, & peu de tems après, les vents ayant paſſé au ſud-oueſt, je vins chercher le mouillage de la baie nommée par M. de Gennes *baie Françoiſe*. A huit heures & demie du ſoir nous y jettames l'ancre ſur 10 braſſes, fond de ſable & de gravier, ayant les deux pointes de la baie, l'une au nord-eſt-quart-eſt 5 deg. nord, l'autre au ſud 5 deg. oueſt, & l'iſlot du milieu au nord-eſt. Comme nous avions beſoin de nous munir d'eau & de bois pour la traverſée de la mer Pacifique, & que le reſte du détroit m'étoit inconnu, n'étant venu dans mon premier voyage que juſqu'auprès de la baie Françoiſe, je me déterminai à y faire nos proviſions, d'autant plus que M. de Gennes la repréſente comme très-ſûre & fort commode pour ce travail ; ainſi dès le ſoir même nous mimes tous nos bateaux à la mer.

Pendant la nuit les vents firent le tour du compas, ſoufflant par raffales très-violentes ; la mer groſſit & briſoit autour de nous ſur un banc qui paroiſſoit régner dans tout le fond de la baie. Les tours fréquens que les variations du vent faiſoient faire au vaiſſeau ſur ſon ancre, nous donnoient lieu de craindre que le cable ne ſurjaulât, & nous paſſames la nuit dans une appréhenſion continuelle. L'Etoile mouillée plus en dehors que nous fut moins moleſtée. A deux heures & demie du matin j'envoyai le petit canot ſonder l'entrée de la riviere à laquelle M. de Gennes a donné ſon nom. La mer étoit baſſe, & il ne paſſa qu'après avoir échoué ſur un banc qui eſt à l'embouchure ; il reconnut que nos chalcupes ne pourroient approcher de la riviere qu'à mer toute haute ; en ſorte qu'elles feroient à peine un voyage par jour,

page 108

Cette difficulté de l'aiguade, jointe à ce que le mouillage ne me paroiſſoit pas ſûr, me détermina à conduire les vaiſſeaux dans une petite baie à une lieue dans l'eſt de celle-ci. J'y avois coupé ſans peine en 1765 un chargement de bois pour les iſles Malouines, & l'équipage du vaiſſeau lui avoit donné mon nom. Je voulus auparavant aller m'aſſurer ſi les équipages des deux navires y pourroient commodément faire leur eau. Je trouvai qu'outre le ruiſſeau qui tombe au fond de la baie même, lequel ſeroit conſacré aux beſoins journaliers & à laver, les deux baies voiſines avoient chacune un ruiſſeau propre à fournir aiſément l'eau dont nous avions beſoin, ſans qu'il y eût un demi-mille à faire pour l'aller chercher.

En conſéquence, le 17 à deux heures après midi nous appareillames ſous le petit hunier & le perroquet de fougue, nous paſſames au large de l'iſlot de la baie Françoiſe, nous donnames enſuite dans une paſſe fort étroite, & dans laquelle il y a grand fond entre la pointe du nord de cette baie & une iſle élevée longue d'un demi-quart de lieue. Cette paſſe conduit à l'entrée de la baie Bougainville, qui eſt encore couverte par deux autres iſlots, dont le plus conſidérable a mérité le nom d'*iſlot de l'Obſervatoire* (1). La baie eſt longue de deux cents toiſes, & large de cinquante; de hautes montagnes l'environnent & la défendent de tous les vents; auſſi la mer y eſt-elle toujours comme l'eau d'un baſſin.

Nous mouillames à trois heures à l'entrée de

(1) Du cap Rond à l'iſlot de l'Obſervatoire, il peut y avoir quatre lieues, & la côte court ſur l'oueſt-ſud-oueſt. Dans cet eſpace il y a trois bons mouillages.

la baie par vingt-huit braſſes d'eau, & nous envoyames auſſi-tôt à terre des amarres pour nous haler dans le fond. L'Etoile, qui avoit mouillé ſon ancre de dehors par un trop grand fond, chaſſa ſur l'iſlot de l'Obſervatoire ; & avant qu'elle eût pu roidir les amarres portées à terre pour la ſoutenir, ſa poupe vint à quelques pieds de l'iſlot, ayant encore au-deſſous d'elle 30 braſſes d'eau. La côte du nord-eſt de cet iſlot n'eſt pas auſſi eſcarpée. Nous employames le reſte du jour à nous amarrer, la proue au large ayant une ancre devant mouillée par 23 braſſes de ſable vaſeux, une ancre à jet derriere preſque à terre, deux grelins à des arbres ſur la côte de bas-bord, & deux ſur l'Etoile, laquelle étoit amarrée comme nous. On trouva auprés du ruiſſeau deux cabanes de branchages, leſquelles paroiſſoient abandonnées depuis long-temps. J'y en avois fait conſtruire une d'écorce en 1765, dans laquelle j'avois laiſſé quelques préſens pour les Sauvages que le haſard y conduiroit, & j'avois attaché au-deſſus un pavillon blanc : on trouva la cabane détruite, le pavillon & les préſens enlevés.

Le 18 au matin j'établis un camp à terre pour la garde des travailleurs & des divers effets qu'il y falloit deſcendre ; l'on débarqua auſſi toutes les pieces à l'eau pour les rebattre & les ſoufrer ; on diſpoſa des mares pour les lavandiers, & on échoua notre chaloupe qui avoit beſoin d'un radoub. Nous paſſames le reſte du mois de décembre dans cette baie, où nous fimes fort commodément notre bois & même des planches. Tout y facilitoit cet ouvrage ; les chemins ſe trouvoient pratiqués dans la forêt, & il y avoit plus d'arbres abattus qu'il ne nous en falloit, reſte du travail de l'équipage de l'Aigle en 1765. Nous y avons auſſi donné demi-bande & monté dix-huit canons.

stop her leak

L'Etoile eut même le bonheur d'étancher ſa voie d'eau, laquelle depuis le départ de Monte-Video étoit tout auſſi conſidérable qu'avant ſa demi-carene à la Encenada. En élevant tout-à-fait ſon devant, & levant quelques planches de ſon doublage, on trouva que l'eau entroit par l'écart de ſon entrave qui eſt de deux pieces. L'on y remédia, & ce fut pour toute la campagne un grand ſoulagement à l'équipage de cette flûte qu'écraſoit l'exercice journalier de la pompe.

M. Verron avoit dès les premiers jours établi ſes inſtrumens ſur l'iſlot de l'Obſervatoire; mais il y paſſa vainement la plus grande partie de ſes nuits. Le ciel de cette contrée, ingrat pour l'aſtronomie, lui a refuſé toute obſervation de longitude; il n'a pu que déterminer par trois obſervations faites au quart de cercle la latitude auſtrale de l'iſlot de 53 deg. 50 min. 25 ſec. Il y a auſſi déterminé l'établiſſement de l'entrée de la baie de 00h 59 min. La mer n'y a jamais marné plus de dix pieds. Pendant notre ſéjour ici, le thermometre a communément été entre 8 & 9 deg., il a baiſſé juſqu'à 5 deg., & le plus haut qu'il ait monté, a été à 12 deg. & demi. Le ſoleil alors paroiſſoit ſans nuage, & ſes rayons peu connus ici faiſoient fondre une partie de la neige ſur les montagnes du continent. M. de Commerçon, accompagné de M. le prince de Naſſau, profitoit de ces journées pour herboriſer. Il falloit vaincre des obſtacles de tous les genres; mais ce terrein âpre avoit à ſes yeux le mérite de la nouveauté, & le détroit de Magellan a enrichi ſes cahiers d'un grand nombre de plantes inconnues & intéreſſantes. La chaſſe & la pêche n'étoient pas auſſi heureuſes; jamais elles n'ont rien produit, & le ſeule quadrupede que nous ayions vu ici a été un renard preſque ſemblable à ceux

d'Europe, qui fut tué au milieu des travailleurs.

Nous fimes auſſi pluſieurs tentatives pour reconnoître les côtes voiſines du continent & de la terre de Feu; la premiere fut infructueuſe. J'étois parti le 22 à trois heures du matin avec MM. de Bournand & du Bouchage dans l'intention d'aller juſqu'au cap Holland, & de viſiter les mouillages qui pourroient ſe trouver dans cette étendue. A notre départ il faiſoit calme & le plus beau tems du monde. Une heure après il ſe leva une petite briſe du nord-oueſt, ſur le champ le vent ſauta au ſud-oueſt, grand frais. Nous luttames contre pendant trois heures, nageant à l'abri de la côte, & nous gagnames avec peine l'embouchure d'une petite riviere qui ſe décharge dans une anſe de ſable protégée par la tête orientale du cap Forward. Nous y relâchames, comptant que le mauvais tems ne ſeroit pas de longue durée. L'eſpérance que nous en eumes ne ſervit qu'à nous faire percer de pluie & tranſir de froid. Nous avions conſtruit dans le bois une cabane de branches d'arbres pour y paſſer la nuit moins à découvert. Ce ſont les palais des naturels de ce pays; mais il nous manquoit leur habitude d'y loger. Le froid & l'humidité nous chaſſerent de notre gîte, & nous fumes contraints de nous réfugier auprès d'un grand feu que nous nous appliquames à entretenir, tâchant de nous défendre de la pluie avec la voile du petit canot. La nuit fut affreuſe, le vent & la pluie redoublerent & ne nous laiſſerent d'autre parti à prendre que de rebrouſſer chemin au point du jour. Nous arrivames à la frégate à huit heures du matin, trop heureux d'avoir gagné cet aſyle; car bientôt le tems devint ſi mauvais, qu'il eût été impoſſible de nous mettre en route pour re-

venir. Il y eut pendant deux jours une tempête décidée, & la neige recouvrit toutes les montagnes. Cependant nous étions dans le cœur de l'été, & le ſoleil étoit près de dix-huit heures ſur l'horiſon.

Quelques jours après j'entrepris avec plus de ſuccès une nouvelle courſe pour viſiter une partie des terres de Feu, & pour y chercher un port vis-à-vis le cap Forward; je me propoſois de repaſſer enſuite au cap Holland, & de reconnoître la côte depuis ce cap juſqu'à la baie Françoiſe; ce que nous n'avions pu faire dans la premiere tentative. Je fis armer d'eſpingoles & de fuſils la chaloupe de la Boudeuſe, & le grand canot de l'Etoile; & le 27 à quatre heures du matin, je partis du bord avec MM. de Bournand, d'Oraiſon & le prince de Naſſau. Nous mimes à la voile à la pointe occidentale de la baie Françoiſe pour traverſer aux terres de Feu, où nous terrimes ſur les dix heures à l'embouchure d'une petite riviere, dans une anſe de ſable mauvaiſe, même pour les bateaux. Toutefois dans un tems critique ils auroient la reſſource d'entrer à mer haute dans la riviere, où ils trouveroient un abri. Nous dînames ſur ſes bords dans un aſſez joli boſquet qui couvroit de ſon ombre pluſieurs cabanes ſauvages. De cette ſtation nous relevames la pointe de l'oueſt de la baie Françoiſe au nord-oueſt-quart-oueſt 5 deg. oueſt, & on s'en eſtima à cinq lieues de diſtance.

Après midi nous reprimes notre route en élongeant à la rame la terre de Feu; il ventoit peu de la partie de l'oueſt, mais la mer étoit très-houleuſe. Nous traverſames un grand enfoncement dont nous n'appercevions pas la fin. Son ouverture d'environ deux lieues, eſt coupée dans

a very hollow Sea

son milieu par une isle fort élevée. La grande quantité de baleines que nous vimes dans cette partie, & le gros houl, nous firent penser que ce pourroit bien être un détroit, lequel doit conduire à la mer assez proche du cap de Horn. Etant presque passés de l'autre bord, nous vimes plusieurs feux paroître & s'éteindre; ensuite ils restèrent allumés, & nous distinguames des Sauvages sur la pointe basse d'une baie où j'étois déterminé de m'arrêter. Nous allames aussi-tôt à leurs feux, & je reconnus la même horde de Sauvages que j'avois déja vue à mon premier voyage dans le détroit. Nous les avions alors nommés *Pécherais*, parce que ce fut le premier mot qu'ils prononcerent en nous abordant, & que sans cesse ils nous le répétoient, comme les Patagons répetent le mot *chaoua*. La même cause nous a fait leur laisser cette fois le même nom. J'aurai dans la suite occasion de décrire ces habitans de la partie boisée du détroit. Le jour prêt à finir ne nous permit pas cette fois de rester long-tems avec eux. Ils étoient au nombre d'environ quarante, hommes, femmes & enfans, & ils avoient dix ou douze canots dans une anse voisine. Nous les quittames pour traverser la baie & entrer dans un enfoncement que la nuit déja faite nous empêcha de visiter. Nous la passames sur le bord d'une riviere assez considérable, où nous fimes grand feu, & où les voiles de nos bateaux, qui étoient grandes, nous servirent de tentes; d'ailleurs, au froid près, le tems étoit fort beau.

Le lendemain au matin nous vimes que cet enfoncement étoit un vrai port, & nous en primes les sondes, ainsi que celles de la baie. Le mouillage est très-bon dans la baie depuis quarante brasses jusqu'à douze, fond de sable, petit gravier &

coquillage. On y eſt à l'abri de tous les vents dangereux. Sa pointe orientale eſt reconnoiſſable par un très-gros morne que nous avons nommé *le dôme*; dans l'oueſt eſt un iſlot entre lequel & la côte il n'y a point paſſage de navire. On entre de la baie dans le port par un goulet fort étroit, & l'on y trouve 10, 8, 6, 5 & 4 braſſes fond de vaſe; dans le goulet le fond eſt de roches par 4, 5 & 6 braſſes; il convient d'y tenir le milieu, hantant même plus le côté de l'eſt où il y a plus d'eau. La beauté de ce mouillage nous a engagés à le nommer *baie & port de Beaubaſſin*. Lorſqu'on n'aura qu'à attendre un vent favorable, il ſuffit de mouiller dans la baie. Si on veut faire du bois & de l'eau, carener même, on ne peut deſirer un endroit plus propre à ces opérations que le port de Beaubaſſin.

Je laiſſai ici le chevalier de Bournand qui commandoit la chaloupe, pour prendre dans le plus grand détail toutes les connoiſſances relatives à cet endroit important, avec ordre de retourner enſuite aux vaiſſeaux. Pour moi je m'embarquai dans le canot de l'Etoile avec M. Landais, l'un des officiers de cette flûte, qui le commandoit, & je continuai mes recherches. Nous fimes route à l'oueſt & viſitames d'abord une iſle que nous tournames, & tout autour de laquelle on peut mouiller par 25, 21 & 18 braſſes fond de ſable & petit gravier. Sur cette iſle il y avoit des Sauvages occupés à la pêche. En ſuivant la côte, nous gagnames avant le coucher du ſoleil, une baie qui offre un excellent mouillage pour trois ou quatre navires. Je l'ai nommée *baie de la Cormorandiere*, à cauſe d'une roche apparente qui en eſt dans l'eſt-ſud-eſt environ à un mille. A l'entrée de la baie on trouve 15 braſſes d'eau, 8 & 9 dans le mouillage; nous y paſſames la nuit.

Le 29 à la pointe du jour, nous ſortimes de la baie de la Cormorandiere, & nous naviguames à l'oueſt, aidés d'une marée très-forte. Nous paſſames entre deux iſles d'une grandeur inégale, que je nommai *les deux Sœurs*. Elles giſſent nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt avec le milieu du cap Forward, dont elles ſont diſtantes d'environ trois lieues. Un peu plus loin nous nommames *Pain de ſucre* une montagne de cette forme, très-aiſée à reconnoître, laquelle gît nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt avec la pointe la plus méridionale du même cap; & à cinq lieues environ de la Cormorandiere, nous découvrimes une belle baie avec un port ſuperbe dans le fond; une chûte d'eau remarquable qui tombe dans l'intérieur du port, m'engagea à les nommer *baie & port de la Caſcade*. Le milieu de cette baie gît nord-eſt & ſud-oueſt avec le cap Forward. La ſûreté & la commodité de l'ancrage, la facilité de faire l'eau & le bois, n'y laiſſent rien à deſirer.

La caſcade eſt formée par les eaux d'une petite riviere qui ſerpente dans la coupée de pluſieurs montagnes fort élevées, & ſa chûte peut avoir cinquante à ſoixante toiſes. J'ai monté au-deſſus; le terrein y eſt entre-mêlé de boſquets & de petites plaines d'une mouſſe courte & ſpongieuſe; j'y ai cherché & n'y ai point trouvé de traces du paſſage d'aucun homme; les Sauvages de cette partie ne quittent guere les bords de la mer qui fourniſſent à leur ſubſiſtance. Au reſte, toute la portion de la terre de Feu, compriſe depuis l'iſle Sainte-Elizabeth, ne me paroît être qu'un amas informe de groſſes iſles inégales, élevées, montueuſes, & dont les ſommets ſont couverts d'une neige éternelle. Je ne doute pas qu'il n'y ait entre elles un grand nombre de débouquemens à la mer. Les arbres &

les plantes ſont les mêmes ici qu'à la côte des Patagons ; & , aux arbres près , le terrein y reſſemble aſſez à celui des iſles Malouines (*).

Juſqu'à préſent on ne connoiſſoit aucun mouillage dans ces contrées , & les navires évitoient d'en approcher. La découverte des trois ports que je viens d'y décrire , facilitera la navigation de cette partie du détroit de Magellan. Le cap Forward en a toujours été un des points les plus redoutés des navigateurs. Il n'eſt que trop ordinaire qu'un vent contraire & impétueux empêche de le doubler : il en a forcé pluſieurs de rétrograder juſqu'à la baie Famine. On peut aujourd'hui mettre à profit même les vents régnans. Il ne s'agit que de hanter la terre de Feu , & d'y gagner un des trois mouillages ci-deſſus, ce que l'on pourra preſque toujours faire en louvoyant dans un canal où il n'y a jamais de mer pour des vaiſſeaux. De-là toutes les bordées ſeront avantageuſes , & pour peu que l'on s'aide des marées qui recommencent ici à être ſenſibles , il ne ſera plus difficile de gagner le *port Galant*.

Nous paſſames dans le port de la Caſcade une nuit fort déſagréable. Il faiſoit grand froid , & la pluie tomba ſans interruption. Elle dura preſque toute la journée du 30. A cinq heures du matin , nous ſortimes du port , & nous traverſames à la voile avec un grand vent & une mer très-groſſe pour notre foible embarcation. Nous ralliames le continent à peu près à égale diſtance du cap Holland & du cap Forward. Il n'étoit

---

(*) M. de Bougainville donne dans l'édition in-4°. une carte particuliere de cette partie de la terre de Feu , qui ſera fort utile aux navigateurs.

pas queſtion de ſonger à y reconnoître la côte, trop heureux de la prolonger en faiſant vent arriere, & portant une attention continuelle aux raffales violentes qui nous forçoient d'avoir toujours la driſſe & l'écoute à la main. Il s'en fallut même très-peu qu'en traverſant la baie Françoiſe, un faux coup de barre ne nous mît le canot ſur la tête. Enfin, j'arrivai à la frégate environ à dix heures du matin. Pendant mon abſence, M. Duclos Guyot avoit déblayé ce que nous avions à terre, & tout diſpoſé pour l'appareillage; auſſi nous commençames à déſamarer dans l'après-midi.

Le 31 décembre à quatre heures du matin, nous achevames de nous déſamarer, & à ſix heures nous ſortimes de la baie en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rame. Il faiſoit calme; à ſept heures il ſe leva une briſe du nord-eſt, qui ſe renforça dans la journée, & fut aſſez claire juſqu'à midi; le tems alors devint brumeux avec de la pluie. A onze heures & demie, étant à mi-canal, nous découvrimes & relevames *la Caſcade* au ſud-eſt, *le Pain de ſucre* à l'eſt-ſud-eſt 5 deg. ſud, le *cap Forward* (1) à l'eſt-quart-nord-eſt, le *cap Holland* (2) à oueſt-nord-oueſt 4 deg. oueſt. De midi à ſix heures du ſoir, nous doublames le

(1) Depuis l'iſlot de l'Obſervatoire juſqu'au cap Forward, il y a environ ſix lieues, & la côte court à peu près ſur l'oueſt ſud-oueſt. Le détroit y a entre trois & quatre lieues de largeur.

(2) Dans l'eſpace d'environ cinq lieues qui ſépare le cap Forward du cap Holland, il y a deux autres caps & trois anſes peu profondes. Je n'y connois aucun mouillage. La largeur du détroit y varie de trois à quatre lieues.

cap Holland. Il ventoit peu, & la briſe ayant molli ſur le ſoir, le tems d'ailleurs étant fort ſombre, je pris le parti d'aller mouiller dans la rade du port Galant, où nous ancrames à dix heures par 16 braſſes d'eau, fond de gros gravier, ſable & petit corail, ayant le cap Galant (1) au ſud-oueſt 3 deg. oueſt. Nous eumes bientôt lieu de nous féliciter d'être logés : pendant la nuit, il y eût une pluie continuelle & grand vent de ſud-oueſt.

Nous commençames l'année 1768 dans cette baie nommée *baie Forteſcû*, au fond de laquelle eſt le port Galant (2). Le plan de la baie & du port eſt fort exact dans M. de Gennes. Nous n'avons que trop eu le loiſir de le vérifier, y ayant été enchaînés plus de trois ſemaines, avec des tems dont le plus mauvais hiver de Paris ne donne pas l'idée. Il eſt juſte de faire un peu partager

---

(1) Le cap Holland & le cap Galant giſſent entre eux, eſt 2 deg. ſud & oueſt 2 deg. nord, & la diſtance eſt d'environ huit lieues. Entre ces deux caps il y en a un autre moins avancé, qui eſt le *cap Coventry*. On y place auſſi pluſieurs baies dont nous n'avons reconnu que la *baie Verte* ou *baie Deſcardes*, qu'on a viſitée par terre. Elle eſt grande & profonde, mais il y paroît pluſieurs hauts fonds.

(2) La baie de Forteſcû peut avoir deux milles de largeur d'une pointe à l'autre, & un peu moins de profondeur, juſqu'à une preſqu'iſle qui, partant de la côte de l'oueſt de la baie, s'étend dans l'eſt-ſud-eſt, & couvre un port bien à l'abri de tous les vents. C'eſt le *port Galant*, lequel a un mille de profondeur dans l'oueſt-nord-oueſt. Sa largeur eſt de quatre à cinq cents pas. On trouve une riviere dans le fond du port, & deux autres à la côte du nord-eſt. Dans le milieu du port, il y a quatre à cinq braſſes d'eau, fond de vaſe & coquillages.

partager aux lecteurs le désagrément de ces journées funestes, en ébauchant le détail de notre séjour ici.

Mon premier soin fut d'envoyer visiter la côte jusqu'à la baie Elizabeth, & les isles dont le détroit de Magellan est ici parsemé ; nous appercevions du mouillage deux de ces isles, nommées par Narborough *Charles & Montmouth*. Il a donné à celles qui sont plus éloignées le nom d'*isles Royales*, & à la plus occidentale de toutes, celui *d'isle Rupert*. Les vents d'oueſt ne nous permettant pas d'appareiller, nous affourchames le 2 avec une ancre à jet. La pluie n'empêcha pas d'aller se promener à terre, où l'on rencontra les traces du passage & de la relâche de vaisseaux Anglois : savoir du bois nouvellement scié & coupé, des écorces du laurier épicé, assez récemment enlevées, une étiquette en bois, telle que dans les arsenaux de marine on en met sur les pieces de filain & de toile, & sur laquelle on lisoit fort distinctement *Chatam Martch.* 1766 : on trouva aussi sur plusieurs arbres des lettres initiales & des noms avec la date de 1767.

M. Verron, qui avoit fait porter ses instrumens sur la presqu'isle qui forme le port, y observa à midi avec un quart de cercle, 53 deg. 40 min. 41 sec. de latitude australe. Cette observation, jointe au relevement du cap Holland, pris d'ici, & au relevement du même cap Holland, fait le 16 décembre sur la pointe du cap Forward, détermine à douze lieues la distance du port Galant au cap Forward. Il y observa aussi par l'azimuth la déclinaison de l'aiguille 22 deg. 30 min. 32 sec. nord-est, & son inclinaison du côté du pole élevé de 11 deg. 11 min. Voilà les seules observations qu'il ait pu faire ici

pendant près d'un mois, les nuits étant auſſi affreuſes que les jours. Il y avoit le 3 une belle occaſion de déterminer la longitude de cette baie par le moyen d'une éclipſe de lune qui commençoit ici à 10 heures 30 min. du ſoir ; mais la pluie qui avoit été continuelle toute la journée, dura encore toute la nuit.

Le 4 & le 5 ſuivans furent cruels ; de la pluie, de la neige, un froid très-vif, le vent en tourmente, c'étoit un tems pareil que décrivoit le pſalmiſte en diſant : *nix*, *grando*, *glacies*, *ſpiritus procellarum*. J'avois envoyé le 3 un canot pour tâcher de découvrir un mouillage à la terre de Feu, & on y en avoit trouvé un fort bon dans le ſud-oueſt des iſles Charles & Montmouth ; j'avois auſſi fait reconnoître quelle étoit dans le canal la direction des marées. Je voulois avec leur ſecours, & ayant la reſſource des mouillages connus, tant au nord qu'au ſud, appareiller même avec vent contraire : mais il ne fut jamais aſſez maniable pour me le permettre. Au reſte, pendant tout le tems de notre ſéjour ici, nous y remarquames conſtamment que le cours des marées dans cette partie du détroit, eſt le même que dans la partie des goulets, c'eſt-à-dire que le flot porte à l'eſt, & l'ebe à l'oueſt.

Le 6 après-midi, il y avoit eu quelque inſtant de relâche, le vent même parut venir du ſud-eſt, & déja nous avions déſaffourché ; mais au moment d'appareiller, le vent revint au oueſt-nord-oueſt avec des raffales qui nous forcerent de réaffourcher auſſi-tôt. Ce jour-là nous eumes à bord la viſite de quelques Sauvages. Quatre pirogues avoient paru le matin à la pointe du cap Galant, & après s'y être tenues quelque-tems arrêtés, trois s'avancerent dans le fond de

la baie, tandis qu'une voguoit vers la frégate. Après avoir héſité pendant une demi-heure, enfin elle aborda avec des cris redoublés de *Pecherais*. Il y avoit dedans un homme, une femme & deux enfans. La femme demeura à la garde de la pirogue, l'homme monta ſeul à bord avec aſſez de confiance, & d'un air fort gai. Deux autres pirogues ſuivirent l'exemple de la premiere, & les hommes entrerent dans la frégate avec les enfans. Bientôt ils y furent fort à leur aiſe. On les fit chanter, danſer, entendre des inſtrumens, & ſur-tout manger, ce dont ils s'acquitterent avec grand appetit. Tout leur étoit bon; pain, viande ſalée, ſuif, ils dévoroient ce qu'on leur préſentoit. Nous eumes même aſſez de peine à nous débarraſſer de ces hôtes dégoûtans & incommodes, & nous ne pumes les déterminer à rentrer dans leurs pirogues qu'en y faiſant porter à leurs yeux des morceaux de viande ſalée. Ils ne témoignerent aucune ſurpriſe ni à la vue des navires, ni à celle des objets divers qu'on y offrit à leurs regards; c'eſt ſans doute que pour être ſurpris de l'ouvrage des arts, il en faut avoir quelques idées élémentaires. Ces hommes bruts traitoient les chefs-d'œuvres de l'induſtrie humaine comme ils traitent les loix de la nature & ſes phénomenes. Pendant pluſieurs jours que cette bande paſſa dans le port Galant, nous la revimes ſouvent à bord & à terre.

Ces ſauvages ſont petits, vilains, maigres & d'une puanteur inſupportable. Ils ſont preſque nuds, n'ayant pour vêtemens que de mauvaiſes peaux de loups marins, trop petites pour les envelopper; peaux qui ſervent également, & de toits à leurs cabanes, & de voile à leurs pirogues. Ils ont auſſi quelques peaux de guanaques, mais en fort petite quantité. Leurs fem-

mes ſont hideuſes, & les hommes ſemblent avoir pour elles peu d'égards. Ce ſont elles qui voguent dans les pirogues, & qui prennent ſoin de les entretenir, au point d'aller à la nage, malgré le froid, vuider l'eau qui peut y entrer dans les goëmons, qui ſervent de ports à ces pirogues aſſez loin du rivage; à terre, elles ramaſſent le bois & les coquillages, ſans que les hommes prennent aucune part au travail. Les femmes même qui ont des enfans à la mammelle, ne ſont pas exemptes de ces corvées. Elles portent ſur le dos les enfans pliés dans la peau qui leur ſert de vêtement.

Leurs pirogues ſont d'écorce mal liée avec des joncs & de la mouſſe dans les coutures. Il y a au milieu un petit foyer de ſable, où ils entretiennent toujours un peu de feu. Leurs armes ſont des arcs faits, ainſi que les fleches, avec le bois d'une épine-vinette à feuille de houx, qui eſt commune dans le détroit, la corde eſt de boyau & les fleches ſont armées de pointes de pierre, taillées avec aſſez d'art; mais ces armes ſont plutôt contre le gibier que contre des ennemis: elles ſont auſſi foibles que les bras deſtinés à s'en ſervir. Nous leurs avons vu de plus des os de poiſſons longs d'un pied, aiguiſés par le bout & dentelés ſur un des côtés. Eſt-ce un poignard? je crois plutôt que c'eſt un inſtrument de pêche. Ils l'adaptent à une longue perche, & s'en ſervent en maniere de harpon. Ces ſauvages habitent pêle-mêle, hommes, femmes & enfans, dans les cabanes, au milieu deſquelles eſt allumé le feu. Ils ſe nourriſſent principalement de coquillages; cependant ils ont des chiens & des lacs faits de barbe de baleine. J'ai obſervé qu'ils avoient tous les dents gâtées, & je crois qu'on en doit attribuer la cauſe à ce qu'ils man-

gent les coquillages brûlans, quoiqu'à moitié cruds.

Au reſte, ils paroiſſent aſſez bonnes gens, mais ils ſont ſi foibles, qu'on eſt tenté de ne pas leur en ſavoir gré. Nous avons cru remarquer qu'ils ſont ſuperſtitieux & croient à des génies mal-faiſans; auſſi chez eux les mêmes hommes qui en conjurent l'influence ſont en même-tems médecins & prêtres. De tous les ſauvages que j'ai vus dans ma vie, les Pecherais ſont les plus dénués de tout : ils ſont exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature; & en vérité ſi l'on devoit plaindre le ſort d'un homme libre & maître de lui-même, ſans devoirs & ſans affaires, content de ce qu'il a parce qu'il ne connoît pas mieux, je plaindrois ces hommes qui, avec la privation de ce qui rend la vie commode, ont encore à ſouffrir la dureté du plus affreux climat de l'univers. Ces Pecherais forment auſſi la ſociété d'hommes la moins nombreuſe que j'aie rencontrée dans toutes les parties du monde; cependant, comme on en verra la preuve un peu plus bas, on trouve parmi eux des charlatans. C'eſt que dès qu'il y a enſemble plus d'une famille, & j'entends par famille, pere, mere & enfans, les intérêts deviennent compliqués, les individus veulent dominer ou par la force ou par l'impoſture. Le nom de famille ſe change alors en celui de ſociété, & fût-elle établie au milieu des bois, ne fût-elle compoſée que de couſins germains, un eſprit attentif y découvrira le germe de tous les vices auxquels les hommes raſſemblés en nations ont, en ſe poliçant, donné des noms, vices qui font naître, mouvoir & tomber les plus grands empires. Il s'enſuit du même principe que dans les ſociétés, dites policées, naiſſent

des vertus dont les hommes, voiſins encore de l'état de nature, ne ſont pas ſuſceptibles.

Le 7 & le 8 furent ſi mauvais, qu'il n'y eut pas moyen de ſortir du bord; nous chaſſames même dans la nuit, & fumes obligés de mouiller un ancre du boſſoir. Il y eut dans des inſtans juſqu'à quatre pouces de neige ſur notre pont, & le jour naiſſant nous montra que toutes les terres en étoient couvertes, excepté le plat pays, dont l'humidité empêche la neige de s'y conſerver. Le thermometre fut à 5, 4, baiſſa même juſqu'à deux degrés au-deſſus de la congélation. Le tems fut moins mauvais le 9 après midi. Les Pecherais s'étoient mis en chemin pour venir à bord. Ils avoient même fait une grande toilette, c'eſt-à-dire, qu'ils s'étoient peint tout le corps de taches rouges & blanches: mais voyant nos canots partir du bord, & voguer vers leurs cabanes, ils les ſuivirent, une ſeule pirogue fut à bord de *l'Etoile*. Elle y reſta peu de tems, & vint rejoindre auſſi-tôt les autres, avec leſquels nos Meſſieurs étoient en grande amitié. Les femmes cependant étoient toutes retirées dans une même cabane, & les ſauvages paroiſſoient mécontens, lorſqu'on y vouloit entrer. Ils invitoient au contraire à venir dans les autres, où ils offrirent à ces Meſſieurs des moules, qu'ils ſuçoient avant que de les préſenter. On leur fit de petits préſens qui furent acceptés de bon cœur. Ils chanterent, danſerent, & témoignerent plus de gaieté que l'on n'auroit cru en trouver chez des hommes ſauvages, dont l'extérieur eſt ordinairement ſérieux.

Leur joie ne fut pas de longue durée. Un de leurs enfans, âgé d'environ douze ans, le ſeul de toute la bande dont la figure fût intéreſſante à nos yeux, fut ſaiſi tout d'un coup

d'un crachement de ſang accompagné de violentes convulſions. Le malheureux avoit été à bord de l'Etoile, où on lui avoit donné des morceaux de verre & de glace, ne prévoyant pas le funeſte effet qui devoit ſuivre ce préſent. Ces ſauvages ont l'habitude de s'enfoncer dans la gorge & dans les narines de petits morceaux de talc. Peut-être la ſuperſtition attache-t-elle chez eux quelque vertu à cette eſpece de taliſman, peut-être le regardent-ils comme un préſervatif à quelque incommodité à laquelle ils ſont ſujets. L'enfant avoit vraiſemblablement fait le même uſage du verre. Il avoit les levres, les gencives & le palais coupés en pluſieurs endroits, & rendoit le ſang preſque continuellement.

Cet accident répandit la conſternation & la méfiance. Ils nous ſoupçonnerent ſans doute de quelque maléfice; car la premiere action du jongleur qui s'empara auſſi-tôt de l'enfant, fut de le dépouiller précipitamment d'une caſaque de toile qu'on lui avoit donnée. Il voulut la rendre aux François, & ſur le refus qu'on fit de la reprendre, il la jetta à leurs pieds. Il eſt vrai qu'un autre ſauvage, qui ſans doute aimoit plus les vêtemens qu'il ne craignoit les enchantemens, la ramaſſa auſſi-tôt.

Le jongleur étendit d'abord l'enfant ſur le dos dans une des cabanes, & s'étant mis à genoux entre ſes jambes, il ſe courboit ſur lui, & avec la tête & les deux mains, il lui preſſoit le ventre de toute ſa force, criant continuellement ſans qu'on pût diſtinguer rien d'articulé dans ſes cris. De tems en tems il ſe levoit, & paroiſſant tenir le mal dans ſes mains jointes, il les ouvroit tout d'un coup en l'air, en ſoufflant, comme s'il eût voulu chaſſer quelque mauvais eſprit. Pendant cette cérémonie, une vieille

femme en pleurs hurloit dans l'oreille du malade à le rendre ſourd. Ce malheureux cependant paroiſſoit ſouffrir autant du remede que de ſon mal. Le jongleur lui donna quelque treve pour aller prendre ſa parure de cérémonie, enſuite les cheveux poudrés & la tête ornée de deux aîles blanches, aſſez ſemblables au bonnet de Mercure, il recommença ſes fonctions avec plus de confiance & tout auſſi peu de ſuccès. L'enfant alors paroiſſant plus mal, notre aumônier lui adminiſtra furtivement le baptême.

Les officiers étoient revenus à bord, & m'avoient raconté ce qui ſe paſſoit à terre. Je m'y tranſportai auſſi-tôt avec M. de la Porte, notre chirurgien major, qui fit apporter un peu de lait & de la tiſane émolliente. Lorſque nous arrivames, le malade étoit hors de la cabane; le jongleur, auquel il s'en étoit joint un autre paré des mêmes ornemens, avoit recommencé les mêmes opérations ſur le ventre, les cuiſſes & le dos de l'enfant. C'étoit pitié de les voir martyriſer cette infortunée créature qui ſouffroit ſans ſe plaindre. Son corps étoit déja tout meurtri, & les médecins continuoient encore ce barbare remede avec force conjurations. La douleur du pere & de la mere, leurs larmes, l'intérêt vif de toute la bande, intérêt manifeſté par des ſignes non équivoques, la patience de l'enfant donnerent le ſpectacle le plus attendriſſant. Les ſauvages s'apperçurent ſans doute que nous partagions leurs peines, du moins leur méfiance ſembla-t-elle diminuée. Ils nous laiſſerent approcher du malade, & le major examina ſa bouche enſanglantée, que ſon pere & un autre Pecherais ſuçoient alternativement. On eût beaucoup de peine à leur perſuader de faire uſage du lait; il fallut en goûter pluſieurs fois, & malgré l'invincible

vincible opposition des jongleurs, le pere enfin se détermina à en faire boire à son fils, il accepta même le don de la cafetiere pleine de tisane émolliente. Les jongleurs témoignoient de la jalousie contre notre chirurgien, qu'ils parurent cependant à la fin reconnoître pour un habile jongleur. Ils ouvrirent même pour lui un sac de cuir qu'ils portent toujours pendu à leur côté, & qui contient leur bonnet de plume, de la poudre blanche, du talc, & les autres instrumens de leur art; mais à peine y eut-il jetté les yeux, qu'ils le refermerent aussi-tôt. Nous remarquames aussi que tandis qu'un des jongleurs travailloit à conjurer le mal du patient, l'autre ne sembloit occupé qu'à prévenir par ses enchantemens l'effet du mauvais sort qu'ils nous soupçonnoient d'avoir jetté sur eux.

Nous retournames à bord à l'entrée de la nuit, l'enfant souffroit moins; toutefois un vomissement presque continuel qui le tourmentoit, nous fit appréhender qu'il ne fut passé du verre dans son estomac. Nous eumes ensuite lieu de croire que nos conjectures n'avoient été que trop justes. Vers les deux heures après minuit, on entendit du bord des hurlemens répétés; & dès le point du jour, quoiqu'il fît un tems affreux, les Sauvages appareillerent. Ils fuyoient sans doute un lieu souillé par la mort, & des étrangers funestes, qu'ils croyoient n'être venus que pour les détruire. Jamais ils ne purent doubler la pointe occidentale de la baie; dans un instant plus calme, ils remirent à la voile, un grain violent les jetta au large, & dispersa leurs foibles embarcations. Combien ils étoient empressés à s'éloigner de nous! Ils abandonnerent sur le rivage une de leurs pirogues qui avoit besoin d'être réparée; *satis est gentem effugisse nefandam,*

Ils ont emporté de nous l'idée d'êtres mal-faisans; mais qui ne leur pardonneroit le ressentiment dans cette conjoncture ? Quelle perte, en effet, pour une société aussi peu nombreuse, qu'un adolescent échappé à tous les hasards de l'enfance !

Le vent d'est souffla avec furie & presque sans interruption jusqu'au 13, que le jour fut assez doux; nous eumes même dans l'après-midi quelque espérance d'appareiller. La nuit du 13 au 14 fut calme. A deux heures & demie du matin nous avions désaffourché & viré à pic; il fallut réaffourcher à six heures, & la journée fut cruelle. Le 15, il fit soleil presque tout le jour, mais le vent fut trop fort pour que nous pussions sortir.

Le 16 au matin il faisoit presque calme, la fraîcheur vint ensuite du nord, & nous appareillames avec la marée favorable; elle baissoit alors, & portoit dans l'ouest. Les vents ne tarderent pas à revenir à l'ouest & ouest-sud-ouest, & nous ne pumes jamais avec la bonne marée gagner l'*isle Rupert*. La frégate marchoit très-mal, dérivoit outre mesure, & l'Étoile avoit sur nous un avantage incroyable. Nous restames tout le jour sur les bords entre l'isle Rupert & une pointe du continent, qu'on nomme *la pointe du Passage*, pour attendre le jusant, avec lequel j'espérois gagner ou le mouillage de *la baie Dauphine* à *l'isle de Louis-le-Grand*, ou celui de *la baie Elizabeth* (1). Mais comme nous perdions à lou-

(1) Depuis le cap Galant jusqu'à la baie Elizabeth, la côte court à peu près sur l'ouest-nord-ouest, & la distance de l'un à l'autre peut être de quatre lieues. Dans cet intervalle il n'y a point de mouillage à la côte du continent. Le fond est trop considérable, même tout à terre.

voyer, j'envoyai un canot ſonder dans le ſud-eſt de l'iſle Rupert, avec intention d'y aller mouiller juſqu'au retour de la marée favorable. Le canot ſignala un mouillage, & y reſta ſur ſon grapin; mais nous en étions déja tombés beaucoup ſous le vent. Nous courumes un bord à terre, pour tâcher de le gagner en revirant; la frégate refuſa deux fois de prendre vent devant, il fallut virer vent arriere; mais au moment où, à l'aide de la manœuvre & de nos bateaux, elle commença à arriver, la force de la marée la fit revenir au vent : un courant violent nous avoit déja entraînés à une demi-encablure de terre; je fis mouiller ſur 8 braſſes de fond, l'ancre tombée ſur des roches chaſſa, ſans que la proximité où nous étions de la terre permît de filer du cable; déja nous n'avions plus que trois braſſes & demie d'eau ſous la pouppe, & nous n'étions qu'à trois longueurs de navire de la côte, lorſqu'il en vint une petite briſe; nous fîmes auſſi-tôt ſervir nos voiles, & la frégate s'abattit; tous nos bateaux & ceux de l'Etoile venus à notre ſecours, étoient devant elle à la remorquer; nous filions le cable ſur lequel on avoit mis une bouée, & il y en avoit près de la moitié dehors lorſqu'il

---

La baie Elizabeth eſt ouverte au ſud-oueſt, elle a trois quarts de lieue entre ſes pointes, & à peu près autant de profondeur. La côte du fond de la baie eſt ſablonneuſe, ainſi que celle du ſud-eſt. Dans ſa partie ſeptentrionale regne une bâture qui ſe prolonge aſſez au large. Le bon mouillage dans cette baie eſt par 9 braſſes, fond de ſable, gravier & corail, & par les marques ſuivantes, la pointe eſt de la baie au ſud-ſud-eſt 5 deg. eſt; ſa pointe oueſt au oueſt-quart-nord-oueſt; la pointe eſt de l'*iſle de Louis-le-Grand*, au ſud-ſud-oueſt 5 deg. ſud; la bâture au nord-oueſt-quart-nord.

se trouva engagé dans l'entrepont, & fit faire tête à la frégate, qui courut alors le plus grand danger. On coupa le cable, & la promptitude de la manœuvre sauva le bâtiment. La brise ensuite se renforça, & après avoir encore couru deux bords inutilement, je pris le parti de retourner dans la baie du port Galant, où nous mouillame à huit heures du soir par 20 brasses d'eau, fond de vase. Nos bateaux que j'avois laissés pour lever notre ancre, revinrent à l'entrée de la nuit avec l'ancre & le cable. Nous n'avions donc eu cette apparence de beau tems, que pour être livrés à des alarmes cruelles.

La journée qui suivit fut plus orageuse encore que toutes les précédentes. Le vent élevoit dans le canal des tourbillons d'eau à la hauteur des montagnes, nous en voyions quelquefois plusieurs en même tems courir dans des directions opposées. Le tems parut s'adoucir vers les dix heures; mais à midi, un coup de tonnerre, le seul que nous ayions entendu dans le détroit, fut comme le signal auquel le vent recommença avec plus de furie encore que le matin; nous chassames, & fumes contraints de mouiller notre grande ancre, & d'amener basses vergues & mâts de hune. Cependant les arbustes & les plantes étoient en fleurs, & les arbres offroient une verdure assez brillante, mais qui ne suffisoit pas pour dissiper la tristesse qu'avoit répandue sur nous le coup d'œil continué de cette région funeste. Le caractere le plus gai seroit flétri dans ce climat affreux que fuient également les animaux de tous les élémens, & où languit une poignée d'hommes que notre commerce venoit de rendre encore plus infortunés.

Il y eut le 18 & le 19 des intervalles dans le mauvais tems; nous relevames notre grande an-

ere, virames nos baſſes vergues & mâts de hune, & j'envoyai le canot de l'Etoile, que ſa bonté rendoit capable de ſortir preſque de tout tems, pour reconnoître l'entrée du *canal de la Sainte-Barbe*. Suivant l'extrait que donne M. Frezier du journal de M. Marcant qui l'a découvert & y a paſſé, ce canal devoit être dans le ſud-oueſt & ſud-oueſt-quart-ſud de la baie Eliſabeth. Le canot fut de retour le 20, & M. Landais qui le commandoit, me rapporta qu'ayant ſuivi la route & les remarques indiquées par l'extrait du journal de M. Marcant, il n'avoit point trouvé de débouquement, mais ſeulement un canal étroit, terminé par des banquiſes de glace & la terre, canal d'autant plus dangereux à ſuivre, qu'il n'y a dans la route aucun bon mouillage, & qu'il eſt traverſé preſque dans ſon milieu par un banc couvert de moules. Il fit enſuite le tour de l'iſle de *Louis-le-Grand* par le ſud, & rentra dans le canal de Magellan, ſans en avoir trouvé aucun autre. Il avoit vu ſeulement à la terre de Feu une aſſez belle baie, la même ſans doute que celle à laquelle Beaucheſne donne le nom de *la Nativité*. Au reſte, en faiſant le ſud-oueſt & ſud-oueſt-quart-ſud, à la ſortie de la baie Eliſabeth, comme M. Frezier marque que le fit Marcant, on couperoit en deux l'iſle de Louis-le-Grand.

Ce rapport me fit penſer que le vrai canal de la Sainte-Barbe étoit vis-à-vis la baie même où nous étions. Du haut des montagnes qui entourent le port Galant, nous avions ſouvent découvert dans le ſud des iſles *Charles* & *Montmouth*, un vaſte canal ſemé d'iſlots, qu'aucune terre ne bornoit au ſud ; mais comme en même tems on appercevoit une autre ouverture dans le ſud de l'iſle de Louis-le-Grand, on la prenoit pour le

canal de la Sainte-Barbe, ce qui étoit plus conforme au récit de Marcant. Dès qu'on fut assuré que cette ouverture n'étoit qu'une baie profonde, nous ne doutames plus que le canal de la Sainte-Barbe ne fût vis-à-vis le port Galant, dans le sud des isles Charles & Montmouth. En effet, en relisant le passage de M. Frezier, & le combinant sur la carte qu'il donne du détroit, nous vimes que M. Frezier, d'après le rapport de Marcant, place la baie Elisabeth, de laquelle appareilla ce dernier pour entrer dans son canal, à dix ou douze lieues du cap Forward. Marcant aura donc pris pour la baie Elisabeth *la baie Descordes*, qui est effectivement à onze lieues du cap Forward, puisqu'elle est à une lieue dans l'est du port Galant; appareillant de cette baie, & faisant le sud-oueſt & sud-oueſt-quart-sud, il a rangé la pointe orientale des isles Charles & Montmouth, dont il a pris la masse pour l'isle de Louis-le-Grand, erreur dans laquelle tombera facilement tout navigateur qui ne sera pas pourvu de bons mémoires, & il a débouqué par le canal semé d'isles, dont nous avons eu la perspective du haut des montagnes.

La connoissance parfaite du canal de la Sainte-Barbe seroit d'autant plus intéressante, qu'elle abrégeroit considérablement le passage du détroit de Magellan. Il n'est pas fort long de parvenir jusqu'au port Galant, le point le plus épineux, avant que d'y arriver, est de doubler le cap Forward, ce que la découverte de trois ports à la terre de Feu rend à présent assez facile: une fois rendu au port Galant, si les vents défendent le canal ordinaire, pour peu qu'ils prennent du nord, on auroit le débouquement ouvert vis-à-vis de ce port; vingt-quatre heures alors suffisent pour entrer dans la mer du sud. J'avois

intention d'envoyer deux canots dans ce canal que je crois fermement être celui de la Sainte-Barbe, lesquels auroient rapporté la solution complette du problême. Le gros tems ne me l'a pas permis.

Le 21, le 22 & le 23 les raffales, la neige & la pluie furent presque continuelles. Dans la nuit du 21 au 22, il y avoit eu un intervalle de calme ; il sembla que le vent ne nous donnoit ce moment de repos que pour rassembler toute sa furie, & fondre sur nous avec plus d'impétuosité. Un ouragan affreux vint tout d'un coup de la partie du sud-sud-oueſt, & souffla de maniere à étonner les plus anciens marins. Les deux navires chasserent ; il fallut mouiller la grande ancre, amener basses vergues & mâts de hune; notre artimon fut emporté sur ses cargues. Cet ouragan ne fut heureusement pas long. Le 24 le tems s'adoucit, il fit même beau soleil & calme, & nous nous remimes en état d'appareiller. Depuis notre rentrée au port Galant, nous y avions pris quelques tonneaux de leſt & changé notre arrimage, pour tâcher de retrouver la marche de la frégate ; nous réussimes à lui en rendre une partie. Au reste, toutes les fois qu'il faudra naviguer au milieu des courans, on éprouvera toujours beaucoup de difficultés à manœuvrer des bâtimens aussi long que le sont nos frégates.

Le 25 à une heure après minuit, nous desaffourchames & virames à pic ; à trois heures nous appareillames en nous faisant remorquer par nos bâtimens à rames, la fraîcheur venoit du nord ; à cinq heures & demie la brise se décida de l'eſt, & nous mimes tout dehors, perroquets & bonnetes, voilure dont il est bien rare de pouvoir se servir ici. Nous passames à

p. 148 D° trails

^ top gallant & Studding sails

ni-canal, ſuivant les ſinuoſités de cette partie du détroit que Narborough nomme avec raiſon *le bras tortueux*. Entre *les iſles Royales* & le continent, le détroit peut avoir deux lieues ; il n'y a pas plus d'une lieue de canal entre *l'iſle Rupert* & *la pointe du Paſſage*, enſuite une lieue & demie entre l'iſle de Louis-le-Grand & la baie Eliſabeth, ſur la pointe orientale de laquelle il y a une bâture couverte de goëmons, qui avance un quart de lieue au large.

Depuis la baie Elizabeth, la côte court ſur le oueſt-nord-oueſt pendant environ deux lieues, juſqu'à la riviere que Narborough appelle *Batchelor*, & Beaucheſne *du Maſſacre*, à l'embouchure de laquelle il y a un mouillage. Cette riviere eſt facile à reconnoître, elle ſort d'une vallée profonde, à l'oueſt elle a une montagne fort élevée, ſa pointe occidentale eſt baſſe & couverte de bois, & la côte y eſt ſablonneuſe. De la riviere du Maſſacre à l'entrée du *faux détroit* ou *canal Saint-Jérôme*, j'eſtime trois lieues de diſtance, & le giſſement eſt le nord-oueſt-quart-oueſt. L'entrée de ce canal paroît avoir une demi-lieue de largeur, & dans le fond on voit les terres revenir vers le nord. Quand on eſt par le travers de la riviere du Maſſacre, l'on n'apperçoit que ce faux détroit, & il eſt facile de le prendre pour le véritable, ce qui même nous arriva, parce que la côte alors revient ſur l'oueſt-quart-ſud-oueſt & l'oueſt-ſud-oueſt juſqu'au *cap Quad*, qui s'avançant beaucoup, paroît croiſé avec la pointe occidentale de l'iſle de Louis-le-Grand, & ne laiſſe point appercevoir de débouché. Au reſte, une route ſûre pour ne pas manquer le véritable canal, eſt de ſuivre toujours la côte de l'iſle de Louis-le-Grand, qu'on peut ranger de

près ſans aucun danger. La diſtance du canal S. Jérôme au cap Quad eſt d'environ quatre lieues, & ce cap gît eſt-quart-nord-eſt 2 deg. eſt & oueſt-quart-ſud-oueſt 2 deg. oueſt, avec la pointe occidentale de l'iſle de Louis-le-Grand.

Cette iſle peut avoir quatre lieues de longueur. Sa côte ſeptentrionale court ſur l'oueſt-nord-oueſt juſqu'à *la baie Dauphine*, dont la profondeur eſt d'environ deux milles, ſur une demi-lieue d'ouverture ; elle court enſuite ſur l'oueſt juſqu'à ſon extrêmité occidentale, nommée *cap S. Louis*. Comme, après avoir reconnu notre erreur au ſujet du faux détroit, nous rangeames l'iſle de Louis-le-Grand à un mille d'éloignement, nous reconnumes fort diſtinctement, *le port Phelippeaux*, qui nous parut une anſe fort commode & bien à l'abri. A midi, le cap Quad nous reſtoit à l'oueſt-quart-ſud-oueſt 2 deg. ſud deux lieues, & le cap Saint-Louis à l'eſt-quart-nord-eſt environ deux lieues & demie. Le beau tems continua le reſte du jour, & nous cinglames toutes voiles hautes.

Depuis le cap Quad, le détroit s'avance dans l'oueſt-nord-oueſt & nord-oueſt-quart-oueſt ſans détour ſenſible, ce qui lui a fait donner le nom de *longue rue*. La figure du cap Quad eſt remarquable. Il eſt compoſé de rochers eſcarpés, dont ceux qui forment ſa tête chenue, ne reſſemblent pas mal à d'antiques ruines. Juſqu'à lui les côtes ſont par-tout boiſées, & la verdure des arbres adoucit l'aſpect des cimes gelées des montagnes. Le cap Quad doublé, le pays change de nature. Le détroit n'eſt plus bordé des deux côtés que par des rochers arides, ſur leſquels il n'y a pas apparence de terre. Leur ſommet élevé eſt toujours couvert de neige, & les vallées profondes

ſont remplies par d'immenſes amas de glaces dont la couleur atteſte l'antiquité. Narborough frappé de cet horrible aſpect, nomma cette partie *la déſolation du ſud*, auſſi ne ſauroit-on rien imaginer de plus affreux.

Lorſqu'on eſt par le travers du cap Quad, la côte des terres de Feu paroît terminée par un cap avancé qui eſt le cap *Mundai*, lequel j'eſtime être à quinze lieues du cap Quad. A la côte du continent on apperçoit trois caps auxquels nous avons impoſé des noms. Le premier que ſa figure nous fit nommer *cap Fendu*, eſt à cinq lieues environ du cap Quad, entre deux belles baies où l'ancrage eſt très-ſûr, ſi le fond y eſt auſſi bon que l'abri. Les deux autres caps ont reçu les noms de nos vaiſſeaux, le *cap de l'Etoile* à trois lieues dans l'oueſt du cap Fendu, & le *cap de la Boudeuſe* dans le même giſſement & la même diſtance avec celui de l'Etoile. Toutes ces terres ſont hautes & eſcarpées; l'une & l'autre côte paroît ſaine & garnie de bons mouillages, mais heureuſement le vent favorable pour notre route, ne nous a pas laiſſé le tems de les ſonder. Le détroit dans la longue rue, peut avoir deux lieues de largeur; il ſe rétrecit vis-à-vis le cap Mundai, où le canal n'a guere plus de quatre milles.

A neuf heures du ſoir, nous étions environ à trois lieues dans l'eſt-quart-ſud-eſt & l'eſt-ſud-eſt du cap Mundai. Le vent ſoufflant toujours de l'eſt grand frais, & le tems étant beau, je réſolus de continuer à faire route à petites voiles pendant la nuit. Nous ferrames les bonnetes, & primes les ris dans les huniers. Vers dix heures du ſoir, le tems commença à s'embrumer, & le vent renforça tellement que nous fumes contraints d'embarquer nos bateaux. Il plut beau-

coup, & la nuit devint si noire à onze heures, que nous perdimes la terre de vue. Une demi-heure après, m'estimant par le travers du cap Mundai, je fis signal de mettre en panne, stribord au vent, & nous passâmes ainsi le reste de la nuit, éventant ou masquant, suivant que nous nous estimions trop près de l'une ou de l'autre côte. Cette nuit a été une des plus critiqués de tout le voyage.

bring to on the Starboard tack filling or backing

A trois heures & demie l'aube matinale nous découvrit la terre, & je fis servir. Nous gouvernames au oueſt-quart-nord-oueſt jusqu'à huit heures, & de huit heures à midi entre l'oueſt-quart-nord-oueſt & l'oueſt-nord-oueſt. Le vent étoit toujours à l'eſt petit frais très-brumeux; de tems en tems nous appercevions quelque partie de la côte, plus souvent nous la perdions de vue tout-à-fait. Enfin, à midi nous eumes connoissance du *cap des Piliers & des Evangélistes*. On ne voyoit ces derniers que du haut des mâts. A mesure que nous avancions du côté du cap des Piliers, nous découvrions avec joie un horizon immense qui n'étoit plus borné par les terres, & une grosse lame du oueſt nous annonçoit le grand Océan. Le vent ne resta pas à l'eſt, il passa à l'oueſt-sud-oueſt, & nous courumes au nord-oueſt jusqu'à deux heures & demie que nous relevames le *cap des Victoires* au nord oueſt, & le cap des Piliers au sud 3 deg. oueſt.

Lorsqu'on a dépassé le cap Mundai, la côte septentrionale se courbe en arc, & le canal s'ouvre jusqu'à quatre, cinq & six lieues de l'argeur. Je compte environ seize lieues du cap Mundai au cap des Piliers qui termine la côte méridionale du détroit. La direction du canal entre ces deux caps est le oueſt-quart-nord-oueſt. La côte

du ſud y eſt haute & eſcarpée, celle du nord eſt bordée d'iſles & de rochers qui en rendent l'approche dangereuſe : il eſt plus prudent de ranger la partie méridionale. Je ne ſaurois rien dire de plus ſur ces dernieres terres ; à peine les avons-nous vues dans quelques courts intervalles pendant leſquels la brume nous permettoit d'en appercevoir des portions. La derniere terre dont on ait la vue à la côte du nord eſt le *cap des Victoires*, lequel paroît être de médiocre hauteur, ainſi que le *cap Déſiré*, qui eſt en dehors du détroit à la terre de Feu, environ à deux lieues dans le ſud-oueſt du cap des Piliers. La côte entre ces deux caps eſt bordée, à près d'une lieue au large, de pluſieurs iſlots ou briſans connus ſous le nom des *douze Apôtres*.

Le cap des Piliers eſt une terre très-élevée, ou plutôt une groſſe maſſe de rochers, qui ſe termine par deux roches coupées en forme de tours, inclinées ſur le nord-oueſt, & qui font la pointe du cap. A ſix ou ſept lieues dans le nord-oueſt de ce cap, on voit quatre iſlots nommés *les Evangéliſtes ;* trois ſont ras : le quatrieme, qui a la figure d'un meulon de foin, eſt aſſez éloigné des autres. Ils ſont dans le ſud-ſud-oueſt & à quatre ou cinq lieues du cap des Victoires. Pour ſortir du détroit, on peut en paſſer indifféremment au nord ou au ſud ; je conſeillerois d'en paſſer au ſud, ſi l'on vouloit y rentrer. Il convient auſſi alors de ranger la côte méridionale : celle du nord eſt bordée d'iſlots, & paroît coupée par de grandes baies qui pourroient occaſionner des erreurs dangereuſes.

Depuis deux heures après-midi les vents varierent du oueſt-ſud-oueſt au oueſt-nord-oueſt,

grand frais ; nous louvoyames jusqu'au coucher du soleil, toutes voiles hautes, afin de doubler les douze Apôtres. Nous eumes assez long-tems la crainte de n'en pas venir à bout, & d'être forcés à passer encore la nuit dans le détroit, ce qui nous y eût pu retenir encore plus d'un jour. Mais vers six heures du soir, les bordées adonnerent ; à sept heures le cap des Piliers étoit doublé, à huit heures nous étions entiérement dégagés des terres, & un bon vent de nord nous faisoit avancer à pleines voiles dans la mer occidentale. Nous fimes alors un relevement d'où je pris mon point de départ par... 52 deg. 50 min. de latitude australe, &... 79 deg. 9 min. de long. occ. de Paris.

C'est ainsi qu'après avoir essuyé pendant vingt-six jours, au port Galant, des tems constamment mauvais & contraires, trente-six heures d'un bon vent, tel que jamais nous n'eussions osé l'espérer, ont suffit pour nous amener dans la mer Pacifique ; exemple que je crois être unique, d'une navigation sans mouillage depuis le port Galant jusqu'au débouquement.

J'estime la longueur entiere du détroit, depuis le cap des Vierges jusqu'au cap des Piliers d'environ cent quatorze lieues. Nous avons employé cinquante-deux jours à les faire. Je répéterai ici que depuis le cap des Vierges jusqu'au cap Noir, nous avons observé constamment que le flot porte dans l'est, & le jusant ou l'ebe, dans l'oueſt, & que les marées y sont très-fortes ; qu'elles ne sont pas, à beaucoup près, aussi rapides depuis le cap Noir jusqu'au port Galant, & que leur cours y est irrégulier ; qu'enfin, depuis le port Galant jusqu'au cap Quad, les courans sont violens, que nous ne les avons pas trouvés fort sensibles depuis ce

cap juſqu'à celui des Piliers ; mais que dans toute cette partie, depuis le port Galant, les eaux ſont aſſujetties à la même loi qui les meut depuis le cap des Vierges : c'eſt-à-dire que le flot y court vers la mer de l'eſt, & l'ebe vers celle de l'oueſt. Je dois en même tems avertir que cette aſſertion ſur la direction des marées dans le détroit de Magellan, eſt abſolument contraire à ce que les autres navigateurs diſent y avoir obſervé à cet égard. Ce ne ſeroit cependant pas le cas d'avoir chacun ſon avis.

Au reſte, combien de fois n'avons-nous point regretté de ne pas avoir les Journaux de Narborough & de Beaucheſne, tels qu'ils ſont ſortis de leurs mains, & d'être obligés de n'en conſulter que des extraits défigurés : outre l'affectation des auteurs de ces extraits à retrancher tout ce qui peut n'être qu'utile à la navigation, s'il leur échappe quelque détail qui y ait trait, l'ignorance des termes de l'art dont un marin eſt obligé de ſe ſervir, leur fait prendre, pour des mots vicieux, des expreſſions néceſſaires & conſacrées, qu'ils remplacent par des abſurdités. Tout leur but eſt de faire un ouvrage agréable aux femmelettes des deux ſexes, & leur travail aboutit à compoſer un livre ennuyeux à tout le monde, & qui n'eſt utile à perſonne.

Malgré les difficultés que nous avons eſſuyées dans le paſſage du détroit de Magellan, je conſeillerai toujours de préférer cette route à celle du cap de Horn depuis le mois de ſeptembre juſqu'à la fin de mars. Pendant les autres mois de l'année, quand les nuits ſont de ſeize, dix-ſept & dix-huit heures, je prendrois le parti de paſſer à mer ouverte. Le vent de bout & la groſſe mer ne ſont pas des dangers, au lieu

qu'il n'eſt pas ſage de ſe mettre dans le cas de naviguer à tâtons entre des terres. On ſera ſans doute retenu quelque tems dans le détroit, mais ce retard n'eſt pas en pure perte. On y trouve en abondance de l'eau, du bois & des coquillages, quelquefois auſſi de très-bons poiſſons; & aſſurément je ne doute pas que le ſcorbut ne fît plus de dégât dans un équipage qui ſeroit parvenu à la mer occidentale en doublant le cap de Horn, que dans celui qui y ſera entré par le détroit de Magellan : lorſque nous en ſortimes, nous n'avions perſonne ſur les cadres. explained page 172

Fin de la premiere Partie.

TABLE
DES MATIERES

Contenues dans cette premiere Partie.

CHAP. I. *DÉPART de* la Boudeuſe *de Nantes ; relâche à Breſt ; route de Breſte à Monte-Video ; jonction avec les frégates Eſpagnoles pour la remiſe des iſles Malouines.* Pag. 1

Objet du voyage. Départ de Nantes. Coup de vent. Relâche à Breſt. Départ de Breſt. Deſcription des Salvages. Erreur dans l'eſtime de la route. Poſition des Salvages rectifiée. Obſervations nautiques. Paſſage de la ligne. Remarques ſur la variation. Cauſes des différences qu'on éprouve dans la traverſée au Breſil. Obſervations ſur les courans. Entrée dans la riviere de la Plata. Mouillage à Monte-Video. Route par terre de Buénos-Aires à Monte-Video.

CHAP. II. *Détails ſur les établiſſemens des Eſpagnols dans la riviere de la Plata.* 13

On eſt dans l'erreur ſur la ſource de ce fleuve. Date des premiers établiſſemens que les Eſpagnols y font. Situation de la ville de Buénos-Aires. Sa population. Cette ville manque de port. Etabliſſement religieux. Confrairie & proceſſions de negres.

Dehors

Dehors de Buénos-Aires, leurs productions. Abondance de beſtiaux. Rareté du bois, moyen d'y remédier. Détails ſur les Américains de cette contrée. Race de brigands établie dans le nord de la riviere. Etendue du gouvernement de la Plata. Commerce de cette province. Colonie du Saint-Sacrement. Détails ſur la ville de Monte-Video ; ſur le mouillage dans cette baie. La relâche y eſt excellente pour les équipages.

CHAP. III. *Départ de Monte-Video ; navigation juſqu'aux iſles Malouines ; leur remiſe aux Eſpagnols ; détails hiſtoriques ſur ces iſles.* 26

Départ de Monte-Video. Coup de vent eſſuyé dans la riviere. Route de Monte-Video aux iſles Malouines. Faute commiſe dans la direction de cette route. Priſe de poſſeſſion de notre établiſſement aux Malouines par les Eſpagnols. Détail hiſtorique ſur ces iſles. Americ Veſpuce en a le premier connoiſſance. Depuis lui, des navigateurs Anglois & François en ont connoiſſance. Premier établiſſement dans ces iſles. Détail ſur la maniere dont il ſe fait. Premiere année. Seconde année. Les Anglois viennent s'y établir dans une autre partie.

CHAP. IV. *Détails ſur l'hiſtoire naturelle des iſles Malouines.* 37

Aſpect qu'elles préſentent. Leur poſition géographique. Des ports. Des marées. Des vents. Des eaux. Du ſol. Tourbe & ſes qualités. Des plantes. Gommier réſineux. Plante propre à faire de la biere. Des fruits. Des fleurs. Plantes marines. Des coquilles. Des animaux. Il n'y a qu'un ſeul quadrupede. Des oiſeaux à pieds palmés,

Ils ſont en grand nombre. Oiſeaux à pieds non palmés. Des amphibies. Des poiſſons. Des cruſtacées.

CHAP. V. *Navigation des iſles Malouines à Rio-Janéiro; jonction de* la Boudeuſe *avec* l'Etoile ; *hoſtilités des Portugais contre les Eſpagnols. Etat des revenus que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.* 57

Départ des Malouines pour Rio-Janéiro. Entrée à Rio-Janéiro. Diſcuſſion au ſujet du ſalut. Jonction avec la flûte l'Etoile. Difficultés qu'éprouve un vaiſſeau Eſpagnol de la part du viceroi. Secours que nous donnons aux Eſpagnols. Viſite du viceroi à bord de la frégate. Hoſtilités des Portugais contre les Eſpagnols. Mauvais procédés du viceroi à notre égard. Ils nous déterminent à partir de Rio-Janéiro. Détails ſur les richeſſes de cette place. Réglemens pour l'exploitation des mines. Mines de diamans. Précautions contre la contrebande. Mines d'or. Revenus que le roi de Portugal tire de Rio-Janéiro.

CHAP. VI. *Départ de Rio-Janéiro ; ſecond voyage à Monte-Video ; avaries qu'y reçoit* l'Etoile. 69

Départ de Rio-Janéiro. Eclipſe de ſoleil. Entrée dans la riviere de la Plata. Seconde relâche à Monte-Video. Nouvelles que nous y apprenons. Avaries que reçoit l'Etoile. Il faut la faire monter à la Encenada de Baragan. Elle s'y raccommode. Détails ſur cette eſpece de port. Départ de pluſieurs vaiſſeaux pour l'Europe, arrivée de quelques autres.

CHAP. VII. *Détails sur les missions du Paraguai, & l'expulsion des Jésuites de cette province.* 77

Date de l'établissement des missions. Conditions stipulées entre la cour d'Espagne & les Jésuites. Zele & succès des missionnaires. Révolte des Indiens contre les Espagnols. Cause de leur mécontentement. Ils prennent les armes & sont battus. Troubles appaisés. Les Indiens paroissent dégoûtés de l'administration des Jésuites. Gouvernement des missions montré en perspective. Détails intérieurs de l'administration. Conséquences qu'on en tire. Expulsion des Jésuites de la province de la Plata. Mesures prises à ce sujet par la cour d'Espagne. Mesures prises par le gouverneur-général. Le secret est au moment d'être divulgué par un accident imprévu. Conduite du gouverneur-général. Les Jésuites sont arrêtés dans toutes les villes Espagnoles. Arrivée à Buénos-Aires des caciques & des corrégidors des missions. Ils paroissent publiquement devant le gouverneur-général. Quelle étoit l'étendue des missions. Détail sur l'entrée du gouverneur-général dans les missions. Relation de cet événement publiée à Buénos-Aires.

CHAP. VIII. *Départ de Monte-Video; navigation jusqu'au cap des Vierges; entrée dans le détroit; entrevue avec les Patagons; navigation jusqu'à l'isle Sainte-Elizabeth.* 95

L'Etoile part de la Encenada pour Monte-Video. Danger de cette navigation. Perte de trois hommes. Préparatifs du départ. Etat des équipages en partant de Monte-Video. Départ de Monte-Video. Position de cette ville déterminée astro-

nomiquement. Sondes & navigation jusqu'au détroit de Magellan. Vigie non marquée sur les cartes. Vue du cap des Vierges. Sa position. Discussion sur cette position donnée au cap des Vierges. Digression sur les instrumens propres à observer en mer la longitude. Difficultés essuyées avant que d'entrer dans le détroit. Remarque sur la qualité du fond à l'entrée du détroit. Remarques nautiques sur cette entrée. Description du cap d'Orange, sa bâture. Mouillage dans la baie de Possession. Passage du premier goulet. Vue des Patagons. Américains de la terre de Feu. Mouillage dans la baie Boucault. Entrevue avec les Patagons. Description de ces Américains. Qualité du sol de cette partie de l'Amérique. Remarque sur les marées. Second mouillage dans la baie Boucault. Observation de longitude. Perte d'une ancre. Passage du second goulet. Mouillage près de l'isle Sainte-Elizabeth. Description de cette isle.

CHAP. IX. *Navigation depuis l'isle Sainte-Elizabeth jusqu'à la sortie du détroit de Magellan; détails nautiques sur cette navigation.* 119

Difficultés du passage le long de l'isle Sainte-Elizabeth. Mauvais tems, nuit fâcheuse. Mouillage dans la baie Duclos. Description de cette baie. Nouvelle observation sur les marées. Description d'un cap singulier. Description du cap Forward. Mouillage dans la baie Françoise. Avis sur ce mouillage. Mouillage dans la baie Bougainville. Relâche dans cette baie pour y faire de l'eau & du bois. Observations astronomiques & météorologiques. Description de cette partie du détroit. Reconnoissance faite de plusieurs ports aux terres de Feu. Rencontre de Sauvages. Baie

& port de Beaubaſſin ; ſa deſcription. Baie de la Cormorandiere. Baie & port de la Caſcade. Deſcription du pays. Utilité des trois ports décrits précédemment. Départ de la baie Bougainville. Mouillage dans la baie Forteſcû. Détails des contrariétés que nous y eſſuyons. Traces trouvées du paſſage des Anglois. Obſervations aſtronomiques & nautiques. Rencontre & deſcription des Pecherais. Accident funeſte qui arrive à l'un deux. Continuation du mauvais tems. Danger que court la frégate. Ouragan violent. Aſſertion diſcutée ſur le canal de la Sainte-Barbe. Utilité à retirer de la connoiſſance de ce canal. Coup de vent de la plus grande force. Sortie de la baie Forteſcû. Deſcription du détroit depuis le cap Galant juſqu'au débouquement. Nuit critique. Sortie du détroit ; deſcription de cette partie. Point de départ du détroit de Magellan. Obſervations générales ſur cette navigation. Concluſion qu'on en tire.

Fin de la table de la premiere Partie.

EXPLICATION
DES TERMES
DE MARINE
Employés dans cet Ouvrage.

A

ABBATRE. Faire abbatre un navire, c'eſt le faire arriver ou obéir au vent lorſqu'il eſt ſur ſes voiles, ou qu'il préſente trop l'avant au lieu d'où vient le vent.

ACCORE en parlant d'un récif, c'eſt ſon extrêmité la plus dangereuſe.

ACCORER, appuyer, ſoutenir quelque choſe; *il faut accorer le beaupré.*

AFFALER, faire baiſſer. *Il faut affaler la manœuvre*, ou la diminuer. *Affalé ſur la côte*, ſe dit d'un vaiſſeau que la force du vent ou des courans tient près de terre ſans qu'il puiſſe gagner le large, ce qui le met en danger d'échouer.

AFFLOUER, voguer, ce mot n'eſt guere en uſage.

AFFOURCHER, c'eſt jetter une ſeconde ancre, laquelle ſoit oppoſée à une autre ancre qu'on y a déja jettée; ce qui ſert à retenir mieux un vaiſſeau dans un tems de tourmente.

AGRÉER, c'eſt équiper un vaiſſeau de ſes manœuvres, & arranger les marchandiſes.

AGRETS, équipement de voiles, de mâts, de vergues, de cables, d'ancres, &c.

AIR DE VENT, l'un des trente-deux vents connus des marins, favorable au vaiſſeau pour faire route.

ALIZÉ, vents alizés, ce ſont des vents réglés qui ſoufflent conſtamment dans certains parages.

AMARRER, lier fortement un vaiſſeau, ou une de ſes parties avec des cordages appellés *Amarres*.

AMENER, c'eſt abaiſſer ce que l'on veut qui ſoit deſcendu, comme faire baiſſer le pavillon par reſpect, ou quand on ne peut plus ſe défendre.

AMURER, c'eſt mettre vers le vent le coin qu'on appelle le point de la voile pour aller au plus près du vent.

AMURES, trous pratiqués dans le plat bord d'un vaiſſeau, & dont en certains cas on approche le plus que l'on peut les coins des voiles pour mieux prendre le vent.

ANCRE, inſtrument de fer à double crochet, lié à un cable ou à une chaîne, & qu'on jette au fond de la mer pour arrêter le vaiſſeau. Une *ancre de Touée* eſt plus petite, on s'en ſert dans une rade pour changer un vaiſſeau de place. Mettre une *ancre au boſſoir*, c'eſt la retirer & la mettre à ſa place ordinaire à l'avant du vaiſſeau.

ANSE, voyez *Baie*.

APPAREILLER, diſpoſer tout dans un navire pour mettre à la voile : ces préparatifs varient ſuivant les circonſtances.

ARRIÉRE, poupe du vaiſſeau ; c'eſt à cette partie qu'on attache le gouvernail.

ARRIMAGE, arrangement de la cargaiſon d'un vaiſſeau. Il ſe fait dans un ſens horiſontal, afin de maintenir l'équilibre.

ARRIVER, c'eſt obéir au vent, tourner la barre du gouvernail de maniere à ſuivre la direction du vent qui ſouffle.

ARQUER ou S'ARQUER, ſe dit d'un vaiſſeau dont la quille ne conſerve pas la courbure qu'elle doit avoir, ce qui arrive lorſqu'il poſe ſur un fond inégal, ou qu'on le lance à l'eau.

ARTIMON, troiſieme mât ; il eſt placé le plus près de la poupe du vaiſſeau ; on donne le le même nom à la voile de ce mât.

ATTERRIR, prendre terre en quelque lieu, aborder, ou ſimplement voir & reconnoître une terre.

AVARIES, c'eſt le dommage arrivé à un vaiſſeau, ou aux marchandiſes dont il eſt chargé, c'eſt encore les dépenſes extraordinaires que l'on eſt obligé de faire pendant le cours d'un voyage pour le corps du vaiſſeau, ou la conſervation des marchandiſes. Ce mot ſignifie auſſi le droit que l'on paie dans un port pour le mouillage.

B

BALISES, marques ou ſignaux, faits de mâts ou de tonneaux vuides, placés près des rochers ou des bancs de ſable & le long d'un chenal dangereux, pour ſervir de guides aux navigateurs.

BANC, montagne de ſable, terre ou rocher qui s'éleve vers la ſurface de l'eau, de maniere qu'un

qu'un vaiſſeau ne peut y manœuvrer, & court riſque d'échouer.

BANDE, mettre un vaiſſeau *à la bande*, c'eſt l'abattre ſur le côté pour le radouber ou pour boucher quelque voye d'eau.

BARBE, la *Sainte-Barbe*, chambre des canoniers, ou retranchement pratiqué ſur l'arriere du vaiſſeau, ſous la chambre du capitaine. Le timon du gouvernail paſſe dans la Sainte-Barbe, les canoniers y couchent, & quelquefois des officiers & des paſſagers.

BARRE, file de bancs de ſable ou de rochers qui embarraſſent l'entrée des ports & des rivieres.

BAS-BORD, *voyez* BORD.

BASSE, ou BATURE, fond mêlé de ſable, de roches ou de pierre qui s'éleve juſques près de la ſurface de l'eau, & où l'on voit la mer refouler & écumer en heurtant contre.

BAYE, enfoncement de la mer dans les terres beaucoup plus large en dedans qu'à ſon entrée, ce qui la diſtingue de *l'anſe*, qui eſt plus large à l'entrée que dans l'intérieur.

BEAUPRÉ, c'eſt le mât le plus avancé vers la proue, où il eſt placé & couché ſur l'épéron.

BERNE, mettre le pavillon *en berne*, ſe dit de l'enſeigne de poupe dont la largeur eſt miſe enſemble, & qui a un bout pendant vers l'eau, de maniere qu'il ne peut voltiger que tout enſemble. On s'en ſert pour faire venir les vaiſſeaux inférieurs à bord, ou pour demander du ſecours.

BISCUIT, petit pain applati qui a été cuit au moins deux fois : il ſert de pain aux équipages.

BITORD, menue corde à deux fils dont on ſe ſert pour amarrer & renforcer les manœuvres.

Bittes, pieces de bois qui ſervent à ſoutenir les cables lorſqu'on jette l'ancre ou qu'on amarre.

Bonnette, petite voile dont on ſe ſert pour aggrandir & multiplier celles du vaiſſeau.

Bord, ce mot a pluſieurs uſages dans la marine. Il ſignifie en général un vaiſſeau & tout autre bâtiment de mer. *Il n'y avoit ſur notre bord qu'un matelot malade. Venir à bord*, c'eſt ſe rendre dans un vaiſſeau. Le *bas bord* d'un navire eſt le côté gauche, par oppoſition à *ſtribord* qui en eſt le côté droit, quand on regarde de la pouppe ou de l'arriere. *Bord*, ſignifie encore la route d'un vaiſſeau. Avoir fait un *bon bord*, c'eſt avoir avancé dans ſa route, étant au plus près du vent. Courir *bord ſur bord*, c'eſt gouverner tantôt à *ſtribord*, tantôt à *bas bord*, alternativement lorſqu'on n'a pas le vent favorable.

Bordage d'un vaiſſeau, c'eſt le revêtement de planches dont il eſt couvert extérieurement.

Bordée, chemin que fait un vaiſſeau ſans changer de route, ou en avançant du même vent. *Faire diverſes bordées*, c'eſt changer de route pluſieurs fois. Voy. Bord. La *bordée* ſignifie auſſi toute la ligne d'artillerie qui eſt ſur le flanc d'un vaiſſeau. On dit *tirer* ou *envoyer ſa bordée*.

Bossoirs, poutres miſes en ſaillie à l'avant du navire pour y placer les ancres & les tenir prêtes à être jettées à la mer.

Bouée, marque faite avec une planche, ou plus communément avec un barril vuide, bien clos & relié de fer, attaché à un cordage appellé *orin*, qui tient par un bout à l'ancre, & par l'autre à la bouée. Ce cordage doit être aſſez long pour laiſſer à la bouée la facilité

de surnager. Elle sert à indiquer le lieu où est l'ancre.

Bouline, corde attachée vers le milieu de chaque long côté de la voile. On tire cette corde pour mettre la voile de biais, & la disposer à recevoir plus de vent, lorsqu'il vient de côté.

Boussole, instrument qui sert à diriger la route d'un vaisseau. Il est composé d'une boîte qui renferme une aiguille aimentée, enchassée dans un cercle de talc ou de carton, & tournant sur un pivot. Ce cercle est divisé en trente-deux parties égales, pour répondre aux trente-deux vents. La boussole est aussi appellée *compas de mer*; elle sert encore à observer le soleil au point précis de son lever & de son coucher, pour connoître la variation ou la déclinaison de l'aiguille aimantée.

Bout-dehors, ou Boute-dehors, pieces de bois que l'on ajoute par le moyen d'un anneau de fer à chaque extrémité des vergues du grand mât & du mât de mizaine, pour y appareiller les bonnettes.

Bouteilles, saillies de charpente sur les côtés de l'arriere d'un vaisseau, de part & d'autre de la chambre du capitaine.

Brasse, mesure que l'on prend les deux bras étendus; elle vaut à peu près une toise ou six pieds.

Brisant, pointe de rocher qui s'éleve jusqu'à la surface de l'eau, quelquefois au dessus, & contre laquelle les vagues vont se briser.

Brise, petit vent leger. On donne ce nom aux vents de mer qui soufflent vers les dix heures du matin, sur les côtes de l'Amérique, ou aux vents de terre qui s'élevent le soir & cessent au retour du soleil.

Brume, brouillard de mer fort épais: il régne

particuliérement dans les mers ſeptentrionales & dans celles du monde auſtral. C'eſt l'un des plus terribles fléaux des navigateurs.

C.

CABESTAN, machine qui ſert à lever des fardeaux conſidérables. Il eſt compoſé d'un eſſieu traverſé de barres de bois, par le moyen deſquelles on le fait tourner. Il ſert ſur mer à lever ou retirer les ancres.

CADRE, aſſemblage de quatre planches en forme de quarré long, dont le fond eſt garni de cordes entrelacées, on y met un matelas ſur lequel on ſe couche, après l'avoir ſuſpendu comme le branle. Il ſert ordinairement pour les malades. On dit : *Nous n'avions perſonne ſur les cadres.*

CALE, c'eſt le fond ou la partie la plus baſſe d'un navire, laquelle entre dans l'eau & s'étend de la proue à la pouppe. L'endroit où l'on place les munitions s'appelle *fond de cale.* On nomme auſſi *cale* un endroit où les vaiſſeaux ſont à l'abri derriere quelque terrein peu élevé.

CALER les voiles, c'eſt les abaiſſer. *Caler* quelque choſe, c'eſt y mettre une cale pour la hauſſer ou pour en remplir les eſpaces vuides.

CALFATS ; étoupes fourrées avec force dans les fentes d'un vaiſſeau, ſur leſquelles on répand enſuite du brai ou de la poix bouillante. *Calfater* un vaiſſeau, c'eſt en garnir les fentes avec de la poix & des étoupes. On nomme auſſi *calfat*, un inſtrument qui ſert à cet uſage.

CALME, ceſſation de vent. *Calme tout plat*, c'eſt lorſqu'il n'y a point de vent ſenſible.

CAP, promontoire, pointe de terre qui avance

dans la mer. *Doubler un cap*, c'eſt paſſer au-delà.

CAP, proue du navire ; on l'appelle auſſi *tête*, *pointe*, *éperon* ou l'*avant* : on dit *mettre le cap*, *porter le cap du côté de la terre*, pour dire mettre la proue de ce côté-là.

CAPE, ou *grand pacſi*, grande voile. *Etre à la cape*, c'eſt ne porter que la grande voile déployée. On ſe met auſſi à la cape, avec la mizaine, l'artimon, les huniers. *Capeyer*, c'eſt être à la cape.

CARENER un vaiſſeau, c'eſt réparer tous les dommages qu'il peut avoir ſouffert dans ſa courſe en y remettant des planches & en le calfatant. On le couche pour cela ſur le côté. *Carenage*, eſt un lieu commode pour carener les vaiſſeaux.

CARGUER la voile, c'eſt la ſerrer & la trouſſer près des vergues, par le moyen des *cargues* qui ſont des manœuvres ou des inſtrumens deſtinés à cet uſage.

CARLINGUE, c'eſt la piece de bois la plus groſſe & la plus longue qui ſoit employée dans le fond de cale d'un vaiſſeau.

CHAMBEKIN, petit bâtiment Eſpagnol.

CHARNIER, endroit du vaiſſeau où l'on tient les viandes pour les conſerver.

CHASSER ſur ſes ancres ſe dit d'un vaiſſeau qui après avoir jetté l'ancre continue d'avancer. Cela arrive lorſque l'ancre rencontre un terrein dans lequel elle ne peut mordre.

CHENAL, ou canal, eſt un courant d'eau bordé des deux côtés, naturellement ou par l'art, de terres qui le reſſerrent, & où un vaiſſeau peut entrer quoiqu'avec précaution.

CHOUQUET, ou chiquet, gros billot de bois moitié quarré & moitié rond, qui ſert à chaque briſure de mâts, au deſſus des bancs des hunes, pour emboîter les mâts l'un dans l'autre.

COURANT, mouvement rapide des eaux qui en certains parages ſe portent du même côté.

CORVETTE, petit bâtiment ou barque longue & légere, qui va à voiles & à rames.

CRIQUE ou anſe, petit enfoncement de la mer ou d'une riviere dans les terres.

CULER, reculer, aller en arriere.

D.

DÉBOUQUEMENT, action de ſortir d'un détroit ou d'un canal, qui ſépare deux terres voiſines.

DÉCLINAISON, variation plus ou moins grande de l'aiguille aimantée qui ne marque pas toujours le véritable nord. Il eſt eſſentiel de connoître cette variation pour diriger la route d'un vaiſſeau.

DEGRÉ eſt l'une des 360 parties égales, dans leſquelles les aſtronomes ſuppoſent tout cercle diviſé.

DÉGRÉEMENT, l'action d'ôter à un vaiſſeau tous ſes agrêts, ou de le deſarmer.

DÉRIVER, ſortir de ſa route, ou quitter malgré ſes efforts la route qu'on voudroit ſuivre.

DESAFFOURCHER, lever l'ancre d'affourche & le rapporter à bord.

DRAGUER, c'eſt pêcher une ancre ou d'autres choſes dans le fond de la mer, au moyen d'un gros cordage qu'on nomme *drague* & qui ſert auſſi à tenir fermes les piéces de canon quand elles tirent.

DRISSE, c'eſt le nom que l'on donne ſur mer à la corde qui ſert à arborer le pavillon. Les vergues ont auſſi leurs *driſſes* ou cordages particuliers.

E.

EAU, on dit *eau haute*, quand la mer eſt montée, *eau baſſe* quand elle s'eſt retirée. *Faire de l'eau*, c'eſt prendre ſa proviſion d'eau douce. Mais *faire eau*, ſe dit d'un vaiſſeau dans lequel l'eau de la mer entre par quelque ouverture. *Etre dans les eaux* d'un autre vaiſſeau, c'eſt le ſuivre de près & faire la même route.

EBE, c'eſt le reflux de la marée. *Juſſant* ſignifie la même choſe.

ECHOUER, donner ou toucher du fond du navire le fond de la mer, ſoit banc, ſoit roches.

ECOUTES, cordages attachés au bas des voiles, & qu'on roidit plus ou moins pour qu'elles reçoivent mieux le vent.

ECOUTILLE, ouverture quarrée du tillac en forme de trappe, pour deſcendre dans l'intérieur du vaiſſeau.

ECUBIERS, grands trous dans l'avant du navire par leſquels on fait paſſer les cables pour mouiller.

EMBARCATION, vaiſſeau, bâtiment en général. On dit *une foible embarcation.*

ENCABLURE, longueur d'un cable qui eſt ordinairement de 120 braſſes, on ſe ſert de cette expreſſion pour meſurer les diſtances peu conſidérables.

ESTIME, eſt la conjecture ou le jugement que porte un pilote ſur la quantité de chemin qu'un vaiſſeau a fait, ou ſur les parages dans leſquels il ſe trouve. *Eſtimer*, c'eſt calculer le ſillage ou la viteſſe de la marche d'un vaiſſeau, par le ſecours de la machine appellée *Lock.*

ETAI, gros cordage deſtiné à tenir le mât dans ſon aſſiette & à l'affermir du côté de l'avant,

comme les hautbans l'aſſujettiſſent par les deux côtés & par l'arriere du vaiſſeau.

ETALE, on dit *étaler la marée* pour ſignifier mouiller l'ancre pendant un vent ou une marée contraire à la courſe d'un vaiſſeau, & en attendant une marée favorable. Ainſi *mer étale*, ou *vent étale*, ſignifie une marée ou un vent contraire.

ETRAVE, c'eſt le nom qu'on donne à une piece de bois courbe qui forme la proue du vaiſſeau.

EVENTER, mettre les voiles au vent. *Maſquer* ſignifie le contraire.

F.

FERLER, ſerrer, trouſſer, plier entiérement ou en fagot. *Carguer*, c'eſt plier les voiles en partie.

FILER du cable, lâcher le cable, & en donner la longueur qu'il faut pour mouiller commodément.

FLAMME, longue banderolle arborée aux vergues & aux huncs pour ſervir de ſignal ou d'ornement. On la place auſſi à la téte du grand perroquet, ſuivant le rang du Capitaine.

FLOT ſe dit de l'eau agitée par le vent; on le dit auſſi du flux de la mer & de la quantité ou profondeur d'eau qu'il faut à un vaiſſeau pour voguer. FLOTTAISON, maniere dont un vaiſſeau navigue.

FLUTE, gros bâtiment de charge dont on ſe ſert ordinairement pour porter les vivres & les munitions.

FOND, ſuperficie de la terre ſous les eaux. *Fond de bonne tenue*, eſt celui où l'ancre mord bien.

FOND DE CALE, c'eſt la partie antérieure, la plus baſſe du navire, où l'on met les tonneaux.

FOUGUE, on dit *mât de fougue* pour ſignifier le

mât d'artimon, & *vergue de fougue*, une vergue de l'artimon qui borde la voile du perroquet, ſans porter de voile.

FRAICHIR, le vent *fraîchit*, lorſqu'il augmente conſidérablement de force.

FRANC-BORD ou Franc-tillac, c'eſt le pont élevé ſur le fond de cale & le plus près de l'eau.

FUNIN, c'eſt le nom qu'on donne à divers cordages d'un vaiſſeau. *Franc-funin*, ce ſont les gros cordages qu'on emploie pour les plus rudes manœuvres, comme pour attacher & aſſurer les ancres contre le vent.

G.

GABIER, matelot placé ſur la hune pour faire le guet & la découverte.

GAILLARD d'avant, étage coupé au deſſus du pont. Il y a le *gaillard d'avant* qui eſt à la proue des grands vaiſſeaux, & regne depuis le mât de mizaine juſqu'à l'éperon, & le *gaillard d'arriere*, qui occupe depuis le grand mât juſqu'au gouvernail.

GISSEMENT, ſituation reſpective des côtes & des parages.

GOELETTE, petit bateau ou canot.

GOULET, canal étroit & reſſerré entre deux terres.

GOUVERNER, tenir le timon ou la barre du gouvernail, pour diriger les mouvemens du vaiſſeau : *gouverner au nord*, ſignifie faire route ou avancer du côté du nord.

GRAIN, nuage qui amene du vent & de la pluie, mais qui paſſe promptement.

GRAPIN, petite ancre à cinq pattes qui ſert à retenir une chaloupe ou un canot, on donne auſſi ce nom à un croc que l'on jette ſur les vaiſſeaux ennemis pour les accrocher.

GRELIN, c'eſt un petit cable dont on ſe ſert dans les navires.

GRÉVE, plage unie & ſabloneuſe ſur le bord d'un fleuve, ou ſur le rivage de la mer.

H.

HALER, tirer ou faire approcher à l'aide d'une corde.

HAMAC, lit de toile de coton, ſuſpendu par les deux extrêmités avec des cordes. On l'appelle auſſi *brenle*; ce ſont les lits ordinaires des matelots.

HANSIERE, gros cordage qu'on jette aux chaloupes qui veulent venir à bord d'un vaiſſeau.

HANTER *la terre*, ſignifie s'en approcher & la ſuivre en naviguant.

HARPON, gros javelot de fer armé d'un manche de bois auquel on attache une corde.

HAUBANS, gros cordages avec leſquels on ſoutient les mâts des deux côtés & par l'arriere du navire pour les fixer & les empêcher de vaciller.

HAUT-FOND, endroit de la mer où il y a peu d'eau.

HAUTEUR, élévation du pole, du ſoleil, des étoiles. Elle ſe meſure & ſe détermine par un arc de cercle compris entre l'horiſon & l'aſtre dont on prend la hauteur. Elle s'entend auſſi de la latitude. *Prendre hauteur*, c'eſt meſurer la hauteur du ſoleil à midi.

HÉLER, appeller, demander le *qui vive* lorſqu'on rencontre un vaiſſeau inconnu.

HISSER, ſignifie hauſſer, élever.

HORLOGE, ſablier deſtiné à meſurer le tems; ſon écoulement entier eſt de demi-heure.

HOULES, lames ou vagues que la mer agitée pouſſe les unes contre les autres. On dit que la mer eſt *houleuſe* quand elle eſt couverte de vagues.

HUNE, eſpece de guérite rondé & en platte forme, qui regne en ſaillie preſque au haut des grands mâts du vaiſſeau, & peut contenir pluſieurs hommes. C'eſt là où ſe poſte un matelot pour découvrir de loin. Les voiles des mâts de hune ſe nomment *huniers*; *grand hunier* eſt la voile du grand mât, & *petit hunier* celle du mât de mizaine.

J.

JARRE, grand vaſe de terre verniſſé, qui ſert à purifier & conſerver l'eau douce.

JOUR, le jour ſe compte ſur mer d'un midi au midi du jour ſuivant, quand on veut *prendre ſon point*, c'eſt-à-dire établir ſon journal, parce que c'eſt à midi qu'on obſerve le ſoleil au méridien, pour connoître l'endroit où l'on ſe trouve.

JOURNAL, regiſtre qui ſert à marquer les événemens de chaque jour. On le tient très-exactement dans un vaiſſeau. Chacun eſt le maître de l'établir ſur ſes propres obſervations; mais comme on ne peut pas prendre garde à tout ce qui ſe paſſe, on a recours au journal commun, que l'on appelle le *Caſernet*. Le pilote ou l'officier doit marquer à l'expiration de chaque quart ce qui eſt arrivé de plus remarquable. Il eſt diviſé par colonnes, on y écrit quel rumb de vent le vaiſſeau a couru, les obſervations ſur la latitude, la longitude, l'eſtimé, la variation de l'aiguille, &c.; divers événemens tels que la rencontre

d'un vaiſſeau, la vue de la terre, les grains de vent, les ſondes, &c.

IOLE, petit bâtiment leger qui vogue à voiles & à rames.

JUMELLES, longues pieces de bois creuſées que l'on attache autour du mât pour le renforcer.

L.

LAMES, flots, vagues de la mer qui ſe ſuccédent les unes aux autres quand elle eſt agitée, on dit *lame longue*, *lame courte*, &c.

LARGE, aller, courir au large, c'eſt s'éloigner de la côte. *Au large*, c'eſt plus avant dans la mer.

LARGUE, c'eſt la même choſe que *large*. Mais on dit *vent largue*, pour exprimer tous les airs de vent compris entre le vent de *bouline* & le demi rumb qui approche le plus du vent arriere ou qui ſouffle à la pouppe. Le vent largue eſt le plus favorable pour faire avancer le vaiſſeau, parce que le vent largue porte dans toutes les voiles, & que lorſque le vent ſouffle à la pouppe, les voiles de l'arriere dérobent le vent aux voiles de devant.

LARGUER, lâcher, donner plus de jeu.

LATITUDE, diſtance en degrés, compriſe entre le lieu où l'on eſt & la ligne équinoxiale ou l'équateur. La latitude eſt ſeptentrionale ou méridionale & ne peut aller au-delà de 90 degrés.

LEST, c'eſt le nom général de tout ce qu'on met dans le fond du vaiſſeau, pour y former un contrepoids, le tenir en aſſiete en le faiſant entrer dans l'eau juſqu'à un certain point proportionné à ſa groſſeur, afin d'empêcher qu'il ne ſoit renverſé par la force du vent & des vagues.

LIEUES MARINES, il en faut 20 pour répondre à un dégré, & à 25 lieues de terre en France.

LIGNE EQUINOXIALE ou *Equateur*, cercle de la sphere d'où l'on commence à compter la latitude.

LONGITUDE, distance en degrés du premier méridien à celui du lieu où l'on est. On la compte de *l'oueſt* à *l'eſt*.

LOUVOYER, c'est porter d'abord le cap d'un côté & ensuite le revirer de l'autre, pour ménager un vent contraire & ne pas s'écarter de la route que l'on veut tenir.

M.

MANŒUVRES d'un vaisseau, ce sont en général tous les cordages qui servent à disposer les vergues, les voiles, les ancrages & à tenir les mâts dans leur assiette. On appelle aussi de ce nom l'usage de tous ces cordages & le service des matelots. *Manœuvres hautes*, ce sont celles qui se font de dessus les vergues & les hunes, & *manœuvres basses*, celles qui se font par le bas.

MARÉES, mouvement régulier des eaux de la mer, que l'on nomme aussi le *flux & reflux*.

MARNER, s'élever, on dit que la mer marne, pour signifier qu'elle hausse plus ou moins.

MAT, grand arbre planté dans un navire pour y attacher les vergues, les voiles & autres manœuvres. Les grands vaisseaux ont quatre mâts, divisés en deux ou trois brisures, le *grand mât*, placé au milieu du premier pont, le *mat de mizaine*, qui est sur l'avant, le *mât d'artimon* qui est à l'arriere, & le *mât de beaupré*, couché sur l'éperon.

MER, on dit que la mer est *courte* lorsque les

lames ſe ſuivent de près; qu'elle *briſe* lorſqu'elle écume en heurtant contre quelque banc ou roche; qu'elle ſe *creuſe*, quand les vagues s'élévent davantage. La mer *monte* par le flux, *deſcend* ou *reſoule* par le reflux, &c.

METTRE à la voile, partir. *Mettre les voiles dedans*, *mettre à ſec*, *mettre à mâts & à cordes*; trois façons de parler qui ſignifient ferler ou ployer toutes les voiles & amener les vergues.

MINUTE, petit horloge de ſable dont l'écoulement ne dure qu'une minute ou une demi-minute. On s'en ſert quand on jette le *Lock* pour eſtimer le chemin que fait le vaiſſeau.

MIZAINE, mât d'avant. On donne le même nom à la voile de ce mât.

MONDRAIN, montagne élevée & remarquable.

MORDRE, ſe dit de la patte de l'ancre lorſqu'elle tombe ſur le fond & s'y enfonce.

MORNE, cap élevé ou petite montagne que l'on diſtingue ſur la côte.

MOUILLER, jetter l'ancre pour arrêter le vaiſſeau. *Mouillage* ou ancrage eſt un endroit de la mer qui par la nature du fond eſt propre à y jetter l'ancre.

MOUSSE, garçon de bord, jeune matelot qui ſert les gens de l'équipage.

MOUSSON, vents réglés de la mer des Indes qui ſoufflent ſix mois à l'eſt & ſix mois à l'oueſt.

MOUTONNER. La mer *moutonne* lorſque les vagues blanchiſſent d'écume.

N.

NAGER, ramer, ſe ſervir des avirons pour faire avancer une chaloupe ou un canot.

O.

ORIENTER, une voile eſt orientée quand elle eſt ſituée de maniere à recevoir le vent.

ORIN, groſſe corde qui tient la bouée attachée à la croiſée de l'ancre lorſqu'on la jette.

P.

PACFI, c'eſt la grande voile ou la plus baſſe voile du grand mât.

PAGAYE, rame ou aviron dont ſe ſervent les ſauvages pour conduire leurs pirogues.

PANNE, mettre *en panne*, ce n'eſt pas tenir ni prendre le vent; ce qui ſe fait lorſqu'on veut retarder la marche d'un vaiſſeau pour en attendre un autre.

PARAGE, étendue de mer ſous quelque degré de latitude que ce ſoit.

PASSE, paſſage, débouquement.

PAVILLON, banniere que l'on arbore à la pointe d'un mât ou à l'arriere du vaiſſeau, pour faire connoître de quelle nation il eſt, & le rang de celui qui le commande.

PERROQUET, petit mât enté à l'extrêmité des autres & qui a ſa voile: on ne le met jamais dans les gros tems. *Les perroquets d'hiver* ſont plus petits que ceux des autres ſaiſons.

PILOTAGE, l'art de gouverner & de bien conduire un vaiſſeau, ſelon les regles de la navigation.

PILOTE PRATIQUE ou COTIER, celui qui connoît bien les côtes & l'entrée des ports.

PINCER le vent, c'eſt aller au plus près poſſible du vent qui ſouffle.

PIROGUE, bateau fait d'un ſeul tronc d'arbre,

dont ſe ſervent les ſauvages de l'Amérique.

Point, lieu marqué ſur la carte pour indiquer l'endroit de la mer où l'on croit être, & de là diriger ſa route ultérieurement.

Pointe, langue de terre qui s'avance dans la mer. On dit *pointe de l'eſt*, *du nord*, &c.

Pointer la carte, deſigner ſur la carte le lieu où l'on préſume qu'eſt le vaiſſeau, & déterminer l'air de vent néceſſaire pour arriver où l'on veut aller. Cette opération eſt fondée ſur la connoiſſance de la longitude & de la latitude, & ſe fait à l'aide de deux compas.

Pole, l'un des deux points du ciel ſur leſquels on ſuppoſe que tourne le globe céleſte. Les marins, pour diriger leur route, obſervent chaque jour la diſtance où ils ſont de l'un des poles.

Pompe, machine propre à puiſer l'eau qui entre dans le fond de cale pour la jetter dehors. Un vaiſſeau a ordinairement deux pompes entre le grand mât & le cabeſtan.

Pont ou tillac ſur lequel on met la batterie. Les plus grands vaiſſeaux n'en ont que trois qui ſont à cinq pieds de hauteur l'un ſur l'autre.

Porter, gouverner, courir, faire route, ſont des termes ſynonymes. *Porter* ſur un vaiſſeau, c'eſt diriger ſa route ſur lui. *Porter* peu de voiles, c'eſt n'en déployer qu'une partie.

Poulaine, aſſemblage de pluſieurs pieces de bois en portion de cercle & terminé en pointe, qui fait partie de l'avant d'un vaiſſeau.

Pouppe, l'arriere du vaiſſeau ou la partie à laquelle le gouvernail eſt attaché.

Prendre *hauteur*, obſerver la hauteur du ſoleil à midi. *Prendre un ris*, c'eſt plier la voile à une hauteur déterminée. *Prendre terre*, aborder à terre, &c.

PRIME-FLOT, le commencement du flux ou de la marée.

PROUE, pointe du vaiſſeau, la premiere qui s'avance dans la mer.

R.

RADE, eſpace de mer peu éloigné d'une côte où les vaiſſeaux peuvent mouiller & être à l'abri de certains vents, en attendant le vent favorable pour partir ou pour entrer dans le port.

RADOUBER, raccommoder un vaiſſeau, réparer ce qui manque à ſa charpente.

RAFFALES, bouffées ſubites de vent. Le vent ſouffle par *raffales* ou bouffées.

RALINGUES, cordes couſues en ourlet autour des voiles & des branles, pour en renforcer les bords.

RANGER la terre ou la côte, c'eſt paſſer auprès.

RECIF ou RESSIF, nom que l'on donne à une chaîne de rochers cachés ſous l'eau.

RELACHE, lieu où les vaiſſeaux mouillent pour ſe réparer ou prendre des rafraîchiſſemens.

RELEVEMENT, obſervations faites ſur le lieu où eſt un vaiſſeau relativement aux terres qui l'environnent.

RELEVER une terre ou un cap, c'eſt obſerver ſa poſition par rapport à celle du vaiſſeau.

REMORQUER, faire voguer un vaiſſeau à voiles à l'aide d'un bâtiment à rames qui le tire.

REMOUX, tournant d'eau qui ſe forme à la pouppe d'un vaiſſeau à meſure qu'il avance.

RESTER, la terre *reſte au ſud*, ou ſe trouve au ſud du lieu qu'occupe le vaiſſeau.

REVIRER de bord, changer la route ou la direction du vaiſſeau.

RIDER la voile, c'eſt l'accourcir par le haut avec des cordes qu'on nomme *rides*.

Ris, rangs d'œillets pratiqués dans la largeur des voiles pour en diminuer la hauteur au moyen de petites cordes qui y ſont paſſées. *Prendre un ris*, c'eſt accourcir la voile.

Rondir, tourner autour d'une côte qui va en s'arrondiſſant.

Roulis, balancement d'un vaiſſeau dans ſa largeur ou d'un bord à l'autre.

Rumb, ligne qui repréſente ſur la carte ou ſur la bouſſole l'un des 32 vents dans leſquels les marins diviſent le cercle horiſontal.

S.

Sabord, embraſures pratiquées dans le bordage d'un vaiſſeau pour pointer le canon.

Senault, barque longue à deux mâts, en uſage dans divers pays.

Sillage d'un vaiſſeau, c'eſt la trace de ſon cours.

Soute, le plus bas des étages de l'arriere d'un vaiſſeau, où l'on enferme les poudres & le biſcuit.

Suiver, enduire de ſuif la partie du vaiſſeau que l'eau baigne, pour la conſerver & diminuer le frottement.

Surjauler, entortiller. *Cable ſurjaulé*, eſt celui qui a fait pluſieurs tours autour d'une ancre mouillée.

T.

Tangage, balancement du vaiſſeau dans le ſens de ſa longueur. C'eſt l'oppoſé du roulis.

Tartane, barque à voiles & à deux mâts, en uſage ſur la méditerranée.

Tenir le vent, aller, naviguer au plus près du vent.

Tenue, accrochement de la patte de l'ancre. *Fond de bonne tenue*, lorſque l'ancre y mord bien.

TILLAC, platte forme où eſt la batterie. C'eſt auſſi le pont le plus élevé où ſe fait la manœuvre.

TONNEAU, poids de 2000 livres. On déſigne par ce nom ce qu'un navire eſt capable de porter.

TOUER un vaiſſeau, le faire avancer au moyen d'un ancre appellée *ancre de touë*, ou à force de bras avec la hanciere, ou à force de rames, après l'avoir attaché à la queue d'une chaloupe.

TRELINGAGE, corde à pluſieurs branches, deſtinée à affermir les branles dans les gros tems.

V.

VARIATION, déclinaiſon de l'aiguille aimantée vers l'eſt ou l'oueſt. Elle differe ſelon les parages.

VERGUE, piece de bois longue, arrondie, une fois plus groſſe dans le milieu que dans ſes bouts. Elle ſe poſe en croix ſur un mât, ſert à porter la voile, monte & deſcend au moyen des racages.

VIGIE, roche cachée ſous l'eau à peu de profondeur, & dangereuſe pour les vaiſſeaux.

VIRER, tourner, *virer de bord*, changer de route, *virer un ancre à pic*, ou perpendiculairement.

VOIE D'EAU, ouverture dans le bordage d'un navire, & qui donne entrée à l'eau de la mer.

Fin de l'Explication des Termes de Marine.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.

SECONDE PARTIE.

RPJCB

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PAR LA FRÉGATE DU ROI
LA BOUDEUSE
ET
LA FLUTE L'ÉTOILE,
EN 1766, 1767, 1768 & 1769.

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE.

SECONDE PARTIE.

A NEUCHATEL,
De l'Imprimerie de la Société Thypographique.

M. DCC. LXXIII.

RPJCB

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

SECONDE PARTIE,

Contenant depuis l'entrée dans la mer occidentale, juſqu'au retour en France.

Et nos jam *tertia* portat
Omnibus errantes terris & fluctibus æſtas. *Virg. Lib. I.*

CHAPITRE PREMIER.

Navigation depuis le détroit de Magellan juſqu'à l'arrivée à l'iſle Taiti ; découvertes qui la précedent.

DEPUIS notre entrée dans la mer occidentale, après quelques jours de vents variables de ſud-oueſt au nord-oueſt par l'oueſt, nous eumes promptement les vents de ſud & de ſud-ſud-eſt. Je ne m'étois

pas attendu à les trouver ſi-tôt ; les vents d'oueſt conduiſent ordinairement juſques par les 30 deg. & j'avois réſolu d'aller à l'iſle Juan Fernandès, pour tâcher d'y faire de bonnes obſervations aſtronomiques. Je voulois ainſi établir un point de départ aſſuré, pour traverſer cet océan immenſe, dont l'étendue eſt marquée différemment par les différens navigateurs. La rencontre accélérée des vents de ſud & de ſud-eſt me fit renoncer à cette relâche, laquelle eût alongé mon chemin.

Pendant les premiers jours je fis prendre du oueſt à la route autant qu'il fût poſſible, tant pour m'élever dans le vent, que pour m'éloigner de la côte, dont le giſſement n'eſt point tracé ſur les cartes d'une façon certaine. Toutefois, comme les vents furent toujours alors de la partie du oueſt, nous euſſions rencontré la terre, ſi la carte de Don George Juan & Don Antonio de Ulloa eût été juſte. Ces officiers Eſpagnols ont corrigé les anciennes cartes de l'Amérique ſeptentrionale ; ils font courir la côte depuis le *cap Corſe* juſqu'au *Chiloë* nord-eſt & ſud-oueſt, & cela d'après des conjectures que ſans doute ils ont cru fondées. Cette correction heureuſement en mérite une autre ; elle étoit peu conſolante pour les navigateurs qui, après avoir débouqué par le détroit, cherchent à revenir au nord avec des vents conſtamment variables du ſud-oueſt au nord-oueſt par l'oueſt. Le chevalier Narborough, après être ſorti du détroit de Magellan en 1669, ſuivit la côte du Chili, furetant les anſes & les crevaſſes juſqu'à la riviere de *Baldivia* dans laquelle il entra ; il dit en propres termes, que la route depuis le cap Deſiré juſqu'à Baldivia, eſt le nord 5 deg. eſt. Voilà qui eſt plus ſûr que l'aſſertion con-

jecturale de Don George & de Don Antonio. Si d'ailleurs elle eût été véritable, la route que nous fumes obligés de faire nous auroit, comme je l'ai dit, conduits sur la terre.

Lorsque nous fumes dans la mer Pacifique, je convins avec le commandant de l'Etoile, qu'afin de découvrir un plus grand espace de mers, il s'éloigneroit de moi dans le sud tous les matins à la distance que le tems permettroit, sans nous perdre de vue, que le soir nous nous rallierions, & qu'alors il se tiendroit dans nos eaux environ à une demi-lieue. Par ce moyen, si la Boudeuse eût rencontré la nuit quelque danger subit, l'Etoile étoit dans le cas de manœuvrer pour nous donner les secours que les circonstances auroient comportés. Cet ordre de marche a été suivi pendant tout le voyage.

Le 30 janvier, un matelot tomba à la mer; nos efforts lui furent inutiles, & jamais nous ne pumes le sauver : il ventoit grand frais, & la mer étoit très-grosse.

Je dirigeai ma route pour reconnoître la terre que David, flibustier Anglois, vit en 1686, sur le parallele de 27 à 28 deg. sud, & qu'en 1722 Roggewin Hollandois chercha vainement. J'en continuai la recherche jusqu'au 17 février. J'avois passé le 14 sur cette terre, suivant la carte de M. Bellin. Je ne voulus point poursuivre la recherche de l'isle *de Pâques*, sa latitude n'étant point marquée d'une façon positive. Plusieurs géographes s'accordent à la placer par le parallele de 27 à 28 deg. sud; M. Buache seul la met par le 31e. Toutefois dans la journée du 14, étant par 27 deg. 7 min. de latitude observée, & par 104 deg. 12 min. de longitude occidentale estimée, nous vimes deux oiseaux assez semblables à des équerrets, espece qui ne s'éloigne

pas ordinairement à plus de ſoixante ou quatre-vingts lieues de terre ; nous vimes auſſi un paquet de ces herbes vertes qui s'attachent à la carene des navires, & ces rencontres me firent continuer la même route juſqu'au 17. Je penſe au reſte d'après le récit de David, que la terre qu'il dit avoir vue, n'eſt autre que les iſles *Saint-Ambroiſe & Saint-Felix*, qui ſont à deux cents lieues de la côte du Chili.

Depuis le 23 février juſqu'au trois mars, nous eumes avec des calmes & de la pluie, des vents d'oueſt conſtamment variables du ſud-oueſt au nord-oueſt ; chaque jour un peu avant ou après midi nous avions à eſſuyer des grains accompagnés de tonnerre. D'où nous venoit cette étrange nuaiſon ſous le tropique & dans cet océan renommé, plus que toutes les autres mers, par l'uniformité & la fraîcheur des vents aliſés de l'eſt au ſud-eſt, que l'on dit y régner toute l'année ? Nous ſerons plus d'une fois dans le cas de faire la même queſtion.

Dans le courant du mois de février, M. Verron me communiqua quatre réſultats d'obſervations pour déterminer notre longitude. Les premieres rapportées au midi du 6, ne différoient avec mon eſtime que de 31 min. dont j'étois à l'oueſt de ſon obſervé ; les ſecondes réduites au midi du 11, différoient de ma longitude eſtimée de 37 min. 45 ſec. dont j'étois plus eſt que lui, par les troiſiemes obſervations réduites au 22 à midi, j'étois plus eſt que lui de 42 min. 30 ſec. ; j'avois 1 deg. 25 min. de différence occidentale avec la longitude déterminée par les obſervations du 27. C'eſt alors que nous éprouvions une ſuite de calmes & de vents contraires. Le thermometre, juſqu'à ce que nous fuſſions ſous le parallele, de 45 deg., varia de 5 à 8 deg. au-

dessus de la congélation ; il monta ensuite successivement ; & lorsque nous courumes sur les paralleles de 27 à 24, il varioit de 17 à 19 deg.

Il y eût sur la frégate, dès que nous fumes sortis du détroit, des maux de gorge presque épidémiques. Comme on les attribuoit aux eaux neigeuses du détroit, je fis mettre tous les jours dans le charnier une pinte de vinaigre & des boulets rouges. Heureusement ces maux de gorge céderent aux plus simples remedes, & à la fin de février aucun homme n'étoit encore sur les cadres. Nous avions seulement quatre matelots tachés du scorbut. On eut dans ce tems une pêche abondante de bonites & de grandes oreilles ; pendant huit ou dix jours on en prit assez pour en donner un repas aux deux équipages. p. 172

Nous courumes pendant le mois de mars le parallele des premieres terres & isles qui sont marquées sur la carte de M. Bellin sous le nom d'*isles de Quiros*. Le 21 nous primes un thon, dans l'estomac duquel on trouva, non encore digérés, quelques petits poissons dont les especes ne s'éloignent jamais des côtes. C'étoit un indice du voisinage de quelques terres. Effectivement, le 22 à six heures du matin, on eut en même-tems connoissance & de quatre islots dans le sud-sud-est 5 deg. est, & d'une petite isle qui nous restoit à quatre lieues dans l'oueſt. Je nommai les quatre islots *les quatre Facardins* ; & comme ils étoient trop au vent, je fis courir sur la petite isle qui étoit devant nous. A mesure que nous l'approchames nous découvrimes qu'elle est bordée d'une plage de sable très-unie, & que tout l'intérieur étoit couvert de bois touffus, au-dessus desquels s'élevoient les tiges fécondes des cocotiers. La mer brisoit assez

au large au nord & au ſud, & une groſſe lame qui battoit la côte de l'eſt, nous défendoit l'accès de l'iſle dans cette partie. Cependant la verdure charmoit nos yeux, & les cocotiers noús offroient par-tout leurs fruits & leur ombre ſur un gazon émaillé de fleurs; des milliers d'oiſeaux voltigeoient autour du rivage, & ſembloient annoncer une côte poiſſonneuſe; on ſoupiroit après la deſcente. Nous crumes qu'elle ſeroit plus facile dans la partie occidentale, & nous ſuivimes la côte à la diſtance d'environ deux milles. Par-tout nous vimes la mer briſer avec la même force, ſans une ſeule anſe, ſans la moindre *crique* qui pût ſervir d'abri & rompre la lame. Perdant ainſi toute eſpérance de pouvoir y débarquer, à moins d'un riſque évident de briſer les bateaux, nous remettions le cap en route, lorſqu'on cria qu'on voyoit deux ou trois hommes accourir au bord de la mer. Nous n'euſſions jamais penſé qu'une iſle auſſi petite pût être habitée, & ma premiere idée fut que ſans doute quelques Européens y avoient fait naufrage. J'ordonnai auſſi-tôt de mettre *en panne*, déterminé à tenter tout pour les ſauver. Ces hommes étoient rentrés dans le bois; bientôt après ils en ſortirent au nombre de quinze ou vingt, & s'avancerent à grands pas; ils étoient nuds, & portoient de fort longues piques, qu'ils vinrent agiter vis-à-vis les vaiſſeaux avec des démonſtrations de menaces; après cette parade, ils ſe retirerent ſous les arbres, où on diſtingua des cabanes avec les longues vues. Ces hommes nous parurent fort grands, & d'une couleur bronzée. Qui me dira comment ils ont été tranſportés juſqu'ici, quelle communication les lie à la chaine des autres êtres, & ce qu'ils deviennent en ſe multipliant ſur une iſle qui n'a

pas plus d'une lieue de diamettre ? Je l'ai nommée *l'iſle des Lanciers*. Etant à moins d'une lieue dans le nord-eſt de cette iſle je fis ſignal à l'Etoile de ſonder ; elle fila 200 braſſes de ligne ſans trouver de fond.

Depuis ce jour nous diminuames de voiles dans la nuit, craignant de rencontrer tout d'un coup quelques-unes de ces terres baſſes, dont les approches ſont ſi dangereuſes. Nous fumes obligés de *reſter en travers* une partie de la nuit du 22 au 23, le tems s'étant mis à l'orage avec grand vent, de la pluie & du tonnerre. Au point du jour nous vimes une terre qui s'étendoit par rapport à nous depuis le nord-eſt-quart-nord juſqu'au nord-nord-oueſt. Nous courumes deſſus, & à huit heures nous étions environ à trois lieues de ſa pointe orientale. Alors quoiqu'il regnât une eſpece de brume, nous apperçumes des briſans le long de cette côte, qui paroiſſoit très-baſſe, & couvertes d'arbres. Nous revirames donc au large, en attendant qu'un ciel plus clair nous permit de nous rapprocher de la terre avec moins de riſque ; c'eſt ce que nous pumes faire vers les dix heures. Parvenus à une lieue de l'iſle, nous la prolongeames, cherchant à découvrir un endroit propre au débarquement ; nous n'avions pas de fond avec une ligne de 120 braſſes. Une barre, ſur laquelle la mer briſoit avec furie, bordoit toute la côte, & bientôt nous reconnumes que cette iſle n'étoit formée que par deux langues de terres fort étroites, qui ſe rejoignent dans la partie du nord-oueſt, & qui laiſſent une ouverture au ſud-eſt entre leurs pointes. Le milieu de cette iſle eſt ainſi occupé par la mer dans toute ſa longueur, qui eſt de dix à douze lieues ſud-eſt & nord-oueſt ; en ſorte que la terre préſente

un eſpece de fer à cheval très-alongé, dont l'ouverture eſt au ſud-eſt.

Les deux langues de terres ont ſi peu de largeur, que nous appercevions la mer au-delà de celle du nord. Elles ne paroiſſent être compoſées que par des dunes de ſable, entre-coupées de terreins bas, dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées ſont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très touffus. Nous apperçumes après midi des pirogues qui naviguoient dans l'eſpece de lac que cette iſle embraſſe, les unes à la voile, les autres avec des pagayes. Les ſauvages qui les conduiſoient étoient nuds. Le ſoir nous vimes un aſſez grand nombre d'inſulaires diſperſés le long de la côte. Ils nous parurent avoir auſſi à la main de ces longues lances dont nous menaçoient les habitans de la premiere iſle; nous n'avions encore trouvé aucun lieu où nos canots puſſent aborder. Par-tout la mer écumoit avec une égale force. La nuit ſuſpendit nos recherches; nous la paſſâmes à *louvoyer* ſous les huniers, & n'ayant découvert le 24 au matin aucun lieu d'abordage, nous pourſuivimes notre route, & renonçames à cette iſle inacceſſible, que je nommai, à cauſe de ſa forme, *l'iſle de la Harpe*. Au reſte, cette terre ſi extraordinaire eſt-elle naiſſante, eſt-elle en ruine? Comment eſt-elle peuplée? Ses habitans nous ont ſemblé grands & bien proportionnés. J'admire leur courage, s'ils vivent ſans inquiétude ſur ces bandes de ſable, qu'un ouragan peut d'un moment à l'autre enſévelir dans les eaux.

Le même jour, à cinq heures du ſoir, on apperçut une nouvelle terre à la diſtance de ſept à huit lieues; l'incertitude de ſa poſition, le tems inconſtant par grains & orages, & l'obſcurité

nous forcerent de paſſer la nuit *ſur les bords*. Le 25 au matin nous accoſtames la terre, que nous reconnumes être encore une iſle très-baſſe, laquelle s'étendoit du ſud-eſt au nord-oueſt, dans une étendue d'environ vingt-quatre milles. Juſqu'au 27 nous continuames à naviguer au milieu d'iſles baſſes, & en partie noyées, dont nous examinames encore quatre, toutes de la méme nature, toutes inabordables, & qui ne méritoient pas que nous perdiſſions notre tems à les viſiter. J'ai nommé *l'archipel dangereux* cet amas d'iſles dont nous avons vu onze, & qui ſont probablement en plus grand nombre. La navigation eſt extrêmement périlleuſe au milieu de ces terres baſſes, hériſſées de briſans, & ſemées d'écueils, où il convient d'uſer, la nuit ſur-tout, des plus grandes précautions.

Je me déterminai à faire reprendre du ſud à la route, afin de ſortir de ces parages dangereux. Effectivement, dès le 28 nous ceſſames de voir des terres. Quiros a le premier découvert en 1606 la partie méridionale de cette chaîne d'iſles qui s'étend ſur l'oueſt-nord-oueſt, & dans laquelle l'amiral Roggewin s'eſt trouvé engagé en 1722 vers le quinzieme parallele; il la nomma *le Labyrinthe*. Je ne ſais au reſte ſur quel fondement s'appuient nos géographes, lorſqu'ils tracent à la ſuite de ces iſles un commencement de côte, vue, diſent-ils, par Quiros, & auquel ils donnent ſoixante-dix lieues de continuité. Tout ce qu'on peut inférer du journal de ce navigateur, c'eſt que la premiere terre à laquelle il aborda après ſon départ du Pérou, avoit plus de huit lieues d'étendue. Mais, loin de la repréſenter comme une côte conſidérable, il dit que les Sauvages qui l'habitoient, lui firent entendre qu'il trouveroit des grandes terres ſur ſa route. S'il

en exiſtoit ici une conſidérable, nous ne pouvions manquer de la rencontrer, puiſque la plus petite latitude à laquelle nous ſoyions juſqu'à préſent parvenus, a été 17 deg. 40 min., latitude que Quiros obſerva ſur cette côte, dont il a plu aux géographes de faire un grand pays.

Je tombe d'accord que l'on conçoit difficilement un ſi grand nombre d'iſles baſſes & de terres preſque noyées, ſans ſuppoſer un continent qui en ſoit voiſin. Mais la géographie eſt une ſcience de fait; on n'y peut rien donner dans ſon cabinet à l'eſprit de ſyſtême, ſans riſquer les plus grandes erreurs, qui ſouvent enſuite ne ſe corrigent qu'aux dépens des navigateurs.

M. Verron dans le mois de mars me donna trois obſervations de longitude. Les premieres faites avec l'octant de M. Haldey, rapportées au 3 à midi, ne différoient avec mon eſtime que de 21 min. 30 ſec. dont j'étois plus oueſt que la longitude obſervée. Les ſecondes faites avec le mégametre, & réduites au midi du 10, différoient conſidérablement avec mon eſtime, ma longitude eſtimée étant plus occidentale de 3 deg. 6 min. que l'obſervée; au contraire, par le réſultat des troiſiemes obſervations faites le 27 avec l'octant, mon eſtime s'accordoit avec les obſervations à 39 min. 15 ſec. près, dont il me faiſoit plus eſt que les obſervations. On remarquera que depuis la ſortie du détroit de Magellan, j'ai toujours ſuivi la longitude de mon point de départ, ſans y faire aucune correction, ni me ſervir des obſervations.

Le thermometre dans ce mois a été conſtamment de 19 à 20 deg. même entre les terres. A la fin du mois nous avons eu cinq jours de vent d'oueſt avec des grains & des orages qui ſe ſuc-

cédoient preſque ſans interruption. La pluie fut continuelle, auſſi le ſcorbut ſe déclara-t-il ſur huit ou dix matelots. L'humidité eſt un des principes les plus actifs de cette maladie. On leur donnoit tous les jours à chacun une peinte de limonade faite avec la poudre de *faciot*, & nous avons eu dans ce voyage les plus grandes obligations à cette poudre. J'avois auſſi commencé le 3 mars à me ſervir de la cucurbite de M. Poiſſonnier, & nous avons continué juſqu'à la *Nouvelle Bretagne* à employer l'eau ainſi deſſalée pour la ſoupe, la cuiſſon de la viande & celle des légumes. Le ſupplément d'eau qu'elle nous procuroit nous a été de la plus grande reſſource dans cette longue traverſée. On allumoit le feu à cinq heures du ſoir, & on l'éteignoit à cinq ou ſix heures du matin, & chaque nuit nous faiſions plus d'une barique d'eau. Au reſte, pour ménager l'eau douce, nous avons toujours pétri le pain avec de l'eau ſalée.

Le 2 avril à dix heures du matin, nous apperçumes dans le nord-nord-eſt une montagne haute & fort eſcarpée qui nous parut iſolée; je la nommai *le Boudoir*, ou *le pic de la Boudeuſe*. Nous courions au nord pour la reconnoître; lorſque nous eumes la vue d'une autre terre dans l'oueſt-quart-nord-oueſt, dont la côte non moins élevée offroit à nos yeux une étendue indéterminée. Nous avions le plus urgent beſoin d'une relâche qui nous procurât du bois & des rafraîchiſſemens, & on ſe flattoit de les trouver ſur cette terre. Il fit preſque calme tout le jour. La briſe ſe leva le ſoir, & nous courumes ſur la terre juſqu'à deux heures du matin que nous remimes pendant trois heures le bord au large. Le ſoleil ſe leva enveloppé de nuages & de brume; & ce ne fut qu'à neuf heures du matin que nous re-

vimes la terre dont la pointe méridionale nous reſtoit à l'oueſt-quart-nord-oueſt, on n'appercevoit plus le pic de la Boudeuſe que du haut des mâts. Les vents ſouffloient du nord au nord-nord-eſt, & nous tinmes le plus près pour attérer au vent de l'iſle. En approchant, nous apperçumes au-delà de ſa pointe du nord, une autre terre éloignée plus ſeptentrionale encore, ſans que nous puſſions alors diſtinguer ſi elle tenoit à la premiere iſle, ou ſi elle en formoit une ſeconde.

Pendant la nuit du 3 au 4, nous louvoyames pour nous élever dans le nord. Des feux que nous vimes, avec joie, briller de toutes parts ſur la côte, nous apprirent qu'elle étoit habitée. Le 4 au lever de l'aurore, nous reconnumes que les deux terres qui la veille nous avoient paru ſéparées, étoient unie enſemble par une terre plus baſſe qui ſe courboit en arc, & formoit une baie ouverte au nord-eſt. Nous courions à pleines voiles vers la terre préſentant au vent de cette baie, lorſque nous apperçumes une pirogue qui venoit du large & voguoit vers la côte, ſe ſervant de ſa voile & de ſes pagayes. Elle nous paſſa de l'avant, & ſe joignit à une infinité d'autres qui de toutes les parties de l'iſle accouroient au devant de nous. L'une d'elles précédoit les autres; elle étoit conduite par douze hommes nuds qui nous préſenterent des branches de bananiers, & leurs démonſtrations atteſtoient que c'étoit là le rameau d'olivier. Nous leur répondimes par tous les ſignes d'amitié dont nous pumes nous aviſer; alors ils accoſterent le navire, & l'un d'eux, remarquable par ſon énorme chevelure hériſſée en rayons, nous offrit avec ſon rameau de paix un petit cochon & un *régime* de bananes. Nous acceptames ſon préſent qu'il attacha à une corde qu'on

qu'on lui jetta ; nous lui donnames des bonnets & des mouchoirs, & ces premiers préſens furent le gage de notre alliance avec ce peuple.

Bientôt plus de cent pirogues de grandeurs différentes, & toutes à balancier, environnerent les deux vaiſſeaux. Elles étoient chargées de cocos, de bananes, & d'autres fruits du pays. L'échange de ce fruit délicieux pour nous, contre toutes ſortes de bagatelles, ſe fit avec bonne foi, mais ſans qu'aucun des inſulaires voulût monter à bord. Il falloit entrer dans leurs pirogues, ou montrer de loin les objets d'échanges ; lorſqu'on étoit d'accord, on leur envoyoit au bout d'une corde un panier ou un filet ; ils y mettoient leurs effets & nous les nôtres, donnant ou recevant indifféremment avant que d'avoir donné ou reçu, avec une bonne foi qui nous fit bien augurer de leur caractere. D'ailleurs nous ne vimes aucune eſpece d'armes dans leurs pirogues, où il n'y avoit point de femmes dans cette premiere entrevue. Les pirogues reſterent le long des navires juſqu'à ce que les approches de la nuit nous firent retirer au large ; toutes alors ſe retirerent.

Nous tâchames dans la nuit de nous élever au nord, n'écartant jamais la terre de plus de trois lieues. Tout le rivage fut juſqu'à près de minuit, ainſi qu'il l'avoit été la nuit précédente, garni de petits feux à peu de diſtance les uns des autres ; on eût dit que c'étoit une illumination faite à deſſein, & nous l'accompagnames de pluſieurs fuſées tirées des deux vaiſſeaux.

La journée du 5 ſe paſſa à louvoyer, afin de gagner au vent de l'iſle, & à faire ſonder

par les bateaux, pour trouver un mouillage. L'aſpect de cette côte élevée en amphithéatre, nous offroit le plus riant ſpectacle. Quoique les montagnes y ſoient d'une grande hauteur, le rocher n'y montre nulle part ſon aride nudité : tout y eſt couvert de bois. A peine en crumes - nous nos yeux, lorſque nous découvrimes un pic chargé d'arbres juſqu'à ſa cime iſolée qui s'élevoit au niveau des montagnes dans l'intérieur de la partie méridionale de l'iſle. Il ne paroiſſoit pas avoir plus de trente toiſes de diametre, & il diminuoit de groſſeur en montant ; on l'eût pris de loin pour une pyramide d'une hauteur immenſe, que la main d'un décorateur habile auroit parée de guirlandes de feuillages. Les terreins moins élevés ſont entrecoupés de prairies & de boſquets, & dans toute l'étendue de la côte, il regne ſur les bords de la mer, au pied du pays haut, une liſiere de terre baſſe & unie, couverte de plantations. C'eſt là qu'au milieu des bananiers, des cocotiers & d'autres arbres chargés de fruits, nous appercevions les maiſons des inſulaires.

Comme nous prolongions la côte, nos yeux furent frappés de la vue d'une belle caſcade qui s'élançoit du haut des montagnes, & précipitoit à la mer ſes eaux écumantes. Un village étoit bâti au pied, & la côte y paroiſſoit ſans briſans. Nous deſirions tous de pouvoir mouiller à portée de ce beau lieu; ſans ceſſe on ſondoit des navires, & nos bateaux ſondoient juſqu'à terre ; on ne trouva dans cette partie qu'un platier de roches, & il fallut ſe réſoudre à chercher ailleurs un mouillage.

Les pirogues étoient revenues aux navires dès le lever du ſoleil, & toute la journée on

fit des échanges. Il s'ouvrit même de nouvelles branches de commerce ; outre les fruits de l'eſpece de ceux apportés la veille, & quelques autres rafraîchiſſemens, tels que poules & pigeons, les inſulaires apporterent avec eux toutes ſortes d'inſtrumens pour la pêche, des herminettes de pierre, des étoffes ſingulieres, des coquilles, &c. Ils demandoient en échange du fer & des pendans d'oreilles. Les trocs ſe firent comme la veille avec loyauté ; cette fois auſſi il vint dans les pirogues quelques femmes jolies & preſque nues. A bord de l'Étoile il monta un inſulaire qui y paſſa la nuit ſans témoigner aucune inquiétude.

Nous l'employames encore à louvoyer, & le 6 au matin nous étions parvenus à l'extrêmité ſeptentrionale de l'iſle. Une ſeconde s'offrit à nous ; mais la vue de pluſieurs briſans qui paroiſſoient défendre le paſſage entre les deux iſles, me détermina à revenir ſur mes pas chercher un mouillage dans la premiere baie que nous avions vue le jour de nôtre atterage. Nos canots qui ſondoient en avant & en terre de nous, trouverent la côte du nord de la baie bordée par-tout à un quart de lieue du rivage, d'un récif qui découvre à baſſe mer. Cependant à une lieue de la pointe du nord, ils reconnurent dans le récif une coupure large de deux encablures au plus, dans laquelle il y avoit 30 à 35 braſſes d'eau, & en dedans une rade aſſez vaſte, où le fond varioit depuis neuf juſqu'à trente braſſes. Cette rade étoit bornée au ſud par un récif qui partant de terre, alloit ſe joindre à celui qui bordoit la côte. Nos canots avoient ſondé par-tout ſur un fond de ſable, & ils avoient reconnu pluſieurs petites

rivieres commodes pour l'aiguade. Sur le recif du côté du nord, il y a trois iſlots.

Ce rapport me décida à mouiller dans cette rade, & ſur le champ nous fimes route pour y entrer. Nous rangeames la pointe du récif de ſtribord en entrant, & dès que nous fumes en dedans, nous mouillames notre petite ancre ſur 34 braſſes, fond de ſable gris, coquillages & gravier, & nous étendimes auſſi-tôt une ancre à jet dans le nord-oueſt, pour y mouiller notre ancre d'affourche. L'étoile paſſa au vent à nous, & mouilla dans le nord à une encablure. Dès que nous fumes affourchés, nous amenames baſſes vergues & mâts de hune.

Struck yards & Top masts

A meſure que nous avions approché la terre, les inſulaires avoient environné les navires. L'affluence des pirogues fut ſi grande autour des vaiſſeaux, que nous eumes beaucoup de peine à nous amarrer au milieu de la foule & du bruit. Tous venoient en criant *tayo*, qui veut dire *ami*, & en nous donnant mille témoignages d'amitié; tous nous demandoient des clous & des pendans d'oreilles. Les pirogues étoient remplies de femmes qui ne le cedent pas pour l'agrément de la figure au plus grand nombre des Européennes, & qui, pour la beauté du corps, pourroient le diſputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étoient nues, car les hommes & les vieilles qui les accompagnoient, leur avoient ôté la pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries, où malgré leur naïveté, on découvroit quelque embarras; ſoit que la nature ait par-tout embelli le ſexe d'une timidité ingénue, ſoit que, même dans les pays où regne encore la franchiſe

de l'âge d'or, les femmes paroiſſent ne pas vouloir ce qu'elles deſirent le plus. Les hommes plus ſimples ou plus libres, s'énoncerent bientôt clairement. Ils nous preſſoient de choiſir une femme, de la ſuivre à terre, & leurs geſtes non équivoques démontroient la maniere dont il falloit faire connoiſſance avec elle. Je le demande; comment retenir au travail, au milieu d'un ſpectacle pareil, quatre cents François, jeunes, marins; & qui depuis ſix mois n'avoient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pumes prendre, il entra à bord une jeune fille qui vint ſur le gaillard d'arriere ſe placer à une des écoutilles qui ſont au-deſſus du cabeſtan; cette écoutille étoit ouverte pour donner de l'air à ceux qui viroient. La jeune fille laiſſa tomber négligemment une pagne qui la couvroit, & parut aux yeux de tous, telle que Vénus ſe fit voir au berger Phrygien. Elle en avoit la forme céleſte. Matelots & ſoldats s'empreſſoient pour parvenir à l'écoutille, & jamais cabeſtan ne fut viré avec une pareille activité.

Nos ſoins réuſſirent cependant à contenir ces hommes enſorcelés; le moins difficile n'avoit pas été de parvenir à ſe contenir ſoi-même. Un ſeul François, mon cuiſinier, qui, malgré les défenſes, avoit trouvé moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avoit choiſie; qu'il ſe vit entouré par une foule d'Indiens qui le deshabillerent dans un inſtant, & le mirent nud de la tête aux pieds. Il ſe crut perdu mille fois, ne ſachant où aboutiroient les exclamations de ce peuple qui examinoit en tumulte toutes les parties de ſon corps. Après l'avoir bien conſidéré, ils lui rendirent ſes habits,

remirent dans ſes poches ce qu'ils en avoient tiré, & firent approcher la fille, en le preſſant de contenter les deſirs qui l'avoient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Inſulaires ramenaſſent à bord le pauvre cuiſinier, qui me dit que j'aurois beau le réprimander, que je ne lui ferois jamais autant de peur qu'il venoit d'en avoir à terre.

CHAPITRE II.

Séjour dans l'iſle Taiti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent.

ON a vu les obſtacles qu'il avoit fallu vaincre pour parvenir à mouiller nos ancres ; lorſque nous fumes amarrés, je deſcendis à terre avec pluſieurs officiers, afin de reconnoître *l'aiguade*. Nous y fumes reçus par une foule immenſe d'hommes & de femmes qui ne ſe laſſoient point de nous conſidérer ; les plus hardis venoient nous toucher, ils écartoient même nos vêtemens, comme pour vérifier ſi nous étions abſolument faits comme eux ; aucun ne portoit d'armes, pas même de bâtons. Ils ne ſavoient comment exprimer leur joie de nous recevoir. Le chef de ce canton nous conduiſit dans ſa maiſon & nous y introduiſit. Il y avoit dedans cinq ou ſix femmes & un vieillard vénérable. Les femmes nous ſaluerent en portant la main ſur la poitrine, & criant pluſieurs fois *tayo*. Le vieillard étoit pere de notre hôte. Il n'avoit du grand âge que ce caractere reſpectable qu'impriment les ans ſur une belle figure. Sa tête ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout ſon corps nerveux & rempli ne montroit aucune ride, aucun ſigne de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'appercevoir à peine de notre arrivée ; il ſe retira même ſans répondre à nos carreſſes, ſans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curioſité ; fort éloigné de prendre part à l'eſpece d'extaſe que notre vue cauſoit à tout ce peuple, ſon air rêveur & ſou-

cieux ſembloit annoncer qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le ſein du repos, ne fuſſent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race.

On nous laiſſa la liberté de conſidérer l'intérieur de la maiſon. Elle n'avoit aucun meuble, aucun ornement qui la diſtinguât des caſes ordinaires, que ſa grandeur. Elle pouvoit avoir quatre-vingt pieds de long ſur vingt pieds de large. Nous y remarquames un cylindre d'oſier, long de trois ou quatre pieds, & garni de plumes noires, lequel étoit ſuſpendu au toit, & deux figures de bois que nous primes pour des idoles. L'une, c'étoit le Dieu, étoit debout contre un des piliers : la déeſſe étoit vis-à-vis inclinée le long du mur, qu'elle ſurpaſſoit en hauteur, & attachée aux roſeaux qui le forment. Ces figures mal-faites & ſans proportions, avoient environ trois pieds de haut, mais elles tenoient à un piedeſtal cylindrique, vuidé dans l'intérieur, & ſculpté à jour. Il étoit fait en forme de tour, & pouvoit avoir ſix à ſept pieds de hauteur, ſur environ un pied de diamettre ; le tout étoit d'un bois noir fort dur.

Le chef nous propoſa enſuite de nous aſſeoir ſur l'herbe au dehors de ſa maiſon, où il fit apporter des fruits, du poiſſon grillé & de l'eau ; pendant le repas, il envoya chercher quelques pieces d'étoffes, & deux grands colliers faits d'ozier & recouverts de plumes noires & de dents de requins. Leur forme ne reſſemble pas mal à celle de ces fraiſes immenſes qu'on portoit du tems de François I. Il en paſſa un au col du chevalier d'Oraiſon, l'autre au mien, & diſtribua les étoffes. Nous étions prêts à retourner à bord, lorſque le chevalier de Suzan-

net

net s'apperçut qu'il lui manquoit un piſtolet, qu'on avoit adroitement volé dans ſa poche. Nous le fimes entendre au chef qui, ſur le champ, voulut fouiller tous les gens qui nous environnoient; il en maltraita même quelques-uns. Nous arrêtames ſes recherches, en tâchant ſeulement de lui faire comprendre que l'auteur du vol pourroit être la victime de ſa frippon-nerie, & que ſon larcin lui donneroit la mort.

Le chef & tout le peuple nous accompagnerent juſqu'à nos bateaux. Prêts à y arriver, nous fumes arrêtés par un inſulaire d'une belle figure, qui, couché ſous un arbre, nous offrit de partager le gazon qui lui ſervoit de ſiege. Nous l'acceptames; cet homme alors ſe pencha vers nous, & d'un air tendre, aux accords d'une flûte dans laquelle un autre Indien ſouffloit avec le nez, il nous chanta lentement une chanſon, ſans doute anacréontique: ſcene charmante, & digne du pinceau de Boucher. Quatre inſulaires vinrent avec confiance ſouper & coucher à bord. Nous leur fimes entendre flûte, baſſe, violon, & nous leur donnames un feu d'artifice compoſé de fuſées & de ſerpenteaux. Ce ſpectacle leur cauſa une ſurpriſe mêlée d'effroi.

Le 7 au matin, le chef, dont le nom eſt *Ereti*, vint à bord. Il nous apporta un cochon, des poules & le piſtolet qui avoit été pris la veille chez lui. Cet acte de juſtice nous en donna bonne idée. Cependant nous fimes dans la matinée toutes nos diſpoſitions pour deſcendre à terre nos malades & nos pieces à l'eau, & les y laiſſer en établiſſant une garde pour leur ſûreté. Je deſcendis l'après-midi avec armes & bagages, & nous commençames à dreſſer le camp

ſur les bords d'une petite riviere où nous devions faire notre eau. Ereti vit la troupe ſous les armes, & les préparatifs du campement, ſans paroître d'abord ſurpris ni mécontent. Toutefois, quelques heures après, il vint à moi accompagné de ſon pere & des principaux du canton qui lui avoient fait des repréſentations à cet égard, & me fit entendre que notre ſéjour à terre leur déplaiſoit, que nous étions les maîtres d'y venir le jour tant que nous voudrions, mais qu'il falloit coucher la nuit à bord de nos vaiſſeaux. J'inſiſtai ſur l'établiſſement du camp, lui faiſant comprendre qu'il nous étoit néceſſaire pour faire de l'eau, du bois, & rendre plus facile les échanges entre les deux nations. Ils tinrent alors un ſecond conſeil, à l'iſſue duquel Ereti vint me demander ſi nous reſterions ici toujours, ou ſi nous comptions repartir, & dans quel tems. Je lui répondis que nous mettrions à la voile dans dix-huit jours, en ſigne duquel nombre je lui donnai dix-huit petites pierres; ſur cela, nouvelle conférence, à laquelle on me fit appeller. Un homme grave, & qui paroiſſoit avoir du poids dans le conſeil, vouloit réduire à neuf les jours de notre campement; j'inſiſtai pour le nombre que j'avois demandé, & enfin ils y conſentirent.

De ce moment la joie ſe rétablit; Ereti même nous offrit un hangard immenſe tout près de la riviere, ſous lequel étoient quelques pirogues qu'il en fit enlever ſur le champ. Nous dreſſames dans ce hangard les tentes pour nos ſcorbutiques, au nombre de trente-quatre, douze de *la Boudeuſe*, & vingt-deux de *l'Etoile*, & quelques autres néceſſaires au ſervice. La garde fut compoſée de trente ſoldats, & je fis auſſi

descendre des fusils pour armer les travailleurs & les malades. Je restai à terre la premiere nuit, qu'Ereti voulut aussi passer dans nos tentes. Il fit apporter son souper qu'il joignit au nôtre, chassa la foule qui entouroit le camp, & ne retint avec lui que cinq ou six de ses amis. Après souper, il demanda des fusées, & elles lui firent au moins autant de peur que de plaisir. Sur la fin de la nuit, il envoya chercher une de ses femmes qu'il fit coucher dans la tente de M. de Nassau. Elle étoit vieille & laide.

La journée suivante se passa à perfectionner notre camp. Le hangard étoit bien fait & parfaitement couvert d'une espece de natte. Nous n'y laissames qu'une issue, à laquelle nous mimes une barriere & un corps-de-garde. Ereti, ses femmes & ses amis avoient seuls la permission d'entrer; la foule se tenoit en dehors du hangard: un de nos gens, une baguette à la main, suffisoit pour la faire écarter. C'étoit là que les insulaires apportoient de toutes parts des fruits, des poules, des cochons, du poisson & des pieces de toile qu'ils échangeoient contre des clous, des outils, des perles fausses, des boutons & mille autres bagatelles qui étoient des trésors pour eux. Au reste, ils examinoient attentivement ce qui pouvoit nous plaire; ils virent que nous cueillions des plantes antiscorbutiques, & qu'on s'occupoit aussi à chercher des coquilles. Les femmes & les enfans ne tarderent pas à nous apporter à l'envi des paquets des mêmes plantes qu'ils nous avoient vu ramasser, & des paniers remplis de coquilles de toutes les especes. On payoit leurs peines à peu de frais.

Ce même jour je demandai au chef de m'indiquer du bois que je pusse couper. Le pays

bas où nous étions n'eſt couvert que d'arbres fruitiers & d'une eſpece de bois plein de gomme & de peu de conſiſtance ; le bois dur vient ſur les montagnes. Ereti me marqua les arbres que je pouvois couper, & m'indiqua même de quel côté il les falloit faire tomber en les abattant. Au reſte, les inſulaires nous aidoient beaucoup dans nos travaux ; nos ouvriers abattoient les arbres & les mettoient en bûches que les gens du pays tranſportoient aux bateaux ; ils aidoient de même à faire l'eau, empliſſant les pieces & les conduiſant aux chaloupes. On leur donnoit pour ſalaire des clous dont le nombre ſe proportionnoit au travail qu'ils avoient fait. La ſeule gêne qu'on eût, c'eſt qu'il falloit ſans ceſſe avoir l'œil à tout ce qu'on apportoit à terre, à ſes poches même ; car il n'y a point en Europe de plus adroits filoux que les gens de ce pays.

Cependant il ne ſemble pas que le vol ſoit ordinaire entre eux. Rien ne ferme dans leurs maiſons, tout y eſt à terre ou ſuſpendu, ſans ſerrure ni gardiens. Sans doute la curioſité pour des objets nouveaux excitoit en eux de violens deſirs, & d'ailleurs il y a par-tout de la canaille. On avoit volé les deux premieres nuits, malgré les ſentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jetté quelques pierres. Les voleurs ſe cachoient dans un marais couvert d'herbes & de roſeaux, qui s'étendoit derriere notre camp. On le nettoya en partie, & j'ordonnai à l'officier de garde, de faire tirer ſur les voleurs qui viendroient dorénavant. Ereti lui-même me dit de le faire, mais il eut grand ſoin de montrer pluſieurs fois où étoit ſa maiſon, en recommandant bien de tirer du côté oppoſé. J'envoyois auſſi tous les ſoirs trois de nos bateaux armés

de pierriers & d'eſpingoles ſe mouiller devant le camp.

Au vol près, tout ſe paſſoit de la maniere la plus aimable. Chaque jour nos gens ſe promenoient dans le pays ſans armes, ſeuls ou par petites bandes. On les invitoit à entrer dans les maiſons, on leur y donnoit à manger; mais ce n'eſt pas à une collation légere que ſe borne ici la civilité des maîtres de maiſon; ils leur offroient de jeunes filles; la caſe ſe rempliſſoit à l'inſtant d'une foule curieuſe d'hommes & de femmes qui faiſoient un cercle autour de l'hôte & de la jeune victime du devoir hoſpitalier; la terre ſe jonchoit de feuillage & de fleurs, & des muſiciens chantoient aux accords de la flûte une hymne de jouiſſance. Vénus eſt ici la déeſſe de l'hoſpitalité, ſon culte n'y admet point de myſteres, & chaque jouiſſance eſt une fête pour la nation. Ils étoient ſurpris de l'embarras qu'on témoignoit; nos mœurs ont proſcrit cette publicité. Toutefois je ne garantirois pas qu'aucun n'ait vaincu ſa répugnance, & ne ſe ſoit conformé aux uſages du pays.

J'ai pluſieurs fois été, moi ſecond ou troiſieme, me promener dans l'intérieur. Je me croyois tranſporté dans le jardin d'Eden; nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers & coupée de petites rivieres qui entretiennent une fraîcheur délicieuſe, ſans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des tréſors que la nature verſe à pleines mains ſur lui. Nous trouvions des troupes d'hommes & de femmes aſſiſes à l'ombre des vergers: tous nous ſaluoient avec amitié; ceux que nous rencontrions dans les chemins, ſe rangeoient à côté pour nous laiſſer paſſer; par-tout nous voyons

régner l'hoſpitalité, le repos, une joie douce & toutes les apparences du bonheur.

Je fis préſent au chef du canton où nous étions, d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles; c'étoit le denier de la veuve. Je lui propoſai auſſi de faire un jardin à notre maniere, & d'y ſemer différentes graines; propoſition qui fut reçue avec joie. En peu de tems Ereti fit préparer & entourer de paliſſades le terrein qu'avoient choiſi nos jardiniers. Je le fis bécher; ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien auſſi autour de leurs maiſons des eſpeces de potagers garnis de guiraumons, de patates, d'ignames & d'autres racines. Nous leur avons ſemé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potageres de toute eſpece. Nous avons lieu de croire que ces plantations ſeront bien ſoignées; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'accoutumeroit facilement à tirer parti du ſol le plus fertile de l'univers.

Les premiers jours de notre arrivée j'eus la viſite du chef d'un canton voiſin, qui vint à bord avec un préſent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Ce ſeigneur, nommé *Toutaa*, eſt d'une belle figure & d'une taille extraordinaire. Il étoit accompagné de quelques-uns de ſes parens, preſque tous hommes de ſix pieds. Je leur fis préſent de clous, d'outils, de perles fauſſes & d'étoffes de ſoie. Il fallut lui rendre ſa viſite chez lui, nous fumes bien accueillis, & l'honnête Toutaa m'offrit une de ſes femmes fort jeune & aſſez jolie. L'aſſemblée étoit nombreuſe, & les muſiciens avoient déja entonné les chants de l'hymenée. Telle eſt la maniere de recevoir les viſites de cérémonie.

Le 10 il y eut un insulaire tué, & les gens du pays vinrent se plaindre de ce meurtre. J'envoyai à la maison où avoit été porté le cadavre; on vit effectivement que l'homme avoit été tué d'un coup de feu. Cependant on ne laissoit sortir aucun de nos gens, avec des armes à feu, ni des vaisseaux ni de l'enceinte du camp. Je fis sans succès les plus exactes perquisitions pour connoître l'auteur de cet insame assassinat. Les insulaires crurent sans doute que leur compatriote avoit eu tort; car ils continuerent à venir à notre quartier avec leur confiance accoutumée. On me rapporta cependant qu'on avoit vu beaucoup de gens emporter leurs effets à la montagne, & que même la maison d'Ereti étoit toute démeublée. Je lui fis de nouveaux présens, & ce bon chef continua à nous témoigner la plus sincere amitié.

Cependant je pressois nos travaux de tous les genres; car, encore que cette relâche fût excellente pour nos besoins, je savois que nous étions mal mouillés. En effet, quoique nos cables, pomoyés presque tous les jours, n'eussent pas encore paru rayés, nous avions découvert que le fond étoit semé de gros corail, & d'ailleurs, en cas d'un grand vent du large, nous n'avions pas de *chasse*. La nécessité avoit forcé de prendre ce mouillage sans nous laisser la liberté du choix, & bientôt nous eumes la preuve que nos inquiétudes n'étoient que trop fondées.

Le 12 à cinq heures du matin, les vents étant venus au sud, notre cable du sud-est & le grelin d'une ancre à jet, que nous avions par précaution alongé dans l'est-sud-est, furent coupés sur le fond. Nous mouillames aussi-tôt notre grande ancre; mais, avant qu'elle eût

pris fond, la frégate vint à l'appel de l'ancre du nord-oueſt, & nous tombames ſur l'Etoile que nous abordames à bas-bord. Nous virames ſur notre ancre, & l'Etoile fila rapidement, de maniere que nous fumes ſéparés avant que d'avoir ſouffert aucune avarie. La flûte nous envoya alors le bout d'un grelin qu'elle avoit alongé dans l'eſt, ſur lequel nous virames pour nous écarter d'elle davantage. Nous relevames enſuite notre grande ancre, & rembarquames le grelin & le cable coupés ſur le fond. Celui-ci l'avoit été à 30 braſſes de l'entalingure; nous le changeames bout pour bout, & l'entalinguames ſur une ancre de rechange de deux mille ſept cents que l'Etoile avoit dans ſa cale, & que nous envoyames chercher. Notre ancre du ſud-oueſt mouillé ſans orin à cauſe du grand fond, étoit perdue, & nous tâchames inutilement de ſauver l'ancre à jet, dont la bouée avoit coulé, & qu'il fut impoſſible de draguer. Nous guindames auſſitôt notre petit mât de hune & la vergue de mizaine, afin de pouvoir appareiller dès que le vent le permettroit.

L'après-midi il calma, & paſſa à l'eſt. Nous alongeames alors dans le ſud-eſt une ancre à jet & l'ancre reçue de l'Etoile, & j'envoyai un bateau ſonder dans le nord, afin de ſavoir s'il n'y auroit pas un paſſage; ce qui nous eut mis à portée de ſortir preſque de tout vent. Un malheur n'arrive jamais ſeul : comme nous étions tous occupés d'un travail auquel étoit attaché notre ſalut, on vint m'avertir qu'il y avoit eu trois inſulaires tués ou bleſſés dans leurs caſes à coups de baïonnettes, que l'alarme étoit répandue dans le pays, que les vieillards, les femmes & les enfans fuyoient vers les montagnes, emportant leur bagage & juſqu'aux cadavres des

morts, & que peut-être allions-nous avoir ſur les bras une armée de ces hommes furieux. Telle étoit donc notre poſition, de craindre la guerre à terre, au même inſtant où les deux navires étoient dans le cas d'y être jettés. Je deſcendis au camp, & en préſence du chef je fis mettre aux fers quatre ſoldats ſoupçonnés d'être les auteurs du forfait ; ce procédé parut les contenter.

Je paſſai une partie de la nuit à terre, où je renforçai les gardes, dans la crainte que les inſulaires ne vouluſſent venger leurs compatriotes. Nous occupions un poſte excellent entre deux rivieres diſtantes l'une de l'autre d'un quart de lieue au plus ; le front du camp étoit couvert par un marais, le reſte étoit la mer, dont aſſurément nous étions les maîtres. Nous avions beau jeu pour défendre ce poſte contre toutes les forces de l'iſle réunies ; mais heureuſement, à quelques alertes près, occaſionnées par des filoux, la nuit fut tranquille au camp.

Ce n'étoit pas de ce côté où mes inquiétudes étoient les plus vives. La crainte de perdre les vaiſſeaux à la côte nous donnoit des alarmes infiniment plus cruelles. Dès dix heures du ſoir, les vents avoient beaucoup fraîchi de la partie de l'eſt, avec une groſſe houle, de la pluie, des orages, & toutes les apparences funeſtes qui augmentent l'horreur de ces lugubres ſituations. Vers deux heures du matin, il paſſa un grain qui chaſſoit les vaiſſeaux en côte : je me rendis à bord, le grain heureuſement ne dura pas ; & dès qu'il fut paſſé le vent vint de terre. L'aurore nous amena de nouveaux malheurs ; notre cable du nord-oueſt fut coupé ; le grelin que nous avoit cédé l'Etoile, & qui nous tenoit ſur ſon ancre à jet, eût le même ſort peu d'inſtans après ;

la frégate alors venant à l'appel de l'ancre & du grelin du ſud-eſt, ne ſe trouvoit pas à une encablure de la côte où la mer briſoit avec fureur. Plus le péril devenoit inſtant, plus les reſſources diminuoient; les deux ancres, dont les cables venoient d'être coupés, étoient perdues pour nous; leurs bouées avoient diſparu, ſoit qu'elles euſſent coulé, ſoit que les Indiens les euſſent enlevées dans la nuit. C'étoient déja quatre ancres de moins depuis vingt-quatre heures, & cependant il nous reſtoit encore des pertes à eſſuyer.

A dix heures du matin, le cable neuf que nous avions entalingué ſur l'ancre de deux mille ſept cents de l'Etoile, laquelle nous tenoit dans le ſud-eſt, fut coupé, & la frégate défendue par un ſeul grelin, commença à chaſſer en côte. Nous mouillames ſous barbe notre grande ancre, la ſeule qui nous reſta en mouillage; mais de quel ſecours nous pouvoit-elle être? Nous étions ſi près des briſans, que nous aurions été deſſus avant que d'avoir aſſez filé de cable pour que l'ancre pût bien prendre fond. Nous attendions à chaque inſtant le triſte dénouement de cette aventure, lorſqu'une briſe du ſud-oueſt nous donna l'eſpérance de pouvoir appareiller. Nos foqs furent bientôt hiſſés, le vaiſſeau commençoit à prendre de l'air, & nous travaillons à faire de la voile pour filer cable & grelin, & mettre dehors; mais les vents revinrent preſque auſſi tôt à l'eſt. Cet intervalle nous avoit toujours donné le tems de recevoir à bord le bout du grelin de la ſeconde ancre à jet de l'Etoile, qu'elle venoit d'alonger dans l'eſt, & qui nous ſauva pour le moment. Nous virames ſur les deux grelins, & nous nous relevames un peu de la côte. Nous envoyames alors notre chaloupe

à l'Etoile pour l'aider à s'amarrer ſolidement, ſes ancres étoient heureuſement mouillées ſur un fond moins perdu de corail que celui ſur lequel étoient tombées les nôtres. Lorſque cette opération fut faite, notre chaloupe alla lever par ſon orin l'ancre de deux mille ſept cents; nous entalinguames deſſus un autre cable, & nous l'alongeames dans le nord-eſt; nous relevames enſuite l'ancre à jet de l'Etoile que nous lui rendimes. Dans ces deux jours, M. de la Giraudais, commandant de cette flûte, a eu la plus grande part au ſalut de la frégate par les ſecours qu'il m'a donnés; c'eſt avec plaiſir que je paie ce tribut de reconnoiſſance à cet officier, déja mon compagnon dans mes autres voyages, & dont le zele égale les talens.

Cependant lorſque le jour étoit venu, aucun Indien ne s'étoit approché du camp, on n'avoit vu naviguer aucune pirogue, on avoit trouvé les maiſons voiſines abandonnées, tout le pays paroiſſoit un deſert. Le prince de Naſſau, lequel, avec quatre ou cinq hommes ſeulement, s'étoit éloigné davantage, dans le deſſein de rencontrer quelques inſulaires & de les raſſurer, en trouva un grand nombre avec Ereti, environ à une lieue du camp. Dès que ce chef eut reconnu M. de Naſſau, il vint à lui d'un air conſterné. Les femmes éplorées ſe jetterent à ſes genoux, elles lui baiſoient les mains en pleurant, & répétant pluſieurs fois: *Tayo, maté: vous êtes nos amis, & vous nous tuez.* A force de careſſes & d'amitié, il parvint à les ramener. Je vis du bord une foule de peuple accourir au quartier: des poules, des cocos, des régimes de bananes embelliſſoient la marche, & promettoient la paix. Je deſcendis auſſi-tôt avec un aſſortiment d'étoffes de ſoie & des outils de toute eſpece; je les

distribuai aux chefs, en leur témoignant ma douleur du désastre arrivé la veille, & les assurant qu'il seroit puni. Les bons insulaires me comblerent de caresses; le peuple applaudit à la réunion, & en peu de tems la foule ordinaire & les filoux revinrent à notre quartier, qui ne ressembloit pas mal à une foire. Ils apporterent ce jour & le suivant, plus de rafraîchissemens que jamais. Ils demanderent aussi qu'on tirât devant eux quelques coups de fusil; ce qui leur fit grand peur, tous les animaux tirés ayant été tués roides.

Le canot que j'avois envoyé pour reconnoître le côté du nord, étoit revenu avec la bonne nouvelle qu'il y avoit trouvé un très-beau passage. Il étoit alors trop tard pour en profiter ce même jour, la nuit s'avançoit. Heureusement elle fut tranquille à terre & à la mer. Le 14 au matin, les vents étant à l'est, j'ordonnai à l'Etoile, qui avoit son eau faite & tout son monde à bord, d'appareiller & de sortir par la nouvelle passe du nord. Nous ne pouvions mettre à la voile par cette passe qu'après la flûte mouillée au nord de nous. A onze heures elle appareilla sur une haussiere portée sur nous, je gardai sa chaloupe & ses deux petites ancres; je pris aussi à bord, dès qu'elle fut sous voiles, le bout du cable de son ancre du sud-est mouillée en bon fond. Nous levames alors notre grande ancre, alongeames les deux ancres à jet, & par ce moyen nous restames sur deux grosses ancres & trois petites. A deux heures après midi nous eumes la satisfaction de découvrir l'Etoile en dehors de tous les récifs. Notre situation dès ce moment devenoit moins terrible; nous venions au moins de nous assurer le retour dans notre patrie, en mettant un de nos navires à

l'abri des accidens. Lorſque M. de la Giraudais fut au large, il me renvoya ſon canot avec M. Lavari-le-roi, qui avoit été chargé de reconnoître la paſſe.

Nous travaillames tout le jour & une partie de la nuit à finir notre eau, à déblayer l'hôpital & le camp. J'enfouis près du hangard un acte de priſe de poſſeſſion inſcrite ſur une planche de chêne, avec une bouteille bien fermée & luttée, contenant le nom des officiers des deux navires. J'ai ſuivi cette même méthode pour toutes les terres découvertes dans le cours de ce voyage. Il étoit deux heures du matin avant que tout fût à bord; la nuit fut aſſez orageuſe pour nous cauſer encore de l'inquiétude, malgré la quantité d'ancres que nous avions à la mer.

Le 15, à ſix heures du matin, les vents étant de terre & le ciel à l'orage, nous levames notre ancre, filames le cable de celle de l'Etoile, coupames un des grelins, & filames les deux autres, appareillant ſous la mizaine & les deux huniers pour ſortir par la paſſe de l'eſt. Nous laiſſames les deux chaloupes pour lever les ancres; & dès que nous fumes dehors, j'envoyai les deux canots armés aux ordres du chevalier de Suzannet, enſeigne de la marine, pour protéger le travail des chaloupes. Nous étions à un quart de lieue au large, & nous commencions à nous féliciter d'être heureuſement ſortis d'un mouillage qui nous avoit cauſé de ſi vives inquiétudes, lorſque, le vent ayant ceſſé tout d'un coup, la marée & une groſſe lame de l'eſt commencerent à nous entraîner ſur les récifs ſous le vent de la paſſe. Le pis-aller des naufrages qui nous avoient me-

veered away p. 38 foresail top sails

nacés juſqu'ici, avoit été de paſſer nos jours dans une iſle embellie de tous les dons de la nature, & de changer les douceurs de notre patrie contre une vie paiſible & exempte de ſoins. Mais ici le naufrage ſe préſentoit ſous un aſpect plus cruel; le vaiſſeau porté rapidement ſur les récifs, n'y eût pas réſiſté deux minutes à la violence de la mer, & quelques-uns des meilleurs nageurs euſſent à peine ſauvé leur vie. J'avois, dès le premier inſtant du danger, rappellé canots & chaloupes pour nous remorquer. Ils arriverent au moment où, n'étant pas à plus de cinquante toiſes du récif, notre ſituation paroiſſoit deſeſpérée, d'autant qu'il n'y avoit pas à mouiller. Une briſe de l'oueſt, qui s'éleva dans le même inſtant, nous rendit l'eſpérance: en effet, elle fraîchit peu à peu, & à neuf heures du matin nous étions abſolument hors de danger.

Je renvoyai ſur le champ les bateaux à la recherche des ancres, & je reſtai à louvoyer pour les attendre. L'après-midi nous rejoignimes l'Etoile. A cinq heures du ſoir notre chaloupe arriva ayant à bord la groſſe ancre & le cable de l'Etoile, qu'elle lui porta: notre canot, celui de l'Etoile & ſa chaloupe revinrent peu de tems après; celle-ci nous rapportoit notre ancre à jet & un grelin. Quant aux deux autres ancres à jet, l'approche de la nuit & la fatigue extrême des matelots ne permirent pas de les lever ce même jour. J'avois d'abord compté m'entretenir la nuit ſur les bords, & les envoyer chercher le lendemain; mais à minuit il s'éleva un grand frais de l'eſt-nord-eſt, qui me contraignit à embarquer les bateaux, & à faire de la voile pour me tirer de deſſus la

côte. Ainſi un mouillage de neuf jours nous a coûté ſix ancres ; perte que nous n'aurions pas eſſuyée, ſi nous euſſions été munis de quelques chaînes de fer. C'eſt une précaution que ne doivent jamais oublier tous les navigateurs deſtinés à de pareils voyages. N.B.

Maintenant que les navires ſont en ſûreté, arrêtons-nous un inſtant pour recevoir les adieux des inſulaires. Dès l'aube du jour, lorſqu'ils s'apperçurent que nous mettions à la voile, Ereti avoit ſauté ſeul dans la premiere pirogue qu'il avoit trouvée ſur le rivage, & s'etoit rendu à bord. En y arrivant, il nous embraſſa tous, il nous tenoit quelques inſtans entre ſes bras, verſant des larmes, & paroiſſant très-affecté de notre départ. Peu de tems après ſa grande pirogue vint à bord chargée de rafraîchiſſemens de toute eſpece ; ſes femmes étoient dedans, & avec elles ce même inſulaire, qui, le premier jour de notre attérage, étoit venu s'établir à bord de l'Etoile. Ereti fut le prendre par la main, & il me le préſenta, en me faiſant entendre que cet homme, dont le nom eſt *Aotourou*, vouloit nous ſuivre, & me priant d'y conſentir. Il le préſenta enſuite à tous les officiers, chacun en particulier, diſant que c'étoit ſon ami qu'il confioit à ſes amis, & il nous le recommanda avec les plus grandes marques d'intérêt. On fit encore à Ereti des préſens de toute eſpece, après quoi il prit congé de nous, & fut rejoindre ſes femmes, leſquelles ne ceſſerent de pleurer tout le tems que la pirogue fut le long du bord. Il y avoit auſſi dedans une jeune & jolie fille que l'inſulaire qui venoit avec nous fut embraſſer. Il lui donna trois perles qu'il avoit à ſes oreilles, la baiſa

encore une fois ; & malgré les larmes de cette jeune épouſe ou amante, il s'arracha de ſes bras & remonta dans le vaiſſeau. Nous quittames ainſi ce bon peuple, & je ne fus pas moins ſurpris du chagrin que leur cauſoit notre départ, que je l'avois été de leur confiance affectueuſe à notre arrivée.

CHAP.

CHAPITRE III.

Description de la nouvelle isle, mœurs & caractere de ses habitans.

Lucis habitamus opacis,
Riparumque toros & prata recentia rivis
Incolimus. *Virgil. Lib. VI.*

L'ISLE à laquelle on avoit d'abord donné le nom de *nouvelle Cythere*, reçoit de ses habitans celui de *Taiti*. Sa latitude à notre camp a été conclue de plusieurs hauteurs méridiennes du soleil observées à terre avec un quart de cercle. Sa position en longitude a été déterminée par onze observations de la lune, selon la méthode des angles horaires. M. Verron en avoit fait beaucoup d'autres à terre pendant quatre jours & quatre nuits, pour déterminer cette même longitude; mais le cahier où elles étoient écrites lui ayant été enlevé, il ne lui est resté que les dernieres observations faites la veille de notre départ. Il croit leur résultat moyen assez exact, quoique leurs extrêmes different entr'eux de 7 à 8 deg. La perte de nos ancres & tous les accidens que j'ai détaillés ci-dessus, nous ont fait abandonner cette relâche beaucoup plutôt que nous nous y étions attendus, & nous ont mis dans l'impossibilté d'en visiter les côtes. La partie du sud nous est absolument inconnue; celle que nous avons parcourue depuis la pointe du sud-est jusqu'à celle du nord-oueſt, me paroît avoir quinze à vingt lieues d'étendue, & le gissement

de ſes principales pointes eſt entre le nord-oueſt & l'oueſt-nord-oueſt.

Entre la pointe du ſud-eſt & un autre gros cap qui s'avance dans le nord, à ſept ou huit lieues de celle-ci, on voit une baie ouverte au nord-eſt, laquelle a trois ou quatre lieues de profondeur. Ses côtes s'abaiſſent inſenſiblement juſqu'au fond de la baie où elles ont peu d'élévation, & paroiſſent former le canton le plus beau de l'iſle & le plus habité. Il ſemble qu'on trouveroit aiſément pluſieurs bons mouillages dans cette baie. Le haſard nous ſervit mal dans la rencontre du nôtre. En entrant ici par la paſſe par laquelle eſt ſortie l'Etoile, M. de la Giraudais m'a aſſuré qu'entre les deux iſles les plus ſeptentrionales, il y avoit un mouillage fort sûr pour trente vaiſſeaux au moins, depuis 23 juſqu'à 12 & 10 braſſes, fond de ſable gris vaſeux, qu'il y avoit une lieue d'évitage, & jamais de mer. Le reſte de la côte eſt élevé, & elle ſemble en général être toute bordée par un récif inégalement couvert d'eau, & qui forme en quelques endroits de petits iſlots ſur leſquels les inſulaires entretiennent des feux pendant la nuit, pour la pêche & la ſûreté de leur navigation; quelques coupures donnent de diſtance en diſtance l'entrée en dedans du récif, mais il faut ſe méfier du fond. Le plomb n'amene jamais que du ſable gris; ce ſable recouvre de groſſes maſſes d'un corail dur & tranchant, capable de couper un cable dans une nuit, ainſi que nous l'a appris une funeſte expérience.

Au-delà de la pointe ſeptentrionale de cette baie, la côte ne forme aucune anſe, aucun cap remarquable. La pointe la plus occidentale eſt terminée par une terre baſſe, dans le nord-oueſt

de laquelle, environ à une lieue de distance, on voit une isle peu élevée qui s'étend deux ou trois lieues sur le nord-oueſt.

La hauteur des montagnes qui occupent tout l'intérieur de Taiti eſt surprenante, eu égard à l'étendue de l'isle. Loin d'en rendre l'aſpect triſte & sauvage, elles servent à l'embellir en variant à chaque pas les points de vue, & préſentant de riches payſages couverts des plus riches pròductions de la nature, avec ce déſordre dont l'art ne sut jamais imiter l'agrément. De-là sortent une infinité de petites rivieres qui fertiliſent le pays, & ne servent pas moins à la commodité des habitans qu'à l'ornement des campagnes. Tout le plat pays, depuis les bords de la mer juſqu'aux montagnes, eſt conſacré aux arbres fruitiers, ſous leſquels, comme je l'ai déja dit, ſont bâties les maiſons des Taitiens, diſperſées ſans aucun ordre, & ſans former jamais de village; on croit être dans les champs élyſées. Des ſentiers publics, pratiqués avec intelligence & ſoigneuſement entretenus, rendent par-tout les communications faciles.

Les principales productions de l'isle ſont le cocos, la banane, le fruit à pain, l'igname, le curaſſol, le giraumon & pluſieurs autres racines & fruits particuliers au pays, beaucoup de cannes à ſucre qu'on ne cultive point, une eſpece d'indigo ſauvage, une très-belle teinture rouge & une jaune; j'ignore d'où on les tire. En général M. de Commerçon y a trouvé la botanique des Indes. Aotourou, pendant qu'il a été avec nous, a reconnu & nommé pluſieurs de nos fruits & de nos légumes, ainſi qu'un aſſez grand nombre de plantes que les curieux cultivent dans les ſerres chaudes. Le

bois propre à travailler croît dans les montagnes, & les insulaires en font peu d'usage. Ils ne l'emploient que pour leurs grandes pirogues, qu'ils construisent de bois de cedre. Nous leur avons aussi vu des piques d'un bois noir, dur & pesant, qui ressemble au bois de fer. Ils se servent pour bâtir les pirogues ordinaires, de l'arbre qui porte le fruit à pain. C'est un bois qui ne fend point; mais il est si mol & si plein de gomme, qu'il ne fait que se mâcher sous l'outil.

Au reste, quoique cette isle soit remplie de très-hautes montagnes, la quantité d'arbres & de plantes dont elles sont par-tout couvertes, ne semble pas annoncer que leur sein renferme des mines. Il est du moins certain que les insulaires ne connoissent point les métaux. Ils donnent à tous ceux que nous leur avons montrés le même nom d'*aouri*, dont ils se servoient pour nous demander du fer. Mais cette connoissance du fer, d'où leur vient-elle? Je dirai bientôt ce que je pense à cet égard. Je ne connois ici qu'un seul article de commerce riche; ce sont de très-belles perles. Les principaux en font porter aux oreilles à leurs femmes & à leurs enfans; mais ils les ont tenues cachées pendant notre séjour chez eux. Ils font avec les écailles de ces huîtres perlieres, des especes de castagnettes qui sont un de leurs instrumens de danse.

Nous n'avons vu d'autres quadrupedes que des cochons, des chiens d'une espece petite, mais jolie, & des rats en grande quantité. Les habitans ont des poules domestiques absolument semblables aux nôtres. Nous avons aussi vu des tourterelles vertes charmantes, de gros pigeons d'un beau plumage bleu de roi & d'un très-

bon goût, & des perruches fort petites, mais fort ſingulieres, par le mélange de bleu & de rouge qui colorie leurs plumes. Ils ne nourriſſent leurs cochons & leurs volailles qu'avec des bananes. Outre ce qui en a été conſommé dans le ſéjour à terre, & ce qui a été embarqué dans les deux navires, on a troqué plus de huit cents têtes de volailles, & près de cent cinquante cochons; encore, ſans les travaux inquiétans des dernieres journées, en auroit-on eu beaucoup davantage; car les habitans en apportoient de jour en jour un plus grand nombre.

Nous n'avons pas éprouvé de grandes chaleurs dans cette iſle. Pendant notre ſéjour le thermometre de Réaumur n'a jamais monté à plus de 22 deg. & il a été quelquefois à 18 deg. Le ſoleil, il eſt vrai, étoit déja à 8 ou 9 deg. de l'autre côté de l'équateur. Mais un avantage ineſtimable de cette iſle, c'eſt de n'y pas être infeſté par cette légion odieuſe d'inſectes qui ſont le ſupplice des pays ſitués entre les tropiques; nous n'y avons vu non plus aucun animal venimeux. D'ailleurs le climat eſt ſi ſain, que, malgré les travaux forcés que nous y avons faits, quoique nos gens y fuſſent continuellement dans l'eau & au grand ſoleil, qu'ils couchaſſent ſur le ſol nud & à la belle étoile, perſonne n'y eſt tombé malade. Les ſcorbutiques que nous y avions débarqués & qui n'y ont pas eu une ſeule nuit tranquille, y ont repris des forces & s'y ſont rétablis en auſſi peu de tems, au point que quelques-uns ont été depuis parfaitement guéris à bord. Au reſte la ſanté & la force des inſulaires qui habitent des maiſons ouvertes à tous les vents, & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur

ſert de lit, l'heureuſe vieilleſſe à laquelle ils parviennent ſans aucune incommodité, la fineſſe de tous leurs ſens, & la beauté ſinguliere de leurs dents qu'ils conſervent dans le plus grand âge, quelle meilleure preuve & de la ſalubrité de l'air & de la bonté du régime que ſuivent les habitans ?

Les végétaux & le poiſſon ſont leur principale nourriture ; ils mangent rarement de la viande, les enfans & les jeunes filles n'en mangent jamais, & ce régime ſans doute contribue beaucoup à les tenir exempts de preſque toutes nos maladies. J'en dirois autant de leur boiſſon ; ils n'en connoiſſent d'autre que l'eau : l'odeur ſeule du vin & de l'eau-de-vie leur donnoit de la répugnance ; ils en témoignoient auſſi pour le tabac, les épiceries, & en général pour toutes les choſes fortes.

Le peuple de Taiti eſt compoſé de deux races d'hommes très-différentes, qui cependant ont la même langue, les mêmes mœurs, & qui paroiſſent ſe mêler enſemble ſans diſtinction. La premiere, & c'eſt la plus nombreuſe, produit des hommes de la plus grande taille : il eſt ordinaire d'en voir de ſix pieds & plus. Je n'ai jamais rencontré d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés ; pour peindre Hercule & Mars, on ne trouveroit nulle part d'auſſi beaux modeles. Rien ne diſtingue leurs traits de ceux des Européens ; & s'ils étoient vêtus, s'ils vivoient moins à l'air & au grand ſoleil, ils ſeroient auſſi blancs que nous. En général leurs cheveux ſont noirs. La ſeconde race eſt d'une taille médiocre, a les cheveux crépus & durs comme du crin, ſa couleur & ſes traits different peu de ceux des mulâtres. Le Taitien qui s'eſt embarqué avec nous eſt de cette ſeconde race, quoique

ſon pere ſoit chef d'un canton ; mais il poſſede en intelligence ce qui lui manque du côté de la beauté.

Les uns & les autres ſe laiſſent croître la partie inférieure de la barbe ; mais ils ont tous les mouſtaches & le haut des joues raſés. Ils laiſſent auſſi toute leur longueur aux ongles, excepté à celui du doigt du milieu de la main droite. Quelques-uns ſe coupent les cheveux très-courts, d'autres les laiſſent croître, & les portent attachés ſur le ſommet de la tête. Tous ont l'habitude de ſe les oindre, ainſi que la barbe, avec de l'huile de cocos. Je n'ai rencontré qu'un ſeul homme eſtropié, & qui paroiſſoit l'avoir été par une chûte. Notre chirurgien-major m'a aſſuré qu'il avoit vu ſur pluſieurs les traces de la petite vérole, & j'avois pris toutes les meſures poſſibles pour que nous ne leur communicaſſions pas l'autre, ne pouvant ſuppoſer qu'ils en fuſſent attaqués.

On voit ſouvent les Taitiens nuds, ſans autre vêtement qu'une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Cependant les principaux s'enveloppent ordinairement dans une grande piece d'étoffe qu'ils laiſſent tomber juſqu'aux genoux. C'eſt auſſi là le ſeul habillement des femmes, & elles ſavent l'arranger avec aſſez d'art pour rendre ce ſimple ajuſtement ſuſceptible de coquetterie. Comme les Taitiennes ne vont jamais au ſoleil ſans être couvertes, & qu'un petit chapeau de cannes, garni de fleurs, défend leurs viſages de ſes rayons, elles ſont beaucoup plus blanches que les hommes. Elles ont les traits aſſez délicats ; mais ce qui les diſtingue, c'eſt la beauté de leurs corps, dont les contours n'ont point été défigurés par 15 ans de torture.

Au reſte, tandis qu'en Europe les femmes ſe peignent en rouge les joues, celles de Taiti ſe peignent d'un bleu foncé les reins & les feſſes; c'eſt une parure & en même-tems une marque de diſtinction. Les hommes ſont ſoumis à la même mode. Je ne ſais comment ils s'impriment ces traits ineffaçables; je penſe que c'eſt en piquant la peau, & y verſant le ſuc de certaines herbes, ainſi que je l'ai vu pratiquer aux indigenes du Canada. Il eſt à remarquer que de tout tems on a trouvé cette peinture à la mode chez les peuples voiſins encore de l'état de nature. Quand Céſar fit ſa premiere deſcente en Angleterre, il y trouva établi cet uſage de ſe peindre : *omnes verò Britanni ſe vitro inficiunt, quod cæruleum efficit colorem.* Le ſavant & ingénieux auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains, donne pour cauſe à cet uſage général, le beſoin où on eſt dans les pays incultes, de ſe garantir ainſi de la piqure des inſectes cauſtiques qui s'y multiplient au-delà de l'imagination. Cette cauſe n'exiſte point à Taiti, puiſque, comme nous l'avons dit plus haut, on y eſt exempt de ces inſectes inſupportables. L'uſage de ſe peindre y eſt donc une mode comme à Paris. Un autre uſage de Taiti, commun aux hommes & aux femmes, c'eſt de ſe percer les oreilles & d'y porter des perles ou des fleurs de toute eſpece. La plus grande propreté embellit encore ce peuple aimable. Ils ſe baignent ſans ceſſe, & jamais ils ne mangent ni ne boivent ſans ſe laver avant & après.

Le caractere de la nation nous a paru être doux & bienfaiſant. Il ne ſemble pas qu'il y ait dans l'iſle aucune guerre civile, aucune haine particuliere, quoique le pays ſoit diviſé en petits

tits cantons qui ont chacun leur ſeigneur indépendant. Il eſt probable que les Taitiens pratiquent entr'eux une bonne foi dont ils ne doutent point. Qu'ils ſoient chez eux ou non, jour ou nuit, les maiſons ſont ouvertes. Chacun cueille les fruits ſur le premier arbre qu'il rencontre, en prend dans la maiſon où il entre. Il paroîtroit que pour les choſes abſolument néceſſaires à la vie, il n'y a point de propriété, & que tout eſt à vous. Vis-à-vis de nous ils étoient filoux habiles, mais d'une timidité qui les faiſoit fuir à la moindre menace. Au reſte on a vu que leurs chefs n'approuvoient point ces vols, qu'ils nous preſſoient au contraire de tuer ceux qui les commettoient. Ereti cependant n'uſoit point de cette ſévérité qu'il nous recommandoit. Lui dénoncions-nous quelque voleur, il le pourſuivoit lui-même à toutes jambes ; l'homme fuyoit ; & s'il étoit joint, ce qui arrivoit ordinairement, car Ereti étoit infatigable à la courſe, quelques coups de bâton & une reſtitution forcée étoient le ſeul châtiment du coupable. Je ne croyois pas même qu'ils connuſſent de punition plus forte, attendu que quand ils voyoient mettre quelqu'un de nos gens aux fers, ils en témoignoient une peine ſenſible ; mais j'ai ſu depuis, à n'en pas douter, qu'ils ont l'uſage de pendre les voleurs à des arbres, ainſi qu'on le pratique dans nos armées.

Ils ſont preſque toujours en guerre avec les habitans des iſles voiſines. Nous avons vu les grandes pirogues qui leur ſervent pour les deſcentes, & même pour les combats de mer. Ils ont pour armes l'arc, la fronde, & une eſpece de pique d'un bois fort dur. La guerre ſe fait chez eux d'une maniere cruelle. Suivant ce que nous a appris Aotourou, ils tuent les hommes

& les enfans mâles pris dans les combats ; ils leur levent la peau du menton avec la barbe, qu'ils portent comme un trophée de victoire ; ils conſervent ſeulement les femmes & les filles, que les vainqueurs ne dédaignent pas d'admettre dans leur lit ; Aotourou lui-même eſt le fils d'un chef Taitien & d'une captive de l'iſle de *Oopoa*, iſle voiſine & ſouvent ennemie de Taiti. J'attribue à ce mêlange la différence que nous avons remarquée dans l'eſpece des hommes. J'ignore au reſte comment ils panſent leurs bleſſures : nos chirurgiens en ont admiré les cicatrices.

J'expoſerai à la fin de ce chapitre ce que j'ai pu entrevoir ſur la forme de leur gouvernement, ſur l'étendue du pouvoir qu'ont leurs petits ſouverains, ſur l'eſpece de diſtinction qui exiſte entre les principaux & le peuple, ſur le lien enfin qui réunit enſemble, & ſous la même autorité, cette multitude d'hommes robuſtes qui ont ſi peu de beſoins. Je remarquerai ſeulement ici que dans les circonſtances délicates, le ſeigneur du canton ne décide point ſans l'avis d'un conſeil. On a vu qu'il avoit fallu une délibération des principaux de la nation, lorſqu'il s'étoit agi de l'établiſſement de notre camp à terre. J'ajouterai que le chef paroît être obéi ſans replique par tout le monde, & que les notables ont auſſi des gens qui les ſervent, & ſur leſquels ils ont de l'autorité.

Il eſt fort difficile de donner des éclairciſſemens ſur leur religion. Nous avons vu chez eux des ſtatues de bois que nous avons priſes pour des idoles ; mais quel culte leur rendent-ils ? La ſeule cérémonie religieuſe dont nous ayons été témoins regarde les morts. Ils en conſervent long-tems les cadavres étendus ſur une eſpece

d'échafaud, que couvre un hangard. L'infection qu'ils répandent n'empêche pas les femmes d'aller pleurer auprès du corps une partie du jour, & d'oindre d'huile de cocos les froides reliques de leur affection. Celles dont nous étions connus nous ont laissé quelquefois approcher de ce lieu consacré aux manes : *Emoé*, *il dort*, nous disoient-elles. Lorsqu'il ne reste plus que les squelettes, on les transporte dans la maison, & j'ignore combien de tems on les y conserve. Je sais seulement, parce que je l'ai vu, qu'alors un homme considéré dans la nation vient y exercer son ministere sacré, & que dans ces lugubres cérémonies il porte des ornemens assez recherchés.

Nous avons fait sur sa religion beaucoup de questions à Aotourou, & nous avons cru comprendre qu'en général ses compatriotes sont fort superstitieux, que les prêtres ont chez eux la plus redoutable autorité ; qu'indépendamment d'un être supérieur, nommé *Eri-t-Era*, *le roi du soleil* ou *de la lumiere*, être qu'ils ne représentent par aucune image matérielle, ils admettent plusieurs divinités, les unes bienfaisantes, les autres malfaisantes ; que le nom de ces divinités ou génies est *Eatoua* ; qu'ils attachent à chaque action importante de la vie un bon & un mauvais génie, lesquels y préfident, & décident du succès ou du malheur. Ce que nous avons compris avec certitude, c'est que, quand la lune présente un certain aspect, qu'ils nomment *Malama Tamaï*, *Lune en état de guerre*, aspect qui ne nous a pas montré de caractere distinctif qui puisse nous servir à le définir, ils sacrifient des victimes humaines. De tous leurs usages, un de ceux qui me surprend le plus, c'est l'habitude qu'ils ont de saluer ceux qui éter-

nuent, en leur disant : *Evaroua-t-eatoua*, *que le bon eatoua te réveille*, ou bien *que le mauvais catoua ne t'endorme pas*. Voilà des traces d'une origine commune avec les nations de l'ancien continent. Au reste, c'est sur-tout en traitant de la religion des peuples, que le scepticisme est raisonnable, puisqu'il n'y a point de matiere dans laquelle il soit plus facile de prendre la lueur pour l'évidence.

La poligamie paroît être générale chez eux, du moins parmi les principaux. Comme leur seule passion est l'amour, le grand nombre des femmes est le seul luxe des riches. Les enfans partagent également les soins du pere & de la mere. Ce n'est pas l'usage à Taiti que les hommes, uniquement occupés de la pêche & de la guerre, laissent au sexe le plus foible les travaux pénibles du ménage & de la culture. Ici une douce oisiveté est le partage des femmes, & le soin de plaire, leur plus sérieuse occupation. Je ne saurois assurer si le mariage est un engagement civil ou consacré par la religion, s'il est indissoluble ou sujet au divorce. Quoi qu'il en soit, les femmes doivent à leurs maris une soumission entiere ; elles laveroient dans leur sang une infidélité commise sans l'aveu de l'époux. Son consentement, il est vrai, n'est pas difficile à obtenir, & la jalousie est ici un sentiment si étranger, que le mari est ordinairement le premier à presser sa femme de se livrer. Une fille n'éprouve à cet égard aucune gêne, tout l'invite à suivre le penchant de son cœur ou la loi de ses sens, & les applaudissemens publics honorent sa défaite. Il ne semble pas que le grand nombre d'amans passagers qu'elle peut avoir eu, l'empêche de trouver ensuite un mari. Pourquoi donc résisteroit-elle à l'influence du climat, à la séduction

de l'exemple ? L'air qu'on reſpire, les chants, la danſe preſque toujours accompagnée de poſtures laſcives, tout rappelle à chaque inſtant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. Ils danſent au ſon d'une eſpece de tambour, & lorſqu'ils chantent, ils accompagnent la voix avec une flûte très-douce à trois ou quatre trous, dans laquelle, comme nous l'avons déja dit, ils ſoufflent avec le nez. Ils ont auſſi une eſpece de lutte qui eſt en même tems exercice & jeu.

Cette habitude de vivre continuellement dans le plaiſir, donne aux Taitiens un penchant marqué pour cette douce plaiſanterie, fille du repos & de la joie. Ils en contractent auſſi dans le caractere une légéreté dont nous étions tous les jours étonnés. Tout les frappe, rien ne les occupe ; au milieu des objets nouveaux que nous leur préſentions, nous n'avons jamais réuſſi à fixer deux minutes de ſuite l'attention d'aucun d'eux. Il ſemble que la moindre réflexion leur ſoit un travail inſupportable, & qu'ils fuient encore plus les fatigues de l'eſprit que celles du corps.

Je ne les accuſerai cependant pas de manquer d'intelligence. Leur adreſſe & leur induſtrie, dans le peu d'ouvrages néceſſaires, dont ne ſauroient les diſpenſer l'abondance du pays & la beauté du climat, démentiroient ce témoignage. On eſt étonné de l'art avec lequel ſont faits les inſtrumens pour la pêche ; leurs hameçons ſont de nacre, auſſi délicatement travaillés que s'ils avoient le ſecours de nos outils, leurs filets ſont abſolument ſemblables aux nôtres, & tiſſus avec du fil de pite. Nous avons admiré la charpente de leurs vaſtes maiſons, & la diſpo-

ſition des feuilles de latanier qui en font la couverture.

Ils ont deux eſpeces de pirogues ; les unes petites & peu travaillées, ſont faites d'un ſeul tronc d'arbre creuſé ; les autres beaucoup plus grandes, ſont travaillées avec art. Un arbre creuſé fait, comme aux premieres, le fond de la pirogue, depuis l'avant juſqu'aux deux tiers environ de ſa longueur ; un ſecond forme la partie de l'arriere, qui eſt courbe & fort relevé ; de ſorte que l'extrémité de la pouppe ſe trouve à cinq ou ſix pieds au-deſſus de l'eau ; ces deux pieces ſont aſſemblées bout à bout en arc de cercle, & comme, pour aſſurer cet écart, il n'ont pas le ſecours des clous, ils percent en pluſieurs endroits l'extrêmité des deux pieces, & ils y paſſent des treſſes de fil de cocos, dont ils font de fortes lieures. Les côtés de la pirogue ſont relevés par deux bordages d'environ un pied de largeur, couſus ſur le fond & l'un avec l'autre par des lieures ſemblables aux précédentes. Ils rempliſſent les coutures de fil de cocos, ſans mettre aucun enduit ſur ce calefatage. Une planche qui couvre l'avant de la pirogue, & qui a cinq ou ſix pieds de ſaillie, l'empêche de ſe plonger entiérement dans l'eau, lorſque la mer eſt groſſe. Pour rendre ces légéres barques moins ſujettes à chavirer, ils mettent un balancier ſur un des côtés. Ce n'eſt autre choſe qu'une piece de bois aſſez longue, portée ſur deux traverſes de quatre à cinq pieds de long, dont l'autre bout eſt amarré ſur la pirogue. Lorſqu'elle eſt à la voile, une planche s'étend en dehors de l'autre côté du balancier. Son uſage eſt pour y amarrer un cordage qui ſoutient le mât, & de rendre la pirogue moins volage, en

plaçant au bout de la planche un homme ou un poids.

Leur induſtrie paroît davantage dans le moyen dont ils uſent pour rendre ces bâtimens propres à les tranſporter aux iſles voiſines, avec leſquelles ils communiquent, ſans avoir dans cette navigation d'autres guides que les étoiles. Ils lient enſemble deux grandes pirogues côté à côté, à quatre pieds environ de diſtance, par le moyen de quelques traverſes fortement amarrées ſur les deux bords. Pardeſſus l'arriere de ces deux bâtimens ainſi joints, ils poſent un pavillon d'une charpente très-légére, couvert par un toît de rozeaux. Cette chambre les met à l'abri de la pluie & du ſoleil, & leur fournit en même tems un lieu propre à tenir leurs proviſions ſeches. Ces doubles pirogues ſont capables de contenir un grand nombre de perſonnes, & ne riſquent jamais de chavirer. Ce ſont celles dont nous avons toujours vu les chefs ſe ſervir; elles vont, ainſi que les pirogues ſimples, à la rame & à la voile : les voiles ſont compoſées de nattes étendues ſur un quarré de rozeau, dont un des angles eſt arrondi.

Les Taitiens n'ont d'autre outil pour tous ces ouvrages, qu'une herminette, dont le tranchant eſt fait avec une pierre noire très-dure. Elle eſt abſolument de la même force que celle de nos charpentiers, & ils s'en ſervent avec beaucoup d'adreſſe. Ils emploient pour percer les bois, des morceaux de coquilles fort aigus.

La fabrique des étoffes ſingulieres qui compoſent leurs vêtemens, n'eſt pas le moindre de leurs arts. Elles ſont tiſſues avec l'écorce d'un arbuſte que tous les habitans cultivent autour de leurs maiſons. Un morceau de bois dur, équarri &

rayé ſur ſes quatre faces par des traits de différentes groſſeurs, leur ſert à battre cette écorce ſur une planche très-unie. Ils y jettent un peu d'eau en la battant, & ils parviennent ainſi à former une étoffe très-égale & très-fine, de la nature du papier, mais beaucoup plus ſouple, & moins ſujette à être déchirée. Ils lui donnent une grande largeur. Ils en ont de pluſieurs ſortes, plus ou moins épaiſſes, mais toutes fabriquées avec la même matiere; j'ignore la méthode dont ils ſe ſervent pour les teindre.

Je terminerai ce chapitre en me juſtifiant, car on m'oblige à me ſervir de ce terme, en me juſtifiant, dis-je, d'avoir profité de la bonne volonté d'Aotourou pour lui faire faire un voyage qu'aſſurément il ne croyoit pas devoir être auſſi long, & en rendant compte des connoiſſances qu'il m'a données ſur ſon pays pendant le ſéjour qu'il a fait avec moi.

Le zele de cet inſulaire pour nous ſuivre n'a pas été équivoque. Dès les premiers jours de notre arrivée à Taiti, il nous l'a manifeſté de la maniere la plus expreſſive, & ſa nation parut applaudir à ſon projet. Forcés de parcourir une mer inconnue, & certains de ne devoir déſormais qu'à l'humanité des peuples que nous allions découvrir, les ſecours & les rafraîchiſſemens dont notre vie dépendoit, il nous étoit eſſentiel d'avoir avec nous un homme d'une des iſles les plus conſidérables de cette mer. Ne devions-nous pas préſumer qu'il parloit la même langue que ſes voiſins, que ſes mœurs étoient les mêmes, & que ſon crédit auprès d'eux ſeroit déciſif en notre faveur, quand il détailleroit & notre conduite avec ſes compatriotes & nos procédés à ſon égard? D'ailleurs, en ſuppoſant que notre patrie voulut profiter de l'union d'un peuple

puiſſant, ſitué au milieu des plus belles contrées de l'univers, quel gage pour cimenter l'alliance que l'éternelle obligation dont nous allions enchaîner ce peuple, en lui renvoyant ſon concitoyen bien traité par nous, & enrichi de connoiſſances utiles qu'il leur porteroit? Dieu veuille que le beſoin & le zele qui nous ont inſpirés, ne ſoient pas funeſtes au courageux Aotourou!

Je n'ai épargné ni l'argent ni les ſoins pour lui rendre ſon ſéjour à Paris agréable & utile. Il y eſt reſté onze mois, pendant leſquels il n'a témoigné aucun ennui. L'empreſſement pour le voir a été vif; curioſité ſtérile qui n'a ſervi preſque qu'à donner des idées fauſſes à des hommes perſiffleurs par état, qui ne ſont jamais ſortis de la capitale, qui n'approfondiſſent rien, & qui, livrés à des erreurs de toute eſpece, ne voient que d'après leurs préjugés, & décident cependant avec ſévérité & ſans appel. Comment, par exemple, me diſoient quelques-uns, dans le pays de cet homme on ne parle ni François, ni Anglois, ni Eſpagnol? Que pouvois-je répondre? Ce n'étoit pas toutefois l'étonnement d'une queſtion pareille qui me rendoit muet. J'y étois accoutumé, puiſque je ſavois qu'à mon arrivée pluſieurs, de ceux même qui paſſent pour inſtruits, ſoutenoient que je n'avois pas fait le tour du monde, puiſque je n'avois pas été en Chine. D'autres, Ariſtarques tranchans, prenoient & répandoient une fort mince idée du pauvre inſulaire, ſur ce qu'après un ſéjour de deux ans avec des François, il parloit à peine quelques mots de la langue. Ne voyons-nous pas tous les jours, diſoient-ils, des Italiens, des Anglois, des Allemands, auxquels un ſéjour d'un an à Paris ſuffit pour apprendre le François? J'aurois pu répondre peut-être avec quel-

que fondement, qu'indépendamment de l'obſtacle phyſique que l'organe de cet inſulaire apportoit à ce qu'il pût ſe rendre notre langue familiere, obſtacle qui ſera détaillé plus bas, cet homme avoit au moins trente ans, que jamais ſa mémoire n'avoit été exercée par aucune étude, ni ſon eſprit aſſujetti à aucun travail; qu'à la vérité un Italien, un Anglois, un Allemand pouvoient en un an jargonner paſſablement le François; mais que ces étrangers avoient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, phyſiques, politiques, ſociales, les mêmes que les nôtres, & toutes exprimées par des mots dans leur langage, comme elles le ſont dans la langue Françoiſe; qu'ainſi ils n'avoient qu'une traduction à confier à leur mémoire exercée dès l'enfance. Le Taitien au contraire n'ayant que le petit nombre d'idées relatives d'une part à la ſociété la plus ſimple & la plus bornée, de l'autre à des beſoins réduits au plus petit nombre poſſible, auroit eu à créer, pour ainſi dire, dans un eſprit auſſi pareſſeux que ſon corps, un monde d'idées premieres, avant que de pouvoir parvenir à leur adapter les mots de notre langue qui les expriment. Voilà peut-être ce que j'aurois pu répondre; mais ce détail demandoit quelques minutes, & j'ai preſque toujours remarqué qu'accablé de queſtions comme je l'étois, quand je me diſpoſois à y ſatisfaire, les perſonnes qui m'en avoient honoré, étoient déja loin de moi. C'eſt qu'il eſt fort commun dans les capitales de trouver des gens qui queſtionnent, non en curieux qui veulent s'inſtruire, mais en juges qui s'apprêtent à prononcer : alors, qu'ils entendent a réponſe ou ne l'entendent point, ils n'en prononcent pas moins.

Cependant quoique Aotourou eſtropiât à peine

quelques mots de notre langue, tous les jours il ſortoit ſeul ; il parcouroit la ville, & jamais il ne s'eſt égaré. Souvent il faiſoit des emplettes, & preſque jamais il n'a payé les choſes au-delà de leur valeur. Le ſeul de nos ſpectacles qui lui plût, étoit l'opéra; car il aimoit paſſionnément la danſe. Il connoiſſoit parfaitement les jours de ce ſpectacle; il y alloit ſeul, payoit à la porte comme tout le monde, & ſa place favorite étoit dans les corridors. Parmi le grand nombre de perſonnes qui ont deſiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, & ſon cœur reconnoiſſant ne les oublioit pas. Il étoit particuliérement attaché à Madame la ducheſſe de Choiſeul, qui l'a comblé de bienfaits, & ſurtout de marques d'intérêt & d'amitié, auxquelles il étoit infiniment plus ſenſible qu'aux préſens. Auſſi alloit-il de lui-même voir cette généreuſe bienfaictrice toutes les fois qu'il ſavoit qu'elle étoit à Paris.

Il en eſt parti au mois de mars 1770, & il a été s'embarquer à la Rochelle ſur le navire *le Briſſon*, qui a dû le tranſporter à l'iſle de France. Il a été confié pendant cette traverſée aux ſoins d'un négociant qui s'eſt embarqué ſur le même bâtiment dont il eſt armateur en partie. Le miniſtere a ordonné au gouverneur & à l'intendant de l'iſle de France de renvoyer de là Aotourou dans ſon iſle. J'ai donné un mémoire fort détaillé ſur la route à faire pour s'y rendre, & trente-ſix mille francs (c'eſt le tiers de mon bien) pour armer le navire deſtiné à cette navigation. Madame la ducheſſe de Choiſeul a porté l'humanité juſqu'à conſacrer une ſomme d'argent pour tranſporter à Taiti un grand nombre d'outils de néceſſité premiere, des graines, des beſtiaux ; & le roi d'Eſpagne a daigné permettre que

ce bâtiment, s'il étoit néceſſaire, relâchât aux Philippines. Puiſſe Aotourou revoir bientôt ſes compatriotes ! Je vais détailler ce que j'ai cru comprendre ſur les mœurs de ſon pays dans mes converſations avec lui.

J'ai déja dit que les Taitiens reconnoiſſent un Etre ſupréme qu'aucune image factice ne ſauroit repréſenter, & des divinités ſubalternes *de deux métiers*, comme dit Amyot, repréſentées par des figures de bois. Ils prient au lever & au coucher du ſoleil; mais ils ont en détail un grand nombre de pratiques ſuperſtitieuſes pour conjurer l'influence des mauvais génies. La comete, viſible à Paris en 1769, & qu'Aotourou a fort bien remarquée, m'a donné lieu d'apprendre que les Taitiens connoiſſent ces aſtres qui ne reparoiſſent, m'a-t-il dit, qu'après un grand nombre de lunes. Ils nomment les cometes *eretou eave*, & n'attachent à leur apparition aucune idée ſiniſtre. Il n'en eſt pas de même de ces eſpeces de météores qu'ici le peuple croit être des étoiles qui filent. Les Taitiens, qui les nomment *epao*, les croient des génies mal-faiſans, *eatoua toa*.

Au reſte, les gens inſtruits de cette nation, ſans être aſtronomes, comme l'ont prétendu nos gazettes, ont une nomenclature des conſtellations les plus remarquables; ils en connoiſſent le mouvement diurne, & ils s'en ſervent pour diriger leur route en pleine mer d'une iſle à l'autre. Dans cette navigation, quelquefois de plus de trois cents lieues, ils perdent toute vue de terre. Leur bouſſole eſt le cours du ſoleil pendant le jour, & la poſition des étoiles pendant les nuits, preſque toujours belles entre les tropiques.

Aotourou m'a parlé de pluſieurs iſles, les

unes confédérées de Taiti, les autres toujours en guerre avec elle. Les isles amies sont *Aimeo*, *Maoroua*, *Aca*, *Oumaïtia* & *Tapouamassou*. Les ennemies sont *Papara*, *Aiatea*, *Otaa*, *Toumaraa*, *Oopoa*. Ces isles sont aussi grandes que Taiti. L'isle de *Pare*, fort abondante en perles, est tantôt son alliée, tantôt son ennemie. *Enouamotou* & *Toupai* sont deux petites isles inhabitées, couvertes de fruits, de cochons, de volailles, abondantes en poissons & en tortues; mais le peuple croit qu'elles sont la demeure des génies; c'est leur domaine, & malheur aux bateaux que le hasard ou la curiosité conduit à ces isles sacrées. Il en coûte la vie à presque tous ceux qui y abordent. Au reste, ces isles gissent à différentes distances de Taiti. Le plus grand éloignement dont Aotourou m'ait parlé, est à quinze jours de marche. C'est sans doute à peu près à cette distance qu'il supposoit être notre patrie, lorsqu'il s'est déterminé à nous suivre.

J'ai dit plus haut que les habitans de Taiti nous avoient paru vivre dans un bonheur digne d'envie. Nous les avions cru presque égaux entr'eux, ou du moins jouissant d'une liberté qui n'étoit soumise qu'aux loix établies pour le bonheur de tous. Je me trompois, la distinction des rangs est fort marquée à Taiti, & la disproportion cruelle. Les rois & les grands ont droit de vie & de mort sur leurs esclaves & valets, je serois même tenté de croire qu'ils ont aussi ce droit barbare sur les gens du peuple qu'ils nomment *Tataeinou*, *hommes vils*; toujours est-il sûr que c'est dans cette classe infortunée qu'on prend les victimes pour les sacrifices humains. La viande & le poisson sont réservés à la table des grands; le peuple ne vit que de légumes & de fruits. Jusqu'à la maniere de s'éclairer dans

la nuit différencie les états, & l'eſpece de bois qui brûle pour les gens conſidérables, n'eſt pas la même que celle dont il eſt permis au peuple de ſe ſervir. Les rois ſeuls peuvent planter devant leurs maiſons l'arbre que nous nommons *le ſaule pleureur* ou *l'arbre du grand Seigneur*. On ſait qu'en courbant les branches de cet arbre & les plantant en terre, on donne à ſon ombre la direction & l'étendue qu'on deſire; à Taiti il eſt la ſalle à manger des rois.

Les ſeigneurs ont des livrées pour leurs valets, ſuivant que la qualité des maîtres eſt plus ou moins élevée, les valets portent plus ou moins haut la piece d'étoffe dont ils ſe ceignent. Cette ceinture prend immédiatement ſous les bras aux valets des chefs, elle ne couvre que les reins aux valets de la derniere claſſe des nobles. Les heures ordinaires des repas ſont lorſque le ſoleil paſſe au méridien & lorſqu'il eſt couché. Les hommes ne mangent point avec les femmes, celles-ci ſeulement ſervent aux hommes les mets que les valets ont apprêtés.

A Taiti on porte réguliérement le deuil qui ſe nomme *eeva*. Toute la nation porte le deuil de ſes rois. Le deuil des peres eſt fort long. Les femmes portent celui des maris, ſans que ceux-ci leur rendent la pareille. Les marques de deuil ſont de porter ſur la tête une coëffure de plumes dont la couleur eſt conſacrée à la mort, & de ſe couvrir le viſage d'un voile. Quand les gens en deuil ſortent de leurs maiſons, ils ſont précédés de pluſieurs eſclaves qui battent les caſtagnettes d'une certaine maniere; leur ſon lugubre avertit tout le monde de ſe ranger, ſoit qu'on reſpecte la douleur des gens en deuil, ſoit qu'on craigne leur approche comme ſiniſtre & malencontreuſe. Au reſte, il en eſt à Taiti

comme par-tout ailleurs ; on y abuſe des uſages les plus reſpectables. Aotourou m'a dit que cet attirail du deuil étoit favorable aux rendez-vous, ſans doute avec les femmes dont les maris ſont peu complaiſans. Cette claquette dont le ſon reſpecté écarte tout le monde, ce voile qui cache le viſage, aſſurent aux amans le ſecret & l'impunité.

Dans les maladies un peu graves, tous les proches parens ſe raſſemblent chez le malade. Ils y mangent & y couchent tant que le danger ſubſiſte ; chacun le ſoigne & le veille à ſon tour. Ils ont auſſi l'uſage de ſaigner ; mais ce n'eſt ni au bras ni au pied. Un *Taoua*, c'eſt-à-dire, un médecin ou prêtre inférieur, frappe avec un bois tranchant ſur le crâne du malade, il ouvre par ce moyen la veine que nous nommons *ſagittale* ; & lorſqu'il en a coulé ſuffiſamment de ſang, il ceint la tête d'un bandeau qui aſſujettit l'ouverture : le lendemain il lave la plaie avec de l'eau.

Voilà ce que j'ai appris ſur les uſages de ce pays intéreſſant, tant ſur les lieux mêmes que par mes converſations avec Aotourou. On trouvera à la fin de cet ouvrage le vocabulaire des mots Taitiens que j'ai pu raſſembler. En arrivant dans cette iſle, nous remarquames que quelques-uns des mots prononcés par les inſulaires, ſe trouvoient dans le vocabulaire inſéré à la ſuite du voyage de Le Maire ſous le titre de *Vocabulaire des iſles des Cocos*. Ces iſles en effet, ſelon l'eſtime de Le Maire & de Schouten, ne ſauroient être fort éloignées de Taiti, peut-être ſont-elles partie de celles que m'a nommées Aotourou. La langue de Taiti eſt douce, harmonieuſe & facile à prononcer. Les mots n'en ſont preſque compoſés que de voyelles ſans aſpira-

tion ; on n'y rencontre point de ſyllabes muettes , ſourdes ou naſales , ni cette quantité de conſonnes & d'articulations qui rendent certaines langues ſi difficiles. Auſſi notre Taitien ne pouvoit-il parvenir à prononcer le François. Les mêmes cauſes qui font accuſer notre langue d'être peu muſicale , la rendoient inacceſſible à ſes organes. On eût plutôt réuſſi à lui faire prononcer l'Eſpagnol ou l'Italien.

M. Pereire , célebre par ſon talent d'enſeigner à parler & bien articuler aux ſourds & muets de naiſſance , a examiné attentivement & pluſieurs fois Aotourou , & a reconnu qu'il ne pouvoit phyſiquement prononcer la plupart de nos conſonnes , ni aucune de nos voyelles naſales. M. Pereire a bien voulu me communiquer à ce ſujet un mémoire qu'on trouvera inſéré à la ſuite du vocabulaire de Taiti.

Au reſte , la langue de cette iſle eſt aſſez abondante ; j'en juge parce que , dans le cours du voyage , Aotourou a mis en ſtrophes cadencées tout ce qui l'a frappé. C'eſt une eſpece de récitatif obligé qu'il improviſoit. Voilà ſes annales , & il nous a paru que ſa langue lui fourniſſoit des expreſſions pour peindre une multitude d'objets tous nouveaux pour lui. D'ailleurs nous lui avons entendu chaque jour prononcer des mots que nous ne connoiſſions pas encore , & entre autres déclamer une longue priere , qu'il appelle la priere des rois , & de tous les mots qui la compoſent , je n'en ſai pas dix.

J'ai appris d'Aotourou qu'environ huit mois avant notre arrivée dans ſon iſle , un vaiſſeau Anglois y avoit abordé. C'eſt celui que commandoit M. Wallas. Le même haſard qui nous a fait découvrir cette iſle , y a conduit les Anglois

pendant

pendant que nous étions à la riviere de la Plata. Ils y ont séjourné un mois, & à l'exception d'une attaque que leur ont faite les insulaires qui se flattoient d'enlever le vaisseau, tout s'est passé à l'amiable. Voilà, sans doute, d'où proviennent & la connoissance du fer, que nous avons trouvée aux Taitiens, & le nom d'*aouri* qu'ils lui donnent, nom assez semblable pour le son au mot Anglois *iron*, *fer*, qui se prononce *airon*. J'ignore maintenant si les Taitiens, avec la connoissance du fer, doivent aussi aux Anglois celle des maux vénériens que nous y avons trouvé naturalisés, comme on le verra bientôt.

CHAPITRE IV.

Départ de Taiti ; découverte de nouvelles iſles ; navigation juſqu'à la ſortie des grandes Cyclades.

ON a vu combien la relâche de Taiti avoit été mêlangée de bien & de mal ; l'inquiétude & le danger y avoient accompagné nos pas juſqu'aux derniers inſtans ; mais ce pays étoit pour nous un ami que nous aimions avec ſes défauts. Le 16 avril, à huit heures du matin, nous étions environ à dix lieues dans le nord-eſt-quart-nord de ſa pointe ſeptentrionale, & je pris de là mon point de départ. A dix heures nous apperçumes une terre ſous le vent, qui paroiſſoit former trois iſles, on voyoit encore l'extrêmité de Taiti. A midi, nous reconnumes parfaitement que ce que nous avions pris pour trois iſles n'en étoit qu'une ſeule dont les ſommets nous avoient paru iſolés dans l'éloignement. Pardeſſus cette nouvelle terre, nous crumes en voir une plus éloignée. Cette iſle eſt d'une hauteur médiocre & couverte d'arbres ; on peut l'appercevoir en mer de huit ou dix lieues. Aotourou la nomme *Oumaitia*. Il nous a fait entendre d'une maniere non équivoque, qu'elle étoit habitée par une nation amie de la ſienne, qu'il y avoit été pluſieurs fois, qu'il y avoit une maîtreſſe, & que nous y trouverions le même accueil & les mêmes rafraîchiſſemens qu'à Taiti.

Nous perdimes Oumaitia de vue dans la journée, & je dirigeai ma route de maniere à ne

pas rencontrer *les isles pernicieuses*, que les désastres de l'amiral Roggewin nous avertissoient de fuir. Deux jours après, nous eumes une preuve inconteſtable que les habitans des isles de l'océan Pacifique communiquent entr'eux, même à des distances considérables. L'azur d'un ciel sans nuage laissoit étinceler les étoiles; Aotourou, après les avoir attentivement considérées, nous fit remarquer l'étoile brillante qui est dans l'épaule d'Orion, disant que c'étoit sur elle que nous devions diriger notre course, & que dans deux jours nous trouverions une terre abondante qu'il connoissoit, & où il avoit des amis; nous crumes même comprendre par ses gestes qu'il y avoit un enfant. Comme je ne faisois pas déranger la route du vaisseau, il me répéta plusieurs fois qu'on y trouvoit des cocos, des bananes, des poules, des cochons, & surtout des femmes, que, par des gestes très-expressifs, il nous dépeignoit fort complaisantes. Outré de voir que ces raisons ne me déterminoient pas, il courut saisir la roue du gouvernail, dont il avoit déja remarqué l'usage, & malgré le timonier, il tâchoit de la changer, pour nous faire gouverner sur l'étoile qu'il indiquoit. On eut assez de peine à le tranquilliser, & ce refus lui donna beaucoup de chagrin. Le lendemain dès la pointe du jour, il monta au haut des mâts, & y passa la matinée, regardant toujours du côté de cette terre où il vouloit nous conduire, comme s'il eût eu l'espérance de l'appercevoir. Au reste il nous avoit nommé la veille en sa langue, sans hésiter, la plupart des étoiles brillantes que nous lui montrions; nous avons eu depuis la certitude qu'il connoît parfaitement les phases de la lune & les divers pronostics qui avertissent souvent en

mer des changemens qu'on doit avoir dans le tems. Une de leurs opinions, qu'il nous a clairement énoncée, c'eſt qu'ils croient poſitivement que le ſoleil & la lune ſont habités. Quel Fontenelle leur a enſeigné la pluralité des mondes ?

Pendant le reſte du mois d'avril, nous eumes très-beau tems, mais peu de frais, & le vent d'eſt prenoit plus du nord que du ſud. La nuit du 26 au 27, notre pratique de la côte de France mourut ſubitement d'une attaque d'apoplexie. Ces Pratiques ſe nomment *Pilotes-côtiers*, & tous les vaiſſeaux du roi ont ainſi un pilote-pratique de la côte de France. Ils ſont différens de ceux qu'on nomme dans l'équipage, *pilotes*, *aides-pilotes*, ou *pilotins*. On a dans le monde une idée peu exacte de l'emploi qu'exercent ces pilotes ſur nos vaiſſeaux. On croit que ce ſont eux qui en dirigent la route, & qu'ils ſervent ainſi comme de bâton à des aveugles. Je ne ſais pas s'il eſt encore quelque nation chez laquelle on abandonne à ces hommes ſubalternes l'art du pilotage, cette partie eſſentielle de la navigation. Dans nos vaiſſeaux, la fonction des pilotes eſt de veiller à ce que les timoniers ſuivent exactement la route que le capitaine ſeul ordonne, à marquer tous les changemens qu'y font faire ou la qualité des vents ou les ordres du commandant, & à obſerver les ſignaux ; encore ne préſident-ils à ces détails que ſous la direction de l'officier de quart. Aſſurément les officiers de la marine du roi ſortent des écoles beaucoup plus profonds en géométrie, qu'il n'eſt néceſſaire pour connoître parfaitement toutes les loix du pilotage. La claſſe des pilotes proprement dits, eſt encore chargée du ſoin des compas de route & d'obſervation, des lignes de lock & de

ſonde, des fanaux, des pavillons, &c. & on voit que ces divers détails ne demandent que de l'exactitude. Auſſi mon premier pilote dans ce voyage étoit-il un jeune homme de vingt ans, le ſecond étoit du même âge, & les aides-pilotes naviguoient pour la premiere fois.

Mon eſtime comparée deux fois dans ce mois avec les obſervations aſtronomiques de M. Verron, differe la premiere fois, & c'étoit à Taiti, de 13 min. 10 ſec. dont j'étois plus oueſt; la ſeconde fois, qui eſt le 27 à midi, de 1 deg. 13 min. 37 ſec. dont j'étois plus eſt que l'obſervé. Au reſte les différentes iſles découvertes dans ce mois, forment la ſeconde diviſion des iſles de ce vaſte océan. Je l'ai nommé *l'archipel de Bourbon.*

Le 3 mai, preſque à la pointe du jour, nous découvrimes une nouvelle terre dans le nord-oueſt, à dix ou douze lieues de diſtance. Les vents étoient de la partie du nord-eſt, & je fis gouverner au vent de la pointe ſeptentrionale de cette terre, laquelle eſt fort élevée, dans l'intention de la reconnoître. Les connoiſſances nautiques d'Aotourou ne s'étendoient pas juſques-là: car ſa premiere idée, en voyant cette terre, fut qu'elle étoit notre patrie. Dans la journée nous eſſuyames quelques grains ſuivis de calme, de pluie & de briſes du oueſt, tels que dans cette mer on éprouve aux approches des moindres terres. Avant le coucher du ſoleil, nous reconnumes trois iſles, dont une beaucoup plus conſidérable que les deux autres. Pendant la nuit que la lune rendoit claire, nous conſervames la vue de terre; nous courumes deſſus au jour, & nous prolongeames la côte orientale de la grande iſle, depuis ſa pointe du ſud juſqu'à celle du nord; c'eſt ſon plus grand côté,

qui peut avoir trois lieues ; l'iſle en a deux de l'eſt à l'oueſt. Ses côtes ſont par-tout eſcarpées ; & ce n'eſt, à proprement parler, qu'une montagne élevée, couverte d'arbres juſqu'au ſommet, ſans vallées ni plage. La mer briſoit fortement le long de la rive. Nous y vimes des feux, quelques cabanes couvertes de joncs & terminées en pointe, conſtruites à l'ombre des cocotiers, & une trentaine d'hommes qui couroient ſur le bord de la mer. Les deux petites iſles ſont à une lieue de la grande, dans l'oueſt-nord-oueſt du monde, ſituation qu'elles ont auſſi entr'elles. Un bras de mer peu large les ſépare, & à la pointe du oueſt la plus occidentale, il y a un iſlot. Elles n'ont pas plus d'une demi-lieue chacune, & leur côte eſt également haute & eſcarpée.

A midi je faiſois route pour paſſer entre ces petites iſles & la grande, lorſque la vue d'une pirogue qui venoit à nous me fit mettre en panne pour l'attendre. Elle s'approcha à une portée de piſtolet du vaiſſeau, ſans vouloir l'acoſter, malgré tous les ſignes d'amitié dont nous pouvions nous aviſer vis-à-vis de cinq hommes qui la conduiſoient. Ils étoient nuds, à l'exception des parties naturelles, & nous montroient du cocos & des racines. Notre Taitien ſe mit nud comme eux, & leur parla ſa langue, mais ils ne l'entendirent pas ; ce n'eſt plus ici la même nation. Laſſé de voir que malgré l'envie qu'ils témoignoient de diverſes bagatelles qu'on leur montroit, ils n'oſoient approcher, je fis mettre à la mer le petit canot. Auſſi-tôt qu'ils l'apperçurent, ils forcerent de nage pour s'enfuir, & je ne voulus pas qu'on les pourſuivit. Peu après on vit venir pluſieurs autres pirogues, quelques-unes à la voile. Elles témoignerent

moins de méfiance que la premiere, & s'approcherent assez pour rendre les échanges praticables; mais aucun insulaire ne voulut monter à bord. Nous eumes d'eux des ignames, des noix de cocos, une poule d'eau d'un superbe plumage, & quelques morceaux d'une fort belle écaille. L'un d'eux avoit un coq qu'il ne voulut jamais troquer. Ils échangerent aussi des étoffes de même tissu, mais beaucoup moins belles que celles de Taiti, & teintes de vilaines couleurs rouges, brunes & noires, des hameçons malfaits avec des arêtes de poissons, quelques nattes & des lances longues de six pieds, d'un bois durci au feu. Ils ne voulurent point de fer; ils préféroient de petits morceaux d'étoffe rouge aux clous, aux couteaux & aux pendans d'oreilles qui avoient eu un succès si décidé à Taiti. Je ne crois pas ces hommes aussi doux que les Taitiens: leur phisionomie étoit plus sauvage, & il falloit être toujours en garde contre les ruses qu'ils employoient pour tromper dans les échanges.

Ces insulaires nous ont paru de stature médiocre, mais agiles & dispos. Ils ont la poitrine & les cuisses jusqu'au dessus du genou peintes d'un bleu foncé, leur couleur est bronzée; nous en avons remarqué un beaucoup plus blanc que les autres. Ils se coupent ou s'arrachent la barbe, un seul la portoit un peu longue; tous en général avoient les cheveux noirs & relevés sur la tête. Leurs pirogues sont faites avec assez d'art, & munies d'un balancier; elles n'ont point l'avant ni l'arriere relevés, mais pontés l'un & l'autre, & sur le milieu de ses ponts il y a une rangée de chevilles terminées en forme de gros clous, mais dont les têtes sont recouvertes de beaux limas d'une blancheur éclatante. La

voile de leurs pirogues eſt compoſée de pluſieurs nattes & triangulaire ; deux de ſes côtés ſont envergués ſur des batons, dont l'un ſert à l'aſſujettir le long du mat, & l'autre, établi ſur la ralingue de dehors, fait l'effet d'une livarde. Ces pirogues nous ont ſuivi aſſez au large, lorſque nous avons éventé nos voiles ; il en eſt même venu quelques-unes des deux petites iſles, & dans l'une il y avoit une femme vieille & laide. Aotourou a témoigné le plus grand mépris pour ces inſulaires.

Nous trouvames un peu de calme, lorſque nous fumes ſous le vent de la groſſe iſle, ce qui me fit renoncer à paſſer entr'elle & les deux petites. Le canal eſt d'une lieue & demie, & il paroît qu'il y auroit quelque mouillage. A ſix heures du ſoir on découvrit du haut des mâts dans l'oueſt-ſud-oueſt, une nouvelle terre qui ſe préſentoit ſous l'aſpect de trois mondrains iſolés. Nous courumes dans le ſud-oueſt ; & à deux heures après minuit, nous revimes cette terre dans l'oueſt-2-deg.-ſud ; les premieres iſles que nous appercevions encore à la faveur d'un beau clair de lune, nous reſtoient alors au nord-eſt.

Le 5 au matin nous reconnumes que cette nouvelle terre étoit une belle iſle dont nous n'avions la veille apperçu que les ſommets. Elle eſt entrecoupée de montagnes & de vaſtes plaines couvertes de cocotiers & d'une infinité d'autres arbres. Nous prolongeames ſa côte méridionale à une ou deux lieues de diſtance, ſans y voir aucune apparence de mouillage, la mer s'y développoit avec fureur. Il y a même une bâture dans l'oueſt de ſa pointe occidentale, laquelle met environ deux lieues au large. Pluſieurs relevemens nous ont donné avec exactitude

tude le giſſement de cette côte. Un grand nombre de pirogues à la voile, ſemblables à celles des dernieres iſles, vinrent autour des navires, mais ſans vouloir s'approcher ; une ſeule accoſta l'Etoile. Les Indiens ſembloient nous inviter par leurs ſignes à aller à terre ; mais les briſans nous le défendoient. Quoique nous fiſſions alors ſept & huit mille par heure, ces pirogues à la voile tournoient autour de nous avec la même aiſance que ſi nous euſſions été à l'ancre. On en apperçut du haut des mâts pluſieurs qui voguoient dans le ſud.

Dès ſix heures du matin nous avions eu la connoiſſance d'une autre terre dans l'oueſt ; des nuages enſuite nous en avoient dérobé la vue, elle ſe remontra vers dix heures. Sa côte couroit ſur le ſud-oueſt, & nous parut avoir au moins autant d'élévation & d'étendue que la premiere avec laquelle elle gît à-peu-près eſt & oueſt du monde, à la diſtance d'environ douze lieues. Une brume épaiſſe qui s'éleva dans l'après-midi & dura toute la nuit & le jour ſuivant, ne nous permit pas de la reconnoître. Nous diſtinguames ſeulement à ſa pointe du nord-eſt deux petites iſles de grandeur inégale.

La longitude de ces iſles eſt à-peu-près la même par laquelle s'eſtimoit être Abel Taſman, lorſqu'il découvrit les iſles d'*Amſterdam* & de *Roterdam*, des *Pilſtaars*, du *Prince Guillaume*, & les bas fonds de *Fleemskerk*. C'eſt auſſi celle qu'on aſſigne, à peu de choſe près, *aux iſles de Salomon*. D'ailleurs les pirogues que nous avons vu voguer au large & dans le ſud, ſemblent indiquer d'autres iſles dans cette partie. Ainſi ces terres paroiſſent former une chaîne étendue ſous le même méridien ; ce ſera la troiſieme diviſion que nous avons nommée *l'archipel des Navigateurs*.

Le 11 au matin, après avoir gouverné au oueſt-quart-ſud-oueſt, depuis la vue de ces dernieres iſles, on découvrit la terre dans l'oueſt-ſud-oueſt, à ſept ou huit lieues de diſtance. On crut d'abord que c'étoit deux iſles ſéparées, & le calme nous en tint éloignés tout le jour. Le 12 on reconnut que ce n'étoit qu'une ſeule iſle, dont les deux parties élevées étoient jointes par une terre baſſe qui paroiſſoit ſe courber en arc & former une baie ouverte au nord-eſt. Les groſſes terres courent ſur le nord-nord-oueſt. Le vent debout nous a empêché d'approcher de plus de ſix à ſept lieues cette iſle que j'ai appellée *l'Enfant perdu.*

Les mauvais tems, qui avoient commencé dès le 6 de ce mois, continuerent preſque ſans interruption juſqu'au 20; & pendant tout ce tems nous fumes perſécutés par les calmes, la pluie & les vents d'oueſt. En général dans cet océan nommé *Pacifique*, l'approche des terres procure des orages, plus fréquens encore dans les décours de la lune. Les tems à grains avec de gros nuages fixes à l'horiſon, ſont un indice preſque ſûr de quelques iſles, & un avis de s'en méfier. On ne ſe figure pas avec quels ſoins & quelles inquiétudes on navigue dans ces mers inconnues, menacés de toutes parts de la rencontre inopinée de terres & d'écueils, inquiétudes plus vives encore dans les longues nuits de la zone torride. Il nous falloit cheminer à tâtons, changeant de route, lorſque l'horiſon étoit trop noir devant nous. La diſette d'eau, le défaut de vivres, la néceſſité de profiter du vent, quand il daignoit ſouffler, ne nous permettoient pas de ſuivre les lenteurs d'une navigation prudente, & de paſſer en panne ou ſur les bords le tems des ténebres.

Cependant le ſcorbut commençoit à réparoître. Une grande partie des équipages, & preſque tous les officiers en avoient les gencives atteintes & la bouche échauffée. Il ne reſtoit plus de rafraîchiſſemens que pour les malades, & l'on s'accoutume difficilement à ne vivre que de mauvaiſes ſalaiſons & de légumes deſſéchés. Dans le même tems il ſe déclara ſur les deux navires pluſieurs maladies vénériennes priſes à Taiti. Elles portoient tous les ſymptomes connus en Europe. Je fis viſiter Aotourou, il en étoit perdu; mais il paroît que dans ſon pays on s'inquiete peu de ce mal: toutefois il conſentit à ſe laiſſer traiter. Colomb rapporta cette maladie d'Amérique, la voilà dans une iſle au milieu du plus vaſte océan. Sont-ce les Anglois qui l'y ont portée? ou bien ce médecin qui parioit qu'en enfermant une femme ſaine avec quatre hommes ſains & vigoureux, le mal vénérien naîtroit de leur commerce, doit-il gagner ſon pari?

Le 22 à l'aube du jour, comme nous courions à oueſt, on apperçut de l'avant à nous une longue & haute terre. Lorſque le ſoleil fut levé, nous reconnumes deux iſles. La plus méridionale nous reſtoit depuis le ſud-quart-ſud-eſt juſqu'au ſud-oueſt-quart-ſud; elle paroiſſoit courir ſur le nord-nord-oueſt corrigé & avoir environ douze lieues de longueur ſur ce giſſement. Elle reçut le nom du jour, *iſle de la Pentecôte*. La ſeconde nous reſtoit depuis le ſud-oueſt 5 deg. ſud juſqu'à l'oueſt-nord-oueſt; l'inſtant où elle s'eſt montrée à nous, l'a fait appeller *l'iſle Aurore*. Nous tinmes d'abord le plus près, bas-bord amure pour tâcher de paſſer entre les deux iſles. Les vents nous refuſerent, & il fallut arriver pour paſſer ſous le vent de l'iſle Aurore.

larboard tack faites us

En avançant dans le nord le long de ſa côte orientale, on apperçut dans le nord-quart-nord-oueſt une petite iſle élevée en pain de ſucre, qui fut nommée *le pic de l'Etoile*. Nous continuames à ranger l'iſle Aurore à une lieue & demie de diſtance. Elle gît nord & ſud corrigés, depuis ſa pointe méridionale juſqu'à la moitié environ de ſa longueur, qui eſt de dix lieues; enſuite elle décline vers le nord-nord-oueſt: elle a très-peu de largeur, deux lieues au plus. Ses côtes ſont eſcarpées & couvertes de bois. A deux heures après midi nous apperçumes par-deſſus cette iſle des cimes de hautes montagnes à dix lieues environ au-delà. Elles appartenoient à une terre dont à trois heures & demie nous vimes au ſud-ſud-oueſt du compas, la pointe du ſud-oueſt par-deſſus l'extrêmité ſeptentrionale de l'iſle Aurore. Après avoir doublé cette derniere, nous faiſions route au ſud-ſud-oueſt, lorſqu'au coucher du ſoleil une nouvelle côte élevée & très-étendue s'offrit encore à nos regards. Elle ſe prolongeoit depuis l'oueſt-ſud-oueſt juſqu'au nord-oueſt-quart-nord, à la diſtance de quinze à ſeize lieues.

Nous courumes pluſieurs bords dans la nuit pour nous élever dans le ſud-eſt, afin de reconnoître ſi la terre que nous avions au ſud-ſud-oueſt, tenoit à l'iſle de la Pentecôte, ou ſi elle en formoit une troiſieme. C'eſt ce que nous vérifiames le 23 à la pointe du jour. Nous découvrimes la ſéparation des trois iſles. Celle de la Pentecôte & l'iſle Aurore ſont à peu près ſous le même méridien, à deux lieues de diſtance l'une de l'autre. La troiſieme eſt dans le ſud-oueſt de l'iſle Aurore, & leur moindre éloignement eſt de trois ou quatre lieues. Sa côte du nord-oueſt a au moins douze lieues

d'étendue, terre haute, escarpée, par-tout couverte de bois. Nous l'avons côtoyée une partie de la matinée du 23. Plusieurs pirogues se montroient le long de terre, sans qu'aucune cherchât à nous approcher. Il ne paroissoit point de cases, on voyoit seulement un grand nombre de fumées s'élever du milieu des bois, depuis les bords de la mer jusqu'au sommet des montagnes : fort près du rivage nous sondames plusieurs fois sans trouver de fond avec 50 brasses de ligne.

Sur les 9 heures, la vue d'une côte où l'abordage paroissoit commode, me détermina à envoyer à terre pour y faire du bois dont nous avions le plus grand besoin, prendre des connoissances du pays, & tâcher d'en tirer des rafraîchissemens pour nos malades. Je fis partir trois bateaux armés sous les ordres du chevalier de Kerué enseigne de la marine, & nous nous tinmes sur les bords prêts à leur envoyer du secours, & à les soutenir de l'artillerie des vaisseaux s'il étoit nécessaire. Nous les vimes prendre terre, sans que les insulaires parussent s'être opposés à leur débarquement. A une heure après midi je m'embarquai avec quelques autres personnes dans une iole pour aller les rejoindre. Nous trouvames nos gens occupés à couper du bois, & que ceux du pays les aidoient à le porter dans les bateaux. L'officier qui commandoit la descente, me dit qu'à son arrivée une troupe nombreuse d'insulaires étoit venue le recevoir sur la plage, l'arc & la fleche à la main, faisant signe qu'on n'abordât pas ; mais que quand, malgré leurs menaces, il avoit ordonné de mettre à terre, ils s'étoient reculés à quelques pas; qu'à mesure que nos gens avançoient, les Sauvages se retiroient toujours dans l'attitude de

faire partir leurs fleches ſans vouloir ſe laiſſer approcher ; qu'ayant alors fait arrêter la troupe, & le prince de Naſſeau ayant demandé à s'avancer vers eux, ils avoient ceſſé de reculer lorſqu'ils avoient vu un homme ſeul ; des morceaux d'étoffes rouges qu'on leur diſtribua, acheverent d'établir une eſpece de confiance. Le chevalier de Kerué prit auſſi-tôt poſte à l'entrée du bois, mit ſes travailleurs à abattre des arbres ſous la protection de la troupe, & envoya un détachement chercher des fruits. Inſenſiblement les inſulaires ſe rapprocherent plus amiablement en apparence ; on eut même d'eux quelques fruits : ils ne vouloient ni du fer ni des clous. Ils refuſerent auſſi conſtamment de troquer leurs arcs & leurs maſſues, ſeulement ils céderent quelques fleches. Au reſte, ils étoient toujours reſtés en grand nombre autour de nos gens ſans jamais quitter leurs armes ; ceux mêmes qui n'avoient point d'arcs, tenoient des pierres prêtes à lancer. Ils avoient fait entendre qu'ils étoient en guerre avec les habitans d'un caton voiſin du leur. Effectivement il s'en montra une troupe armée qui venoit de la partie occidentale de l'iſle, s'avançant en bon ordre, & ceux-ci paroiſſoient diſpoſés à les bien recevoir ; mais il n'y avoit point eu d'attaque.

Nous trouvames les choſes en cet état à notre arrivée à terre. Nous y reſtames juſqu'à ce que nos bateaux fuſſent chargés de fruits & de bois. Je fis auſſi enterrer au pied d'un arbre l'acte de priſe de poſſeſſion de ces iſles gravé ſur une planche de chêne, & enſuite nous nous rembarquames. Ce départ dérangea ſans doute le projet des inſulaires qui n'avoient pas encore tout diſpoſé pour nous attaquer. C'eſt là du

moins ce que nous dumes juger en les voyant s'avancer sur le bord de la mer, & nous lancer une grêle de pierres & de fleches. Quelques coups de fusil tirés en l'air ne suffirent pas pour nous en débarrasser; plusieurs même s'avançoient dans l'eau pour nous ajuster de plus près; une décharge mieux nourrie ralentit aussi-tôt leur attaque, ils s'enfuirent dans le bois avec de grands cris. Un matelot fut légérement blessé d'une pierre.

Ces insulaires sont de deux couleurs, noirs & mulâtres. Leurs levres sont épaisses, leurs cheveux cotonnés, quelques-uns même ont la laine jaune. Ils sont petits, vilains, mal faits, & la plupart rongés de lepre; circonstance qui nous a fait nommer leur isle *l'isle des Lepreux*. Il parut peu de femmes, & elles n'étoient pas moins dégoûtantes que les hommes; ils sont nuds, à peine se couvrent-ils d'une natte les parties naturelles; les femmes ont aussi des écharpes pour porter leurs enfans sur le dos; nous avons vu quelques-uns des tissus qui les composent, sur lesquels étoient de fort jolis desseins faits avec une belle teinture cramoisi. J'ai remarqué qu'aucun n'avoit de barbe; ils se percent les narines pour y pendre quelques ornemens; ils portent aussi aux bras en forme de bracelets, une dent de *babirousſa*, ou un grand anneau d'une matiere que je crois de l'ivoire, & au col des plaques d'écaille de tortue, qu'ils nous ont fait entendre être commune sur leur rivage.

Leurs armes sont l'arc & la fleche, des massues de bois de fer, & des pierres qu'ils lancent sans fronde. Les fleches sont des roseaux armés d'une longue pointe d'os très-aigue. Quelques-unes de ces pointes sont quarrées & garnies sur les arêtes de petites pointes couchées

en arriere, qui empêchent de pouvoir retirer la fleche de la plaie. Ils ont encore des ſabres de bois de fer. Leurs pirogues ne nous ont pas approché. Elles nous ont paru de loin faites & voilées comme celles des iſles des Navigateurs.

La plage où nous avons abordé préſentoit une très-petite étendue. A vingt pas du bord de la mer on trouve le pied d'une montagne dont la pente, quoique très-rapide, eſt couverte de bois. Le terrein eſt très-léger, & a peu de profondeur : auſſi les fruits, quoique de la même eſpece qu'à Taiti, ſont-ils moins beaux ici & d'une moins bonne qualité. Nous y avons trouvé une eſpece de figues particuliere. On rencontre beaucoup de routes tracées dans le bois, & des eſpaces enclos par des paliſſades de trois pieds de haut. Sont-ce des retranchemens ou ſimplement des limites de poſſeſſions différentes ? Nous n'avons vu d'autres caſes que cinq ou ſix petites huttes dans leſquelles on ne pouvoit entrer qu'en ſe traînant ſur le ventre. Nous étions cependant environnés d'un peuple nombreux ; je le crois fort miſérable : cette guerre inteſtine dont nous avons été les témoins, eſt un cruel fléau. Nous entendimes à pluſieurs repriſes le ſon rauque d'une eſpece de tambour ſortir de la profondeur du bois vers le ſommet de la montagne. C'eſt ſans doute leur ſignal de ralliement ; car dès l'inſtant où nos coups de fuſil les ont diſperſés, il a recommencé à battre. Il redoubloit auſſi ſon lugubre bruit, lorſque cette troupe ennemie que nous avons vue pluſieurs fois, venoit à paroître. Notre Taitien, qui avoit deſiré être de la deſcente, nous a paru trouver cette eſpece d'hommes fort vilaine; il n'entendoit abſolument aucun mot de leur langue.

A notre arrivée à bord, nous rembarquames nos bateaux, & je fis *servir* courant au ſud-oueſt ſur une longue côte que nous découvrimes à toute vue depuis le ſud-oueſt juſqu'à l'oueſt-nord-oueſt. Pendant la nuit il y eut peu de vent, & il ne ceſſa de varier; de ſorte que nous reſtames au pouvoir des courans qui nous entraînerent ſur le nord-eſt. Ce tems continua la journée du 24, & la nuit ſuivante, & nous pumes à peine nous élever à trois lieues de l'iſle des Lépreux. Le 25 à cinq heures du matin, nous eumes une aſſez jolie briſe d'eſt-ſud-eſt; mais l'Etoile qui ſe trouvoit encore ſous la terre, ne la reſſentit pas & demeura en calme. Je fis route néanmoins, toutes voiles dehors, pour reconnoître la terre d'oueſt. A huit heures nous découvrions des terres dans tous les points de l'horiſon, & nous paroiſſions enfermés dans un grand golphe. L'iſle de la Pentecôte venoit rechercher au ſud la nouvelle côte que nous avions découverte, & nous ne pouvions être aſſurés ſi elle en étoit détachée, ou ſi ce qui nous ſembloit former la ſéparation, n'étoit pas une grande baie. Pluſieurs endroits ſur le reſte de la côte nous offroient auſſi l'apparence, ou de paſſages ou de grands enfoncemens; un entre autres préſentoit dans l'oueſt une ouverture conſidérable. Quelques pirogues traverſoient d'une terre à l'autre. A dix heures nous fumes obligés de revirer ſur l'iſle aux Lépreux. L'Etoile qu'on n'appercevoit plus, même du haut des mâts, y étoit toujours en calme, quoique la briſe d'eſt-ſud-eſt ſe ſoutînt au large. Nous courumes ſur cette flûte juſqu'à quatre heures du ſoir; ce ne fut qu'alors qu'elle reſſentit la briſe. Il étoit trop tard quand elle fût ralliée pour ſonger à des reconnoiſſances. Ainſi

la journée du 25 fut perdue, nous paſſames la nuit ſur les bords.

Les relevemens que nous fimes le 26 au lever du ſoleil, nous apprirent que les courans nous avoient entraînés dans le ſud pluſieurs milles au-delà de notre eſtime. L'iſle de la Pentecôte ſe montroit toujours ſéparée des terres du ſud-oueſt, mais la ſéparation étoit plus étroite. Nous découvrions pluſieurs autres coupures à cette côte, mais ſans pouvoir diſtinguer le nombre des iſles de l'archipel qui nous environnoit. La terre s'étendoit à nos yeux depuis l'eſt-ſud-eſt, en paſſant par le ſud, juſqu'à l'oueſt-nord-oueſt du compas, & nous ne la voyions pas terminée. Je fis courir depuis le nord-oueſt-quart-oueſt en rondiſſant juſqu'à l'oueſt le long d'une belle côte couverte d'arbres, ſur laquelle il paroiſſoit de grands eſpaces de terrein cultivés, ſoit qu'ils le fuſſent en effet, ſoit que ce fût un jeu de la nature. Le coup d'œil annonçoit un pays riche, les croupes de quelques montagnes pelées & de couleur rouge en de certains endroits, ſembloient même indiquer que leurs entrailles renfermoient des minéraux. La route que nous ſuivions nous conduiſoit à ce grand enfoncement apperçu la veille dans l'oueſt. A midi nous étions au milieu, & nous y obſervames la hauteur du ſoleil. L'ouverture en eſt de cinq à ſix lieues, elle court eſt-quart-ſud-eſt & oueſt-quart-nord-oueſt du monde. Quelques hommes ſe montrerent à la côte du ſud, & d'autres approcherent des navires dans une pirogue; mais dès qu'ils en furent à une portée de mouſquet, ils ceſſerent de s'avancer malgré nos invitations; ces hommes étoient noirs.

Nous rangeames la côte ſeptentrionale à trois quarts de lieue de diſtance; elle eſt peu élevée,

& couverte d'arbres. Une multitude de Negres se faisoient voir sur le rivage ; il s'en détacha même quelques pirogues qui n'eurent pas plus de confiance que celle qui avoit vogué de la côte opposée. Après avoir longé celle-ci l'espace de deux à trois lieues, nous vimes un grand enfoncement qui nous parut former une belle baie, à l'ouverture de laquelle étoient deux gros islots. J'envoyai sur le champ nos bateaux armés pour la reconnoître, & pendant ce tems nous restames sur les bords à une & deux lieues de terre, sondant souvant sans trouver de fond avec une ligne de deux cens brasses.

Sur les cinq heures nous entendimes une salve de mousqueterie qui nous causa beaucoup d'inquiétude ; elle sortoit d'un de nos canots qui, malgré mes ordres, s'étoit séparé des autres, & se trouvoit mal à propos dans le cas d'être attaqué par les insulaires, ayant vogué tout à fait à terre. Deux fleches qui lui furent tirées, servirent de prétexte à sa premiere décharge. Ensuite il longea la côte, faisant un feu très-vif de sa mousqueterie & de ses espingoles, tant à terre, que sur trois pirogues qui passerent à portée, & lui décocherent aussi quelques fleches. Une pointe avancée nous déroboit alors la vue du canot, & son feu continuel me donnoit lieu d'appréhender qu'il ne fut attaqué par une armée de pirogues. J'allois envoyer notre chaloupe à son secours lorsque nous le vimes doubler seul cette pointe qui nous l'avoit caché. Les negres poussoient des cris affreux dans le bois où ils s'étoient tous jettés, & dans lequel on entendoit battre leur tambour. Je fis aussi-tôt à ce canot le signal de ralliement, & je pris des mesures pour que nous ne fussions pas deshonorés par un pareil abus de la supériorité de nos forces.

Les canots de la Boudeuſe reconnurent que cette côte que nous avions crue continue, eſt un amas d'iſles qui ſe croiſent, en ſorte que la baie n'eſt que la rencontre de pluſieurs des canaux qui les ſéparent. Cependant ils y trouverent un aſſez bon fond de ſable ſur 40, 30 & 20 braſſes d'eau ; mais ſon inégalité continuelle rendoit ce mouillage peu ſûr, pour nous ſurtout qui n'avions pu d'ancre à haſarder. Il falloit d'ailleurs y ancrer à une grande demi-lieue de la côte ; plus près le fond étoit des roches. Ainſi les vaiſſeaux n'auroient pu protéger les bateaux, & le pays eſt ſi couvert, qu'il eût toujours fallu avoir les armes à la main pour mettre les travailleurs à l'abri des ſurpriſes. On ne devoit pas ſe flatter que les naturels oubliaſſent le mal qu'on venoit de leur faire, & conſentiſſent à échanger des rafraîchiſſemens. On remarqua ici les mêmes productions que ſur l'iſle des Lépreux. Les habitans y étoient auſſi de la même eſpece, preſque tous noirs, nuds, à l'exception des parties naturelles, portant les mêmes ornemens en coliers & en bracelets, & ſe ſervant des mêmes armes.

Nous paſſâmes la nuit ſur les bords. Le 27 au matin nous *arrivames*, & prolongeames la côte environ à une lieue de diſtance. Vers dix heures, on diſtingua ſur une pointe baſſe une plantation d'arbres diſpoſés en allées de jardin. Le terrein ſous les arbres étoit battu, & paroiſſoit ſablé ; un aſſez grand nombre d'habitans ſe montroient dans cette partie ; de l'autre côté de la pointe il y avoit une apparence d'enfoncement, & je fis mettre les batteaux dehors. Ce fut en vain ; ce n'étoit qu'un coude que formoit la côte, & nous la ſuivimes juſqu'à la pointe du nord-oueſt ſans trouver de mouillage.

Au-delà de cette pointe les terres revenoient sur le nord-nord-oueſt, & s'étendoient à perte de vue ; terres d'une élévation extraordinaire, & qui préſentoient au-deſſus des nuages une chaîne ſuivie de montagnes. Au reſte, le tems fut ſombre & à grains, avec de la pluie par intervalle. Pluſieurs fois dans le jour on crut voir la terre devant nous, terre de brume qui s'évanouiſſoit dans les éclaircis. Nous paſſâmes toute la nuit, qui fut très-orageuſe, à louvoyer à petits bords, & les marées nous porterent dans le ſud beaucoup au-delà de notre eſtime. Nous eumes la vue des hautes montagnes toute la journée du 28 juſqu'au ſoleil couchant, que nous les relevames de l'eſt au nord-nord-eſt, à vingt ou vingt-cinq lieues de diſtance.

Le 29 au matin nous ne vimes plus de terres, nous avions gouverné ſur l'oueſt-nord-oueſt. Je nommai ces terres que nous venions de découvrir *l'archipel des grandes Cyclades*. A en juger par ce que nous en avons parcouru, & par ce que nous avons apperçu dans le lointain, il contient au moins trois degrés en latitude & cinq en longitude. Je croirois même volontiers que c'eſt ſon extrêmité ſeptentrionale que Roggewin a vue ſous le onzieme parallele, & qu'il a nommée *Thienhoven* & *Groningue*. Pour nous quand nous y atterrimes, tout devoit nous perſuader que nous étions à *la terre auſtrale du Saint-Eſprit*. Les apparences ſembloient ſe conformer au recit de Quiros, & ce que nous découvrions chaque jour encourageoit nos recherches. Il eſt bien ſingulier que préciſément par la même latitude & la même longitude où Quiros place ſa grande baie *de Saint-Jacques & Saint-Philippe*, ſur une côte qui paroiſſoit au premier coup d'œil celle d'un continent, nous

ayons trouvé un paſſage de largeur égale à celle qu'il donne à l'ouverture de ſa baie. Le navigateur Eſpagnol a-t-il mal vu ? A-t-il voulu maſquer ſes découvertes ? Les géographes avoient-ils deviné, en faiſant de la terre du Saint-Eſprit un même contient avec *la nouvelle Guinée ?* Pour réſoudre ce problême, il falloit ſuivre encore le même parallele pendant plus de trois cents cinquante lieues. Je m'y déterminai, quoique l'état & la quantité de nos vivres nous avertiſſent d'aller promptement chercher quelqu'établiſſement Européen. On verra qu'il s'en eſt peu fallu que nous n'ayons été les victimes de notre conſtance.

M. Verron fit pluſieurs obſervations pendant le mois de mai, & leurs réſultats déterminerent notre longitude le 5, le 9, le 13 & le 22. Il ne s'étoit pas encore trouvé autant de différence entre les obſervations & l'eſtime de nos routes, différences toutes du même côté. Le 5 à midi j'étois plus eſt que l'obſervé de 4 deg. 00 min. 42 ſec. ; le 9 de 4 deg. 23 min. 4 ſec. ; le 13 de 3 deg. 38 min. 15 ſec. ; le 22 enfin de 3 deg. 35 min. Toutes ces différences, on le voit, annonçoient que depuis l'iſle de Taiti les courans nous avoient beaucoup entraînés dans l'oueſt. On expliqueroit par là comment tous les navigateurs qui ont traverſé l'océan Pacifique, ont rencontré la nouvelle Guinée beaucoup plutôt qu'ils ne l'auroient dû. Auſſi ont-ils donné à cet océan une étendue de l'eſt à l'oueſt beaucoup moindre que celle qu'il a véritablement. Je dois toutefois faire remarquer que pendant la ſaiſon où le ſoleil a été dans l'hémiſphere auſtral, nos eſtimes ont été dans l'oueſt des obſervations, & que depuis qu'il a paſſé de l'autre côté, nos différences ont changé. Le thermometre dans ce mois a

été communément entre 19 & 20 degrés, il a deux fois baissé à 18, & une seule fois à 15.

Tandis que nous étions entre les grandes Cyclades, quelques affaires m'avoient appellé à bord de l'Etoile, & j'eus occasion d'y vérifier un fait assez singulier. Depuis quelque tems il couroit un bruit dans les deux navires que le domestique de M. de Commerçon, nommé *Baré*, étoit une femme. Sa structure, le son de sa voix, son menton sans barbe, son attention scrupuleuse à ne jamais changer de linge, ni faire ses nécessités devant qui que ce fût, plusieurs autres indices avoient fait naître & accréditoient le soupçon. Cependant comment reconnoître une femme dans cet infatigable Baré, botaniste déja fort exercé que nous avions vu suivre son maître dans toutes ses herborisations, au milieu des neiges & sur les monts glacés du détroit de Magellan, & porter même dans ces marches pénibles provisions de bouche, armes & cahiers de plantes avec un courage & une force qui lui avoient mérité du naturaliste le surnom de sa bête de somme? Il falloit qu'une scene qui se passa à Taiti, changeât le soupçon en certitude. M. de Commerçon y descendit pour herboriser; à peine Baré qui le suivoit avec les cahiers sous son bras, eut mis pied à terre, que les Taitiens l'entourent, crient que c'est une femme, & veulent lui faire les honneurs de l'isle. Le chevalier de Bournand, qui étoit de garde à terre, fut obligé de venir à son secours, & de l'escorter jusqu'au bateau. Depuis ce tems il étoit assez difficile d'empêcher que les matelots n'alarmassent quelquefois sa pudeur. Quand je fus à bord de l'Etoile, Baré les yeux baignés de larmes, m'avoua qu'elle étoit fille; elle me dit qu'à Rochefort elle avoit trompé son maître en

ſe préſentant à lui ſous des habits d'homme au moment même de ſon embarquement, qu'elle avoit déja ſervi comme laquais un Genevois à Paris; que née en Bourgogne & orpheline, la perte d'un procès l'avoit réduite dans la miſere, & lui avoit fait prendre le parti de déguiſer ſon ſexe, qu'au reſte elle ſavoit en s'embarquant qu'il s'agiſſoit de faire le tour du monde, & que ce voyage avoit piqué ſa curioſité. Elle ſera la premiere; & je lui dois la juſtice qu'elle s'eſt toujours conduite à bord avec la plus ſcrupuleuſe ſageſſe. Elle n'eſt ni laide ni jolie, & n'a pas plus de vingt-ſix ou vingt-ſept ans. Il faut convenir que ſi les deux vaiſſeaux euſſent fait naufrage ſur quelque iſle déſerte de ce vaſte océan, la chance eût été fort ſinguliere pour Baré.

CHAP.

CHAPITRE V.

Navigation depuis les grandes Cyclades ; découverte du golfe de la Louisiade, extrémités où nous y sommes réduits ; découverte de nouvelles isles ; relâche à la nouvelle Bretagne.

DEPUIS le 29 mai que nous cessâmes de voir la terre, je fis route à l'oueſt avec un vent d'eſt & de ſud-eſt très-frais. L'étoile retardoit conſidérablement notre marche. Nous ſondames toutes les vingt-quatre heures ſans trouver de fond avec une ligne de 240 braſſes. Le jour nous forçions de voiles, nous courions la nuit ſous les huniers riſés, virant de bord lorſque le tems étoit trop obſcur. La nuit du 4 au 5 juin nous faiſions route à l'oueſt ſous nos huniers à la faveur de la lune qui nous éclairoit, lorſqu'à onze heures du ſoir on apperçut à une demi-lieue de nous dans le ſud des briſans, & une côte de ſable très-baſſe. Nous primes auſſi-tôt les amures à l'autre bord, ſignalant en même-tems le danger à l'Etoile. Nous courumes ainſi juſqu'à cinq heures du matin, & alors nous reprimes notre route dans l'oueſt-ſud-oueſt pour aller reconnoître cette terre. Nous la revimes à huit heures à une lieue & demie de diſtance. C'eſt un petit iſlot de ſable qui s'éleve à peine au-deſſus de l'eau, & que ce peu de hauteur rend un écueil fort dangereux pour des vaiſſeaux qui font route de nuit ou par un tems de brume. Il eſt ſi ras, qu'à deux lieues de diſtance avec un horiſon fort net on ne le voit que du haut des

mâts ; il eſt couvert d'oiſeaux. Je l'ai nommée *la bâture de Diane.*

Dans la journée du 5, on crut à quatre heures après-midi appercevoir la terre & des briſans dans l'oueſt ; on ſe trompoit, & nous continuames à y courir juſqu'à dix heures du ſoir. Nous paſſames le reſte de la nuit, partie en panne, partie à courir de petits bords, & au point du jour nous reprimes notre route toutes voiles dehors. Depuis vingt-quatre heures, il paſſoit le long des navires beaucoup de morceaux de bois & des fruits que nous ne connoiſſions pas ; la mer étoit auſſi entiérement tombée, malgré le grand vent de ſud-eſt, & ces circonſtances réunies me faiſoient penſer que nous avions de la terre dans le ſud-eſt aſſez près de nous. Nous vimes auſſi dans ces parages une eſpece de poiſſons volans ſinguliere. Ils ſont noirs à ailes rouges ; ils paroiſſent avoir quatre ailes au lieu de deux, & leur groſſeur eſt un peu au-deſſus de la groſſeur commune de ces poiſſons.

Le 6, à une heure & demie de l'après-midi, une bâture qui ſe montra environ à trois quarts de lieue de l'avant à nous, m'avertit qu'il étoit tems de changer la route que je pourſuivois toujours à l'oueſt. Elle avoit au moins une demi-lieue d'étendue depuis le oueſt-quart-ſud-oueſt juſqu'au oueſt-nord-oueſt, quelques-uns même crurent appercevoir une terre baſſe dans le ſud-oueſt des briſans. Je fis gouverner au nord juſqu'à quatre heures, & alors je remis encore le cap à l'oueſt. Ce ne devoit pas être pour long-tems ; à cinq heures & demie les vigies apperçurent du haut des mâts de nouveaux briſans dans le nord-oueſt & le nord-oueſt-quart-oueſt à peu près à une lieue & demie de nous. Nous

les approchames davantage afin de les mieux reconnoître. On les vit s'étendre du nord-nord-eſt au ſud-ſud-oueſt plus de deux milles, & on n'en appercevoit pas la fin. Peut-être alloient-ils rejoindre ceux qu'on avoit découverts trois heures auparavant. La mer briſoit avec fureur ſur ces écueils, & quelques têtes de roches s'élevoient ſur l'eau de diſtance en diſtance. Cette derniere rencontre étoit la voix de Dieu, & nous y fumes dociles. La prudence ne permettant pas de ſuivre pendant la nuit une route incertaine au milieu de ces parages funeſtes, nous la paſſames à courir des bords dans l'eſpace que nous avions reconnu le jour, & le 7 au matin, je fis gouverner au nord-eſt-quart-nord, abandonnant le projet de pouſſer plus loin à l'oueſt ſous le parallele de 15 degrés.

Nous étions aſſurément bien fondés à croire que la terre auſtrale du Saint-Eſprit n'étoit autre que l'archipel des grandes Cyclades, que Quiros avoit pris pour un continent, & repréſenté ſur un point de vue romaneſque. Quand je perſéverois à courir ſous le parallele de 15 deg., c'eſt que je voulois que la vue des côtes orientales de la *nouvelle Hollande* portât nos conjectures à l'évidence. Or, en ſuivant les obſervations aſtronomiques, dont l'accord depuis plus d'un mois aſſuroit la juſteſſe, nous étions déja le ſix à midi par 146 deg. de longitude orientale, c'eſt-à-dire un degré plus à l'oueſt que ne l'eſt la terre du Saint-Eſprit ſelon M. Bellin. D'ailleurs la rencontre conſécutive de ces briſans vus depuis trois jours, ces troncs d'arbres, ces fruits, ces goëmons que nous trouvions à chaque inſtant, la tranquillité de la mer, la direction des courans, tout nous a ſuffiſamment indiqué les approches d'une grande terre, & que

même elle nous environnoit déja dans le ſud-eſt. Cette terre n'eſt autre que la côte orientale de la nouvelle Hollande. En effet, ces écueils multipliés & étendus au large, annoncent une terre baſſe ; & quand je vois Dampierre abandonner par notre même latitude de 15 deg. 35 min. la côte occidentale de cette région ingrate où il ne trouve pas même d'eau douce, j'en conclus que la côte orientale ne vaut pas mieux. Je penſerois volontiers comme lui que cette terre n'eſt qu'un amas d'iſles, dont les approches ſont défendues par une mer dangereuſe, ſemée d'écueils & de bas-fonds. Après de pareils éclairciſſemens, il y auroit eu de la témérité à riſquer de s'affaler ſur une côte dont on ne devoit eſpérer aucun avantage, & de laquelle on ne pouvoit ſe relever qu'en luttant contre les vents régnans. Nous n'avions plus de pain que pour deux mois, des légumes pour quarante jours ; la viande ſalée étoit en plus grande quantité, mais elle infectoit. Nous lui préférions les rats qu'on pouvoit prendre. Ainſi de toutes façons il étoit tems de s'élever dans le nord, en faiſant même prendre de l'eſt à notre route.

p. 166

Malheureuſement les vents de ſud-eſt nous abandonnerent ici, & quand enſuite ils revinrent, ce fut pour nous mettre dans la ſituation la plus critique où nous nous fuſſions encore trouvés. Depuis le 7, la route ne nous avoit valu que le nord-quart-nord-eſt, lorſque le 10 au point du jour on découvrit la terre depuis l'eſt juſqu'au nord-oueſt. Long-tems avant le lever de l'aurore, une odeur délicieuſe nous avoit annoncé le voiſinage de cette terre qui formoit un grand golfe ouvert au ſud-eſt. J'ai peu vu de pays dont le coup d'œil fut plus beau. Un terrein bas, partagé en plaines & en boſquets,

régnoit sur le bord de la mer, & s'élevoit ensuite en amphithéatre jusqu'aux montagnes dont la cime se perdoit dans les nues. On en distinguoit trois étages, & la chaîne la plus élevée étoit à plus de 25 lieues dans l'intérieur du pays. Le triste état où nous étions réduits ne nous permettoit ni de sacrifier quelque tems à la visite de ce magnifique pays que tout annonçoit être fertile & riche, ni de chercher, en faisant route à l'oueſt, un passage au sud de la nouvelle Guinée, qui nous frayât par le golfe de la Carpentarie, une route nouvelle & courte aux isles Moluques. Rien n'étoit à la vérité plus problématique que l'existence de ce passage; on croyoit même avoir vu la terre s'étendre jusqu'au oueſt-quart-sud-oueſt. Il falloit tâcher de sortir au plutôt, & par le chemin qui sembloit ouvert, de ce golfe dans lequel nous étions engagés beaucoup plus même que nous ne le croyons d'abord. C'est où nous attendoit le vent de sud-est, pour mettre notre patience aux dernieres épreuves.

Toute la journée du 10, le calme nous laissa à la merci d'une grosse lame du sud-est qui nous jettoit à terre. A quatre heures du soir, nous n'étions pas à plus de trois quarts de lieue d'une petite isle basse, à la pointe orientale de laquelle est attachée une bâture qui se prolonge à deux ou trois lieues dans l'est. Nous parvinmes, vers cinq heures, à mettre le cap au large, & la nuit se passa dans cette inquiétante situation, faisant tous nos efforts pour nous élever à l'aide des moindres brises. Le 11 après midi, nous étions écartés de la côte environ de quatre lieues; à deux lieues la mer y est sans fond. Plusieurs pirogues voguoient le long de terre, sur laquelle il y eut toujours de

grands feux allumés. Il y a ici de la tortue ; nous en trouvames les débris d'une dans le ventre d'un requin.

Le 11, nous relevames au ſoleil couchant les terres les plus eſt à l'eſt-quart-nord-eſt 2 deg. eſt du compas, & les plus oueſt à l'oueſt-nord-oueſt, les unes & les autres environ à quinze lieues de diſtance. Les jours ſuivans furent affreux : tout fut contre nous, le vent conſtamment de l'eſt-ſud-eſt au ſud-eſt très-grand frais, de la pluie, une brume ſi épaiſſe que nous étions forcés de tirer des coups de canon pour nous conſerver avec l'Etoile qui contenoit encore une partie de nos vivres, enfin une mer très-groſſe qui nous affaloit ſur la côte. A peine nous ſoutenions-nous en louvoyant, forcés de virer vent arriere, & ne pouvant faire que très-peu de voiles. Nous courions ainſi nos bords à tâtons, au milieu d'une mer ſemée d'écueils, étant obligés de fermer les yeux ſur tous les indices des dangers. La nuit du 11 au 12, ſept ou huit de ces poiſſons qu'on nomme *cornets*, poiſſons qui ſe tiennent toujours ſur le fond, ſauterent ſur les paſſavans. Il vint auſſi ſur le gaillard d'avant du ſable & des goëmons de fond, que les vagues y dépoſoient en le couvrant. Je ne voulus pas faire ſonder ; la certitude du péril ne l'eut pas diminué, & il étoit le même quelqu'autre parti que nous euſſions pris. Au reſte nous devons notre ſalut à la connoiſſance que nous eumes de la terre le 10 au matin, immédiatement avant cette ſuite de gros tems & de brume. En effet, les vents étant de l'eſt-ſud-eſt au ſud-eſt, j'aurois penſé qu'en gouvernant au nord-eſt, c'eut été un excès de prudence accordé à l'obſcurité du tems. Toutefois cette route nous mettoit dans le riſque évident de nous per-

dre, puiſque nous avions la terre juſques dans l'eſt-ſud-eſt.

Le tems ſe remit au beau le 16, le vent demeurant également contraire, mais au moins le jour nous étoit rendu. A ſix heures du matin nous vimes la terre depuis le nord juſqu'au nord-eſt-quart-eſt du compas, & nous louvoyames pour la doubler. Le 17 au matin nous ne vimes point de terre au lever du ſoleil; mais à neuf heures & demie nous apperçumes une petite iſle dans le nord-nord-eſt du compas, à cinq ou ſix lieues de diſtance, & une autre terre dans le nord-nord-oueſt, environ à neuf lieues. Peu après nous découvrimes dans nord-eſt 5 deg.-eſt, à quatre ou cinq lieues, une autre petite iſle que ſa reſſemblance avec *Oueſſant* nous fit appeller du même nom. Nous continuions notre bordée au nord-eſt-quart-eſt, eſpérant doubler toutes les terres, lorſqu'à onze heures on en découvrit une nouvelle dans l'eſt-nord-eſt-5-deg.-nord, & des briſans dans l'eſt-nord-eſt, qui paroiſſoient venir joindre Oueſſant. Dans le nord-oueſt de cet iſlot, on voyoit une autre chaîne de briſans qui s'allongeoit à une demi-lieue. La premiere iſle nous ſembloit être auſſi entre deux chaîne de briſans.

Tous les navigateurs qui ſont venus dans ces parages, avoient toujours redouté de tomber dans le ſud de la nouvelle Guinée, & d'y trouver un golfe correſpondant à celui de la *Carpentarie*, d'où il leur fût enſuite difficile de ſe relever. En conſéquence ils ont tous gagné de bonne heure la latitude de la nouvelle Bretagne, ſur laquelle ils alloient atterir. Tous ont ſuivi les mêmes traces; nous en ouvrions de nouvelles, & il falloit payer l'honneur d'une premiere découverte. Malheureuſement le plus

cruel de nos ennemis étoit à bord, la faim. Je fus obligé de faire une réduction considérable sur la ration de pain & de légumes. Il fallut aussi défendre de manger le cuir dont on enveloppe les vergues, & les autres vieux cuirs, cet aliment pouvant donner de funestes indigestions. Il nous restoit une chevre, compagne fidele de nos aventures depuis notre sortie des isles Malouines où nous l'avions prise. Chaque jour elle nous donnoit un peu de lait. Les estomacs affamés dans un instant d'humeur, la condamnerent à mourir; je n'ai pu que la plaindre, & le boucher qui la nourissoit depuis si long-tems, a arosé de ses larmes la victime qu'il immoloit à notre faim. Un jeune chien pris dans le détroit de Magellan, eut le même sort peu de tems après.

Le dix-sept après midi les courans nous avoient été si favorables, que nous avions repris la bordée du nord-nord-est, portant fort au vent d'Ouessant & de ses bâtures. Mais à quatre heures nous eumes la conviction que ses brisans s'étendoient beaucoup plus loin que nous n'avions pensé; on en découvroit jusque dans l'est-nord-est, sans que ce fut encore leur fin. Il fallut reprendre pour la nuit la bordée du sud-sud-oueſt, & au jour celle de l'est. Pendant toute la matinée du 18 nous ne vimes point de terres, & déja nous nous livrions à l'espoir d'avoir doublé isiots & brisans. Notre joie fut courte. A une heure après-midi une isle se fit voir dans le nord-est-quart-nord du compas, & bientôt elle fut suivie de neuf ou dix autres. Il y en avoit jusque dans l'est-nord-est, & derriere ces isles, une terre plus élevée s'étendoit dans le nord-est, environ à dix lieue de distance. Nous louvoyames toute la nuit; le jour suivant

nous

nous donna le même ſpectacle d'une double chaîne de terres, courant à peu près eſt & oueſt, ſavoir au ſud une ſuite d'iſlots joints par des récifs à fleur d'eau, dans le nord deſquels s'étendoient des terres plus élevées. Les terres que nous découvrimes le 20, nous parurent prendre moins du ſud, & ne plus courir que ſur l'eſt-ſud-eſt ; c'étoit un amandement à notre poſition. Je pris le parti de courir des bords de vingt-quatre heures ; nous perdions trop à virer plus ſouvent, la mer étant extrêmement groſſe, le vent violent & conſtamment le même : d'ailleurs nous étions contraints à faire peu de voiles pour ménager une mâture caduque & des manœuvres endommagées, & nos navires marchoient très-mal, n'étant plus en aſſiette, & n'ayant pas été carénés depuis ſi long-tems.

Nous vimes la terre le 25 au lever du ſoleil depuis le nord juſqu'au nord-nord-eſt ; mais ce n'étoit plus une terre baſſe ; on appercevoit au contraire une terre extrêmement haute, & qui paroiſſoit ſe terminer par un gros cap. Il étoit vraiſemblable qu'elle couroit enſuite ſur le nord. Nous gouvernames tout le jour au nord-eſt-quart-eſt & à l'eſt-nord-eſt, ſans voir de terres plus eſt que le cap que nous doublions avec une ſatisfaction que je ne ſaurois dépeindre. Le 26 au matin, le cap étant beaucoup ſous le vent à nous, & ne voyant plus de terres au vent, il fut enfin permis de mettre la route au nord-nord-eſt. Nous appellames ce cap après lequel nous avions ſi long-tems aſpiré, *le cap de la Délivrance*, & le golfe dont il fait la pointe orientale, *le golfe de la Louiſiade*. C'eſt une terre que nous avons bien acquis le droit de nommer. Pendant les quinze jours paſſés dans ce golfe, les courans nous ont aſſez réguliérement portés

dans l'eſt. Le 26 & le 27 le vent fut très-grand frais, la mer affreuſe, le tems à grains & fort obſcur. Il ne fut pas poſſible de faire du chemin pendant la nuit.

Nous nous étions élevés environ ſoixante lieues dans le nord depuis le cap de la Délivrance, lorſque le 28 au matin on découvrit la terre dans le nord-oueſt à neuf ou dix lieues de diſtance. C'étoient deux iſles, dont la plus méridionale reſtoit, à huit heures, dans le nord-oueſt-quart-oueſt du compas. Une autre côte longue & élevée ſe fit appercevoir en même tems depuis l'eſt-ſud-eſt juſqu'à l'eſt-nord-eſt. Celle-ci couroit ſur le nord, & à meſure que nous avancions dans le nord-eſt, on la voyoit ſe prolonger davantage, & tourner au nord-nord-oueſt. On découvrit cependant un eſpace où la côte étoit interrompue, ſoit que ce fut un canal ou l'ouverture d'une grande baie, car on crut diſtinguer des terres dans le fond. Le 29 au matin, la côte que nous avions à l'eſt continuoit à s'étendre ſur le nord-oueſt, ſans que de ce côté notre horiſon fût borné. Je voulus la rallier pour la prolonger enſuite, & chercher un mouillage. A trois heures après midi, étant à près de trois lieues de terre, nous avions trouvé fond par 48 braſſes, ſable blanc & morceaux de coquilles briſées : nous portames alors ſur une anſe qui paroiſſoit commode ; mais le calme ſurvint & nous conſomma inutilement le reſte de la journée. La nuit ſe paſſa à courir de petits bords, & le 30 dès la pointe du jour j'envoyai les bateaux avec un détachement aux ordres du chevalier de Bournand, pour viſiter le long de la côte pluſieurs anſes qui ſembloient promettre un mouillage, le fond trouvé au large étant d'un augure favorable. Je le ſuivis

à petites voiles, prêt à le joindre au premier signal qu'il nous en feroit.

Vers les dix heures une douzaine de pirogues de différentes grandeurs vinrent assez près des navires, sans toutefois vouloir les accoster. Il y avoit vingt-deux hommes dans la plus grande, dans les moyennes huit ou dix, deux ou trois dans les plus petites. Ces pirogues paroissoient bien faites; elles ont l'avant & l'arriere fort relevés; ce sont les premieres que nous ayions vues dans ces mers sans balancier. Ces insulaires sont aussi noirs que les negres d'Afrique; ils ont les cheveux crépus, mais longs, quelques-uns de couleur rousse. Ils portent des bracelets & des plaques au front & sur le col. J'ignoré de quelle matiere, elle m'a paru être blanche. Ils sont armés d'arcs & de sagayes; ils faisoient de grands cris, & il parut que leurs dispositions n'étoient pas pacifiques. Je rappellai nos bateaux à trois heures. Le chevalier de Bournand me rapporta qu'il avoit trouvé presque par-tout bon fond pour mouiller par 30, 25, 20, 15 jusqu'à 11 brasses, sable vaseux, mais en pleine côte & sans riviere; qu'il n'avoit vu qu'un seul ruisseau dans toute cette étendue. La côte ouverte est presque inabordable, la vague y brise par-tout, les montagnes viennent s'y terminer au bord de la mer, & le sol est entiérement couvert de bois. Dans de petites anses il y a quelques cabanes, mais en petit nombre; les insulaires habitent dans la montagne. Notre petit canot fut suivi quelque tems par trois ou quatre pirogues qui sembloient vouloir l'attaquer. Un insulaire même se leva plusieurs fois pour lancer une sagaye; mais il ne le fit pas, & le canot revint à bord sans guerroyer.

Notre situation, au reste, étoit assez critique.

Nous avions des terres inconnues juſqu'à ce jour, d'une part depuis le ſud juſqu'au nord-nord-oueſt par l'eſt & le nord ; de l'autre, depuis l'oueſt-quart-ſud-oueſt juſqu'au nord-oueſt. Malheureuſement l'horiſon étoit tellement embrumé depuis le nord-oueſt juſqu'au nord-nord-oueſt, qu'on n'y voyoit pas de ce côté à la diſtance de deux lieues. C'étoit toutefois dans cet intervalle que je comptois chercher un paſſage ; nous étions trop avancés pour reculer. Il eſt vrai qu'une forte marée qui venoit du nord, & portoit dans le ſud, nous faiſoit eſpérer d'y trouver un débouché. Le fort de la marée ſe fit ſentir depuis quatre heures juſqu'à cinq heures & demie du ſoir ; les vaiſſeaux, quoique pouſſés d'un vent très-frais, gouvernoient avec peine. La marée mollit à ſix heures. Pendant la nuit nous louvoyames du ſud au ſud-ſud-oueſt ſur un bord, de l'eſt-nord-eſt au nord-eſt ſur l'autre. Le tems fut à grains avec beaucoup de pluie.

Le premier juillet à ſix heures du matin, nous nous trouvames au même point où nous étions la veille à l'entrée de la nuit, preuve qu'il y avoit eu flux & reflux. Nous gouvernames au nord-oueſt & nord-oueſt-quart-nord. A dix heures nous donnames dans un paſſage large environ de quatre à cinq lieues entre la côte prolongée juſqu'ici à l'eſt & les terres occidentales. Une marée très-forte, qui porte ſud-eſt & nord-oueſt, forme au milieu de ce paſſage un raz qui le traverſe, & où la mer s'éleve & briſe comme s'il y avoit des roches à fleur d'eau. Je le nommai *raz Denys*, du nom de mon maître d'équipage, bon & ancien ſerviteur du roi. L'Etoile qui le paſſa deux heures après nous, & plus dans l'oueſt, s'y trouva ſur

5 braſſes d'eau fond de roches. La mer y étoit alors ſi mauvaiſe, qu'ils furent contraints de fermer les écoutilles. A bord de la frégate nous y ſondames par 44 braſſes, fond de ſable, gravier, coquilles & corail. La côte de l'eſt commençoit ici à s'abaiſſer & à tourner au nord. Nous y apperçumes, étant à peu près au milieu du paſſage, une jolie baie, dont l'apparence promettoit un bon mouillage. Il faiſoit preſque calme, & la marée, dont le cours étoit alors au nord-oueſt, nous la fit dépaſſer en un inſtant. Nous tinmes auſſi-tôt le vent dans l'intention de la viſiter. Un déluge de pluie, ſurvenu à onze heures & demie, nous déroba la vue de la terre & du ſoleil, & nous força de différer nos recherches.

A une heure après midi, j'envoyai les bateaux armés aux ordres du chevalier d'Oraiſon, enſeigne de vaiſſeau, pour ſonder & reconnoître la baie, & pendant le tems de cette opération nous tâchames de nous maintenir à portée de ſuivre ſes ſignaux. Le tems étoit beau, mais preſque calme. A trois heures nous vimes le fond ſous nous par 10 & 8 braſſes, fond de roches. A quatre heures nos bateaux firent ſignal de bon mouillage, & nous manœuvrames auſſi-tôt, toutes voiles hautes pour le gagner. Il ventoit peu, & la marée nous étoit contraire. A cinq heures nous repaſſames ſur le banc de roches par 10, 9, 8, 7 & 6 braſſes. Nous vimes même dans le ſud-ſud-eſt environ à une encablure, un remoux qui ſembloit indiquer qu'en cet endroit il n'y avoit pas plus de deux ou trois braſſes d'eau. En gouvernant au nord-oueſt & nord-oueſt-quart-nord, nous augmentames d'eau. Je fis à l'Etoile le ſignal *d'arriver*, afin qu'elle évitât ce banc, & je lui envoyai ſon bateau pour la

guider au mouillage. Cependant nous n'avancions point, le vent étant trop foible pour nous aider à refouler la marée, & la nuit approchoit à pas précipités. En deux heures entieres nous ne gagnames pas une demi-lieue; il fallut renoncer à ce mouillage, étant impraticable d'aller le chercher à tâtons, environnés comme nous l'étions de basses, de récifs, & livrés à des courans rapides & irréguliers. Je fis donc gouverner à l'oueſt-quart-nord-oueſt, & oueſt-nord-oueſt, pour nous remettre au large, ſondant ſouvent. Lorſque nous eumes amené la pointe ſeptentrionale de la terre au nord-eſt, nous *arrivames* au nord-oueſt, puis au nord-nord-oueſt & au nord. Je reprends le détail de l'expédition de nos bateaux.

Avant que d'entrer dans la baie, ils en avoient d'abord rangé la pointe du nord, qui eſt formée par une preſqu'iſle, le long de laquelle ils trouverent fond depuis 9 juſqu'à 13 braſſes, ſable & corail. Ils s'enfoncerent enſuite dans la baie, & ils y trouverent à un quart de lieue en dedans un très-bon mouillage ſur 9 & 12 braſſes, fond de ſable gris & gravier, à l'abri depuis le ſud-eſt juſqu'au ſud-oueſt, en paſſant par l'eſt & le nord. Comme ils étoient occupés à ſonder, ils virent tout d'un coup paroître à l'entrée de la baie dix pirogues, ſur leſquelles il y avoit environ cent cinquante hommes armés d'arcs, de lances & de boucliers. Elles ſortoient d'une anſe qui renferme une petite riviere dont les bords ſont couverts de cabanes. Ces pirogues s'avancerent en bon ordre, voguant ſur nos bateaux à force de rames, & lorſqu'elles s'en jugerent aſſez près, elles ſe ſéparerent fort leſtement en deux bandes pour les envelopper. Les Indiens alors pouſſerent des cris affreux, & ſaiſiſſant

leurs arcs & leurs lances, ils commencerent une attaque, qui devoit leur paroître un jeu contre une poignée d'hommes. On fit sur eux une premiere décharge qui ne les arrêta point. Ils continuerent à lancer leurs fleches & leurs sagayes, se couvrant de leurs boucliers, qu'ils croyoient une arme défensive. Une seconde décharge les mit en fuite; plusieurs se jetterent à la mer pour gagner la terre à la nage. On leur prit deux pirogues : elles sont fort longues, bien travaillées, l'avant & l'arriere sont extrêmement relevés, ce qui sert d'abri contre les fleches en présentant le bout. Sur le devant d'une de ces pirogues il y avoit une tête d'homme sculptée; les yeux étoient de nacre, les oreilles d'écaille de tortue, & la figure ressembloit à un masque garni d'une longue barbe. Les levres étoient teintes d'un rouge éclatant. On trouva dans leurs pirogues des arcs, des fleches en grand nombre, des lances, des boucliers, des cocos, & plusieurs autres fruits dont nous ne connoissions pas l'espece, de l'areke, divers petits meubles à l'usage de ces Indiens, des filets à mailles très-fines, artistement tissus, & une mâchoire d'homme à demi grillée. Ces Insulaires sont noirs & ont les cheveux crépus, qu'ils teignent en blanc, en jaune & en rouge. Leur audace à nous attaquer, l'usage de porter des armes offensives & défensives, leur adresse à s'en servir, prouvent qu'ils sont presque toujours en état de guerre. Au reste, nous avons observé dans le cours de ce voyage, qu'en général les hommes negres sont beaucoup plus méchans que ceux dont la couleur approche de la blanche. Ceux-ci sont nuds, à l'exception d'une bande de natte qui leur couvre les parties naturelles. Leurs boucliers sont d'une forme ovale, faits de joncs

tournés les uns au-deſſus des autres, & parfaitement bien liés. Ils doivent être impénétrables aux fleches. Nous avons nommé la riviere & l'anſe d'où ſont ſortis ces braves inſulaires, *la riviere des Guerriers*, l'iſle entiere & la baie, *iſle & baie Choiſeul*. La preſqu'iſle du nord eſt entiérement couverte de cocotiers.

Il venta peu les deux jours ſuivans. Après être ſortis du paſſage, nous découvrimes dans l'oueſt une côte longue & montueuſe, dont les ſommets ſe perdoient dans les nues. Le 2 au ſoir nous voyions encore les terres de l'iſle Choiſeul. Le 3 au matin nous ne voyions plus que la nouvelle côte, qui eſt d'une hauteur ſurprenante, & qui court ſur le nord-oueſt-quart-oueſt. Sa partie ſeptentrionale nous parut alors terminée par une pointe qui s'abaiſſe inſenſiblement, & forme un cap remarquable. Je lui ai donné le nom de *cap l'Averdi*. Il nous reſtoit le 3 à midi, environ à douze lieues dans l'oueſt, 5 deg. nord du compas, & la hauteur méridienne que nous obſervames, nous donna le moyen de déterminer avec juſteſſe ſa poſition en latitude. Les nuages qui couvroient les ſommets des terres ſe diſſ perent au coucher du ſoleil, & nous laiſſerent appercevoir des cimes de montagnes d'une hauteur prodigieuſe. Le 4 les premiers rayons du jour nous firent voir des terres plus occidentales que le cap l'Averdi. C'étoit une nouvelle côte moins élevée que l'autre, & courant ſur le nord-nord-oueſt. Entre la pointe ſud-ſud-eſt de cette terre & le cap l'Averdi, il reſtoit un vaſte eſpace formant ou un paſſage ou un golfe conſidérable. Dans un grand éloignement on y appercevoit quelques mondrains. Derriere cette nouvelle côte, nous en apperçumes une plus haute qui ſuivoit le même

giſſement. Nous tinmes le plus près toute la matinée pour accoſter la terre baſſe. Nous en étions à midi environ à cinq lieues de diſtance, & nous relevames ſa pointe du nord-nord-oueſt au ſud-oueſt-quart-oueſt. L'après-midi trois pirogues, dans chacune deſquelles étoient cinq à ſix negres, ſe détacherent de la côte & vinrent reconnoître les vaiſſeaux. Elles s'arrêterent à une portée de fuſil, & ce ne fut qu'après y avoir paſſé près d'une heure, que nos invitations réitérées les déterminerent enfin à s'approcher davantage. Quelques bagatelles qu'on leur jetta attachées ſur des morceaux de planches, acheverent de leur donner un peu de confiance. Ils accoſterent le navire en montrant des noix de cocos, & criant, *bouca*, *bouca*, *onellé*. Ils répétoient ſans ceſſe ces mots que nous criames enſuite comme eux, ce qui parut leur faire plaiſir. Ils ne reſterent pas long-tems le long du vaiſſeau. Ils nous firent ſigne qu'ils alloient nous chercher des noix de cocos. On applaudit à leur deſſein; mais à peine furent-ils éloignés à vingt pas, qu'un de ces hommes perfides tira une fleche qui n'atteignit heureuſement perſonne. Ils fuirent à force de rames; nous étions trop forts pour les punir.

Ces negres ſont entiérement nuds. Ils ont les cheveux crépus & courts, les oreilles percées & fort alongées. Pluſieurs avoient la laine peinte en rouge & des taches blanches en différens endroits du corps. Il paroît qu'ils mâchent du bétel, puiſque leurs dents ſont rouges. Nous avons vu que les habitans de l'iſle Choiſeul en font auſſi uſage; car on trouva dans leurs pirogues de petits ſacs où il y en avoit des feuilles avec de l'areke & de la chaux. On a eu de ceux-ci des arcs longs de ſix pieds, & des fleches

armées d'un bois fort dur. Leurs pirogues ſont plus petites que celles de l'anſe des Guerriers, & nous fûmes ſurpris de ne trouver aucune reſſemblance dans leur conſtruction. Ces dernieres ont l'avant & l'arriere peu relevés ; elles ſont ſans balancier, mais aſſez larges pour que deux hommes y nagent en couple. Cette iſle que nous avons appellée *Bouka*, paroît être extrêmement peuplée, ſi on en juge par la quantité de caſes dont elle eſt couverte, & par les apparences de culture que nous y avons apperçues. Une belle plaine à mi-côte, toute plantée de cocotiers & d'autres arbres, nous offroit la plus agréable perſpective, & je deſirois fort trouver un mouillage ſur cette côte ; mais le vent contraire & un courant rapide qui portoit dans le nord-oueſt nous en éloignoient viſiblement. Pendant la nuit nous tinmes le plus près gouvernant au ſud-quart-ſud-oueſt & ſud-ſud-oueſt, & le lendemain au matin l'iſle Bouka étoit déja bien loin de nous dans l'eſt & le ſud-eſt. La veille au ſoir on avoit apperçu du haut des mâts une petite iſle qui fut relevée depuis le nord-oueſt juſqu'au nord-oueſt-quart-oueſt du compas. Au reſte, nous ne pouvions être loin de la nouvelle Bretagne, & c'étoit là que nous comptions trouver une relâche.

Nous eumes connoiſſance le 5 après midi de deux petites iſles dans le nord & le nord-nord-oueſt, à dix ou douze lieues de diſtance, & preſque au même inſtant d'une autre plus conſidérable entre le nord-oueſt & l'oueſt ; les terres de cette derniere, les plus voiſines de nous à cinq heures & demie du ſoir, nous reſtoient au nord-oueſt-quart-oueſt environ à ſept lieues. La côte étoit élevée & paroiſſoit renfermer pluſieurs baies. Comme nous n'avions plus ni eau

ni bois, & que nos malades empiroient, je réſolus de m'arrêter ici, & nous fimes toute la nuit les bordées les plus avantageuſes pour nous conſerver cette terre ſous le vent. Le 6, au point du jour, nous en étions à cinq ou ſix lieues, & nous portames deſſus dans le même moment où nous découvrions une nouvelle terre haute & de belle apparence dans le oueſt-ſud-oueſt de celle-ci, depuis dix-huit juſqu'à douze & dix lieues de diſtance. Sur les huit heures, étant environ à trois lieues de la premiere, j'envoyai le chevalier du Bouchage avec deux bateaux armés pour la reconnoître & y chercher un mouillage. A une heure après midi il nous ſignala qu'il en avoit trouvé un, & auſſi-tôt je fis ſervir & gouverner ſur un canot qu'il détacha au devant de nous; à trois heures nous mouillames par trente-trois braſſes d'eau, fond de ſable blanc, fin & vaſeux. L'Etoile mouilla plus à terre que nous par vingt-une braſſes même fond.

En entrant on laiſſe à bas-bord dans l'oueſt une petite iſle & un iſlot, qui ſont à une demi-lieue de la côte. Une pointe, qui s'avance vis-à-vis l'iſlot, forme en dedans un véritable port à l'abri de tous les vents, où le fond eſt partout d'un beau ſable blanc, depuis 35 juſqu'à 15 braſſes. Sur la pointe de l'eſt il y a une bâture, mais viſible, & qui ne s'étend pas au large. On voit auſſi au nord de la baie deux petites bâtures qui découvrent à baſſe mer. A l'accore des récifs il y a 12 braſſes d'eau. L'entrée de ce port eſt très-aiſée; la ſeule attention qu'on doive avoir, c'eſt de ranger la pointe de l'eſt de près & avec beaucoup de voiles, parce que dès qu'elle eſt doublée, on ſe trouve en calme, & qu'alors il faut entrer ſur l'air du vaiſſeau.

Notre mouillage étoit par les marques ſuivantes; *l'iſlot de l'entrée* reſtoit à l'oueſt-quart-ſud-eſt-oueſt-1d-30-oueſt ; *la pointe eſt de l'entrée* à l'oueſt-quart-ſud-oueſt-1d-ſud ; *la pointe oueſt* à l'oueſt-quart-nord-oueſt; *le fond du port* au ſud-eſt-quart-eſt. Nous affourchames eſt & oueſt. Nous paſſames le reſte de la journée à nous amarrer, à amener vergues & mâts de hune, à mettre les chaloupes dehors, & à viſiter tout le tour du port.

Il plut toute la nuit ſuivante, & preſque toute la journée du 7. Nous envoyames à terre nos pieces à l'eau ; nous y dreſſames quelques tentes, & on commença à faire l'eau, le bois & les leſſives, toutes choſes de premiere néceſſité. Le débarquement étoit magnifique, ſur un ſable fin, ſans aucune roche ni vague ; l'intérieur du port dans un eſpace de quatre cents pas, contenoit quatre ruiſſeau. Nous en primes trois pour notre uſage, un deſtiné à faire l'eau de la Boudeuſe, un ſecond pour celle de l'Etoile, le troiſieme pour laver. Le bois ſe trouvoit au bord de la mer, & il y en avoit de pluſieurs eſpeces, toutes très-bonnes pour brûler, quelques-unes ſuperbes pour les ouvrages de charpente, de menuiſerie, & même de tabletterie. Les deux vaiſſeaux étoient à portée de la voix l'un de l'autre & de la rive. D'ailleurs le port & ſes environs fort au loin étoient inhabités, ce qui nous procuroit une paix & une liberté précieuſes. Ainſi nous ne pouvions deſirer un ancrage plus ſûr, un lieu plus commode pour faire l'eau, le bois & les diverſes réparations dont les navires avoient le plus urgent beſoin, & pour laiſſer errer à leur fantaiſie nos ſcorbutiques dans les bois.

Tels étoient les avantages de cette relâche;

elle avoit auſſi ſes inconvéniens. Malgré les recherches que l'on en fit, on n'y découvrit ni cocos, ni bananes, ni aucune des reſſources qu'on auroit pu, de gré ou de force, tirer d'un pays habité. Si la pêche n'étoit pas abondante, on ne devoit attendre ici que la ſûreté & le ſtrict néceſſaire. Il y avoit alors tout lieu de craindre que nos malades ne s'y rétabliſſent pas. A la vérité nous n'en avions pas qui fuſſent attaqués fortement, mais pluſieurs étoient atteints, & s'ils n'amendoient point ici, le progrès du mal ne pouvoit plus être que rapide.

Le premier jour, ſur les bords d'une petite riviere, éloignée de notre camp d'environ un tiers de lieues, on trouva une pirogue comme en dépôt, & deux cabanes. La pirogue étoit à balancier, fort légere & en bon état. Il y avoit à côté les débris de pluſieurs feux, de gros coquillages calcinés, & des carcaſſes de têtes d'animaux que M. de Commerçon nous dit être de ſangliers. Il n'y avoit pas long-tems que les Sauvages étoient venus dans cet endroit, car on trouva dans les cabanes des figues bananes encore fraîches. On crut même entendre des cris d'hommes dans les montagnes, mais on a depuis vérifié qu'on avoit pris pour tels le gémiſſement de gros ramiers hupés d'un plumage azur, & qu'on nomme dans les Moluques *l'oiſeau couronné*. Nous fimes au bord de cette riviere une rencontre plus extraordinaire. Un matelot de mon canot, cherchant des coquilles, y trouva enterré dans le ſable un morceau d'une plaque de plomb, ſur lequel on liſoit ce reſte de mots Anglois,

HOR'D HERE ICK MAJESTY'S.

On y voyoit encore les traces des clous qui

avoient ſervi à attacher l'inſcription, laquelle paroiſſoit être peu ancienne. Les Sauvages avoient ſans doute arraché la plaque & l'avoient miſe en morceaux.

Cette rencontre nous engagoit à reconnoître ſoigneuſement tous les environs de notre mouillage. Auſſi courumes-nous la côte en dedans de l'iſle qui couvre la baie, nous la ſuivimes environ deux lieues, & nous aboutimes à une baie profonde, mais peu large, ouverte au ſud-oueſt, au fond de laquelle nous abordames près d'une belle riviere. Quelques arbres ſciés ou abattus à coups de hache, frapperent auſſi-tôt nos regards, & nous apprirent que c'étoit là que les Anglois avoient relâché. Enſuite il nous en coûta peu de recherches pour retrouver le lieu où avoit été placée l'inſcription. C'étoit à un très-gros arbre fort apparent ſur la rive droite de la riviere, au milieu d'un grand eſpace, où nous jugeames que les Anglois avoient dreſſé des tentes; car on y voyoit encore aux arbres pluſieurs amarrages de bitords. Les clous étoient à l'arbre, & la plaque n'avoit été arrachée que depuis peu de jours; car ſa trace étoit fraîche. Dans l'arbre même il y avoit des gradins pratiqués par les Anglois ou par les inſulaires. Des rejettons qui s'élevoient ſur la coupe d'un des arbres abattus, nous fournirent un moyen de conclure qu'il n'y avoit pas plus de quatre mois que les Anglois avoient mouillé dans cette baie. Le bitord trouvé l'indiquoit ſuffiſamment; car, quoique dans un lieu fort humide, il n'étoit point pourri. Je ne doute pas que le vaiſſeau venu ici de relâche, ne ſoit le *Swallow*, bâtiment de quatorze canons, commandé par M. Carteret, & ſorti d'Europe au mois d'août 1766 avec le *Delfin* que commandoit M. Walas. Nous

avons eu depuis des nouvelles de ce bâtiment à Batavia ; où nous en parlerons, & d'où on verra que nous avons suivi sa trace jusqu'en Europe. C'est un hasard bien singulier que celui qui, au milieu de tant de terres, nous ramene à un point où cette nation rivale venoit de laisser un monument d'une entreprise semblable à la nôtre.

La pluie fut presque continuelle jusqu'au 11. Il y avoit apparence de grand vent dehors, mais le port est abrié de tous côtés par les hautes montagnes qui l'environnent. Nous accélérames nos travaux autant que le mauvais tems le permettoit. Je fis aussi pomoyer nos cables & relever une ancre pour mieux connoître la qualité du fond ; on n'en pouvoit souhaiter un meilleur. Un de nos premiers soins avoit été de chercher, assurément avec intérêt, si le pays pourroit fournir quelques rafraîchissemens aux malades, & quelque nourriture solide pour les sains. Nos recherches furent infructueuses. La pêche étoit absolument ingrate, & nous ne trouvames dans les bois que quelques lataniers & des choux palmistes en très-petit nombre ; encore les falloit-il disputer à des fourmis énormes, dont les essaims innombrables ont forcé d'abandonner plusieurs pieds de ces arbres déja abattus. On vit, il est vrai, cinq ou six sangliers ou cochons marrons, & depuis ce tems il y eut toujours des chasseurs occupés à en chercher, sans que jamais on en ait tué. C'est le seul quadrupede que nous ayons rencontré ici.

Quelques personnes ont aussi cru y reconnoître les traces d'un chat tigre. Nous avons tué quelques gros pigeons de la plus grande beauté. Leur plumage est verd-doré. Ils ont le col & le

ventre gris-blanc, & une petite créte ſur la téte. Il y a auſſi des tourterelles, des veuves plus groſſes que celles du Breſil, des perroquets, des oiſeaux couronnés, & une eſpece d'oiſeau dont le cri reſſemble ſi fort à l'aboiement d'un chien, qu'il n'y a perſonne qui n'y ſoit trompé la premiere fois qu'on l'entend. Nous avons auſſi vu des tortues en différentes parties du canal, mais nous n'étions pas dans le tems de la ponte. Il y a dans cette baie de belles anſes de ſable, où je crois qu'alors on en pourroit prendre un aſſez bon nombre.

Tout le pays eſt montagneux; le ſol y eſt très-léger, à peine le rocher eſt-il recouvert. Cependant les arbres y ſont de la plus grande élévation, & il a pluſieurs eſpeces de très-beaux bois. On y trouve le bétel, l'areca & le beau jonc des Indes que nous tirons des Malais. Il croît ici dans les lieux marécageux, mais ſoit qu'il exige une culture, ſoit que les arbres qui couvrent entiérement la terre nuiſent à ſon accroiſſement & à ſa qualité, ſoit enfin que nous ne fuſſions pas dans la ſaiſon de ſa maturité, on n'en a point coupé de beaux. Le poivrier auſſi eſt commun ici, mais ce n'étoit alors ni le tems des fruits ni celui des fleurs. Le pays eſt en général peu riche en botanique. Au reſte, il n'exiſte aucune trace qu'il ait jamais été habité à demeure. Il paroît certain que de tems en tems il y paſſe des Indiens; nous rencontrions fréquemment ſur le bord de la mer des endroits où ils s'étoient arrêtés; on les reconnoiſſoit facilement aux débris de leurs repas.

Le 10 il mourut un matelot à bord de l'Etoile. Sa maladie étoit compliquée & ne tenoit en rien du ſcorbut. Les trois jours ſuivans furent

rent très-beaux, & nous les employames utilement. Nous refimes le pied de notre mât d'artimont qui s'étoit rongé dans la carlingue, & l'Etoile recoupa le ſien, dont la tête étoit conſentie. Nous primes auſſi à bord de cette flûte la farine & le biſcuit qui lui reſtoient encore pour nous proportionnellement à notre nombre. Il ſe trouva moins de légumes qu'on n'avoit cru, & je fus obligé de retrancher plus d'un tiers des gourganes qui faiſoient notre ſoupe : je dis notre, car tout ſe diſtribuoit également. Etats-majors & équipages étoient à la même nourriture; notre ſituation égaliſoit les hommes comme la mort. Nous profitames auſſi du beau tems pour faire des obſervations eſſentielles.

Le 11 au matin M. Verron établit à terre ſon quart de cercle & une pendule à ſecondes ; il s'en ſervit le même jour pour obſerver la hauteur méridienne du ſoleil. Le mouvement de la pendule fut déterminé avec exactitude par des hauteurs correſpondantes, priſes deux jours de ſuite. Il y avoit le 13 une éclipſe de ſoleil viſible pour nous, & il falloit être en état de l'obſerver, ſi le tems le permettoit. Il fut très-beau, & on put voir le moment de l'immerſion & celui de l'émerſion. M. Verron obſervoit avec une lunette de neuf pieds ; le chevalier du Bouchage avec une lunette acromatique de Dollond, longue de quatre pieds ; mon poſte étoit à la pendule. Le commencement de l'éclipſe fut pour nous le 13 à 10 heures 50 min. 45 ſec. du matin, la fin à 00 heures 28 min. 16 ſec. de tems vrai, & ſa grandeur de 3 min. 22 ſec. Nous avons enterré une inſcription ſous l'endroit même où étoit la pendule, & nommé ce port *le port Praſlin.*

Cette obſervation eſt d'autant plus importante,

qu'on peut enfin par ſon moyen, & par celui des obſervations aſtronomiques faites à la côte du Pérou, déterminer d'une façon ſûre, l'étendue en longitude du vaſte océan Pacifique, juſqu'à ce jour ſi incertaine. Nous fumes d'autant plus heureux d'avoir eu beau tems pendant la durée de l'éclipſe, que depuis ce jour juſqu'à notre départ, il n'y a pas eu une ſeule journée qui ne fût affreuſe. Le ciel n'eut jamais plus de trois aunes, & la pluie continuelle jointe à une chaleur étouffante, nous rendoit notre ſéjour ici pernicieux. Le 16 la frégate avoit achevé ſon travail, & nous employames tous nos bateaux à finir celui de l'Etoile. Cette flûte étoit preſque lege, & comme on ne trouve point ici de pierres propres à former du leſt, il fallut lui en faire un avec du bois: travail long, pénible & mal-ſain au milieu de ces forêts où regne une éternelle humidité.

On y tuoit journellement des ſerpens, des ſcorpions, & une grande quantité d'inſectes d'une eſpece ſinguliere. Ils ſont longs comme le doigt, cuiraſſés ſur le corps; ils ont ſix pattes, des pointes ſaillantes des côtés, & une queue fort longue. On m'apporta auſſi un animal qui nous parut extraordinaire. C'eſt un inſecte d'environ trois pouces de long, de la famille des mantes; preſque toutes les parties de ſon corps ſont compoſées d'un tiſſu, que même en y regardant de près, on prendroit pour des feuilles; chacune de ſes ailes eſt la moitié d'une feuille, laquelle eſt entiere, quand les ailes ſont rapprochées; le deſſous de ſon corps eſt une feuille d'une couleur plus morte que le deſſus. L'animal a deux antennes & ſix pattes, dont les parties ſupérieures ſont auſſi des portions de feuilles. M. de Commerçon a décrit cet inſecte particu-

lier, & l'ayant conſervé dans l'eſprit-de-vin, je l'ai remis au cabinet du roi.

On trouvoit ici un grand nombre de coquilles, dont pluſieurs fort belles. Les bâtures offroient des tréſors pour la conchyologie. On récolta dans un même endroit dix marteaux, eſpece, dit-on, fort rare (1). Auſſi le zele des curieux étoit-il fort vif. Il fut ralenti par l'accident arrivé à un de nos matelots, lequel en échouant la ſenne, fut piqué dans l'eau par une eſpece de ſerpent. L'effet du venin ſe manifeſta une demi-heure après. Le matelot reſſentit des douleurs violentes dans tout le corps. L'endroit de la morſure qui étoit au côté gauche devint livide & enfla à vue d'œil. Quatre ou cinq ſcarifications en tirerent beaucoup de ſang déja diſſous. Auſſi-tôt qu'on ceſſoit de faire promener par force le malade, les convulſions le prencient. Il ſouffrit horriblement pendant cinq ou ſix heures. Enfin la thériaque & l'eau de luſſe qu'on lui avoit adminiſtrés dès la premiere demi-heure, provoquerent une ſueur abondante, & l'ont tiré d'affaire.

Cette aventure rendit tout le monde plus circonſpect à ſe mettre dans l'eau. Notre Taitien ſuivit avec curioſité le malade pendant tout le traitement. Il nous fit entendre que dans ſon pays il y avoit le long de la côte des ſerpens qui mordoient les hommes à la mer, & que tous ceux qui étoient mordus en mouroient. Ils ont une médecine, mais je la crois fort peu

(1) Ils furent trouvés dans une anſe de la grande iſle qui forme cette baie, & que pour cette raiſon on a nommée *l'iſle aux Marteaux*.

avancée. Il fut émerveillé de voir le matelot, quatre ou cinq jours après ſon accident, revenir au travail. Fort ſouvent, en examinant les productions de nos arts, & les moyens divers par leſquels ils augmentent nos facultés & multiplient nos forces, cet inſulaire tomboit dans l'admiration de ce qu'il voyoit & rougiſſoit pour ſon pays; *aouaou*, *Taiti*, *fi de Taiti*, nous diſoit-il avec douleur. Cependant il n'aimoit pas à marquer qu'il ſentoit notre ſupériorité ſur ſa nation. On ne ſauroit croire à quel point il eſt haut. Nous avons remarqué qu'il eſt auſſi ſouple que fier; & ce caractere prouve qu'il vit dans un pays où les rangs ſont inégaux, & quel eſt celui qu'il y tient.

Le 19 au ſoir nous fumes enfin en état de partir; mais il ſembla que le tems ne fit qu'empirer: grand vent de ſud, déluge de pluie, tonnerre, grains en tourmente. La mer étoit très-groſſe dehors, & les oiſeaux pêcheurs ſe réfugioient dans la baie. Le 22 nous reſſentimes vers dix heures & demie du matin pluſieurs ſecouſſes de tremblement de terre. Elles furent très-ſenſibles ſur nos vaiſſeaux & durerent environ deux minutes. Pendant ce tems la mer hauſſa & baiſſa pluſieurs fois de ſuite, ce qui effraya beaucoup ceux qui pêchoient ſur les récifs, & leur fit chercher un aſyle dans les bateaux. Au reſte il ſemble que dans cette ſaiſon les pluies ſoient ici ſans interruption. Un orage n'attend pas l'autre, le tonnerre gronde preſque continuellement, & la nuit donne l'idée des ténebres du chaos. Cependant nous allions tous les jours dans les bois chercher des lataniers & des palmiſtes, & tâcher de tuer quelques tourterelles. Nous nous partagions en plu-

ſieurs bandes, & le réſultat ordinaire de ces caravanes pénibles étoit de revenir trempés juſqu'aux os & les mains vuides. On découvrit cependant les derniers jours quelques pommes de mangles & des prunes monbin ; c'eût été un ſecours utile ſi on en eût eu connoiſſance plutôt. On trouva auſſi une eſpece de lierre aromatique, auquel les chirurgiens crurent reconnoître une vertu antiſcorbutique, du moins les malades qui en firent des infuſions & s'en laverent, ont-ils éprouvé quelque ſoulagement.

Nous avons tous été voir une caſcade merveilleuſe qui fourniſſoit les eaux du ruiſſeau de l'Etoile. L'art s'efforceroit en vain de produire dans le palais des rois ce que la nature a jetté ici dans un coin inhabité. Nous en admirames les grouppes ſaillans, dont les gradations preſque régulieres précipitent & diverſifient la chûte des eaux ; nous ſuivions avec ſurpriſe tous ces maſſifs variés pour la figure & qui forment cents baſſins inégaux, où ſont reçues les napes de cryſtal coloriées par des arbres immenſes, dont quelques-uns ont le pied dans les baſſins même. C'eſt bien aſſez qu'il exiſte des hommes privilégiés, dont le pinceau hardi peut nous tracer l'image de ces beautés inimitables ; cette caſcade mériteroit le plus grand peintre.

Cependant notre ſituation empiroit à chaque inſtant que nous demeurions ici & que nous perdions ſans faire de chemin. Le nombre & les maux de nos ſcorbutiques augmentoient. L'équipage de l'Etoile étoit encore dans un état plus triſte que le nôtre. Chaque jour j'envoyois des canots dehors reconnoître le tems. C'étoit conſtamment le vent de ſud preſque en tourmente & une mer affreuſe. Avec ces circonſtan-

ces l'appareillage étoit impoſſible, d'autant plus qu'on ne ſauroit appareiller de ce port qu'en prenant une croupiere ſur une ancre, qu'il faut ſortir tout de ſuite, & qu'on n'eût pu embarquer au large la chaloupe qui ſeroit reſtée pour lever l'ancre que nous n'étions pas dans le cas de perdre. Ces obſtacles me déterminerent à aller le 23 reconnoître une paſſe entre *l'iſle des Marteaux* & la grande terre. J'en trouvai une, par laquelle nous pouvions ſortir avec le vent de ſud en embarquant nos bateaux dans le canal. Elle avoit, il eſt vrai, d'aſſez grands inconvéniens, & nous ne fumes pas heureuſement dans le cas de nous en ſervir.

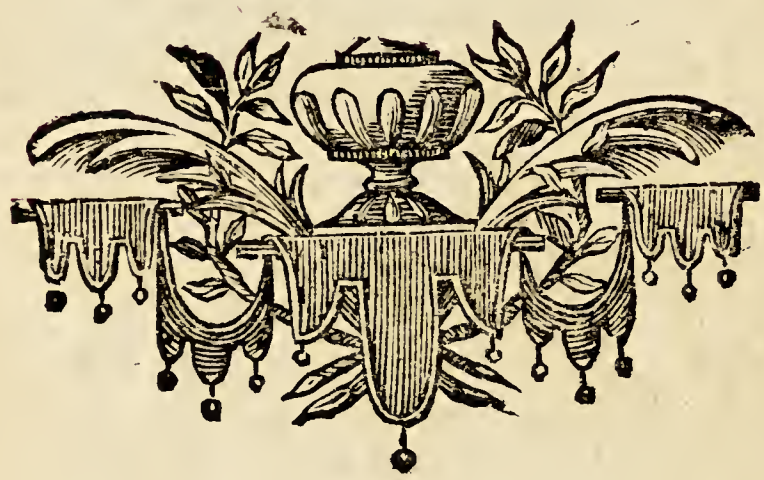
Il avoit plu ſans interruption toute la nuit du 23 au 24 : l'aurore amena le beau tems & le calme. Nous levâmes auſſi-tôt notre ancre d'affourche ; nous envoyames établir une amarre à des arbres, une hauſſiere ſur une ancre à jet, & nous virames à pic ſur l'ancre de dehors. Pendant la journée entiere nous attendimes le moment d'appareiller ; déja nous en déſeſpérions & l'approche de la nuit nous forçoit à nous réamarrer, lorſqu'à cinq heures & demie il ſe leva une briſe du fond du port. Auſſi-tôt nous larguames notre amarre de terre, filames le grelin de l'ancre à jet ſur laquelle l'Etoile devoit appareiller après nous, & en une demi-heure nous fumes ſous voiles. Les canots nous remorquerent juſqu'au milieu de la paſſe, où nous reſſentimes aſſez de vent pour nous paſſer de leur ſecours. Nous les envoyames auſſi-tôt à l'Etoile pour la mettre dehors. A deux lieues au large, nous mimes en travers pour l'attendre, embarquant notre chaloupe & nos petits canots. A huit heures nous commençames à apperce-

voir la flûte qui étoit sortie du port ; mais le calme ne lui permit de nous joindre qu'à deux heures après minuit. Notre grand canot revint en même tems, & nous l'embarquames.

Dans la nuit il y eut des grains & de la pluie. Le beau tems revint avec le jour. Les vents étoient au sud-oueſt, & nous gouvernames depuis l'eſt-quart-sud-eſt jusqu'au nord-nord-eſt, rondissant comme la terre. Il n'eût pas été prudent de chercher à en passer au vent : nous soupçonnions que c'étoit la nouvelle Bretagne, & toutes les apparences nous le confirmoient. En effet, les terres que nous avions découvertes plus à l'oueſt, se rapprochoient beaucoup de celles-ci, & on appercevoit au milieu de ce qu'on auroit pû prendre pour un passage, des mondrains isolés, qui tenoient sans doute au reste par des terres plus basses. Telle eſt la peinture que fait Dampierre de la grande baie qu'il nomma *baie Saint-George*, & c'eſt à sa pointe du nord-eſt que nous venions de mouiller, comme nous le vérifiames dès les premiers jours de notre sortie. Dampierre fut plus heureux que nous. Il trouva pour relâche un canton habité qui lui procura des rafraîchissemens, & dont les productions lui firent concevoir de grandes espérances sur ce pays, & nous, qui étions tout aussi indigens que lui, nous sommes tombés dans un déſert, qui n'a fourni à nos besoins que du bois & de l'eau.

En sortant du port Praslin, je corrigeai ma longitude sur celle que donna le calcul de l'éclipse du soleil qu'on y avoit obſervée ; ma différence pouvoit être d'environ 3 deg. dont j'étois plus eſt. Le thermometre, pendant le séjour que nous fîmes, fut constamment de 22

à 23 deg. ; mais la chaleur y étoit plus grande qu'il ne sembloit l'annoncer. J'en attribue la cause au défaut d'air dont on manque ici, ce bassin étant enfermé de toutes parts, dans la partie sur-tout des vents régnans.



CHAP.

CHAPITRE VI.

Navigation depuis le port Praſlin juſqu'aux Moluques ; relâche à Boero.

NOus avions repris la mer après une relâche de huit jours, pendant leſquels, comme on l'a vû, le tems avoit été conſtamment mauvais, & les vents preſque toujours au ſud. Le 25 ils revinrent au ſud-eſt, variant juſqu'à l'eſt, & nous ſuivimes la côte environ à trois lieues d'éloignement. Elle rondiſſoit inſenſiblement, & bientôt nous appercûmes au large des iſles qui ſe ſuccédoient de diſtance en diſtance. Nous paſſames entre elles & la grand-terre, & je leur donnai le nom des officiers des états-majors. Il n'étoit plus douteux que nous côtoyons la nouvelle Bretagne. Cette terre eſt très-élevée, & paroît entrecoupée de belles baies, dans leſquelles nous appercevions des feux & d'autres traces d'habitations.

Le troiſieme jour de notre ſortie je fis couper nos tentes de campagne pour diſtribuer de grandes culottes aux gens des deux équipages. Nous avions déja fait, en différentes occaſions, de ſemblables diſtributions de hardes de toute eſpece. Sans cela, comment eut-il été poſſible que ces pauvres gens fuſſent vêtus pendant une auſſi longue campagne, où il leur avoit fallu pluſieurs fois paſſer alternativement du froid au chaud, & eſſuyer maintes repriſes du déluge ? Au reſte, je n'avois plus rien à leur donner, tout étoit épuiſé. Je fus même forcé de retrancher encore une once de pain ſur la ration. Le

peu qui nous reſtoit de vivres étoit en partie gâté, & dans tout autre cas on eut jetté à la mer toutes nos ſalaiſons ; mais il falloit manger le mauvais comme le bon. Qui pouvoit ſavoir quand cela finiroit ? Telle étoit notre ſituation de ſouffrir en même tems du paſſé qui nous avoit affoiblis, du préſent dont les triſtes détails ſe répétoient à chaque inſtant, & de l'avenir dont le terme indéterminé étoit preſque le plus cruel de nos maux. Mes peines perſonnelles ſe multiplioient par celles des autres. Je dois cependant publier qu'aucun ne s'eſt laiſſé abattre, & que la patience à ſouffrir a été ſupérieure aux poſitions les plus critiques. Les officiers donnoient l'exemple, & jamais les matelots n'ont ceſſé de danſer le ſoir, dans la diſette comme dans les tems de la plus grande abondance. Il n'avoit pas été néceſſaire de doubler leur paie.

Nous eumes conſtamment la vue de la nouvelle Bretagne juſqu'au 3 août. Pendant ce tems il venta peu, il plut ſouvent, les courans nous furent contraires, & les navires marchoient moins que jamais. La côte prenoit de plus en plus du oueſt. Le 29 au matin nous nous en trouvames plus près que nous n'avions encore été. Ce voiſinage nous valut la viſite de quelques pirogues, deux vinrent à la portée de la voix de la frégate, cinq autres furent à l'Etoile. Elles étoient montées à chacune par cinq ou ſix hommes noirs, à cheveux crépus & laineux, quelques-uns les avoient poudrés de blanc. Ils portent la barbe aſſez longue, & des ornemens blancs aux bras en forme de bracelets. Des feuilles d'arbre couvrent, tant bien que mal, leur nudité. Ils ſont grands & paroiſſent agiles & robuſtes. Ils nous montroient une eſpece de pain, & nous invitoient par ſignes à venir à terre ;

nous les invitions à venir à bord ; mais nos invitations, le don même de quelques morceaux d'étoffe jettés à la mer, ne leur inſpirerent pas la confiance de nous accoſter. Ils ramaſſerent ce qu'on avoit jetté, & pour remerciement, l'un d'eux avec une fronde, nous lança une pierre qui ne vint pas juſqu'à bord ; nous ne voulumes pas leur rendre le mal pour le mal, & ils ſe retirerent en frappant tous enſemble ſur leurs canots avec de grands cris. Ils pouſſerent ſans doute les hoſtilités plus loin à bord de l'Etoile ; car nous en vimes tirer pluſieurs coups de fuſil qui les mirent en fuite. Leurs pirogues ſont longues, étroites & à balancier. Toutes ont l'avant & l'arriere plus ou moins ornés de ſculptures peintes en rouge, qui font honneur à leur adreſſe.

Le lendemain il en vint un beaucoup plus grand nombre, qui ne firent aucune difficulté d'accoſter le navire. Celui de leurs conducteurs qui paroiſſoit être le chef, portoit un bâton long de deux ou trois pieds, peint en rouge, avec une pomme à chaque bout. Il l'éleva ſur ſa tête avec ſes deux mains, en nous approchant, & il demeura quelque tems dans cette attitude. Tous ces negres paroiſſoient avoir fait une grande toilette ; les uns avoient la laine peinte en rouge ; d'autres portoient des aigrettes de plume ſur la tête, d'autres des pendans d'oreilles de certaines graines, ou de grandes plaques blanches & rondes pendues au col ; quelques-uns avoient des anneaux paſſés dans les cartilages du nez : mais une parure aſſez générale à tous, étoit des bracelets faits avec la bouche d'une groſſe coquille ſciée. Nous voulumes lier commerce avec eux, pour les engager à nous apporter quelques rafraîchiſſemens. Leur

mauvaiſe foi nous fit bientôt voir que nous n'y réuſſirions pas. Ils tâchoient de ſaiſir ce qu'on leur propoſoit, & ne vouloient rien rendre en échange. A peine put-on tirer d'eux quelques racines d'ignames. On ſe laſſa de leur donner, & ils ſe retirerent. Deux canots voguoient vers la frégate à l'entrée de la nuit, une fuſée que l'on tira pour quelque ſignal, les fit fuir précipitamment.

Au reſte, il ſembla que les viſites qu'ils nous avoient rendues ces deux derniers jours, n'avoient été que pour nous reconnoître & concerter un plan d'attaque. Le 31 on vit, dès la pointe du jour, un eſſain de pirogues ſortir de terre, une partie paſſa par notre travers ſans s'arrêter, & toutes dirigerent leur marche ſur l'Etoile, que ſans doute ils avoient obſervé être le plus petit des deux bâtimens, & ſe tenir derriere. Les negres firent leur attaque à coup de pierres & de fleches. Le combat fut court. Une fuſillade déconcerta leurs projets, pluſieurs ſe jetterent à la mer, & quelques pirogues furent abandonnées : depuis ce moment nous ceſſames d'en voir.

Les terres de la nouvelle Bretagne ne couroient maintenant que ſur le oueſt-quart-nord-oueſt & l'oueſt, & dans cette partie elles s'abaiſſoient conſidérablement. Ce n'étoit plus cette côte élevée & garnie de pluſieurs rangs de montagnes ; la pointe ſeptentrionale que nous découvrions étoit une terre preſque noyée & couverte d'arbres de diſtance en diſtance. Les cinq premiers jours du mois d'août furent pluvieux, le tems fut à l'orage & le vent à grains. Nous n'apperçumes la côte que par lambeaux, dans les éclaircis, & ſans pouvoir en diſtinguer les détails. Toutefois nous en vimes aſſez pour être

convaincus que les marées continuoient à nous enlever une partie du médiocre chemin que nous faisions chaque jour. Je fis alors gouverner au nord-oueſt, puis au nord-oueſt-quart-oueſt, pour éviter un labyrinthe d'isles, qui ſont ſemées à l'extrêmité ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne. Le 4 après-midi nous reconnumes diſtinctement deux isles que je crois être celles que Dampierre nomme *isle Matthias* & *isle Orageuſe*. L'isle Matthias, haute & montagneuſe, s'étend ſur le nord-oueſt, huit à neuf lieues. L'autre n'en a pas plus de trois ou quatre, & entre les deux eſt un isloт. Une isle que l'on crut appercevoir le 5 à deux heures du matin dans l'oueſt, nous fit reprendre du nord. On ne ſe trompoit pas, & à dix heures la brume, qui juſqu'alors avoit été épaiſſe, s'étant diſſipée, nous apperçumes dans le ſud-eſt-quart-ſud, cette isle, qui eſt petite & baſſe. Les marées ceſſerent alors de porter ſur le ſud & ſur l'eſt; ce qui ſembloit venir de ce que nous avions dépaſſé la pointe ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne, que les Hollandois nomment *cap Solomaſwer*. Nous n'étions plus alors que par 00 deg. 41 ſec. de latitude méridionale. Nous avions ſondé preſque tous les jours ſans trouver de fond.

Nous courumes à l'oueſt juſqu'au 7 avec un aſſez joli frais & beau tems ſans voir de terre. Le 7 au ſoir l'horiſon fort embrumé m'ayant paru, au coucher du ſoleil, être un horiſon de terre depuis l'oueſt juſqu'au oueſt-ſud-oueſt, je me déterminai à tenir pour la nuit la route du ſud-oueſt-quart-oueſt; nous reprimes au jour celle du oueſt. Nous vimes dans la matinée, environ à cinq ou ſix lieues devant nous, une terre baſſe. Nous gouvernames à l'oueſt-quart-ſud-oueſt & oueſt-ſud-oueſt pour en paſſer au

ſud. Nous la rangeames environ à une lieue & demie. C'étoit une iſle plate, longue d'environ trois lieues, couverte d'arbres, & partagée en pluſieurs diviſions liées enſemble par des bâtures & des bancs de ſable. Il y a ſur cette iſle une grande quantité de cocotiers, & le bord de la mer y eſt couvert d'un ſi grand nombre de caſes, qu'on peut juger de-là qu'elle eſt extrêmement peuplée. Ces caſes ſont hautes, preſque quarrées & bien couvertes. Elles nous parurent plus vaſtes & plus belles que ne ſont ordinairement des cabanes de roſeaux, & nous crumes revoir les maiſons de Taiti. On découvroit un grand nombre de pirogues occupées à la pêche tout autour de l'iſle; aucune ne parut ſe déranger pour nous voir paſſer, & nous jugeames que ces habitans, qui n'étoient pas curieux, étoient contens de leur ſort. Nous nommames cette iſle *l'iſle des Anachoretes*. A trois lieues dans l'oueſt de celle-ci on vit du haut des mâts une autre iſle baſſe.

La nuit fut très-obſcure, & quelques nuages fixes dans le ſud nous y firent ſoupçonner de la terre. En effet, au jour nous découvrimes deux petites iſles dans le ſud-eſt-quart-ſud-3-deg.-ſud à huit ou neuf lieues de diſtance. On ne les avoit pas encore perdues de vue à huit heures & demie, lorſqu'on eut connoiſſance d'une autre iſle baſſe dans l'oueſt-quart-ſud-oueſt, & peu après d'une infinité de petites iſles qui s'étendoient dans le oueſt-nord-oueſt & le ſud-oueſt de cette derniere, laquelle peut avoir deux lieues de long; toutes les autres ne ſont, à proprement parler, qu'une chaîne d'iſlots raz & couverts de bois, rencontre deſaſtreuſe. Il y avoit cependant un iſlot ſéparé des autres & plus au ſud, lequel nous parut être plus conſidérable.

Nous dirigeames notre route entre celui-là & l'archipel d'iſlots, que je nommai l'*Echiquier*, & que je voulois laiſſer au nord. Nous n'étions pas prêts d'en être dehors. Cette chaîne apperçue dès le matin, ſe prolongeoit beaucoup plus loin dans le ſud-oueſt que nous ne l'avions pu juger alors.

Nous cherchions, comme je viens de le dire, à la doubler dans le ſud; mais à l'entrée de la nuit nous y étions encore engagés, ſans ſavoir préciſément juſqu'où elle s'étendoit. Le tems, inceſſamment chargé de grains, ne nous avoit jamais montré dans un même inſtant tout ce que nous devions craindre; pour ſurcroit d'embarras, le calme vint auſſi-tôt que la nuit, & ne finit preſque qu'avec elle. Nous la paſſames dans la continuelle appréhenſion d'être jettés ſur la côte par les courans. Je fis mettre deux ancres en mouillage, & alonger leurs bittures ſur le pont, précaution preſque inutile, car on ſonda pluſieurs fois ſans trouver le fond. Tel eſt un des plus grands dangers de ces terres: preſque à deux longueurs de navire des récifs qui les bordent; on n'a point la reſſource de mouiller. Heureuſement le tems ſe maintint ſans orages; même vers minuit, il s'éleva une fraîcheur du nord qui nous ſervit à nous élever un peu dans le ſud-eſt. Le vent fraîchit à meſure que le ſoleil montoit, & il nous retira de ces iſles baſſes, que je crois inhabitées; au moins pendant le tems qu'on s'eſt trouvé à portée de les voir, on n'y a diſtingué ni feux, ni cabanes, ni pirogues. L'Etoile avoit été dans cette nuit plus en danger encore que nous; car elle fut très-long-tems ſans gouverner, & la marée l'entraînoit viſiblement à la côte, lorſque le vent vint à ſon aide. A deux heures après midi nous doublames

l'iſlot le plus occidental, & nous gouvernames à l'oueſt-ſud-oueſt.

Le 11 à midi, étant par 2 deg. 17 min. de latitude auſtrale, nous apperçumes dans le ſud une côte élevée qui nous parut être celle de la nouvelle Guinée. Quelques heures après on la vit plus clairement. C'eſt une terre haute & montueuſe, qui dans cette partie s'étend ſur l'oueſt-nord-oueſt. Le 12 à midi, nous étions environ à dix lieues des terres les plus voiſines de nous. Il étoit impoſſible de détailler la côte à cette diſtance, il nous parut ſeulement une grande baie vers 2 deg. 25 min. de latitude ſud, & des terres baſſes dans le fond qu'on ne découvroit que du haut des mâts. Nous jugeames auſſi par la vîteſſe avec laquelle nous doublions les terres, que les courans nous étoient devenus favorables; mais pour apprécier avec quelque juſteſſe la différence qu'ils occaſionnoient dans l'eſtime de notre route, il eût fallu cingler moins loin de la côte. Nous continuames à la prolonger à dix ou douze lieues de diſtance. Son giſſement étoit toujours ſur l'oueſt-nord-oueſt, & ſa hauteur prodigieuſe. Nous y remarquames ſur-tout deux pics très-élevés, voiſins l'un de l'autre, & qui ſurpaſſent en hauteur toutes les autres montagnes. Nous les avons nommés *les deux Cyclopes*. Nous eumes occaſion de remarquer que les marées portoient ſur le nord-oueſt. Effectivement nous nous trouvames le jour ſuivant plus éloignés de la côte de la nouvelle Guinée, qui revient ici ſur l'oueſt. Le 14, au point du jour, nous découvrimes deux iſles & un iſlot qui paroiſſoient entre deux, mais plus au ſud. Elles giſſent entre elles eſt-ſud-eſt & oueſt-nord-oueſt corrigés; elles ſont à deux lieues de diſtance l'une de l'autre, de médiocre hauteur, &

n'ont pas plus d'une lieue & demie d'étendue chacune.

Nous avancions peu chaque journée. Depuis que nous étions sur la côte de la nouvelle Guinée nous avions assez régulierement une foible brise d'est ou de nord-ouest, qui commençoit vers deux ou trois heures après midi, & duroit environ jusques vers minuit; à cette brise succédoit un intervalle plus ou moins long de calme qui étoit suivi de la brise de terre variable du sud-ouest au sud-sud-ouest, laquelle se terminoit aussi vers midi par deux ou trois heures de calme. Nous revimes le 15 au matin la plus occidentale des deux isles que nous avions reconnues la veille. Nous découvrimes en même tems d'autres terres, qui nous parurent isles, depuis le sud-est-quart-sud jusqu'à l'ouest-sud-ouest, terres fort basses, par dessus lesquelles nous appercevions, dans une perspective éloignée, les hautes montagnes du continent. La plus élevée, que nous relevames à huit heures du matin au sud-sud-est du compas, se détachoit des autres, & nous la nommames *le géant Moulineau*. Nous donnames le nom de *la nymphe Alie* à la plus occidentale des isles basses dans le nord-ouest de Moulineau. A dix heures du matin nous tombames dans un raz de marée, où les courans paroissoient porter avec violence sur le nord & nord-nord-est. Ils étoient si vifs, que jusqu'à midi ils nous empêcherent de gouverner; & comme ils nous entraînerent fort au large, il nous devint impossible d'asseoir un jugement précis sur leur véritable direction. L'eau, dans le lit de marée, étoit couverte de troncs d'arbres flottans, de divers fruits & de goëmons; elle y étoit en même tems si trouble, que nous craignimes d'être sur un banc, mais la sonde ne nous donna point de fond à 100 brasses. Ce raz

de marée ſembloit indiquer ici, ou une grande riviere dans le continent, ou un paſſage qui couperoit les terres de la nouvelle Guinée; paſſage dont l'ouverture ſeroit preſque nord & ſud. Suivant deux diſtances des bords du ſoleil & de la lune, obſervées à l'octant par le chevalier du Bouchage & M. Verron, notre longitude le 15 à midi étoit de 136 d. 16 min. 30 ſec. à l'eſt de Paris; mon eſtime ſuivie depuis la longitude déterminée au port Praſlin, en différoit de 2 deg. 47 min. Nous obſervames le même jour 1 deg. 17 min. de latitude auſtrale.

Le 16 & le 17 il fit preſque calme, le peu de vent qui ſouffla fut variable. Le 16 on ne vit la terre qu'à ſept heures du matin, encore ne la vit-on que du haut des mâts, terre extrêmement haute & coupée. Nous perdimes toute cette journée à attendre l'Etoile qui, maîtriſée par le courant, ne pouvoit pas mettre le cap en route; & le 17, comme elle étoit fort éloignée de nous, je fus obligé de virer ſur elle pour la rallier; ce que nous ne fimes qu'aux approches de la nuit. Elle fut très-orageuſe avec un déluge de pluie & des tonnerres épouvantables. Les ſix jours ſuivans nous furent tout auſſi malheureux: de la pluie, du calme, & le peu qui venta, ce fut du vent de bout. Il faut s'être trouvé dans la poſition où nous étions alors, pour être en état de s'en former l'idée. Le 17 après midi on avoit apperçu depuis le ſud-ſud-oueſt-5-deg.-ſud du compas juſqu'au ſud-oueſt-5-deg.-oueſt, à ſeize lieues environ de diſtance, une côte élevée qu'on ne perdit de vue qu'à la nuit. Le 18 à neuf heures du matin, on découvrit une iſle haute dans le ſud-oueſt-quart-oueſt, diſtante à peu près de douze lieues; nous la revimes le lendemain, & elle nous reſtoit à midi depuis le ſud-ſud-oueſt juſqu'au ſud-oueſt dans

un éloignement de quinze à vingt lieues. Les courans nous donnerent pendant ces trois derniers jours dix lieues de différence nord; nous ne pumes ſavoir quelle étoit celle qu'ils nous donnoient en longitude.

Le 20 nous paſſames la ligne pour la ſeconde fois de la campagne. Les courans continuoient à nous éloigner des terres. Nous n'en vimes point le 20 ni le 21, quoique nous euſſions tenu les bordées qui nous en rapprochoient le plus. Il nous devenoit cependant eſſentiel de rallier la côte & de la ranger d'aſſez près, pour ne pas commettre quelque erreur dangereuſe, qui nous fit manquer le débouquement dans la mer des Indes, & nous engageât dans l'un des golfes de *Gilolo*. Le 22 au point du jour, nous eumes connoiſſance d'une côte plus élevée qu'aucune autre partie de la nouvelle Guinée que nous euſſions encore vue. Nous gouvernames deſſus, & à midi on la releva depuis le ſud-ſud-eſt-5-deg.-ſud, juſqu'au ſud-oueſt, où elle ne paroiſſoit pas terminée. Nous venions de paſſer la ligne pour la troiſieme fois. La terre couroit ſur l'oueſt-nord-oueſt, & nous l'accoſtames, déterminés à ne la plus quitter juſqu'à être parvenus à ſon extrêmité, que les géographes nomment *le cap Mabo*. Dans la nuit nous doublames une pointe, de l'autre côté de laquelle la terre, toujours fort élevée, ne couroit plus que ſur l'oueſt-quart-ſud-oueſt & l'oueſt-ſud-oueſt. Le 23 à midi nous voyions une étendue de côte d'environ vingt lieues, dont la partie la plus occidentale nous reſtoit preſque au ſud-oueſt à treize ou quatorze lieues. Nous étions beaucoup plus près de deux iſles baſſes & couvertes d'arbres, éloignées l'une de l'autre d'environ quatre lieues. Nous en approchames à une demi-lieue, & tandis que

nous attendions l'Etoile écartée de nous à une grande distance, j'envoyai le chevalier de Suzannet avec deux de nos bateaux armés, à la plus septentrionale des deux isles. Nous pensions y voir des habitations, & nous espérions en tirer quelques rafraîchissemens. Un banc qui regne le long de l'isle, & s'étend même assez loin dans l'est, força les bateaux de faire un grand tour pour le doubler. Le chevalier de Suzannet ne trouva ni cases, ni habitans, ni rafraîchissemens. Ce qui de loin nous avoit semblé former un village, n'étoit qu'un amas de roches minées par la mer, & creusées en caverne. Les arbres qui couvroient l'isle ne portoient aucun fruit propre à la nourriture des hommes. On y enterra une inscription. Les bateaux ne revinrent à bord qu'à dix heures du soir. L'Etoile venoit de nous rejoindre. La vue continuelle de la côte nous avoit appris que les courans portoient ici sur le nord-ouest.

Après avoir embarqué nos bateaux, nous tâchames de prolonger la terre autant que les vents constans au sud & au sud-sud-ouest voulurent nous le permettre. Nous fumes obligés de courir plusieurs bords, dans l'intention de passer au vent d'une grande isle, que nous avions apperçue au coucher du soleil dans l'ouest & l'ouest-quart-nord-ouest. L'aube du jour nous surprit encore sous le vent de cette isle. Sa côte orientale, qui peut avoir cinq lieues de longueur, court à peu près nord & sud, & à sa pointe méridionale on voit un islot bas & de peu d'étendue. Entre elle & la terre de la nouvelle Guinée, qui se prolonge ici presque sur le sud-ouest-quart-ouest, il se présentoit un vaste passage dont l'ouverture, d'environ huit lieues, gît nord-est & sud-ouest. Le vent en venoit, & la marée portoit dans

le nord-oueſt ; comment gagner en louvoyant ainſi contre vent & mer ? Je l'eſſayai juſqu'à neuf heures du matin. Je vis avec douleur que c'étoit infructueuſement, & je pris je parti d'*arriver*, pour ranger la côte ſeptentrionale de l'iſle, abandonnant à regret un débouché que je crois très-beau pour ſe tirer de cette chaîne éternelle d'iſles.

Nous eumes dans cette matinée deux alertes conſécutives. La premiere fois on cria d'en haut qu'on voyoit devant nous une longue ſuite de briſans, & l'on prit auſſi-tôt les amures à l'autre bord. Ces briſans examinés enſuite plus attentivement, ſe trouverent être des raz d'une marée violente, & nous reprimes notre route. Une heure après, pluſieurs perſonnes crierent du gaillard d'avant qu'on voyoit le fond ſous nous; l'affaire preſſoit, mais l'alarme fut heureuſement auſſi courte qu'elle avoit été vive. Nous l'euſſions même crue fauſſe, ſi l'Etoile, qui étoit dans nos eaux, n'eût apperçu ce même haut fond pendant près de deux minutes. Il lui parut un banc de corail. Preſque nord & ſud de ce banc, qui peut avoir encore moins d'eau dans quelque partie, il y a une anſe de ſable ſur laquelle ſont conſtruites quelques caſes environnées de cocotiers. La remarque peut d'autant plus ſervir de point de reconnoiſſance, que juſques-là nous n'avons vu aucunes traces d'habitations ſur cette côte. A une heure après midi nous doublames la pointe du nord-eſt de la grande iſle, qui s'étend enſuite ſur l'oueſt-quart-ſud-oueſt, près de vingt lieues. Il fallut ſerrer le vent pour la prolonger, & nous ne tardâmes pas à appercevoir d'autres iſles dans l'oueſt & l'oueſt-quart-nord-oueſt. On en vit même une au ſoleil couchant qui fut relevée dans le

nord-eſt-quart-nord, à laquelle ſe joignoit une bâture qui parut s'étendre juſqu'au nord-quart-nord-oueſt ; ainſi nous étions encore une fois enclavés.

Nous perdimes dans cette journée notre premier maître d'équipage, nommé *Denys*, qui mourut du ſcorbut. Il étoit Malouin & âgé d'environ cinquante ans, paſſés preſque tous au ſervice du roi. Les ſentimens d'honneur & les connoiſſances qui le diſtinguoient dans ſon état important, nous l'ont fait regretter univerſellement. Quarante-cinq autres perſonnes étoient atteintes du ſcorbut ; la limonade & le vin en ſuſpendoient ſeuls les funeſtes progrès.

Nous paſſames la nuit ſur les bords, & le 25 au lever du jour nous nous trouvames environnés de terres. Il s'offroit à nous trois paſſages, l'un ouvert au ſud-oueſt, le ſecond au oueſt-ſud-oueſt, & le troiſieme preſque eſt & oueſt. Le vent ne nous accordoit que ce dernier, & je n'en voulois point. Je ne doutois pas que nous ne fuſſions au milieu des iſles des Papous. Il falloit éviter de tomber plus loin dans le nord de crainte, comme je l'ai déja dit, de nous enfoncer dans quelqu'un des golfes de la côte orientale de *Gilolo*. L'eſſentiel, pour ſortir de ces parages critiques, étoit donc de nous élever en latitude auſtrale ; or, au-delà du paſſage du ſud-oueſt, on apperçevoit dans le ſud la mer ouverte autant que la vue pouvoit s'étendre : ainſi je me décidai à louvoyer pour gagner ce débouché. Toutes ces iſles & iſlots qui nous enfermoient ſont fort eſcarpées, de hauteur médiocre, & couvertes d'arbres. Nous n'y avons apperçu aucun indice qu'elles ſoient habitées.

A onze heures du matin, nous eumes fond de ſable ſur 45 braſſes ; c'étoit une reſſource.

A midi nous obſervames 00 deg. 5 min. de latitude boréale : ainſi nous venions de paſſer la ligne pour la quatrieme fois. A ſix heures du ſoir nous étions à même de donner dans le paſſage du oueſt-ſud-oueſt. C'étoit avoir gagné environ trois lieues par le travail de la journée entiere. La nuit nous fut plus favorable, graces à la lune dont la lumiere nous permit de louvoyer entre les pierres & les iſles. D'ailleurs le courant qui nous avoit été contraire tant que nous fumes par le travers des deux premieres paſſes, nous devint favorable dès que nous vinmes à ouvrir le paſſage du ſud-oueſt.

Le canal par lequel nous débouquames enfin dans cette nuit, peut avoir de deux à trois lieues de large. Il eſt borné à l'oueſt par un amas d'iſles & d'iſlots aſſez élevés. Sa côte de l'eſt que nous avions priſe au premier coup d'œil pour la pointe la plus occidentale de la grande iſle, n'eſt auſſi qu'un amas de petites iſles & de rochers qui de loin ſemblent former une ſeule maſſe, & les ſéparations entre ces iſles préſentent d'abord l'aſpect de belles baies ; c'eſt ce que nous reconnoiſſions à chaque bordée que nous rapportions ſur ces terres. Ce ne fut qu'à quatre heures & demie du matin que nous parvinmes à doubler les iſlots les plus ſud du nouveau paſſage que nous nommames *le paſſage des François*. Le fond paroît augmenter au milieu de cet archipel en avançant vers le ſud. Nos ſondes ont été de 55 à 75 & 80 braſſes, fond de ſable gris, vaſe & coquilles pourries. Lorſque nous fumes entiérement hors du canal, nous ſondames ſans trouver de fond. Je fis alors gouverner au ſud-oueſt.

Le 26, à la pointe du jour, nous découvrimes une nouvelle iſle dans le ſud-ſud-oueſt, &

peu après une autre dans l'oueſt-nord-oueſt. A midi on ne voyoit plus le labyrinthe d'où nous ſortions, & la hauteur méridienne nous donna 00 deg. 23 min. de latitude auſtrale. C'étoit pour la cinquieme fois que nous avions paſſé la ligne. Nous continuames de tenir le plus près bas-bord amure, & l'après-midi nous eumes connoiſſance d'une petite iſle dans le ſud-eſt. Le lendemain, au lever du ſoleil, nous en vimes une peu élevée, à neuf ou dix lieues dans le ſud-ſud-eſt. Elle parut s'étendre nord-eſt & ſud-oueſt environ deux lieues. Un gros mondrain fort eſcarpé & d'une hauteur remarquable, que nous nommames *le gros Thomas*, ſe fit voir à dix heures du matin. A ſa pointe méridionale il y a un petit iſlot, il y en a deux à ſa pointe ſeptentrionale. Les courans avoient ceſſé de nous porter au nord, nous eumes au contraire de la différence ſud. Cette circonſtance, jointe à l'obſervation de la latitude qui nous mettoit plus ſud que le cap Mabo, me donna l'entiere conviction que nous entrions enfin dans l'archipel des Moluques.

Je demanderois au reſte quel eſt ce *cap Mabo* & où il eſt ſitué. On en fait le cap qui termine dans le nord la partie occidentale de la nouvelle Guinée ; Dampierre & Wood Rogers le placent, le premier dans un des golfes de Gilolo à 30 min. de latitude auſtrale, le ſecond à huit lieues au plus de cette grande iſle. Mais toute cette partie n'eſt qu'un archipel aſſez vaſte de petites iſles, qu'à raiſon de leur nombre, l'amiral Roggewin, qui les traverſa en 1722, nomma *les mille Iſles*. Comment donc le cap Mabo, voiſin de Gilolo, appartient-il à la nouvelle Guinée ? où le placer même, ſi, comme nous avons tout lieu de le croire, la nouvelle

Guinée

Guinée elle-même n'eſt qu'un amas de grandes iſles, dont les divers canaux ſont encore inconnus ? Il ne devra appartenir qu'à celle de ces iſles conſidérables qui ſera la plus occidentale.

Le 27 après midi, nous découvrimes cinq à ſix iſles, depuis l'oueſt-quart-ſud-oueſt-5 deg. ſud juſque dans l'oueſt-nord-oueſt du compas. Pendant la nuit nous tinmes la bordée du ſud-ſud-eſt, de ſorte qu'on ne les revit plus le 28 au matin. Nous apperçumes alors cinq autres petites iſles ſur leſquelles nous courumes. Elles nous reſtoient à midi depuis le ſud-ſud-oueſt-1 deg.-oueſt juſqu'au oueſt-quart-ſud-oueſt-1 deg.-ſud, à la diſtance de deux, trois, quatre & cinq lieues. On voyoit encore le gros Thomas à l'eſt-nord-eſt-5 deg.-nord environ cinq lieues. On apperçut auſſi alors une nouvelle iſle dans l'oueſt-ſud-oueſt, à ſept ou huit lieues. Nous reſſentimes pendant ces vingt-quatre heures pluſieurs fortes marées qui paroiſſoient venir de l'oueſt. Cependant la différence de notre eſtime à l'obſervation méridienne & aux relevemens nous donna dix à onze milles ſur le ſud-oueſt-quart-ſud & ſud-ſud-oueſt. A neuf heures du matin, j'ordonnai à l'Etoile de monter ſes canons & d'envoyer ſon canot aux iſles du ſud oueſt, pour reconnoître s'il y avoit quelque mouillage, & ſi ces iſles fourniſſoient quelques productions intéreſſantes.

Il fit preſque calme dans l'après-midi, & le canot ne revint qu'à neuf heures du ſoir. Il avoit abordé à deux de ces iſles, où on n'avoit trouvé aucune trace d'habitation ni de culture, ni aucune eſpece de fruit. Les gens du canot étoient prêts à ſe retirer lorſqu'ils virent avec ſurpriſe un negre s'approcher ſeul dans une pirogue à

deux balanciers. Il avoit à une oreille un anneau d'or, & pour armes deux ſagayes. Il aborda le canot ſans crainte ni ſurpriſe. On lui demanda à boire & à manger, & il offrit de l'eau & quelque peu d'une eſpece de farine qui paroiſſoit faire ſa nourriture. On lui donna un mouchoir, un miroir & quelques bagatelles pareilles. Il rioit en recevant ces préſens & ne les admiroit pas. Il ſembloit connoître les Européens, & on penſa que ce pouvoit être un negre fugitif de quelqu'une des iſles voiſines où les Hollandois ont des poſtes, ou que peut-être y avoit-il été envoyé pour la pêche. Les Hollandois nomment ces iſles *les cinq Iſles*, & de tems en tems ils les font viſiter. Ils nous ont dit qu'autrefois elles étoient au nombre de ſept, mais que deux ont été abymées dans un tremblement de terre ; révolution aſſez fréquente dans ces parages. Il y a entre ces iſles un prodigieux courant ſans aucun mouillage. Les arbres & les plantes y ſont à peu près les mêmes qu'à la nouvelle Bretagne. Nos gens y prirent une tortue du poids environ de deux cents livres.

Depuis ce tems nous continuames à éprouver de fortes marées qui portoient ſur le ſud, & nous tinmes la route qui en approchoit le plus. Nous ſondames pluſieurs fois ſans trouver de fond, & nous n'eumes connoiſſance que d'une ſeule iſle dans l'oueſt & à dix ou douze lieues de nous, juſqu'au 30 après midi que nous apperçumes dans le ſud & à un grand éloignement une terre conſidérable. Le courant qui nous ſervoit mieux que le vent, nous en approcha dans la nuit ; & le 31 au point du jour nous nous en trouvames à ſept ou huit lieues. C'étoit *l'iſle Ceram.* Sa côte en partie boiſée, défrichée en

partie, couroit à-peu-près eſt & oueſt, ſans que nous la viſſions terminée. C'eſt une iſle très-haute : des montagnes énormes s'élevent ſur le terrein de diſtance en diſtance, & le grand nombre de feux que nous vimes de tous les côtés, annonce qu'elle eſt fort peuplée. Nous paſſâmes la journée & la nuit ſuivante à naviguer le long de la côte ſeptentrionale de cette iſle, courant des bordées pour nous élever dans l'oueſt & gagner ſa pointe occidentale. Le courant nous étoit favorable, mais le vent étoit court.

Je remarquerai à l'occaſion de la contrariété que nous éprouvions depuis long-tems de la part des vents, que dans les Moluques on appelle mouſſon du nord celle du oueſt, & mouſſon du ſud celle de l'eſt ; parce que pendant la premiere les vents ſoufflent plus ordinairement du nord-nord-oueſt que du oueſt, & pendant la ſeconde ils viennent le plus ſouvent du ſud-ſud-eſt. Ces vents regnent alors de même dans les iſles des Papous & ſur la côte de la nouvelle Guinée ; nous le ſavions par une triſte expérience, ayant employé trente-ſix jours à faire quatre cents cinquante lieues.

Le premier ſeptembre, la lumiere du jour naiſſant nous montra que nous étions à l'entrée d'une baie dans laquelle il y avoit pluſieurs feux. Bientôt après nous apperçumes deux embarcations à la voile, de la forme des bateaux Malays. Je fis arborer pavillon & flamme Hollandoiſe, & tirer un coup de canon, & je fis une faute ſans le ſavoir. Nous avons appris depuis que les habitans de Ceram ſont en guerre avec les Hollandois, qu'ils ont chaſſés de preſque toutes les parties de leur iſle. Auſſi courumes-nous inutilement un bord dans la baie ;

les bateaux se réfugierent à terre, & nous profitames du vent frais pour continuer notre route. Le terrein du fond de la baie est bas & uni, entouré de hautes montagnes, & la baie est semée de plusieurs isles. Il nous fallut gouverner à l'oueſt-nord-oueſt pour en doubler une assez grande, sur la pointe de laquelle on voit un islot & un banc de sable, avec une bâture qui paroît s'alonger une lieue au large. Cette isle se nomme *Bonao*, laquelle est coupée en deux par un canal fort étroit. Quand nous l'eumes doublée, nous gouvernames jusqu'à midi à l'oueſt-quart-sud-oueſt.

Il venta grand frais du sud-sud-oueſt au sud-sud-eſt, & nous louvoyames le reſte du jour entre *Bonao*, *Kelang* & *Manipa*, cherchant à faire du chemin dans le sud-oueſt. A dix heures du soir nous eumes connoissance des terres de l'isle *Boero* par des feux qui y étoient allumés; & comme mon projet étoit de m'y arrêter, nous passames la nuit sur les bords pour nous en tenir à portée & au vent, si nous pouvions. Je savois que les Hollandois avoient sur cette isle un comptoir foible, quoiqu'assez riche en rafraîchissemens. Dans l'ignorance profonde où nous étions de la situation des affaires en Europe, il ne nous convenoit pas d'en venir haſarder les premieres nouvelles chez des étrangers, qu'en un lieu où nous fussions à peu près les plus forts.

Ce ne fut pas sans d'exceſſifs mouvemens de joie que nous découvrimes à la pointe du jour l'entrée du *golfe de Cajeli*. C'eſt où les Hollandois ont leur établiſſement; c'étoit le terme où devoient finir nos plus grandes miseres. Le scorbut avoit fait parmi nous de cruels ravages depuis notre départ du port Praslin; perſonne ne

pouvoit s'en dire entiérement exempt, & la moitié de nos équipages étoit hors d'état de faire aucun travail. Huit jours de plus paſſés à la mer euſſent aſſurément coûté la vie à un grand nombre, & la ſanté à preſque tous. Les vivres qui nous reſtoient étoient ſi pourris, & d'une odeur ſi cadavéreuſe, que les momens les plus durs de nos triſtes journées étoient ceux où la cloche avertiſſoit de prendre ces alimens dégoûtans & mal-ſains. Combien cette ſituation embelliſſoit encore à nos yeux le charmant aſpect des côtes de *Boero* ! Dès le milieu de la nuit, une odeur agréable, exhalée des plantes aromatiques dont les iſles Moluques ſont couvertes, s'étoit fait ſentir pluſieurs lieues en mer, & avoit ſemblé l'avant coureur qui nous annonçoit la fin de nos maux. L'aſpect d'un bourg aſſez grand ſitué au fond du golfe, celui de vaiſſeaux à l'ancre, la vue des beſtiaux errans dans les prairies qui environnent le bourg, cauſerent des tranſports, que j'ai partagés ſans doute, & que je ne ſaurois dépeindre.

Il nous avoit fallu courir pluſieurs bords, avant que de pouvoir entrer dans le golfe dont la pointe ſeptentrionale ſe nomme *pointe de Liſſatetto*, & celle du ſud-eſt, *pointe Rouba*. Ce ne fut qu'à dix heures que nous pumes mettre le cap ſur le bourg. Pluſieurs bateaux naviguoient dans la baie; je fis arborer pavillon Hollandois & tirer un coup de canon, aucun ne vint à bord; j'envoyai alors mon canot ſonder en avant du navire. Je craignois un banc qui ſe trouve à la côte du ſud-eſt du golfe. A midi & demi une pirogue, conduite par des Indiens, s'approcha du vaiſſeau; le chef nous demanda en Hollandois qui nous étions, & refuſa toujours de monter à bord. Cependant nous avan-

cions à pleines voiles, ſuivant les ſignaux du canot qui ſondoit. Bientôt nous vimes le banc dont nous avions redouté l'approche. La mer étoit baſſe, & le danger paroiſſoit à découvert. C'eſt une chaîne de roches mêlées de corail, laquelle part de la côte du ſud-eſt du golfe, à une lieue environ en dedans de la *pointe Rouba*, & s'étend du ſud-eſt au nord-oueſt, l'eſpace d'une demi-lieue. A quatre longueurs du canot de ſon extrêmité on eſt ſur cinq ou ſix braſſes d'eau, mauvais fond de corail, & on paſſe tout de ſuite à 17 braſſes, fond de ſable & vaſe. Notre route fut à peu près le ſud-oueſt trois lieues depuis 10 heures juſqu'à 1 heure 30 min. que nous mouillames vis-à-vis la loge auprès de pluſieurs petits bâtimens Hollandois, à moins d'un quart de lieue de terre. Nous étions par 27 braſſes d'eau fond de ſable & vaſe, & nous fimes les relevemens ſuivans.

La pointe Liſſatetto au nord-4-deg.-eſt, deux lieues.

La pointe Rouba au nord-eſt-2 deg.-eſt, une demi-lieue.

Une preſqu'iſle à l'oueſt-quart-nord-oueſt 1 deg.-oueſt, trois quarts de lieue.

La pointe d'une bâture qui s'alonge plus d'une demi-lieue au large de la preſqu'iſle, au nord-oueſt-quart-oueſt.

Le pavillon de la loge Hollandoiſe, au ſud-quart-ſud-oueſt 5 deg.-oueſt.

L'Etoile mouilla près de nous, plus dans l'oueſt-nord-oueſt.

A peine avions-nous jetté l'ancre, que deux ſoldats Hollandois ſans armes, dont l'un parloit François, vinrent à bord me demander de la part du réſident du comptoir quels motifs nous attiroient dans ce port, lorſque nous ne

devions pas ignorer que l'entrée n'en étoit permiſe qu'aux ſeuls vaiſſeaux de la compagnie Hollandoiſe. Je renvoyai avec eux un officier pour déclarer au réſident que la néceſſité de prendre des vivres nous forçoit à entrer dans le premier port que nous avions rencontré, ſans nous permettre d'avoir égard aux traités qui interdiſoient aux navires étrangers la relâche dans les ports des Moluques, & que nous ſortirions auſſi-tôt qu'il nous auroit fourni les ſecours dont nous avions le plus urgent beſoin. Les deux ſoldats revinrent peu de tems après pour me communiquer un ordre ſigné du gouverneur d'Amboine, duquel le réſident de Boero dépend directement, par lequel il eſt expreſſément défendu à celui-ci de recevoir dans ſon port aucun vaiſſeau étranger. Le réſident me prioit en même-tems de lui donner par écrit une déclaration des motifs de ma relâche, afin qu'elle pût juſtifier auprès de ſon ſupérieur auquel il l'enverroit, la conduite qu'il étoit obligé de tenir en nous recevant ici. Sa demande étoit juſte, & j'y ſatisfis en lui donnant une dépoſition ſignée, dans laquelle je déclarois qu'étant parti des iſles Malouines, & voulant aller dans l'Inde en paſſant par la mer du Sud, la mouſſon contraire & le défaut de vivres nous avoient empêché de gagner les iſles Philippines, & forcé de venir chercher au premier port des Moluques, des ſecours indiſpenſables, ſecours que je le ſommois de me donner en vertu du titre le plus reſpectable, de l'humanité.

Dès ce moment il n'y eut plus de difficulté; le réſident, en regle vis-à-vis de ſa compagnie, fit contre fortune bon cœur, & il nous offrit ce qu'il avoit d'un air auſſi libre que s'il eût été le maître chez lui. Vers les cinq heures je

descendis à terre avec plusieurs officiers pour lui faire une visite. Malgré le trouble que devoit lui causer notre arrivée, il nous reçut à merveille. Il nous offrit même à souper, & certes nous l'acceptames. Le spectacle du plaisir, & l'avidité avec lequel nous le dévorions, lui prouva mieux que nos paroles, que ce n'étoit pas sans raison que nous criions à la faim. Tous les Hollandois en étoient en extase, ils n'osoient manger dans la crainte de nous faire tort. Il faut avoir été marin & réduit aux extrêmités que nous éprouvions depuis plusieurs mois, pour se faire une idée de la sensation que produit la vue de salades & d'un bon souper sur des gens en pareil état. Ce souper fut pour moi un des plus délicieux instans de mes jours, d'autant que j'avois envoyé à bord des vaisseaux de quoi y faire souper tout le monde aussi-bien que nous.

Il fut réglé que nous aurions journellement du cerf pour entretenir nos équipages à la viande fraîche pendant le séjour, qu'on nous donneroit en partant dix-huit bœufs, quelques moutons, & à peu près autant de volailles que nous en demanderions. Il falut suppléer au pain par du riz ; c'est la nourriture des Hollandois. Les insulaires vivent de pain de sagu qu'ils tirent du cœur d'un palmier auquel ils donnent ce nom ; ce pain ressemble à la cassave. Nous ne pumes avoir cette abondance de légumes qui nous eût été si salutaire, les gens du pays n'en cultivent point. Le résident voulut bien en fournir pour les malades, du jardin de la compagnie.

Au reste, tout ici appartient à la compagnie directement ou indirectement gros & menu bétail, grains & denrées de toute espece. Elle seule

vend

vend & achete. Les Maures, à la vérité, nous ont vendu des volailles, des chevres, du poisson, des œufs, & quelques fruits ; mais l'argent de cette vente ne leur reſtera pas longtems. Les Hollandois ſauront bien le retirer pour des hardes fort ſimples, mais qui n'en ſont pas moins cheres. La chaſſe même du cerf n'eſt pas libre, le réſident ſeul en a le droit. Il donne à ſes chaſſeurs trois coups de poudre & de plomb ; pour leſquels ils doivent apporter deux animaux qu'on leur paie alors ſix ſols piece. S'ils n'en rapportent qu'un, on retient, ſur ce qui leur eſt dû, le prix d'un coup de poudre & de plomb.

Dès le 3 au matin, nous établimes nos malades à terre pour y coucher pendant notre ſéjour. Nous envoyions auſſi journellement la plus grande partie des équipages ſe promener & ſe divertir. Je fis faire l'eau des navires & les divers tranſports par des eſclaves de la compagnie que le réſident loua à la journée. L'Etoile profita de ce tems pour garnir les chouquets de ſes mâts majeurs, leſquels avoient un jeu dangereux. Nous avions affourché en arrivant ; mais ſur ce que les Hollandois nous dirent de la bonté du fond & de la régularité des briſes de terre & du large, nous relevames notre ancre d'affourche. Effectivement, nous y vimes les bâtimens Hollandois ſur une ſeule ancre.

Nous eumes pendant notre relâche ici le plus beau tems du monde. Le thermometre y montoit ordinairement à 23 deg. dans la plus grande chaleur du jour ; la briſe du nord-eſt au ſud-eſt le jour, changeoit ſur le ſoir ; elle venoit alors de terre, & les nuits étoient fort fraîches. Nous eumes occaſion de connoître l'intérieur de l'iſle ; on nous permit d'y faire pluſieurs chaſſes de cerfs, par battues, auxquelles nous

primes un grand plaiſir. Le pays eſt charmant, entrecoupé de boſquets, de plaines & de côteaux, dont les vallons ſont arroſés par de jolies rivieres. Les Hollandois y ont apporté les premiers cerfs qui s'y ſont prodigieuſement multipliés, & dont la chair eſt excellente. Il y a auſſi un grand nombre de ſangliers, & quelques eſpeces de gibier à plumes.

On donne à l'iſle de Boëro ou Burro, environ dix-huit lieues de l'eſt à l'oueſt, & treize du nord au ſud. Elle étoit autrefois ſoumiſe au roi de Ternate, lequel en tiroit tribut. Le lieu principal eſt *Cajeli*, ſitué au fond du golfe de ce nom, dans une plaine marécageuſe, qui s'étend près de quatre milles entre les rivieres *Soweill* & *Abbo*. Cette derniere eſt la plus grande de l'iſle, & toutefois ſes eaux fort troubles. Le débarquement eſt ici fort incommode, ſur-tout de baſſe mer, pendant laquelle il faut que les bateaux s'arrêtent fort loin de la plage. La loge Hollandoiſe, & quatorze habitations d'Indiens, autrefois diſperſées en divers endroits de l'iſle, mais aujourd'hui réunies autour du comptoir, forment le bourg de Cajéli. On y avoit d'abord conſtruit un fort en pierre; un accident le fit ſauter en 1689, & depuis ce tems on s'y contente d'une enceinte de foibles paliſſades, garnie de ſix canons de petit calibre, tant bien que mal en batterie; c'eſt ce qu'on appelle *le fort de la Défenſe*, & j'ai pris ce nom pour un ſobriquet. La garniſon, aux ordres du réſident, eſt compoſée d'un ſergent & vingt-cinq hommes: ſur toute l'iſle, il n'y a pas cinquante blancs. Quelques autres négreries y ſont répandues où l'on cultive du riz. Dans le tems où nous y étions, les forces des Hollandois y étoient augmentées par trois navires, dont le plus grand étoit *le Draak*, ſe-

nault de quatorze canons, commandé par un Saxon, nommé *Kop-le-Clerc*. Son équipage eſt de cinquante Européens, & ſa deſtination de croiſer dans les Moluques, ſur-tout contre les Papous & les Ceramois.

Les naturels du pays ſe diviſent en deux claſſes, *les Maures* & *les Alfouriens*. Les premiers ſont réunis ſous la loge, & ſoumis entiérement aux Hollandois qui leur inſpirent une grande crainte des nations étrangeres. Ils ſont obſervateurs zelés de la loi de Mahomet, c'eſt-à-dire qu'ils ſe lavent ſouvent, ne mangent point de porc, & prennent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Ajoutez à cela qu'ils en paroiſſent fort jaloux, & les tiennent renfermées. Leur nourriture eſt le ſagu, quelques fruits & du poiſſon. Les jours de fêtes ils ſe régalent avec du riz que la compagnie leur vend. Leurs chefs ou *orencaies* ſe tiennent auprès du réſident, qui paroît avoir pour eux quelques égards, & contient le peuple par leur moyen. La compagnie a ſu ſemer parmi ces chefs des habitans, un levain de jalouſie réciproque qui aſſure l'eſclavage général, & la politique qu'elle obſerve ici vis-à-vis des naturels, eſt la même dans tous ſes autres comptoirs. Si un chef forme quelque complot, un autre le découvre & en avertit auſſi-tôt les Hollandois.

Ces Maures au reſte ſont vilains, pareſſeux & peu guerriers. Ils ont une extrême frayeur des Papous qui viennent quelquefois au nombre de deux ou trois cents brûler les habitations, enlever ce qu'ils peuvent, & ſur-tout des eſclaves. La mémoire de leur derniere viſite faite il y avoit trois ans, étoit encore récente. Les Hollandois ne font point faire le ſervice d'eſ-

claves aux naturels de Boëro. La compagnie tire ceux dont elle ſe ſert, ou de Celebes ou de Ceram, les habitans de ces deux iſles ſe vendant réciproquement.

Les *Alfouriens* ſont libres ſans être ennemis de la compagnie. Satisfaits d'être indépendans, ils ne veulent point de ces babioles que les Européens donnent ou vendent en échange de la liberté. Ils habitent épars çà & là les montagnes inacceſſibles dont eſt rempli l'intérieur de l'iſle. Ils y vivent de ſagu, de fruits & de la chaſſe. on ignore quelle eſt leur religion; ſeulement on dit qu'ils ne ſont point Mahométans, car ils élevent & mangent des cochons. De tems en tems, les chefs des Alfouriens viennent viſiter le réſident; ils feroient auſſi bien de reſter chez eux.

Je ne ſais s'il y a eu autrefois des épiceries ſur cette iſle; en tout cas, il eſt certain qu'il n'y en a plus aujourd'hui. La compagnie ne tire de ce poſte que des bois d'ébene noirs & blancs, & quelqu'autres eſpeces de bois, très-recherchées pour la menuiſerie. Il y a auſſi une belle poivriere, dont la vue nous a confirmé que le poivrier eſt commun à la nouvelle Bretagne. Les fruits y ſont rares; des cocos, des bananes, des pamplemouſſes, quelques limons & citrons, des oranges ameres, & fort peu d'ananas. Il y croit une fort bonne eſpece d'orge, nommée *ottong*, & le *ſago borneo*, dont on fait une bouillie qui nous a paru déteſtable. Les bois ſont habités par un grand nombre d'oiſeaux d'eſpeces très-variées, & dont le plumage eſt charmant, entre autres des perroquets de la plus grande beauté. On y trouve cette eſpece de chat ſauvage qui porte ſes petits dans une poche placée au bas de ſon ventre; cette chauve-ſouris

dont les aîles ont une énorme envergure ; des ſerpens monſtrueux qui peuvent avaler un mouton ; cet autre ſerpent, plus dangereux cent fois, qui ſe tient ſur les arbres, & ſe darde dans les yeux des paſſans qui regardent en l'air. On ne connoît point de remede contre la piquure de ce dernier : nous en tuames deux dans une chaſſe de cerf. La riviere de *Abbo*, dont les bords ſont preſque par-tout couverts d'arbres touffus, eſt infeſtée de crocodiles énormes, qui dévorent bêtes & gens. C'eſt la nuit qu'ils ſortent, & il y a des exemples d'hommes enlevés par eux dans les pirogues. On les empêche d'approcher, en portant des torches allumées. Le rivage de Boëro fournit peu de belles coquilles. Ces coquilles précieuſes, objet de commerce pour les Hollandois, ſe trouvent ſur la côte de Ceram, à Amblaw & à Banda, d'où on les envoie à Batavia. C'eſt auſſi à Amblaw que ſe trouve le catakoi de la plus belle eſpece.

Henri Ouman, réſident de Boëro, y vit en ſouverain. Il a cent eſclaves pour le ſervice de ſa maiſon, & il poſſede en abondance le néceſſaire & l'agréable. Il eſt ſous-marchand, & ce grade eſt le troiſieme au ſervice de la compagnie. C'eſt un homme né à Batavia, lequel a épouſé une Créole d'Amboine. Je ne ſaurois trop me louer de ſes bons procédés à notre égard. Ce fut ſans doute pour lui un moment de criſe que celui où nous entrames ici ; mais il ſe conduiſit en homme d'eſprit. Après s'être mis en regle vis-à-vis de ſes chefs, il fit de bonne grace ce dont il ne pouvoit ſe diſpenſer, & il y joignit les façons d'un homme franc & généreux. Sa maiſon étoit la nôtre ; à toute heure on y trouvoit à boire & à manger, & ce genre de

politeſſe en vaut bien un autre, pour qui ſurtout ſe reſſentoit encore de la famine. Il nous donna deux repas de cérémonie, dont la propreté, l'élégance & la bonne chere nous ſurprirent dans un endroit ſi peu conſidérable. La maiſon de cet honnête Hollandois eſt jolie, élégamment meublée & entiérement à la Chinoiſe. Tout y eſt diſpoſé pour y procurer du frais, elle eſt entourée de jardins & traverſée par une riviere. Du bord de la mer on y arrive par une avenue de grands arbres. Sa femme & ſes filles, habillées à la Chinoiſe, font très-bien les honneurs du logis. Elles paſſent le tems à apprêter des fleurs pour des diſtillations, à nouer des bouquets & préparer du bétel. L'air qu'on reſpire dans cette maiſon agréable eſt délicieuſement parfumé, & nous y euſſions tous fait bien volontiers un long ſéjour. Quel contraſte de cette exiſtence douce & tranquille, avec la vie dénaturée que nous menions depuis dix mois !

Je dois dire un mot de l'impreſſion qu'a faite ſur Aotourou la vue de cet établiſſement Européen. On conçoit que ſa ſurpriſe a dû être grande à l'aſpect d'hommes vêtus comme nous, de maiſons, de jardins, d'animaux domeſtiques en grand nombre & ſi variés. Il ne pouvoit ſe laſſer de regarder tous ces objets nouveaux pour lui. Sur-tout il priſoit beaucoup cette hoſpitalité exercée d'un air franc & de connoiſſance. Comme il ne voyoit pas faire d'échange, il ne penſoit pas que nous payaſſions, il croyoit qu'on nous donnoit. Au reſte, il ſe conduiſit avec eſprit vis-à-vis des Hollandois. Il commença par leur faire entendre qu'il étoit chef dans ſon pays, & qu'il voyageoit pour ſon plaiſir avec ſes amis. Dans les viſites, à table, à la promenade, il s'étudioit

à nous copier exactement. Comme je ne l'avois pas mené à la premiere visite que nous fimes, il s'imagina que c'étoit parce que ses genoux sont cagneux, & il vouloit absolument faire monter dessus des matelots pour les redresser. Il nous demandoit souvent si Paris étoit aussi beau que ce comptoir.

Cependant nous avions embarqué, le 6 après midi, le riz, les bestiaux & tous les autres rafraîchissemens. Le mémoire du bon résident étoit fort cher; mais on nous assura que les prix étoient réglés par la compagnie, & qu'on ne pouvoit s'écarter de son tarif. Du reste, les vivres y étoient d'une excellente qualité; le bœuf & le mouton ne sont pas, à beaucoup près, aussi bons dans aucun pays chaud de ma connoissance, & les volailles y sont de la plus grande délicatesse. Le beurre de Boëro a dans ce pays une réputation que les Bretons ne trouverent pas légitimement acquise. Le 7 au matin je fis embarquer les malades, & on disposa tout pour appareiller le soir avec la brise de terre. Les vivres frais & l'air sain de Boëro avoient procuré à nos scorbutiques un amendement sensible. Ce séjour à terre, quoiqu'il n'eut été que de six jours, les mettoit dans le cas de se guérir à bord, ou du moins de ne pas empirer, avec l'usage des rafraîchissemens que nous étions désormais en état de leur donner.

Il eût sans doute été à souhaiter pour eux, & même pour les gens sains, de prolonger la relâche ici; mais la fin de la mousson de l'est nous pressoit de partir pour Batavia. Si une fois elle changeoit, il nous devenoit impossible de nous y rendre, parce qu'alors, outre le vent contraire à combattre, les courans suivent la loi de la mousson régnante. Il est vrai qu'ils conser-

vent près d'un mois le cours de celle qui a précédé; mais le changement de mouſſon, qui arrive ordinairement en octobre, peut primer comme il peut retarder d'un mois. Septembre eſt peu venteux, octobre & novembre le ſont encore moins. C'eſt la ſaiſon des calmes, & celle que choiſit le gouverneur d'Amboine pour faire ſa tournée dans les iſles dépendantes de ſon gouvernement. Juin, juillet & août ſont très-pluvieux. La mouſſon de l'eſt, au nord de Ceram & de Boëro, ſouffle ordinairement du ſud-ſud-eſt au ſud-ſud-oueſt; dans les iſles d'Amboine & de Banda, elle eſt de l'eſt au ſud-eſt. Celle de l'oueſt ſouffle de l'oueſt-ſud-oueſt au nord-oueſt. Le mois d'avril eſt le terme où finiſſent communément les vents d'oueſt, c'eſt la mouſſon orageuſe, comme celle de l'eſt eſt la mouſſon pluvieuſe. Le capitaine Clerk nous dit qu'il avoit en vain croiſé devant Amboine pour y entrer pendant tout le mois de juillet; il y avoit eſſuyé des pluies continuelles qui avoient mis tout ſon équipage ſur les cadres. C'eſt dans ce même tems que nous étions ſi bien arroſés au port Praſlin.

Il y avoit eu cette année à Boëro trois tremblemens de terre preſque conſécutifs, le 7 juin, le 12 & le 27 juillet. C'eſt le 22 de ce même mois que nous en avions reſſenti un à la nouvelle Bretagne. Ces tremblemens de terre ont, dans cette partie du monde, de terribles conſéquences pour la navigation. Quelquefois ils anéantiſſent des iſles & des bancs de ſable connus; quelquefois auſſi ils en créent où il n'y en avoit pas, & il n'y a rien à gagner à ce marché. Il ſeroit bien moins dangereux aux navigateurs que les choſes reſtaſſent comme elles ſont.

Le 7 après midi tout étoit à bord, & nous n'attendions que la briſe de terre pour mettre à

la voile. Elle ne fut ſenſible qu'à huit heures du ſoir. J'envoyai auſſi-tôt un canot, avec un feu, ſe mouiller ſur la pointe du banc qui eſt à la côte du ſud-eſt, & nous travaillames à appareiller. On ne nous avoit pas trompés, en nous aſſurant que la tenue étoit forte dans ce mouillage. Nous fumes très-long-tems à faire avec le cabeſtan des efforts inutiles, le tournevire même caſſa, & nous ne parvinmes qu'à l'aide de poulies de franc funin, à retirer notre ancre de la vaſe colante où elle étoit enfoncée. Nous ne fumes ſous voile qu'à onze heures. La pointe du banc une fois doublée, nous embarquames nos bateaux, & l'Etoile les ſiens, & nous gouvernames ſucceſſivement au nord-eſt, au nord-eſt-quart-nord & nord-nord-eſt, pour ſortir du golfe de Cajeli.

Pendant notre ſéjour ici, M. Verron avoit fait à bord pluſieurs obſervations de diſtance, dont le réſultat moyen lui ſervit à déterminer la longitude de ce golfe, & le place 2 deg. 53 min. plus à l'oueſt que nos eſtimes ſuivies depuis la longitude obſervée à la nouvelle Bretagne. Au reſte, quoique nous ayions trouvé établie, comme de raiſon, aux Moluques, la vraie date d'Europe, ſur laquelle nous perdions un jour, en ſuivant autour du monde le cours du ſoleil, je continuerai à marquer la date de nos journaux, en prévenant qu'au lieu du mercredi 7, on comptoit dans l'Inde le jeudi 8. Je ne corrigerai ma date qu'à l'iſle de France.

CHAPITRE VII.

Route depuis Boëro juſqu'à Batavia.

QUOIQUE je fuſſe convaincu que les Hollandois repréſentent la navigation dans les Moluques, comme beaucoup plus dangereuſe encore qu'elle ne l'eſt effectivement, je n'ignorois cependant pas qu'elle ne fût ſemée d'écueils & de difficultés. La plus grande étoit pour nous de n'avoir aucune carte fidelle de ces parages, les cartes Françoiſes de cette partie de l'Inde étant plus propres à faire perdre les navires qu'à les guider. Je n'avois pu tirer des Hollandois de Boëro que des connoiſſances vagues & des lumieres fort imparfaites. Lorſque nous y arrivames, le Draak devoit en partir ſous peu de jours, pour conduire un ingénieur à Macaſſar, & j'avois bien compté le ſuivre juſques-là. Mais le réſident donna ordre au commandant de ce ſenault de reſter à Cajeli juſqu'à ce que nous fuſſions ſortis. Ainſi nous appareillames ſeuls, & je dirigeai ma route pour paſſer au nord de Boëro, & aller chercher le détroit de Button, que les Hollandois nomment *Button's ſtrat.*

Nous rangeames la côte de Boëro environ à une lieue & demie de diſtance, & les courans ne nous firent éprouver aucune différence ſenſible juſqu'à midi. Nous avions apperçu le 8 au matin les iſles de Kilang & de Manipa. Depuis la terre baſſe que l'on trouve à la ſortie du golfe de Cajeli, la côte eſt fort élevée & court ſur l'oueſt-nord-oueſt & oueſt-quart-nord-oueſt. Le 9 nous eumes connoiſſance dans la matinée de l'iſle

Xullabeſſie. Elle eſt peu conſidérable, & les Hollandois y ont un comptoir dans une redoute nommée *Claverblad* ou *le Treſle*. La garniſon eſt d'un ſergent & vingt-cinq hommes aux ordres du ſieur Arnoldus Holtman, qui n'eſt que teneur de livres. Cette iſle dépendoit autrefois du gouvernement d'Amboine, elle releve aujourd'hui de celui de Ternate. Tant que nous courumes le long de Boëro, nous eumes peu de vent, & les briſes réglées à peu près comme dans la baie; les courans dans ces deux jours nous porterent dans l'oueſt près de huit lieues. Nous évaluames avec aſſez de préciſion cette différence par les fréquens relevemens que nous faiſions. La derniere journée ils nous porterent auſſi un peu dans le ſud, ce que vérifia la hauteur méridienne obſervée le 10.

Nous avions vu les dernieres terres de Boëro le 9 au coucher du ſoleil. Nous trouvames au large les vents aſſez frais du ſud au ſud-ſud-eſt, & nous paſſimes dans des raz de marée ſenſibles. Je fis gouverner au ſud-oueſt quand les vents le permirent, afin de terrir entre *Wawoni & Button*, voulant paſſer par le détroit de ce nom. On prétend que dans cette ſaiſon il eſt dangereux de paſſer dans l'eſt de Button, que l'on y court riſque d'être affalés ſur la côte par les courans & le vent, & qu'alors il faut, pour s'en relever, attendre que la mouſſon du oueſt ſoit bien établie. Voilà ce que m'a dit un marin Hollandois, & je n'en ſuis pas garant. Ce que je puis atteſter avec connoiſſance de cauſe, c'eſt que le paſſage du détroit eſt infiniment préférable à l'autre route, ſoit au nord, ſoit au ſud de l'écueil nommé *Toukanbeſſie*; cette derniere route étant ſémée de dangers, tant

visibles que cachés, redoutables même aux pratiques.

Le 10 au matin, le nommé Julien Launai, tailleur, mourut à bord, du scorbut. Il commençoit à entrer en convalescence, deux débauches d'eau-de-vie l'ont tué.

Le 11 à huit heures du matin, on vit la terre depuis l'oueſt-quart-ſud-oueſt juſqu'au ſud-oueſt-quart-ſud-5-deg.-oueſt. A neuf heures nous reconnumes que c'étoit l'iſle de Wawoni, iſle haute, ſur-tout dans ſon milieu; à onze heures on découvrit la partie ſeptentrionale de Button. A midi nous obſervames 4 deg. 6 min. de latitude auſtrale. La pointe ſeptentrionale de Wawoni nous reſtoit alors à l'oueſt-5-deg.-nord, ſa pointe méridionale au ſud-oueſt-quart-oueſt-4-deg.-oueſt, huit à neuf lieues, & la pointe du nord-eſt de Button au ſud-oueſt-quart-oueſt-4-deg.-ſud, environ à neuf lieues. L'après-midi nous courumes juſqu'à deux lieues de Wawoni, enſuite nous revirames au large, & nous louvoyames toute la nuit pour nous mettre au vent de l'entrée du détroit de Button, & être à même d'y donner à la pointe du jour. En effet, elle nous reſtoit le 12 à ſix heures du matin, entre le nord-oueſt-quart-oueſt & l'oueſt-nord-oueſt, & je fis porter ſur la pointe ſeptentrionale de Button. En même tems, je fis mettre les canots dehors, & les gardai à la remorque. A neuf heures nous embouquames le détroit avec une jolie briſe qui dura juſqu'à dix heures & demie, & reprit un peu avant midi.

Il convient, en entrant dans ce détroit, de ranger la terre de Button, dont la pointe ſeptentrionale eſt d'une moyenne hauteur, &

hachée en plusieurs mondrains. Le cap, qui fait l'entrée de bas-bord, est taillé en falaise. Il a en avant de lui quelques pierres blanches assez élevées au-dessus de l'eau, & dans l'est, une jolie baie, dans laquelle nous vimes une petite embarcation à la voile. La pointe correspondante de *Wawoni* est basse, assez unie, & elle se prolonge dans l'oueſt. La terre de *Celebes* se présente alors devant vous; on voit un passage ouvert dans le nord entre cette grande isle & Wawoni, passage faux; celui du sud, qui est le vrai, paroît presque fermé; on y apperçoit dans l'éloignement une terre basse, hachée en especes d'islots. A mesure qu'on entre, on découvre sur la côte de Button de gros caps ronds & de jolies anses. Au large d'un de ces caps sont deux roches, qu'il est impossible de ne pas prendre de loin pour deux navires à la voile, l'un assez grand, l'autre plus petit. Environ à une lieue dans l'est d'elles, & à un quart de lieue de la côte, la sonde nous donna 45 brasses, fond de sable & de vase. Le détroit depuis l'entrée gît successivement du sud-oueſt au sud.

A midi nous observames 4 deg. 29 min. de latitude australe, nous avions alors un peu dépassé les deux roches. Elles sont au large d'un islot, derriere lequel il paroît un joli enfoncement. Nous y vimes une embarcation faite en forme de coffre quarré, avec une pirogue à la remorque. Elle cheminoit à la voile & à la rame, en côtoyant la terre. Un matelot François, repris à Boëro, qui depuis quatre ans naviguoit avec les Hollandois dans les Moluques, nous dit que c'étoit un bateau d'Indiens forbans qui cherchent à faire des prisonniers pour les vendre. Notre rencontre parut les gê-

ner. Ils amenerent leur voile & ſe hâlerent à la perche tout-à-fait terre-à-terre, derriere l'iſlot.

Nous continuames notre route dans le détroit, les vents rondiſſant comme le canal, & nous ayant permis de venir par degrés du ſud-oueſt au ſud. Nous crumes vers deux heures après midi que la marée commençoit à nous être contraire ; la mer alors baignoit le pied des arbres ſur la côte, ce qui prouveroit que le flot vient ici du nord, au moins dans cette ſaiſon. A deux heures & demie, nous paſſames devant un ſuperbe port qui eſt à la côte de Célebes. Cette terre offre un coup d'œil charmant par la variété des terreins bas, des côteaux & des montagnes. La verdure y embellit le payſage, & tout annonce une contrée riche. Bientôt après l'iſle de *Pangaſani* & les iſlots qui en ſont au nord, ſe détacherent, & nous diſtinguames les divers canaux qu'ils préſentent. Les hautes montagnes de Célebes paroiſſoient au-deſſus & dans le nord de ces terres. C'eſt par cette longue iſle de Pangaſani & par celle de Button qu'eſt enſuite formé le détroit. A cinq heures & demie nous étions enclavés de maniere qu'on n'appercevoit ni entrée ni ſortie ; & la ſonde nous donna 27 braſſes d'eau & un excellent fond de vaſe.

La briſe, qui vint alors de l'eſt-ſud-eſt, nous força de tenir le plus près pour ne pas nous écarter de la côte de Button. A ſix heures & demie, les vents refuſant de plus en plus, & la marée contraire étant aſſez forte, nous mouillames une ancre à jet à-peu-près à mi-canal, par la même ſonde que nous avions déja eue, 27 braſſes vaſe molle ; ce qui dénote un fond égal dans toute cette partie. La largeur du dé-

troit, depuis l'entrée jusqu'à ce premier mouillage, varie de sept, huit, neuf jusqu'à dix milles; la nuit fut très-belle. Nous pensames qu'il y avoit des habitations sur cette partie de Button, parce que nous y vimes plusieurs feux. Pangasani nous parut beaucoup plus peuplé, à en juger par la grande quantité de feux qui brilloient de toutes parts. Cette isle est ici basse, unie, couverte de beaux arbres, & je ne serois pas surpris qu'elle contînt des épiceries.

Le 13 au matin, il vint autour des navires un grand nombre de pirogues à balancier. Les Indiens nous apporterent des poules, des œufs, des bananes, des perruches & des catakois. Ils demandoient de l'argent de Hollande, sur-tout des pieces argentées qui valent deux sols & demi. Ils prenoient aussi volontiers des couteaux à manches rouges. Ces insulaires venoient d'une peuplade considérable, située sur les hauteurs de Button, vis-à-vis notre mouillage, laquelle occupe cinq ou six croupes de montagnes. Le terrein y est par-tout défriché, séparé par des fossés & bien planté. Les habitations y sont les unes ramassés en villages, les autres au milieu d'un champ entouré de haies. Ils cultivent le riz, le maïs, des patates, des ignames & d'autres racines. Nulle part nous n'avons mangé de bananes d'un goût aussi délicat. Ils ont aussi en grande abondance des cocos, des citrons, des pommes de mangles & des ananas. Tout ce peuple est fort bazané, petit & laid. Leur langue, de même que celle des habitans des Moluques, est le Malais, & leur religion, celle de Mahomet. Ils paroissent fins négocians, mais ils sont doux & de bonne foi. Ils nous proposerent à acheter des pieces de coton coloriées & fort grossieres. Je leur montrai de la muscade & du clou, & je

leur en demandai. Ils me répondirent qu'ils en avoient des ſacs dans leurs maiſons, & que lorſqu'ils en vouloient, ils alloient en chercher à Ceram & aux environs de Banda, où ce n'eſt aſſurément pas les Hollandois qui les en fourniſſent. Ils me dirent qu'un grand navire de la compagnie avoit paſſé dans le détroit, il y avoit environ dix jours.

Depuis le lever du ſoleil, le vent étoit foible & contraire, variant du ſud au ſud-oueſt; j'appareillai à dix heures & demie ſur un prime flot, & nous louvoyames bord ſur bord ſans faire beaucoup de chemin. A quatre heures après midi nous donnames dans un paſſage qui n'a pas plus de quatre milles de large. Il eſt formé, du côté de Button, par une pointe baſſe qui eſt fort ſaillante, & laiſſe à ſon nord un grand enfoncement, dans lequel il y a trois iſles; du côté de Pangaſani, par ſept ou huit petits iſlots couverts de bois, qui en ſont au plus à un demi quart de lieue. Dans un de nos bords, nous rangeames preſque à portée de piſtolet ces iſlots, tout près deſquels nous filames 15 braſſes, ſans trouver de fond. La ſonde nous avoit donné dans le canal 35, 30, 27 braſſes fond de vaſe. Nous avions paſſé en dehors, c'eſt-à-dire dans l'oueſt des trois iſles dépendantes de la côte de Button. Elles ſont aſſez conſidérables & peuplées.

La côte de Pangaſani eſt ici élevée en amphithéatre avec une terre baſſe au pied, que je crois être ſouvent noyée. Je le conclus de ce que les inſulaires ont leurs habitations ſur la croupe des montagnes. Peut-être auſſi, comme ils ſont preſque toujours en guerre avec leurs voiſins, veulent-ils laiſſer une liſiere de bois entre leurs foyers & les ennemis qui tenteroient des deſcentes.

centes. Il paroît même qu'ils se font redouter des habitans de Button, qui traitent ceux-ci de forbans, auxquels on ne peut se fier. Aussi les uns & les autres portent-ils toujours le cric à leur ceinture. A huit heures du soir, le vent ayant manqué tout à fait, nous laissâmes tomber notre ancre à jet par 36 brasses fond de vase molle; l'Etoile mouilla dans le nord & plus à terre. Nous venions ainsi de passer le premier goulet étroit.

Le 14, nous appareillames à huit heures du matin sous toutes voiles, la brise étant foible, & nous louvoyames jusqu'à midi, qu'ayant vu un banc dans le sud-sud-oueſt, je fis mouiller par 20 brasses, sable & vase, & j'envoyai un canot sonder autour du banc. Il vint dans la matinée plusieurs pirogues le long du bord, une entre autres qui portoit à pouppe pavillon Hollandois deferlé. A son approche, toutes les autres se retirerent pour lui faire place. C'étoit la voiture d'un orencaie ou chef. La compagnie leur accorde son pavillon & le droit de le porter. A une heure après midi, nous remimes à la voile pour tâcher de gagner quelques lieues; il n'y eut pas moyen, le vent étoit trop foible & trop court; nous perdimes environ une demi-lieue, & à trois heures & demie nous remouillames par 13 brasses fond de sable, vase, coquillage & corail.

Cependant M. le Corre que j'avois envoyé dans le canot, pour sonder entre le banc & la terre, revint & me fit le rapport suivant. Près du banc, il y a 8 & 9 brasses d'eau; à mesure qu'on se rapproche de la côte de Button, terre haute & escarpée par le travers d'une superbe baie, l'eau va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'on ne trouve plus de fond en filant 80

braſſes de ligne, à-peu-près à mi-canal entre le banc & la terre. Par conſéquent, ſi le calme prenoit dans cette partie, il n'y a de mouillage que près le banc. Le fond au reſte, dans ſes environs, eſt d'une bonne qualité. Pluſieurs autres bancs s'étendent entre celui-ci & la côte de Pangaſani. On ne ſauroit donc trop recommander de hanter dans tout ce détroit la terre de Button. C'eſt le long de cette côte que ſont les bons mouillages; elle ne cache aucun danger, & d'ailleurs les vents en viennent le plus fréquemment. D'ici, preſque juſqu'au débouquement, elle paroîtroit n'être qu'une chaîne d'iſles ſucceſſives; mais c'eſt qu'elle eſt coupée de pluſieurs baies, qui doivent former de ſuperbes ports.

La nuit fut très-belle & ſans vent. Le 15, à cinq heures du matin, nous appareillames avec une foible briſe de l'eſt-ſud-eſt, & je fis gouverner pour rallier tout à fait la côte de Button. A ſept heures & demie nous avions doublé le banc, & la briſe nous manqua. Je mis chaloupe & canot dehors, & je ſignalai à l'Etoile d'en faire autant. La marée étoit favorable, & nos bateaux nous remorquerent juſqu'à trois heures du ſoir. Nous paſſames devant deux magnifiques baies, où je penſe bien que l'on trouveroit à mouiller, mais le long & fort près des hautes terres, il n'y a pas de fond. A trois heures & demie le vent ſouffla de l'eſt-ſud-eſt bon frais, & nous fimes route pour aller chercher un mouillage à portée de la paſſe étroite par laquelle on débouque de ce détroit. Nous n'en découvrions encore aucune apparence. Au contraire, plus nous avancions, moins nous appercevions d'iſſue. Les terres des deux bords qui ſe croiſent ici, paroiſſent une côte conti-

nue, & ne laiſſent pas même ſoupçonner aucune ouverture.

A quatre heures & demie nous étions par le travers & dans l'oueſt d'une baie fort ouverte, & l'on vit un bateau du pays qui paroiſſoit s'y enfoncer vers le ſud. J'envoyai mon canot à ſa ſuite, avec ordre de me l'amener, dans l'intention de me procurer par ce moyen un pilote. Pendant ce tems nos autres bateaux furent employés à ſonder. Un peu au large & preſque par le travers de la pointe ſeptentrionale de la baie, on trouva 25 braſſes d'eau fond de ſable & corail; enſuite nous perdimes le fond. Je fis mettre à l'autre bord, puis en travers ſous les huniers, pour donner aux bateaux le tems de ſonder. Après avoir dépaſſé l'ouverture de la baie, on retrouve fond le long de la terre qui tient à ſa pointe méridionale. Nos canots ſignalerent 45, 40, 35, 29 & 28 braſſes fond de vaſe, & nous manœuvrames pour gagner ce mouillage, aidés par les chaloupes. A cinq heures & demie nous y laiſſames tomber une de nos ancres de boſſoir par 35 braſſes d'eau fond de vaſe molle. L'Etoile mouilla dans le ſud de nous.

Comme nous venions de mouiller, mon canot revint avec le bateau Malais. On n'avoit pas eu de peine à le déterminer à ſuivre, & nous y primes un Indien qui demanda quatre ducatons (environ quinze francs) pour nous conduire; ce fut un marché bientôt conclu. Le pilote coucha à bord, & ſa pirogue fut l'attendre de l'autre côté de la paſſe. Il nous dit qu'il alloit s'y rendre par le fond d'une baie voiſine de celle près de laquelle nous étions, où il n'y avoit qu'un portage fort court pour la pirogue. Au reſte nous euſſions alors pu facilement nous paſ-

ſer du ſecours de ce pilote ; quelques inſtans avant que nous mouillaſſions, le ſoleil donnant ſur l'entrée du goulet dans un jour plus favorable, nous fit découvrir dans le ſud-ſud-oueſt-4 deg.-oueſt la pointe de bas-bord du débouquement ; mais il faut la deviner : elle chevauche un rocher à double étage qui fait la pointe de ſtribord. Quelques-uns de nos Meſſieurs profiterent du reſte du jour pour aller ſe promener. Ils ne trouverent point d'habitations à portée de notre mouillage. Ils fouillerent auſſi le bois dont cette partie eſt entiérement couverte, ſans y trouver aucune production intéreſſante. Ils rencontrerent ſeulement près du rivage un petit ſac qui contenoit quelques noix-muſcades ſeches.

Le lendemain je fis virer à deux heures & demie du matin ; il étoit quatre heures avant que nous fuſſions ſous voiles. A peine ventoit-il ; toutefois remorqués par nos bateaux, nous gagnames l'embouchure du paſſage. La mer alors étoit toute baſſe ſur les deux rives ; &, comme nous avions éprouvé juſqu'ici que le flot venoit du nord, nous attendions à chaque inſtant le courant favorable ; mais nous étions loin de compte. Le flot ici vient du ſud, du moins dans cette ſaiſon, & j'ignore où ſont les limites des deux puiſſances. Le vent avoit conſidérablement renforcé, & ſouffloit en pouppe. Ce fut en vain qu'avec ſon ſecours nous luttames une heure & demie contre le courant ; l'Etoile qu'il fit rétrograder la premiere, mouilla preſque à l'embouchure de la paſſe à la côte de Button, dans une eſpece de coude où la marée fait un retour, & n'eſt pas auſſi ſenſible. A l'aide du vent, je bataillai encore près d'une heure ſans déſavantage ; mais le vent ayant abandonné la par-

tie, j'eus bientôt perdu un grand mille, & je mouillai à une heure après midi par 30 braſſes fond de ſable & de corail. Je reſtai tout appareillé, & gouvernant pour ſoulager mon ancre qui n'étoit qu'une ancre à jet très-foible.

Toute la journée les pirogues environnerent les navires. Elles alloient & venoient comme à une foire chargées de rafraîchiſſemens, de curioſités & de pieces de coton. Le commerce ſe faiſoit ſans nuire à la manœuvre. A quatre heures après midi, le vent ayant fraîchi, & la mer étant preſque étale, nous levames l'ancre, & avec tous nos bateaux devant la frégate, nous donnames dans la paſſe ſuivis de l'Etoile remorquée de même par les ſiens. A cinq heures & demie le plus étroit étoit heureuſement paſſé, & à ſix heures & demie nous mouillames en dehors dans la baie nommée *baie de Button* ſous le poſte Hollandois.

Reprenons la deſcription de la paſſe. Quand on vient du nord, elle ne commence à s'ouvrir que lorſqu'on en eſt environ à un mille. Le premier objet qui frappe du côté de Button, eſt une roche détachée & minée par-deſſous; laquelle préſente exactement l'image d'une galere tentée, dont la moitié de l'éperon ſeroit emportée; les arbuſtes qui la couvrent, produiſent l'effet de la tente; de baſſe mer, la galere tient à la baie: lorſque la mer eſt haute, c'eſt un iſlot. La terre de Button, médiocrement élevée dans cette partie, y eſt couverte de maiſons, & le rivage enclos de pêcheries. L'autre côté de la paſſe eſt coupé à pic. Sa pointe eſt reconnoiſſable par deux entailles qui forment deux étages dans le rocher. Lorſqu'on a dépaſſé la galere, les terres des deux bords ſont entiérement eſcarpées, pendantes même en quelques endroits

ſur le canal. On croiroit que le dieu de la mer, d'un coup de ſon trident, y ouvrit un paſſage à ſes eaux amoncelées. Les côtes cependant offrent un aſpect riant. Celle de Button eſt cultivée en amphithéatre, & garnie de caſes dans tous les endroits qui ne ſont point aſſez rapides pour qu'un homme ne puiſſe pas y arriver. Celle de Pangaſani qui n'eſt qu'une roche preſque vive, eſt toutefois couverte d'arbres; mais on n'y voit que deux ou trois habitations.

A un mille & demi ou deux milles au nord de la paſſe, plus près de Button que de Pangaſani, on trouve 20, 18, 15, 12 & 10 braſſes, fond de vaſe; à meſure qu'on fait le ſud, avançant en canal, le fond change, on trouve du ſable & du corail par diverſes profondeurs, depuis 35 juſqu'à 12 braſſes, enſuite on perd le fond.

Le paſſage peut avoir une demi-lieue de longueur; ſa largeur varie depuis environ cent cinquante juſqu'à quatre cents toiſes, eſtime jugée au coup d'œil; le canal va en ſerpentant, & du côté de Pangaſani, environ aux deux tiers de ſa longueur, il y a une pêcherie qui avertit de *défendre* ce côté, & de hanter celui de Button. En général, il faut, autant qu'il eſt poſſible, tenir le milieu du goulet. Il convient auſſi, à moins d'un vent favorable aſſez frais, d'avoir ſes bateaux devant ſoi, pour ſe tenir bien gouvernant dans les ſinuoſités du canal. Au reſte, le courant y eſt aſſez fort pour le faire paſſer d'un tems calme, même d'un foible vent contraire; il ne l'eſt pas aſſez pour vaincre un vent ennemi qui ſeroit frais, & permettre alors de paſſer en cajolant ſous les huniers. En débouquant de la paſſe, les terres de Button, pluſieurs iſles qui en ſont dans le ſud-oueſt, &

les terres de Pangasani présentent l'aspect d'un grand golfe. Le meilleur mouillage y est vis-à-vis le comptoir Hollandois à environ, un mille de terre.

Notre pilote Buttonien nous avoit aidé de ses lumieres, autant qu'un homme qui connoît le local, & n'entend rien à la manœuvre de nos vaisseaux, le pouvoit faire. Il avoit la plus grande attention à nous avertir des dangers, des bancs, des mouillages. Seulement il vouloit que nous missions toujours le cap droit où nous avions affaire, il ne tenoit compte de notre maniere de serrer le vent, pour le ménager & s'en assurer. Il pensoit aussi que nous tirions huit ou 10 brasses d'eau. Dans la matinée, il nous étoit venu à bord un autre Indien, vieillard fort instruit, que nous crumes le pere du pilote. Ils resterent avec nous jusqu'au soir, & je les renvoyai dans un de mes canots. Leur habitation est voisine du comptoir Hollandois. Ils ne voulurent absolument goûter à aucuns de nos mets, pas même au pain; quelques bananes & du bétel, voilà quelle fut leur nourriture. Ils ne furent pas si religieux sur la boisson. Le pratique & son pere burent largement de l'eau-de-vie, assurés sans doute que Mahomet n'avoit défendu que le vin.

Le 17 à cinq heures du matin, nous fumes sous voiles. Le vent étoit debout, foible d'abord, ensuite assez frais, & nous restames *sur les bords*. Dès les premiers rayons du jour, nous vimes déboucher de toutes parts un essaim de pirogues, les navires en furent bientôt environnés, & le commerce s'établit. Tout le monde s'en trouva bien. Les Indiens tirerent assurément avec nous un meilleur parti de leurs denrées qu'ils n'eussent fait avec les Hollandois; mais

ils s'en défaiſoient toujours à vil prix, & les matelots purent tous ſe munir de poules, d'œufs & de fruits. On ne voyoit que volaille ſur les deux vaiſſeaux, tout en étoit garni juſqu'aux hunes. Je conſeille toutefois à ceux qui reviendroient ici, de faire emplette, s'ils le peuvent, de la monnoie dont les Hollandois ſe ſervent dans les Moluques, ſur-tout de ces pieces argentées qui valent deux ſols & demi. Comme les Indiens ne connoiſſoient pas les monnoies que nous avions, ils ne donnoient aucune valeur ni aux réaux d'Eſpagne, ni à nos pieces de douze & de vingt-quatre ſols: fort ſouvent même ils ne vouloient pas les prendre. Ceux-ci débiterent auſſi quelques cotonades plus fines & plus jolies que celles que nous avions encore vues, & une énorme quantité de catakois & de perruches du plus beau plumage.

Vers neuf heures du matin, nous eumes la viſite de cinq *orencaies* de Button. Ils vinrent dans un canot ſemblable à ceux des Européens, à cette différence près qu'on le voguoit avec des pagaies au lieu d'avirons. Ils portoient à pouppe un grand pavillon Hollandois. Ces orencaies ſont bien vêtus. Ils ont des culottes longues, des camiſoles avec des boutons de métal & des turbans, tandis que les autres Indiens ſont nuds. Ils avoient auſſi la marque diſtinctive que leur donne la compagnie, qui eſt la canne à pomme d'argent, ſurmontée du chiffre de cette compagnie. Le plus âgé avoit au deſſus une M. Ils venoient, dirent-ils, ſe ranger à l'obéiſſance de la compagnie, & quand ils ſurent que nous étions François, ils ne furent point déconcertés, & dirent que très-volontiers ils offroient leurs hommages à la France. Ils accompagnerent leur compliment de bien venu du don d'un chevreuil.

vreuil. Je leur fis au nom du roi un préſent d'étoffes de ſoie, qu'ils partagerent en cinq lots, & je leur appris à connoître le pavillon de la nation. Je leur propoſai de la liqueur ; c'étoit ce qu'ils attendoient, & Mahomet leur permit d'en boire à la proſpérité du ſouverain de Button, de la France, de la compagnie de Hollande, & à notre heureux voyage. Ils m'offrirent alors tous les ſecours qui pouvoient dépendre d'eux, & ajouterent que, depuis trois ans, il avoit paſſé en divers tems, trois vaiſſeaux Anglois auxquels ils avoient fourni eau, bois, volailles & fruits, qu'ils étoient leurs amis, & qu'ils voyoient bien que nous le ſerions auſſi. Dans ce moment leurs verres étoient pleins, & ils avoient déja pluſieurs fois vuidé raſade. Au reſte, ils me prévinrent que le roi de Button réſidoit dans ce canton, & je vis bien qu'ils avoient les mœurs de la capitale. Ils l'appellent *Sultan*, nom qu'ils ont ſans doute reçu des Arabes en même tems que leur religion. Ce Sultan eſt deſpote & puiſſant, ſi le nombre des ſujets fait la puiſſance ; car ſon iſle eſt grande & bien peuplée. Les orencaies, après avoir pris congé de nous, firent une viſite à bord de l'Etoile. Ils y burent auſſi à la ſanté de leurs nouveaux amis, & il fallut leur prêter une main ſecourable pour s'embarquer dans leurs pirogues.

Je leur avois demandé entre deux raſades ſi leur iſle produiſoit des épiceries ; ils me répondirent que non, & je crois volontiers qu'ils ont dit la vérité, en conſidérant la foibleſſe du poſte que les Hollandois entretiennent ici. Ce poſte eſt l'aſſemblage de ſept ou huit huttes de bambous, avec une eſpece de paliſſade décorée d'une gaule de pavillon. Là réſident pour la compagnie un ſergent & trois hommes. Cette

côte, au reſte, préſente le plus agréable coup d'œil. Elle eſt par-tout défrichée & garnie de caſes. Les plantations de cocotiers y ſont fréquentes. Le terrein s'éleve en pente douce, & offre par-tout des enclos cultivés. Le bord de la mer eſt tout en pêcheries. La côte qui eſt vis-à-vis Button n'eſt ni moins riante, ni moins peuplée.

Notre pilote revint auſſi nous voir dans la matinée, & il m'apporta quelques cocos, les meilleurs que j'euſſe encore rencontrés. Il m'avertit que, lorſque le ſoleil auroit monté, la briſe du ſud-eſt ſeroit très-forte, & je lui fis boire un grand coup d'eau-de-vie pour la bonne nouvelle. Effectivement nous vimes toutes les pirogues ſe retirer vers onze heures. Elles ne vouloient pas ſe compromettre au large aux approches du vent frais, qui ne manqua pas de ſouffler, comme nous l'avoit annoncé l'Indien. Une briſe de ſud-eſt fraîche & vigoureuſe nous prit, comme nous courions un bord ſur une iſle à l'oueſt de Button; elle nous permit de gouverner à l'oueſt-ſud-oueſt, & nous fit faire bon chemin, malgré la marée. J'avertirai ici qu'il faut ſe méfier d'un banc, qui s'étend aſſez au large de cette iſle dont je viens de parler. Au reſte, en louvoyant pendant la matinée, nous ſondames pluſieurs fois ſans trouver fond, à 50 braſſes de ligne.

Nous obſervames à midi 5 deg. 31 min. 30 ſec. de latitude auſtrale, & cette obſervation, jointe à celle que nous avions faite à l'entrée du détroit, nous ſervit à en déterminer la longueur avec préciſion. A trois heures nous apperçumes l'extrêmité méridionale de Pangaſani. Nous voyions, dès le matin, les hautes montagnes de l'*iſle Cambona*, ſur laquelle eſt un pic,

dont la tête s'éleve au-deſſus des nuages. Vers quatre heures & demie, nous découvrimes une portion des terres de Celebes. Nous embarquames nos bateaux au ſoleil couchant, & nous mimes toutes voiles dehors, gouvernant à l'oueſt-ſud-oueſt, juſqu'à dix heures du ſoir que nous mimes le cap à l'oueſt-quart-ſud-oueſt; & nous courumes à cette route toute la nuit, bonnettes greiées haut & bas.

Mon intention étoit d'aller ainſi prendre connoiſſance de l'iſle *Saleyer*, à trois ou quatre lieues dans le ſud de ſa pointe ſeptentrionale, c'eſt-à-dire par 5 deg. 55 min. à 6 deg. de latitude, afin de chercher enſuite le détroit de ce nom, qui eſt entre cette iſle & celle de Celebes, le long de laquelle on court ſans la voir, attendu que ſa côte, preſque depuis Pangaſani, forme un golfe d'une immenſe profondeur. Au reſte, il faut de même revenir chercher *le détroit de Saleyer* lorſqu'on paſſe par le *Toukan beſſie*; & on conclura ſans doute de ce qui a été détaillé ci-deſſus, que la route par *la rue de Button* eſt, à tous égards, préférable. C'eſt une des navigations les plus ſûres & les plus agréables que l'on puiſſe faire. Elle réunit à la bonté des mouillages, & à l'agrément de faire le chemin à ſon aiſe, tous les avantages de la meilleure relâche. L'abondance étoit tout auſſi grande maintenant ſur nos vaiſſeaux que l'avoit été la diſette. Le ſcorbut diſparoiſſoit à vue d'œil. Il s'y déclaroit à la vérité un grand nombre de cours-de-ventre, occaſionnés par le changement de nourriture : cette incommodité, dangereuſe dans les pays chauds, où il eſt ordinaire qu'elle ſe convertiſſe en flux de ſang, devient encore plus communément une maladie grave dans le parage des Moluques. A terre, comme à la mer,

il eſt mortel d'y dormir à l'air, ſur-tout lorſque le tems eſt ſerein.

Le 18 au matin nous ne vimes point la terre, & je crois que pendant la nuit les courans nous firent perdre environ trois lieues ; nous continuames la route du oueſt-quart-ſud-oueſt. A neuf heures & demie nous eumes bonne connoiſſance des hautes terres de *Saleyer* depuis le oueſt-ſud-oueſt juſqu'au oueſt-quart-nord-oueſt, & à meſure que nous avançames, nous découvrimes une pointe moins élevée qui ſemble terminer cette iſle au nord. Je fis alors gouverner depuis le oueſt-quart-nord-oueſt ſucceſſivement juſqu'au nord-oueſt-quart-nord, afin de bien reconnoître le détroit. Ce paſſage, formé par les terres de Celebes & celles de Saleyer, eſt encore reſſerré par trois iſles qui le barrent. Les Hollandois les nomment *Bougerones*, & ce paſſage *le Boutſaron*. Ils ont ſur Saleyer un poſte commandé aujourd'hui par Jan Hendrik Voll, teneur de livres.

Nous obſervames à midi 5 deg. 55 min. de latitude auſtrale. Nous crumes d'abord voir une premiere iſle au nord de la terre moyenne que nous avions priſe pour la pointe de Saleyer ; mais c'eſt un terrein aſſez élevé & terminé lui-même par une pointe preſque noyée qui tient à Saleyer par une langue de terre extrêmement baſſe. Enſuite nous découvrimes à la fois deux iſles aſſez longues, & d'une moyenne élévation, diſtantes entr'elles de 4 à 5 lieues, & enfin, entre ces deux-là, nous en apperçumes une troiſieme très-petite & très-baſſe. Le bon paſſage eſt auprès de cette petite iſle, ſoit au nord, ſoit au ſud. Je me ſuis déterminé pour ce dernier, qui m'a paru le plus large. Afin de faciliter la narration, nous nommerons la petite iſle *l'iſle du Paſſage*,

& les deux autres, l'une *l'iſle du Sud*, l'autre *l'iſle du Nord.*

Lorſque nous les eumes ſuffiſamment reconnues, je mis en travers à l'entrée de la nuit pour attendre l'Etoile. Elle ne ſe rallia qu'à huit heures du ſoir, & nous donnames dans le paſſage, en conſervant le milieu du canal, dont la largeur peut être de ſix à ſept milles. A neuf heures & demie nous étions nord & ſud de *l'iſle du Paſſage* & *l'iſle du Sud* par ſon milieu, nous reſtoit entre le ſud & le ſud-quart-ſud-eſt. Je fis alors gouverner à oueſt-quart-ſud-oueſt à une heure du matin, puis mettre en travers, bas-bord amure juſqu'à quatre heures du matin. Avant & dans le paſſage on ſonda pluſieurs fois à la main ſans trouver de fond, avec 20 & 25 braſſes de ligne. Nous ralliames le 19 au point du jour la côte de Celebes, & nous la rengeames à la diſtance de trois ou quatre milles. Il eſt en vérité difficile de voir un plus beau pays dans le monde. La perſpective offre dans le fond du tableau de hautes montagnes, au pied deſquelles regne une plaine immenſe cultivée par-tout, & par-tout garnie de maiſons. Le bord de la mer forme une plantation ſuivie de cocotiers, & l'œil d'un marin, à peine échappé aux ſalaiſons, voit avec raviſſement des troupeaux de bœufs errer dans ces plaines riantes qu'embelliſſent des boſquets ſemés de diſtance en diſtance. La population dans cette partie, paroît être conſidérable. A midi & demi nous étions par le travers d'une groſſe bourgade, dont les habitations, conſtruites au milieu des cocotiers, ſuivoient pendant une grande étendue la direction de la côte, le long de laquelle on trouve 18 & 20 braſſes fond de ſable gris, fond qui diminue à meſure qu'on approche de terre.

Cette partie méridionale de Celebes eſt terminée par trois pointes longues, unies & baſſes, entre leſquelles il y a deux baies aſſez profondes. Sur les deux heures nous avions donné chaſſe à un bateau Malais, dans l'eſpérance d'y trouver quelqu'un qui nous put procurer des connoiſſances pratiques de ces parages. Il avoit auſſi-tôt mis à courir à terre, & lorſque nous le joignimes à portée de mouſquet, il étoit entre la terre & nous, & nous n'étions plus que ſur ſept braſſes d'eau. Je lui fis tirer trois ou quatre coups de canon, dont il ne tint compte. Il nous prenoit ſans doute pour un navire de la compagnie Hollandoiſe, & craignoit l'eſclavage. Preſque tous les gens de cette côte ſont pirates, & les Hollandois en font des eſclaves quand ils les prennent. Obligé d'abandonner ce bateau, je mandai le canot de l'Etoile que j'envoyai ſonder devant moi.

Nous étions dans ce moment preſque par le travers de la troiſieme pointe de Celebes, nommée *Tanakeka*, après laquelle la côte court ſur le nord-nord-oueſt. Preſque dans le nord-oueſt de cette pointe il y a quatre iſles, dont la plus conſidérable, appellée *Tanakeka*, comme la pointe du ſud-oueſt de Celebes, eſt baſſe, unie, & longue d'environ trois lieues. Les trois autres, plus ſeptentrionales que celle-ci, ſont très-petites. Il s'agiſſoit alors de doubler le bas-fond dangereux de *Brill* ou *la Lunette*, que je crois être nord & ſud de Tanakeka, à la diſtance de quatre ou cinq lieues au plus. Deux paſſages ſe préſentoient, l'un entre la pointe Tanakeka & les iſles, & on prétend que c'eſt celui-là que ſuivent les Hollandois, l'autre en l'iſle Tanakeka & la lunette. Je préférai ce dernier, dont les routes ſont moins compoſées, & que je croyois le plus large.

J'ordonnai au bateau de l'Etoile de diriger ſa route de maniere à paſſer environ à une lieue & demie de l'iſle Tanakeka, & je le ſuivis ſous les huniers, l'Etoile ſe tenant dans mes eaux. Nous cheminames ſur 8, 9, 10, 11 & 12 braſſes d'eau, gouvernant du oueſt-nord-oueſt au oueſt-quart-nord-oueſt, puis à l'oueſt quand nous vinmes à 13, 14, 15 & 16 braſſes, & que l'iſle la plus ſeptentrionale nous reſta au nord-nord-oueſt. Je rappellai pour lors le bateau de l'Etoile, & je fis route au ſud-oueſt-quart-ſud, ſondant d'horloge en horloge (1), & trouvant toujours de 15 à 16 braſſes, fond de gros ſable gris & gravier. A dix heures du ſoir, le fond augmenta, on eut à dix heures & demie 70 braſſes, ſable & corail, puis on n'en trouva plus en filant 120 braſſes. A minuit je fis ſignal à l'Etoile d'embarquer ſon bateau & de forcer de voiles, & je gouvernai au ſud-oueſt, pour paſſer à mi-canal entre la lunette & le banc nommé *Saras*, ſondant toutes les heures ſans trouver de fond. Au reſte, lorſque le vent n'eſt pas favorable & frais pour entreprendre de doubler la lunette, il convient de mouiller à la côte de Celebes, dans quelqu'une des baies, & d'y attendre un tems fait; ſans cela on court riſque d'être entraîné par les courans ſur ce dangereux bas-fond, ſans pouvoir s'en défendre.

Au jour on ne vit point de terre; à dix heures je fis courir à l'oueſt-ſud-oueſt, & à midi nous obſervames 6 deg. 10 min. de latitude. Eſtimant alors avoir doublé le banc de Saras, certain au

(1) Chaque horloge à bord eſt d'une demi-heure.

moins par l'obſervation d'en être au ſud, je dirigeai notre courſe à l'oueſt, & après avoir fait cinq à ſix lieues à cette route, je fis gouverner à l'oueſt-quart-nord-oueſt, ſondant d'heure en heure ſans trouver de fond. Nous nous entretimes ainſi en canal, entre le *Seſtenbanc* & *la Poule* au nord, *le Pater noſter* & *le Tangayang* au ſud, portant toutes voiles dehors jour & nuit, afin de gagner ſur l'Etoile le tems de ſonder. On m'avoit dit qu'ici les courans portoient ſur les iſles & bancs de Tangayang. Par l'obſervation de la hauteur méridienne qui fut de 5 deg. 44 min., nous eumes au contraire au moins neuf minutes de différence nord. Le meilleur conſeil à donner, c'eſt de s'entretenir ici à n'avoir pas fond. On ſera ſûr alors d'être en canal; ſi on approchoit trop des iſles du ſud, on commenceroit à ne plus trouver que trente braſſes d'eau.

Nous courumes toute la journée du 21 pour reconnoître les iſles *Alambaï*. Les cartes Françoiſes en marquent trois enſemble, & une plus grande dans le ſud-eſt d'elles, à ſept lieues de diſtance. Cette derniere n'exiſte point où ils la placent, & les Iſles Alambaï ſont toutes les quatre réunies. Je comptois être au ſoleil couchant par leur latitude, & je fis gouverner au oueſt-quart-ſud-oueſt, juſqu'à ce qu'on eût couru le chemin de la vue. Pendant le jour on s'étoit diſpenſé de ſonder. A huit heures du ſoir la ſonde donna 40 braſſes d'eau, fond de ſable & vaſe. Nous gouvernames alors au ſud-oueſt-quart-oueſt & oueſt-ſud-oueſt juſqu'à ſix heures du matin; puis, comptant avoir dépaſſé les iſles Alambaï, à l'oueſt-quart-ſud-oueſt juſqu'à midi. La ſonde, pendant la nuit, donna conſ-

tamment 40 braſſes, fond de vaſe molle, juſqu'à quatre heures qu'elle n'en donna que 38. A minuit nous vimes un bateau qui couroit à l'encontre de nous; dès qu'il nous apperçut, il tint le vent, & deux coups de canon ne le firent pas *arriver*. Ces gens-là craignent plus les Hollandois que les coups de canon. Un autre, que nous vimes le matin, ne fut pas plus curieux de nous accoſter. Nous obſervames à midi 6 deg. 8 min. de latitude, & cette obſervation nous donna encore une différence nord de huit minutes avec notre eſtime.

Nous étions enfin hors de tous les pas périlleux qui font redouter la navigation des Moluques à Batavia. Les Hollandois prennent les plus grandes précautions pour tenir ſecrettes les cartes ſur leſquelles ils naviguent dans ces parages. Il eſt vraiſemblable qu'ils en groſſiſſent les dangers; du moins j'en vois peu dans les détroits de Button, de Saleyer & dans le dernier paſſage dont nous ſortions, trois objets dont à Boëro ils nous avoient fait des monſtres. Je conviens que cette navigation ſeroit plus difficile de l'oueſt à l'eſt, les points d'atterrage dans l'eſt n'étant pas beaux & pouvant aiſément ſe manquer, au lieu que ceux de l'oueſt ſont beaux & ſûrs. Toutefois dans l'une & l'autre route, l'eſſentiel eſt d'avoir tous les jours de bonnes obſervations de latitude. Le défaut de ce ſecours pourroit jetter dans ces erreurs funeſtes. Nous n'avons pu, ces derniers jours, évaluer ſi l'effet des courans étoit dans l'eſt ou dans l'oueſt, n'ayant point eu de points de relevement.

Je dois avertir ici que toutes les cartes marines Françoiſes de cette partie ſont pernicieuſes. Elles ſont inexactes, non-ſeulement dans les giſſemens des côtes & iſles, mais même dans les

latitudes eſſentielles. Les détroits de Button & de Saleyer ſont extrêmement fautifs ; nos cartes ſuppriment même les trois iſles qui retréciſſent ce dernier paſſage, & celles qui ſont dans le nord-nord-oueſt de l'iſle Tanakeka. Monſieur d'Aprés du moins avertit qu'il ne garantit point ſa carte des Moluques ni celle des Philippines, n'ayant pu trouver de mémoires ſatisfaiſans ſur cette partie. Pour la ſûreté des navigateurs, je ſouhaiterois la même délicateſſe à tous ceux qui compilent des cartes. Celle qui m'a donné le plus de lumieres, eſt la carte d'Aſie de M. Danville, publiée en 1752. Elle eſt très-bonne depuis Ceram, juſqu'aux iſles Alambaï. Dans toute cette route j'ai vérifié, par mes obſervations, l'exactitude de ſes poſitions & des giſſemens qu'il donne aux parties intéreſſantes de cette navigation difficile. J'ajouterai que la nouvelle Guinée & les iſles des Papous approchent plus de la vraiſemblance ſur ſa carte que ſur aucune autre que j'euſſe entre les mains. C'eſt avec plaiſir que je rends cette juſtice au travail de M. Danville. Je l'ai connu particuliérement, & il m'a paru auſſi bon citoyen que bon critique & ſavant éclairé.

Depuis le 22 au matin nous ſuivimes la route du oueſt-quart-ſud-oueſt juſqu'au lendemain 23 à huit heures, que nous gouvernames à l'oueſt-ſud-oueſt. La ſonde donna 47, 45, 42 & 41 braſſes ; & ce fond, je le dirai une fois pour tout, eſt ici & ſur toute la côte de Java, un excellent fond de vaſe molle. Nous trouvames encore ſept minutes de différence nord par la hauteur méridienne que nous obſervames de 6 deg. 24 min. L'Etoile avoit ſignalé la vue de terre dès ſix heures du matin; mais le tems s'étant mis à grains, nous ne l'apperçumes point alors. Je

fis après midi prendre plus du ſud à la route, & à deux heures on découvrit du haut des mâts la côte ſeptentrionale de l'iſle *Madure*. On la releva à ſix heures depuis le ſud-eſt-quart-ſud juſqu'à l'oueſt-quart-ſud-oueſt-5-deg.-oueſt; l'horiſon étoit trop fort pour qu'on pût eſtimer à quelle diſtance elle nous reſtoit. La ſonde de l'après-midi fut conſtamment de 40 braſſes. Nous vimes un grand nombre de bateaux pêcheurs . dont quelques-uns à l'ancre & qui avoient leurs filets dehors.

Les vents pendant la nuit varierent du ſud-eſt au ſud-oueſt, nous tinmes le plus près-bas-bord amure, & la ſonde depuis dix heures du ſoir donna 28, 25 & 20 braſſes; elle fut de 17 braſſes, lorſqu'à neuf heures du matin nous eumes rallié la terre, & à midi elle n'en donna plus que dix. La groſſe terre de *la pointe d'Alang* ſur l'iſle *Java* nous reſtoit alors au ſud-eſt-quart-ſud, environ à deux lieues, *l'iſle Mandali* au ſud-oueſt-quart-oueſt-2-deg.-ſud, deux milles, & les terres les plus oueſt à oueſt-ſud-oueſt, quatre lieues. Dans cette poſition nous obſervames 6 deg. 22 min. 30 ſec. ce qui étoit aſſez conforme à la latitude eſtimée.

En tranſportant ce point de midi ſur la carte à grand point de M. d'Aprés, ſuivant les relevemens, je trouvai;

1°. Que la côte de Java y eſt placée de neuf à douze minutes plus ſud qu'elle ne l'eſt effectivement par le terme moyen de notre obſervation méridienne.

2°. Que le giſſement de la pointe d'Alang n'y eſt pas exact, attendu qu'il la fait courir ſur le oueſt-ſud-oueſt & ſud-oueſt-quart-oueſt; tandis que dans la vérité elle court, depuis l'iſle Man-

dali, ſur l'oueſt-quart-ſud-oueſt, environ quinze milles ; après quoi elle reprend du ſud & forme un grand golfe.

3°. Qu'il donne tres-peu d'étendue à cette partie de la côte, & qu'à ſuivre le relevement ſur ſa carte, nous euſſions d'un midi à l'autre fait treize milles de moins à l'oueſt, ſoit que la côte ait cette quantité de plus en étendue, ſoit que le courant nous eût entraînés dans l'eſt.

Outre un grand nombre de bateaux pêcheurs, nous avions vu dans la matinée quatre navires, dont deux faiſoient la même route que nous, & portoient pavillon Hollandois déferlé. Sur les trois heures nous en joignimes un auquel nous parlames ; c'étoit un ſenault venant de *Malacca* & allant à *Japara*. Sa conſerve, navire à trois mâts, & qui ſortoit auſſi de Malacca, alloit à *Saramang*. Ils ne tarderent pas à mouiller à la côte. Nous la rengeames à la diſtance d'environ trois quarts de lieue juſqu'à quatre heures du ſoir. Je fis alors gouverner à l'oueſt-quart-nord-oueſt, afin de ne pas m'enfoncer dans le golfe, & de paſſer au large d'un banc de corail qui eſt à cinq ou ſix lieues de terre. Juſqu'ici la côte de Java eſt peu élevée ſur le bord de la mer ; mais on apperçoit de hautes montagnes dans l'intérieur. A cinq heures & demie nous avions le milieu des iſles *Carimon Java* au nord-2-deg.-oueſt, environ à huit lieues.

Nous courumes à l'oueſt-quart-nord-oueſt juſqu'à quatre heures du matin, puis à l'oueſt juſqu'à midi. La ſonde, qui la veille avoit été près de terre de 9 à 10 braſſes, augmenta dès ſept heures du ſoir à 30, & elle donna dans la nuit 32, 34 & 35 braſſes. Au ſoleil levant nous ne vîmes point de terre, ſeulement quel-

ques navires, &, ſuivant l'ordinaire, une infinité de bateaux pêcheurs. Malheureuſement il fit calme preſque toute la journée du 25 juſqu'à cinq heures du ſoir. Je dis malheureuſement, d'autant plus qu'il nous étoit intéreſſant d'avoir connoiſſance de la côte avant la nuit, afin de diriger la route en conſéquence pour paſſer entre *la pointe Indermaye* & *les iſles Rachit*, & enſuite au large des roches ſous l'eau qui en ſont à l'oueſt. Depuis midi qu'on avoit obſervé 6 deg. 26 min. de latitude, nous gouvernions à l'oueſt & oueſt-quart-ſud-oueſt; mais le ſoleil ſe coucha ſans qu'on put découvrir la terre. Quelques-uns crurent, mais ſans certitude, appercevoir *les Montagnes bleues* qui ſont à quarante lieues dans l'eſt de Batavia. De ſix heures du ſoir à minuit, je fis gouverner à l'oueſt & oueſt-quart-nord-oueſt, ſondant d'heure en heure par 25, 24, 21, 20 & 19 braſſes. A une heure du matin nous courumes à l'oueſt-quart-nord-oueſt, depuis deux heures juſqu'à quatre, au nord-oueſt, puis au nord-oueſt-quart-oueſt juſqu'à ſix heures. Mon intention, eſtimant à une heure du matin être à mi-canal entre les iſles Rachit & la terre de Java, étoit de m'élever dans le nord des roches. La ſonde me donna trois fois 20 braſſes, puis 22, puis 23, & pour lors je me ſuppoſai à trois ou quatre lieues dans le nord-nord-oueſt des iſles Rachit.

J'étois bien loin de compte; le 26 les rayons du ſoleil levant nous montrerent la côte de Java depuis le ſud-quart-ſud-oueſt juſqu'au oueſt quelques degrés nord, & à ſept heures & demie on vit du haut des mâts les iſles Rachit, environ à ſept lieues de diſtance dans le nord-nord-oueſt & le nord-oueſt-quart-nord. Cette vue me donnoit une énorme & dangereuſe dif-

férence ſur la carte de M. d'Aprés; mais je ſuſpendis mon jugement juſqu'à ce que la hauteur méridienne prononçât s'il falloit attribuer cette différence aux courans, ou bien en accuſer la carte. Je fis gouverner à l'oueſt-quart-nord-oueſt & oueſt-nord-oueſt, afin de bien reconnoître la côte qui eſt ici extrêmement baſſe, & n'offre aucune montagne dans l'intérieur. Le vent étoit du ſud-ſud-eſt au ſud-eſt & à l'eſt, joli frais.

A midi la pointe la plus méridionale d'*Indermaye* nous reſtoit à l'eſt-quart-ſud-eſt-2 deg.-ſud, environ à quatre lieues, le milieu des *iſles Rachit* au nord-eſt, à cinq lieues de diſtance, & le terme moyen des hauteurs obſervées à bord nous plaça par 6 deg. 12 min. de latitude. D'après cette hauteur & le relevement, il me parut que le golfe entre l'iſle Mandali & la pointe Indermaye, a ſur la carte vingt-deux minutes d'étendue de moins de l'eſt à l'oueſt que dans la réalité, & que la côte y eſt jettée 16 minutes plus au ſud que ne la placeroient nos obſervations. La même correction doit avoir lieu pour les iſles Rachit, en y ajoutant que la diſtance entre ces iſles & la terre de Java, eſt au moins de deux lieues plus conſidérable que celle marquée ſur la carte. A l'égard des giſſemens des diverſes parties de la côte entre elles, ils m'ont paru y être aſſez exacts, autant qu'on en peut juger par des eſtimes faites ſucceſſivement, à la vue & en courant. Au reſte, les différences notées ci-deſſus, ſont très-périlleuſes pour qui navigue de nuit ſur cette carte.

Depuis le matin la ſonde avoit donné 21, 23, 19 & 18 braſſes. La briſe de l'eſt-ſud-eſt continua, & nous rangeames la terre à trois ou quatre milles, afin de paſſer dans le ſud de

ces roches cachées dont j'ai déja parlé, & qu'on marque à cinq ou six lieues dans l'oueſt des iſles Rachit. A une heure après midi un bateau qui étoit mouillé devant nous, appareilla ſtribord amure, ce qui me fit penſer qu'alors le courant changeoit & nous devenoit contraire. Nous lui parlames à deux heures; un Hollandois qui le commandoit, & qui nous a paru y être ſeul blanc avec des mulâtres, nous dit qu'il alloit à Amboine & Ternate, & qu'il ſortoit de Batavia, dont il ſe faiſoit à vingt-ſix lieues. Après être ſorti du paſſage de Rachit, & avoir paſſé en dedans des roches ſous l'eau, je voulois porter au nord-oueſt pour doubler des bancs de ſable nommés *les bancs périlleux*, qui s'avancent aſſez au large entre les pointes *Indermaye* & *Sidari*. Les vents nous refuſerent, & ne pouvant préſenter qu'à l'oueſt-nord-oueſt, je pris le parti à ſept heures du ſoir de laiſſer tomber une ancre à jet par 13 braſſes, fond de vaſe, environ à une lieue de terre. Le louvoyage étoit court & peu ſûr entre les roches ſous l'eau d'une part, & les bancs périlleux de l'autre. Nous avions ſondé depuis midi par 19, 15, 14 & 10 braſſes. Avant que de mouiller, nous courumes un petit bord au large qui nous remit par 13 braſſes.

Nous appareillames le 27 à deux heures du matin avec les vents de terre, qui, cette nuit, nous vinrent par l'oueſt, au lieu que les nuits précédentes ils avoient fait le tour du nord au ſud par l'eſt. Ayant gouverné au nord-oueſt, nous ne revimes la terre qu'à huit heures du matin, terre extrêmement baſſe & preſque noyée; nous tinmes la même route juſqu'à midi, & depuis l'appareillage juſqu'à cette heure-là, nos ſondes varierent de 13 à 16, 20, 22,

23 & 24 braſſes. A dix heures & demie, on avoit eu fond de corail, je fis reſonder un inſtant après, le fond étoit de vaſe comme à l'ordinaire.

A midi, nous obſervames 5 deg. 48 min. de latitude ; d'en bas on ne voyoit pas la terre, tant elle eſt baſſe. On la releva d'en haut, depuis le ſud juſqu'au ſud-oueſt-quart-oueſt, à la diſtance eſtimée de cinq à ſix lieues : la hauteur de ce jour, comparée avec le relevement, ne donneroit pas au-delà de deux ou trois minutes, dont cette partie de la côte de Java ſeroit placée trop ſud ſur la carte de M. d'Après, différence égale à zéro, puiſqu'il faudroit ſuppoſer l'eſtime de la diſtance du relevement parfaitement juſte. Les courans nous avoient encore porté nord, & je crois oueſt.

Toute la journée le tems fut très-beau, & le vent favorable, je fis prendre, après midi, un peu du nord à la route, afin d'éviter les baſſes de la pointe de *Sidari*. A minuit, comptant les avoir dépaſſés, je mis le cap à l'oueſt-quart-ſud-oueſt & oueſt-ſud-oueſt ; puis au ſud-oueſt, voyant que le fond, de 19 braſſes qu'il y avoit à une heure du matin, étoit augmenté ſucceſſivement juſqu'à 27. A trois heures du matin on apperçut une iſle dans le nord-oueſt-5 deg.-nord environ à trois lieues. Convaincu pour lors que j'étois plus avancé que je ne croyois, craignant même de dépaſſer Batavia ; je mouillai pour attendre le jour. Au ſoleil levant, nous reconnumes toutes les iſles de la baie de Batavia ; celle d'*Edam*, ſur laquelle eſt un pavillon, nous reſtoit au ſud-eſt-quart-ſud, environ à quatre lieues, & *l'iſle d'Onruſt* ou *du Carnage*, au ſud-ſud-oueſt-4 deg.-ſud, à près de cinq lieues ; nous nous trouvames ainſi dix lieues plus à l'oueſt que

nous

nous ne l'eſtimions ; différence qui a pu provenir, & des courans, & de ce que la côte n'eſt pas projettée exactement.

A dix heures & demie du matin je tentai un premier appareillage ; mais le vent étant preſque auſſi-tôt tombé tout-à-fait, & la marée contraire, je mouillai ſous voiles une ancre à jet. Nous appareillames de nouveau à midi & demi ; nous gouvernames ſur le milieu de l'iſle d'Edam, juſqu'à en être environ à trois quarts de lieue ; le dôme de la grande égliſe de Batavia nous reſtant alors au ſud, nous mimes le cap deſſus, paſſant entre les baliſes qui indiquent le chenal. A ſix heures, nous mouillames dans la rade par 6 braſſes fond de vaſe, ſans affourcher, attendu qu'on ſe contente ici d'avoir une ſeconde ancre prête à laiſſer tomber. Une heure après, l'Etoile mouilla dans l'eſt-nord-eſt de nous, & à deux encablures. C'eſt ainſi qu'après avoir tenu la mer pendant dix mois & demi, nous arrivames le 28 ſeptembre 1768, dans une des plus belles colonies de l'univers, où nous nous regardames tous, comme ayant terminé notre voyage.

Batavia, ſuivant mon eſtime, eſt par 6 deg. 11 min. de latitude auſtrale, & 104 deg. 52 min. de longitude orientale du méridien de Paris.

CHAPITRE VIII.

Séjour à Batavia, & détail sur les Moluques.

LE tems des maladies, qui commence ici ordinairement à la fin de la mouſſon de l'eſt, & les approches de la mouſſon pluvieuſe de l'oueſt, nous avertiſſoient de ne reſter à Batavia que le moins qu'il nous ſeroit poſſible. Toutefois, malgré l'impatience où nous étions d'en ſortir au plutôt, nos beſoins devoient nous y retenir un certain nombre de jours, & la néceſſité d'y faire cuire du biſcuit, qu'on ne trouva pas tout fait, nous arrêta plus long-tems encore que nous n'avions compté. Il y avoit dans la rade, à notre arrivée, 13 ou 14 vaiſſeaux de la compagnie de Hollande, dont un portoit le pavillon amiral. C'eſt un vieil vaiſſeau qu'on laiſſe pour cette deſtination ; il a la police de la rade, & rend les ſaluts à tous les vaiſſeaux marchands. J'avois déja envoyé un officier pour rendre au général compte de notre arrivée, lorſqu'il vint à bord un canot de ce vaiſſeau amiral, avec je ne ſais quel papier écrit en Hollandois. Il n'y avoit point d'officier dedans le canot, & le patron, qui ſans doute en faiſoit les fonctions, me demanda qui nous étions, & une dépoſition écrite & ſignée de moi. Je lui répondis que j'avois envoyé faire ma déclaration à terre, & je le congédiai. Il revint peu de tems après, inſiſtant ſur ſa premiere demande ; je le renvoyai une ſeconde fois avec la même réponſe, & il ſe le tint pour dit.

L'officier qui étoit allé chez le général ne fut de retour qu'à neuf heures du soir. Il n'avoit point vu son excellence qui étoit à la campagne, & l'on avoit conduit chez le *Sabandar* ou introducteur des étrangers, qui lui donna rendez-vous au lendemain, & lui dit que si je voulois descendre à terre, il me conduiroit chez le général.

Les visites, dans ce pays, se font de bonne heure; l'excessive chaleur y contraint. Nous partimes à six heures du matin, conduits par le Sabandar M. Vanderluys, & nous allames trouver M. Vander Para, général des Indes orientales, lequel étoit dans une de ses maisons de plaisance à trois lieues de Batavia. Nous vimes un homme simple & poli, qui nous reçut à merveille, & nous offrit tous les secours dont nous pouvions avoir besoin. Il ne parut ni surpris ni fâché que nous eussions relâché aux isles Moluques; il approuva même beaucoup la conduite du résident de Boëro & ses bons procédés à notre égard. Il consentit à ce que je misse nos malades à l'hôpital de la compagnie, & il envoya sur le champ l'ordre de les y recevoir. A l'égard des fournitures nécessaires aux vaisseaux du roi, il fut convenu qu'on remettroit les états de demande au Sabandar, qui seroit chargé de nous pourvoir de tout. Un des droits de sa charge étoit de gagner, & avec nous & avec les fournisseurs. Lorsque tout fut réglé, le général me demanda si je ne saluerois pas le pavillon; je lui répondis que je le ferois, à condition que ce seroit la place qui rendroit le salut, & coup pour coup. Rien n'est plus juste, me dit-il, & la citadelle a les ordres en conséquence. Dès que je fus de retour à bord; nous saluames de quinze

coups de canon, & la ville répondit par le même nombre.

Je fis auſſi-tôt deſcendre à l'hôpital les malades des deux navires au nombre de vingt-huit, les uns encore affectés du ſcorbut, les autres, en plus grand nombre, attaqués du flux de ſang. On travailla auſſi à remettre au Sabandar l'état de nos beſoins, en biſcuit, vin, farine, viande fraîche & légumes, & je le priai de nous faire fournir notre eau par les chalans de la compagnie. Nous ſongeames en même tems à nous loger en ville pour le tems de notre ſéjour. C'eſt ce que nous fimes dans une grande & belle maiſon, que l'on appelle *iner logment*, dans laquelle on eſt logé & nourri pour deux *riſdales* par jour, non compris les domeſtiques; ce qui fait près d'une piſtole de notre monnoie. Cette maiſon appartient à la compagnie, qui l'afferme à un particulier, lequel a, par ce moyen, le privilege excluſif de loger tous les étrangers. Cependant les vaiſſeaux de guerre ne ſont pas ſoumis à cette loi; & en conſéquence l'état-major de l'Etoile s'établit en penſion dans une maiſon bourgeoiſe. Nous louames auſſi pluſieurs voitures, dont on ne ſauroit abſolument ſe paſſer dans cette grande ville, voulant ſur-tout en parcourir les environs, plus beaux infiniment que la ville même. Ces voitures de louage ſont à deux places, traînées par deux chevaux, & le prix, chaque jour, en eſt un peu plus de dix francs.

Nous rendimes en corps, le troiſieme jour de notre arrivée, une viſite de cérémonie au général, que le Sabandar en avoit prévenu. Il nous reçut dans une ſeconde maiſon de plaiſance, nommée *Jacatra*, laquelle eſt à-peu-près au

tiers de la distance de Batavia à la maison où j'avois été le premier jour. Je ne saurois mieux comparer le chemin qui y mene, qu'aux plus beaux boulevards de Paris, en les supposant encore embellis à droite & à gauche par des canaux d'une eau courante. Nous eussions dû faire aussi d'autres visites d'étiquette, introduits de même par le Sabandar, savoir chez le directeur-général, chez le président de justice, & chez le chef de la marine. M. Vandersluys ne nous en dit rien, & nous n'allames visiter que le dernier.

Son titre est *Scopen hagen*. Quoique cet officier n'ait au service de la compagnie que le grade de contre-amiral, celui-ci est néanmoins vice-amiral des états, par une faveur particuliere du Stathouder. Ce prince a voulu distinguer ainsi un homme de qualité que le dérangement de sa fortune a forcé de quitter la marine des états qu'il a bien servis, pour venir prendre ici le poste qu'il y occupe.

Le Scopen hagen est membre de la haute régence, dans les assemblées de laquelle il a séance & voix délibérative pour les affaires de marine; il jouit aussi de tous les honneurs des édel-heers. Celui-ci tient un grand état, fait bonne chere, & se dédommage des mauvais momens qu'il a souvent passés à la mer, en occupant une maison délicieuse hors de la ville.

Pendant que nous restames ici, les principaux de Batavia s'empresserent à nous en rendre le séjour agréable. De grands repas à la ville & à la campagne, des concerts, des promenades charmantes, la variété de cent objets réunis ici & presque tous nouveaux pour nous, le coup d'œil de l'entrepôt du plus riche commerce de l'univers; mieux que cela, le spectacle de plu-

ſieurs peuples qui, bien qu'oppoſés entiérement pour les mœurs, les uſages, la religion, forment cependant une même ſociété; tout concouroit à amuſer les yeux, à inſtruire le navigateur, à intéreſſer même le philoſophe. Il y a de plus ici une comédie qu'on dit aſſez bonne; nous n'avont pu juger que de la ſalle, qui nous a paru jolie: n'entendant pas la langue, ce fut bien aſſez pour nous d'y aller une fois. Nous fumes infiniment plus curieux des comédies Chinoiſes, quoique nous n'entendiſſions pas mieux ce qui s'y débitoit; il ne ſeroit pas fort agréable de les voir tous les jours, mais il faut en avoir vu une de chaque genre. Indépendamment des grandes pieces qui ſe repréſentent ſur un théatre, chaque carrefour, dans le quartier Chinois, a ſes treteaux, ſur leſquels on joue tous les ſoirs des petites pieces & des pantomines. *Du pain & des ſpectacles*, demandoit le peuple Romain; il faut aux Chinois du commerce & des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs & actrices qu'accompagnent toujours quelques inſtrumens. C'eſt la charge du récitatif obligé, & je ne connois que leurs geſtes qui ſoient encore plus ridicules. Au reſte, quand je parle de leurs acteurs, c'eſt improprement; ce ſont des femmes qui font les rôles d'hommes. Au ſurplus, & on en tirera telles concluſions qu'on voudra, j'ai vu les coups de bâtons prodigués ſans meſure ſur les planches chinoiſes, y avoir un ſuccès tout auſſi brillant que celui dont ils jouiſſent à la comédie Italienne & chez Nicolet.

Nous ne nous laſſions point de nous promener dans les environs de Batavia. Tout Européen, accoutumé même aux plus grandes capitales, ſeroit étonné de la magnificence de ſes dehors. Ils

ſont enrichis de maiſons & de jardins ſuperbes, entretenus avec ce goût & cette propreté qui frappe dans tous les pays Hollandois. Je ne craindrai pas de dire qu'ils ſurpaſſent en beauté & en richeſſes ceux de nos plus grandes villes de France, & qu'ils approchent de la magnificence des environs de Paris. Je ne dois pas oublier un monument qu'un particulier y a élevé aux Muſes. Le ſieur Mor, premier curé de Batavia, homme riche à millions, mais plus eſtimable par ſes connoiſſances & ſon goût pour les ſciences, y a fait dans un jardin d'une de ſes maiſons, un obſervatoire qui honoreroit toute maiſon royale. Cet édifice, qui eſt à peine fini, lui a coûté des ſommes immenſes. Il fait mieux encore, il y obſerve lui-même. Il a tiré d'Europe les meilleurs inſtrumens en tout genre, néceſſaires aux obſervations les plus délicates, & il eſt en état de s'en ſervir. Cet aſtronome, le plus riche ſans contredit des enfans d'Uranie, a été enchanté de voir M. Verron. Il a voulu qu'il paſſat les nuits dans ſon obſervatoire; malheureuſement il n'y en a pas eu une ſeule qui ait été favorable à leurs deſirs. M. Mor a obſervé le dernier paſſage de Vénus, & il a envoyé ſes obſervations à l'académie de Harlem; elles ſerviront à déterminer avec préciſion la longitude de Batavia.

Il s'en faut bien que cette ville, quoique belle, réponde à ce qu'annoncent ſes dehors. On y voit peu de grands édifices, mais elle eſt bien percée; les maiſons ſont commodes & agréables; les rues ſont larges & ornées la plupart d'un canal bien revêtu & bordé d'arbres, qui ſert à la propreté & à la commodité. Il eſt vrai que ces canaux entretiennent une humidité mal-ſaine, qui rend le ſéjour de Batavia pernicieux aux Européens. On attribue auſſi en partie le danger de

ce climat à la mauvaiſe qualité des eaux ; ce qui fait que les gens riches ne boivent ici que des eaux de *Selſe*, qu'ils font venir de Hollande à grands frais. Les rues ne ſont point pavées, mais de chaque côté il y a un large & beau parapet revêtu de pierres de taille ou de briques, & la propreté Hollandoiſe ne laiſſe rien à deſirer pour l'entretien de ces trottoirs. Je ne prétends pas au reſte donner une deſcription détaillée de Batavia, ſujet épuiſé tant de fois. On aura l'idée de cette ville fameuſe en ſachant qu'elle eſt bâtie dans le goût des belles villes de la Hollande, avec cette différence que les tremblemens de terre impoſent la néceſſité de ne pas élever beaucoup les maiſons, qui n'ont ici qu'un étage. Je ne décrirai point non plus le camp des Chinois, lequel eſt hors de la ville, ni la police à laquelle ils ſont ſoumis, ni leurs uſages, ni tant d'autres choſes déja dites & redites.

On eſt frappé du luxe établi à Batavia ; la magnificence & le goût qui décorent l'intérieur de preſque toutes les maiſons, annoncent la richeſſe des habitans. Ils nous ont cependant dit que Batavia n'étoit plus, à beaucoup près, ce qu'elle avoit été. Depuis quelques années la compagnie y a défendu aux particuliers le commerce d'Inde en Inde, qui étoit pour eux la ſource d'une immenſe circulation de richeſſes. Je ne juge point ce nouveau réglement de la compagnie ; j'ignore ce qu'elle gagne à cette prohibition. Je ſais ſeulement que les particuliers attachés à ſon ſervice, ont encore le ſecret de tirer trente, quarante, cent, juſqu'à deux cents mille livres de revenu d'emplois qui ont de gages quinze cents, trois mille, ſix mille livres au plus. Or preſque tous les habitans de Batavia ſont

ſont employés de la compagnie. Cependant il eſt ſûr qu'aujourd'hui le prix des maiſons, à la ville & à la campagne, eſt plus des deux tiers au-deſſous de leur ancienne valeur. Toutefois Batavia ſera toujours riche du plus au moins ; & par le ſecret dont nous venons de parler, & parce qu'il eſt difficile à ceux qui ont fait fortune ici, de la faire repaſſer en Europe. Il n'y a de moyen d'y envoyer ſes fonds que par la compagnie, qui s'en charge à huit pour cent d'eſcompte ; mais elle n'en prend que fort peu à la fois à chaque particulier. Ces fonds d'ailleurs ne ſe peuvent envoyer en fraude, l'eſpece d'argent qui circule ici perdant en Europe vingt-huit pour cent. La compagnie ſe ſert de l'Empereur de Java pour faire frapper une monnoie particuliere qui eſt la monnoie des Indes.

Nulle part dans le monde les états ne ſont moins confondus qu'à Batavia ; les rangs y ſont aſſignés à chacun ; des marques extérieures les conſtatent d'une façon immuable, & la ſérieuſe étiquette eſt plus ſévere ici qu'elle ne le fut jamais à aucun congrès. La haute régence, le conſeil de juſtice, le clergé, les employés de la compagnie, ſes officiers de marine, & enfin le militaire, telle y eſt la gradation des états.

La haute régence eſt compoſée du général qui y préſide, des conſeillers des Indes, dont le titre eſt *Edel-heer*, du préſident du conſeil de juſtice & du Scopen hagen. Elle s'aſſemble au château deux fois par ſemaine. Les conſeillers des Indes ſont aujourd'hui au nombre de ſeize, mais ils ne ſont pas tous à Batavia. Quelques-uns ont les gouvernemens importans du cap de Bonne-Eſpérance, de Ceylan, de la côte de Coromandel, de la partie orientale de Java, de

Macaſſar & d'Amboine, & ils y réſident. Ces Edel-heers ont la prérogative de faire dorer en plein leurs voitures, devant leſquelles ils ont deux coureurs, tandis que les particuliers n'en peuvent avoir qu'un. Il faut de plus que tous les carroſſes s'arrêtent quand ceux des Edel-heers paſſent; & alors hommes & femmes ſont obligés de ſe lever. Le général, outre cette diſtinction, eſt le ſeul qui puiſſe aller à ſix chevaux: il eſt toujours ſuivi d'une garde à cheval, ou au moins des officiers de cette garde & de quelques ordonnances; lorſqu'il paſſe, homme & femmes ſont obligés de deſcendre de leurs voitures, & il n'y a que celles des édel-heers qui chez lui puiſſent entrer juſqu'au perron. Ils ont ſeuls les honneurs du Louvre. J'en ai vu quelques-uns aſſez ſenſés pour rire én particulier avec nous de ces magnifiques prérogatives.

Le conſeil de juſtice juge ſouverainement & ſans appel au civil comme au criminel. Il y a vingt ans qu'il condamna à mort un gouverneur de Ceylan. Cet édel-heer fut convaincu d'avoir commis d'horribles concuſſions dans ſon gouvernement, & exécuté à Batavia dans la place qui eſt vis-à-vis la citadelle. Au reſte, la nomination du général des Indes, celle des édel-heers & des conſeillers de juſtice vient d'Europe. Le général & la haute régence de Batavia propoſent aux autres emplois, & leur choix eſt toujours ratifié en Hollande. Toutefois le général nomme en dernier reſſort à toutes les places militaires. Un des plus conſidérables & des meilleurs emplois pour le revenu, après les gouvernemens, eſt celui de commiſſaire de la campagne. Cet officier a l'inſpection ſur tout ce qui fait le domaine de la compagnie dans l'iſle Java, même ſur les poſſeſſions & la conduite des divers

ſouverains de l'iſle ; il a de plus la police abſolue ſur les Javans ſujets de la compagnie. Cette police eſt fort ſévere, & les fautes un peu graves ſont punies de ſupplices rigoureux. La conſtance des Javans à ſouffrir des tourmens barbares eſt incroyable ; mais quand on les exécute, il faut leur laiſſer des caleçons blancs, & ſurtout ne pas leur trancher la tête. La compagnie même compromettroit ſon autorité en refuſant d'avoir pour eux cette complaiſance ; les Javans ſe révolteroient. La raiſon en eſt ſimple : comme il eſt de foi dans leur religion qu'ils ſeroient mal reçus dans l'autre monde s'ils y arrivoient décapités & ſans caleçons blancs, ils oſent croire que le deſpotiſme n'a de droits ſur eux que dans celui-ci.

Un autre emploi fort recherché, dont les fonctions ſont belles & le revenu conſidérable, c'eſt celui de ſabandar ou miniſtre des étrangers. Ils ſont deux, le ſabandar des chrétiens & celui des païens. Le premier eſt chargé de tout ce qui regarde les étrangers Européens. Le ſecond a le détail de toutes les affaires relatives aux diverſes nations de l'Inde, en y comprenant les Chinois. Ceux-ci ſont les courtiers de tout le commerce intérieur de Batavia, où leur nombre paſſe aujourd'hui celui de cent mille. C'eſt auſſi à leur travail & à leurs ſoins que les marchés de cette grande ville doivent l'abondance qui y regne depuis quelques années. Tel eſt au reſte l'ordre des emplois au ſervice de la compagnie, aſſiſtant, teneur de livres, ſous-marchand, marchand, grand-marchand, gouverneur. Tous ces grades civils ont un uniforme, & les grades militaires ont une eſpece de correſpondance avec eux. Par exemple, le major a rang de grand-marchand, le capitaine de ſous-marchand, &c.

mais les militaires ne peuvent jamais parvenir aux places de l'adminiſtration ſans changer d'état. Il eſt tout ſimple que dans une compagnie de commerce le corps militaire n'ait aucune influence. On ne l'y regarde que comme un corps ſoudoyé, & cette idée eſt ici d'autant plus juſte, qu'il n'eſt entiérement compoſé que d'étrangers.

La compagnie poſſede en propre une portion conſidérable de l'iſle Java. Toute la côte du nord à l'eſt de Batavia lui appartient. Elle a réuni, depuis pluſieurs années, à ſon domaine, l'iſle *Maduré*, dont le ſouverain s'étoit révolté, & le fils eſt aujourd'hui gouverneur de cette même iſle dont ſon pere étoit roi. Elle a de même profité de la révolte du roi de *Balimbuam*, pour s'approprier cette belle province qui fait la pointe orientale de Java. Ce prince, frere de l'Empereur, honteux d'être ſoumis à des marchands, & conſeillé, dit-on, par les Anglois qui lui avoient fourni des armes, de la poudre, & même conſtruit un fort, voulut ſecouer le joug. Il en a coûté deux ans & de grandes dépenſes à la compagnie pour le ſoumettre, & cette guerre venoit d'être terminée deux mois avant que nous arrivaſſions à Batavia. Les Hollandois avoient eu le déſavantage dans une premiere bataille; mais dans une ſeconde le prince Indien a été pris avec toute ſa famille, & conduit dans la citadelle de Batavia, où il eſt mort peu de jours après. Son fils & le reſte de cette famille infortunée devoient être embarqués ſur les premiers vaiſſeaux, & conduits au cap de Bonne-Eſpérance, où ils finiroient leurs jours ſur l'iſle *Roben*.

Le reſte de l'iſle Java eſt diviſé en pluſieurs royaumes. L'Empereur de Java, dont la réſi-

dence eſt dans la partie méridionale de l'iſle, a le premier rang, enſuite le Sultan de *Mataran* & le Roi de *Bantam*. *Tſeribon* eſt gouverné par trois rois vaſſaux de la compagnie, dont l'agrément eſt auſſi néceſſaire aux autres ſouverains pour monter ſur leur trône précaire. Il y a chez tous ces rois une garde Européenne qui répond de leur perſonne. La compagnie a de plus quatre comptoirs fortifiés chez l'Empereur, un chez le Sultan, quatre à Bantam & deux à Tſeribon. Ces ſouverains ſont obligés de donner à la compagnie leurs denrées aux taux d'un tarif qu'elle-même a fait. Elle en tire du riz, des ſucres, du café, de l'étaim, de l'arrak, & leur fournit ſeule l'opium, dont les Javans font une grande conſommation, & dont la vente produit des profits conſidérables.

Batavia eſt l'entrepôt de toutes les productions des Moluques. La récolte des épiceries s'y apporte toute entiere; on charge chaque année ſur les vaiſſeaux ce qui eſt néceſſaire pour la conſommation de l'Europe, & on brûle le reſte. C'eſt ce commerce ſeul qui aſſure la richeſſe, je dirai même l'exiſtence de la compagnie des Indes Hollandoiſes; il la met en état de ſupporter les frais immenſes auxquels elle eſt obligée, & les déprédations de ſes employés auſſi fortes que ſes dépenſes mêmes. C'eſt auſſi ſur ce commerce excluſif & ſur celui de Ceylan, qu'elle dirige ſes principaux ſoins. Je ne dirai rien ſur Ceylan que je ne connois pas; la compagnie vient d'y terminer une guerre ruineuſe, avec plus de ſuccès qu'elle n'a pu faire celle du golfe Perſique, où ſes comptoirs ont été détruits. Mais comme nous ſommes preſque les ſeuls vaiſſeaux du roi qui aient pénétré dans les Moluques, on me permettra quelques détails ſur l'é-

tat actuel de cette importante partie du monde, que ſon éloignement & le ſilence des Hollandois dérobent à la connoiſſance des autres nations.

On ne comprenoit autrefois ſous le nom de *Moluques* que les petites iſles ſituées preſque ſous la ligne, entre 15 deg. de latitude ſud & 50 min. de latitude nord, le long de la côte occidentale de *Gilolo*, dont les principales ſont *Ternate*, *Tidor*, *Mothier* ou *Mothir*, *Machian* & *Bachian*. Peu à peu ce nom eſt devenu commun à toutes les iſles qui produiſoient des épiceries. *Banda*, *Amboine*, *Ceram*, *Boero* & toutes les iſles adjacentes, ont été rangées ſous la même dénomination, dans laquelle même quelques-uns ont voulu, mais ſans ſuccès, faire entrer *Bouton* & *Celebes*. Les Hollandois diviſent aujourd'hui ces pays, qu'ils appellent *pays d'Orient*, en quatre gouvernemens principaux, deſquels dépendent les autres comptoirs, & qui reſſortiſſent eux-mêmes de la haute régence de Batavia. Ces quatre gouvernemens ſont *Amboine*, *Banda*, *Ternate* & *Macaſſar*.

D'Amboine, dont un édel-heer eſt gouverneur, relevent ſix comptoirs; ſavoir, ſur Amboine même, *Hila* & *Larique*, dont les réſidens ont, l'un le grade de marchand, l'autre celui de ſous-marchand; dans l'oueſt d'Amboine les iſles *Manipa* & *Boero*, ſur la premiere deſquelles eſt un ſimple teneur de livres, & ſur la ſeconde notre bienfaicteur Hendrik Ouman, ſous-marchand; *Haroeko*, petite iſle à peu près dans l'eſt-ſud-eſt d'Amboine, où réſide un ſous-marchand; & enfin *Saparoea*, iſle auſſi dans le ſud-eſt, & environ à quinze lieues d'Amboine. Il y réſide un marchand, lequel a ſous ſa dépendance la petite iſle *Neeſlaw*, où il détache

un ſergent & quinze hommes ; il y a un petit fort conſtruit ſur une roche à Saparoea, & un bon mouillage dans une jolie baie. Cette iſle & celles de Neeſlaw fourniroient en clous la cargaiſon d'un navire. Toutes les forces du gouvernement d'Amboine conſiſtent dans le fonds de cent cinquante hommes, aux ordres d'un capitaine, un lieutenant & cinq enſeignes. Il y a de plus deux officiers d'artillerie & un ingénieur.

Le gouvernement de *Banda* eſt plus conſidérable pour les fortifications, & la garniſon y eſt plus nombreuſe ; le fonds en eſt de trois cents hommes, commandés par un capitaine en premier, un capitaine en ſecond, deux lieutenans, quatre enſeignes, & un officier d'artillerie. Cette garniſon, ainſi que celle d'Amboine & des autres chefs-lieux, fournit tous les poſtes détachés. L'entrée à Banda eſt fort difficile pour qui ne la connoît pas. Il faut ranger de près la montagne de *Gunongapi* ſur laquelle eſt un fort, en ſe méfiant d'un banc de roches qu'on laiſſe à bas-bord. La paſſe n'a pas plus d'un mille de large, & on n'y trouve point de fond. Il convient enſuite de ranger le banc pour aller chercher par 8 ou 10 braſſes ſous le fort *London*, le mouillage dans lequel peuvent ancrer cinq ou ſix vaiſſeaux.

Trois poſtes dépendent du gouvernement de Banda ; *Ouriën*, où eſt un teneur de livres, *Wayer*, où réſide un ſous-marchand ; & l'iſle *Pulo Ry en Rhun*, voiſine de Banda, couverte auſſi de muſcades. C'eſt un grand-marchand qui y commande. Il y a ſur cette iſle un fort ; il n'y peut mouiller que des ſloups, encore ſont-ils ſur un banc qui défend les approches du fort. Il faudroit même le canonner à la voile, car

tout attenant le banc il n'y a plus de fond. Au reſte, il n'y a point d'eau douce ſur l'iſle ; la garniſon eſt obligée de la faire venir de Banda. Je crois que l'iſle *Arrow* eſt auſſi dans le diſtrict de ce gouvernement. Il y a deſſus un comptoir avec un ſergent & quinze hommes, & la compagnie en retire des perles. Il n'en eſt pas ainſi de Timor & Solor, qui, bien qu'elles en ſoient voiſines, reſſortiſſent directement de Batavia. Ces iſles fourniſſent du bois de ſandal. Il eſt aſſez ſingulier que les Portugais aient conſervé un poſte à Timor, & plus ſingulier encore qu'ils n'en tirent pas un grand parti.

Ternate a quatre comptoirs principaux dans ſa dépendance ; ſavoir *Gorontalo*, *Manado*, *Limbotto* & *Xullabeſſie*. Les réſidens des deux premiers ont le grade de ſous-marchands ; les ſeconds ne ſont que teneurs de livres. Il en dépend en outre pluſieurs petits poſtes commandés par des ſergens. Deux cents cinquante hommes ſont répartis dans le gouvernement de Ternate, aux ordres d'un capitaine, un lieutenant, neuf enſeignes, & un officier d'artillerie.

Le gouvernement de *Macaſſar*, ſur l'iſle Célebes, lequel eſt occupé par un édel-heer, a dans ſon département quatre comptoirs ; *Boelacomba en Bonthain & Bima*, où réſident deux ſous-marchands ; *Saleyer & Maros*, dont les réſidens ne ſont que teneurs de livres. Macaſſar ou *Jonpandam* eſt la plus forte place des Moluques ; toutefois les naturels du pays y reſſerrent ſoigneuſement les Hollandois dans les limites de leur poſte. La garniſon y eſt compoſée de trois cents hommes, que commandent un capitaine en premier, un capitaine en ſecond, deux lieutenans & ſept enſeignes. Il y a auſſi un officier d'artillerie. On ne trouve pas d'épiceries dans le

district de ce gouvernement, à moins qu'il ne soit vrai que Button en produit, ce que je n'ai pu vérifier. L'objet de son établissement a été de s'assurer d'un passage qui est une des clefs des Moluques, & d'ouvrir avec *Célebes & Borneo* un commerce avantageux. Ces deux grandes isles fournissent aux Hollandois de l'or, de la soie, du coton, des bois précieux, & même des diamans, en échange pour du fer, des draps, & d'autres marchandises de l'Europe ou de l'Inde.

Ce détail des différens postes occupés par les Hollandois dans les Moluques, est, à peu de chose près, exact. La police qu'ils y ont établie, fait honneur aux lumieres de ceux qui étoient alors à la tête de la compagnie. Lorsqu'ils en eurent chassé les Espagnols & les Portugais, succès qui avoient été le fruit des combinaisons les plus éclairées, du courage & de la patience, ils sentirent bien que ce n'étoit pas assez pour rendre le commerce des épiceries exclusif, d'avoir éloigné des Moluques tous les Européens. Le grand nombre de ces isles en rendoit la garde presque impossible, il ne l'étoit pas moins d'empêcher un commerce de contrebande des Insulaires avec la Chine, les Philippines, Macassar & tous les vaisseaux interlopes qui voudroient le tenter. La compagnie avoit encore plus à craindre qu'on n'enlevât des plants d'arbres, & qu'on ne parvint à les faire réussir ailleurs. Elle prit donc le parti de détruire, autant qu'il seroit possible, les arbres d'épiceries dans toutes ces isles, en ne les laissant subsister que sur quelques-unes qui fussent petites & faciles à garder; alors tout se trouvoit réduit à bien fortifier ces dépôts précieux. Il fallut soudoyer les souverains, dont cette denrée faisoit le revenu, pour les engager à consentir à ce

qu'on en anéantit ainſi la ſource. Tel eſt le ſubſide annuel de 20000 riſdales que la compagnie Hollandoiſe paie au roi de Ternate & à quelques autres princes des Moluques. Lorſqu'elle n'a pu déterminer quelqu'un de ces ſouverains à permettre que l'on brûlât ſes plants, elle les brûloit malgré eux, ſi elle étoit la plus forte, ou bien elle leur achetoit annuellement les feuilles des arbres encore vertes, ſachant bien qu'après trois ans de ce dépouillement, les arbres périroient, ce qu'ignorent ſans doute les Indiens.

Par ce moyen, tandis que la cannelle ne ſe récolte que ſur Ceylan, les iſles Banda ont été ſeules conſacrées à la culture de la muſcade; Amboine & Uleaſter qui y touchent, à la culture du girofle, ſans qu'il ſoit permis d'avoir du girofle à Banda, ni de la muſcade à Amboine. Ces dépôts en fourniſſent au-delà de la conſommation du monde entier. Les autres poſtes des Hollandois dans les Moluques ont pour objet d'empêcher les autres nations de s'y établir, de faire des recherches continuelles pour découvrir & brûler les arbres d'épiceries, & de fournir à la ſubſiſtance des ſeules iſles où on les cultive. Au reſte, tous les ingénieurs & marins employés dans cette partie, ſont obligés, en ſortant d'emploi, de remettre leurs cartes & plans, & de prêter ſerment qu'ils n'en conſervent aucun. Il n'y a pas long-tems qu'un habitant de Batavia a été fouetté, marqué, & relégué ſur une iſle preſque déſerte, pour avoir montré à un Anglois un plan des Moluques.

La récolte des épiceries ſe commence en décembre, & les vaiſſeaux deſtinés à s'en charger, arrivent dans le courant de janvier à Amboine & Banda, d'où ils repartent pour Batavia en avril & mai. Il va auſſi tous les ans deux vaiſ-

seaux à Ternate, dont les voyages suivent de même la loi des mousſons. De plus il y a quelques senaults de douze ou quatorze canons destinés à croiser dans ces parages.

Chaque année les gouverneurs d'Amboine & de Banda assemblent vers la mi-septembre tous les orencaies ou chefs de leurs départemens. Ils leur donnent d'abord des festins & des fêtes qui durent plusieurs jours, & ensuite ils partent avec eux dans de grands bateaux nommés *coracores*, pour faire la tournée de leur gouvernement, & brûler les plantes d'épiceries inutiles. Les résidens des comptoirs particuliers sont obligés de se rendre auprès de leurs gouverneurs généraux, & de les accompagner dans cette tournée, qui finit ordinairement à la fin d'octobre ou au commencement de novembre, & dont le retour est célébré par de nouvelles fêtes. Lorsque nous étions à Boëro, M. Ouman se disposoit à partir pour Amboine avec les orencaies de son isle.

Les Hollandois ont maintenant la guerre avec les habitans de Ceram, isle riche en clous. Ces insulaires ne veulent point laisser détruire leurs plants, & ils ont chassé la compagnie de tous les postes principaux qu'elle occupoit sur leur terrein : elle n'a conservé que le petit comptoir de *Savai*, situé dans la partie septentrionale de l'isle, où elle tient un sergent & quinze hommes. Les Ceramois ont des armes à feu & de la poudre, & tous, indépendamment d'un patois national, parlent bien le Malais. Les Papous sont aussi continuellement en guerre avec la compagnie & ses vassaux. On leur a vu des bâtimens armés de pierriers & montés de deux cents hommes. Le roi de *Salviati*, l'une de leurs

plus grandes isles, vient d'être arrêté par surprise, comme il alloit rendre hommage au roi de Tarnate, duquel il est vassal, & les Hollandois le retiennent prisonnier.

Quoi de plus sage que le plan que nous venons d'exposer ? quelles mesures pouvoient être mieux concertées pour établir & pour soutenir un commerce exclusif ? Aussi la compagnie en jouit-elle depuis long-tems, & c'est à quoi elle doit cet état de splendeur qui la rend plus semblable à une puissante république, qu'à une société de marchands. Mais, ou je me trompe fort, ou le tems n'est pas loin, auquel ce commerce précieux doit recevoir de mortelles atteintes. J'oserai le dire, pour en détruire l'exclusion, il n'y a qu'à le vouloir. La meilleure sauvegarde des Hollandois, est l'ignorance du reste de l'Europe sur l'état véritable de ces isles, & le nuage mystérieux qui enveloppe ce jardin des Hesperides. Mais il est des difficultés que la force de l'homme ne peut vaincre, & des inconvéniens auxquels toute sa sagesse ne sauroit remédier. Les Hollandois peuvent bien construire à Amboine & Banda, des fortifications respectables, ils peuvent les munir de garnisons nombreuses ; mais après quelques années, des tremblemens de terre presque périodiques, viennent renverser de fond en comble tous ces ouvrages, & chaque année la malignité du climat emporte les deux tiers des soldats, matelots & ouvriers qu'on y envoie. Voilà des maux sans remede. Les forts de Banda, bouleversés ainsi il y a trois ans, sont à peine reconstruits aujourd'hui ; ceux d'Amboine ne le sont pas encore. D'ailleurs la compagnie a pu parvenir à détruire, dans quelques isles, une partie des épiceries

connues, mais il en eſt qu'elle ne connoît pas, & d'autres même qu'elle connoît & qui ſe défendent contre ſes efforts.

Aujourd'hui les Anglois fréquentent beaucoup les parages des Moluques, & ce n'eſt aſſurément pas ſans deſſein. Il y avoit pluſieurs années que de petits bâtimens qui partoient de *Bancoul*, étoient venus examiner les paſſages & prendre les connoiſſances relatives à cette navigation difficile. On a lu que les habitans de Boutton nous ont dit que trois navires Anglois avoient depuis peu paſſé dans ce détroit; nous avons auſſi parlé des ſecours qu'ils ont donnés à l'infortuné ſouverain de Balimbuam, & il paroît certain que c'eſt d'eux auſſi que les Ceramois tirent de la poudre & des armes; ils leur avoient même conſtruit un fort que le capitaine le Clerc nous a dit avoir détruit, & dans lequel il a trouvé deux canons. En 1764 M. Watſon, qui commandoit le Kinſberg, frégate de vingt-ſix canons, vint à l'entrée de *Savaï*, s'y fit donner, à coups de fuſils, un pilote pour le conduire au mouillage, & commit beaucoup de vexations dans ce foible comptoir. Il fit auſſi je ne ſais quelle tentative chez les Papous, mais elle ne lui réuſſit pas. Sa chaloupe fut enlevée par ces Indiens, & tous les Européens qui étoient dedans, entre autres un fils de Mylord Sandwic, garde de la marine, qui la commandoit, furent attachés à des poteaux, circoncis & maſſacrés enſuite dans les tourmens.

Il ſemble au reſte que les Anglois ne veulent point cacher leurs projets à la compagnie Hollandoiſe. Il y a quatre ans qu'ils établirent un poſte dans une des iſles des Papous, nommée *Soloc* ou *Taſara*. M. Dalrimple qui le fonda en

fut le premier gouverneur ; mais les Anglois ne l'ont gardé que trois ans. Ils viennent de l'abandonner, & M. Dalrimple a paſſé à Batavia en 1768, ſur le *Patty*, capitaine Dodwell, d'où il s'eſt rendu à Bancoul, où le Patty a coulé bas dans la rade. Ce poſte fourniſſoit des nids d'oiſeaux, de la nacre, des dents d'éléphant, des perles & des *tripans* ou *ſwalopps*, eſpece de glu ou d'écume dont les Chinois font grand cas. Ce que je trouve merveilleux, c'eſt qu'ils venoient vendre leurs cargaiſons à Batavia, je le ſais du négociant qui les y achetoit. Le même homme m'a aſſuré que les Anglois avoient auſſi des épiceries par le moyen de ce poſte ; peut-être les tiroient-ils des Ceramois. Pourquoi l'ont-ils abandonné ? c'eſt ce qui j'ignore. Il ſe peut qu'ayant déja levé un grand nombre de plans d'épiceries, les ayant tranſplantés dans quelqu'une de leurs poſſeſſions aux Indes, & ſe croyant aſſurés de leur réuſſite, ils aient abandonné un poſte diſpendieux, trop capable d'alarmer une nation & d'en éclairer une autre.

Nous apprimes à Batavia les premieres nouvelles des vaiſſeaux dont nous avions pluſieurs fois dans notre voyage retrouvé la trace. M. Wallas y étoit arrivé en janvier 1768, & reparti preſque auſſi-tôt. M. Carteret, ſéparé involontairement de ſon chef, peu après être ſorti du détroit de Magellan, a fait un voyage plus long de beaucoup, & dont je crois les aventures plus compliquées. Il eſt venu à Macaſſar à la fin de mars de la même année, ayant perdu preſque tout ſon équipage, & ſon vaiſſeau étant délabré. Les Hollandois n'ont pas voulu le ſouffrir à Jompandam, & l'ont renvoyé à Bontain, conſen-

tant avec peine à ce qu'il y prit des Maures pour remplacer les hommes qu'il avoit perdus ; après deux mois de séjour dans l'isle de Celebes, il s'est rendu le 3 juin à Batavia, où il a carené, & d'où il n'est reparti que le 15 de septembre, c'est-à-dire douze jours seulement avant que nous y arrivassions. M. Carteret a peu parlé ici de son voyage ; il en a dit assez cependant pour qu'on ait sçu que dans un passage qu'il nomme *le détroit de Saint-Georges*, il a eu affaire avec des Indiens dont il montroit les fleches, qui ont blessé plusieurs de ses gens, entre autres son second, lequel est reparti de Batavia sans être guéri.

Il n'y avoit pas plus de huit ou dix jours que nous étions à Batavia, lorsque les maladies commencerent à s'y déclarer. De la santé, la meilleure en apparence, on passoit en trois jours au tombeau. Plusieurs de nous furent attaqués de fievres violentes, & nos malades n'éprouvoient aucun soulagement à l'hôpital. J'accélérai, autant qu'il m'étoit possible, l'expédition de nos besoins ; mais notre sabandar étoit aussi tombé malade, & ne pouvant plus agir, nous essuyames des difficultés & des lenteurs. Ce ne fut que le 16 octobre que je pus être en état de sortir, & j'appareillai pour aller me mouiller en dehors de la rade ; l'Etoile ne devoit avoir son biscuit que ce jour là. Elle ne finit de l'embarquer qu'à la nuit, & dès que le vent le lui permit, elle vint mouiller auprès de nous. Presque tous les officiers de mon bord étoient ou déja malades, ou ressentoient les dispositions à le devenir. Le nombre des dissenteries n'avoit point diminué dans les équipages, & le séjour prolongé à Batavia eut certainement fait plus de ravages parmi

nous que n'avoit fait le voyage entier. Notre Taitien, que l'enthouſiaſme de tout ce qu'il voyoit avoit ſans doute préſervé quelque tems de l'influence de ce climat pernicieux, tomba malade dans les derniers jours, & ſa maladie a été fort longue, quoiqu'il ait eu pour les remedes toute la docilité à laquelle pourroit ſe dévouer un homme né à Paris, auſſi quand il parle de Batavia, ne la nomme-t-il que la terre qui tue, *enoua maté*.

CHAP.

CHAPITRE IX.

Départ de Batavia ; relâche à l'isle de France ; retour en France.

LE 16 octobre j'appareillerai seul de la rade de Batavia pour mouiller par 7 brasses & demie fond de vase molle, environ une lieue en-dehors. J'étois ainsi à un demi-mille dans l'oueſt-quart-nord-oueſt de la balise qu'on laisse à stribord, quand on entre à Batavia. L'isle *d'Edam* me restoit au nord-nord-eſt-4 deg.-eſt, trois lieues ; *Onruſt* au nord-nord-oueſt-quart-oueſt, deux lieues un tiers ; *Rotterdam* au nord-2 d.-oueſt, une lieue & demie. L'Etoile, qui ne put avoir son pain que fort tard, appareilla à trois heures du matin ; & gouvernant sur les feux que je tins allumés toute la nuit, elle vint mouiller auprès de moi.

Comme la route pour sortir de Batavia eſt intéreſſante, on me permettra le détail de celle que j'ai faite. Le 17 nous fumes sous voiles à cinq heures du matin, & nous gouvernames au nord-quart-nord-eſt pour passer dans l'eſt de *Rotterdam* environ à une demi lieue ; puis au nord-oueſt-quart-nord pour passer au sud de *Horn* & de *Harlem* ; ensuite du oueſt-quart-nord-oueſt au oueſt-quart-sud-oueſt, pour ranger au nord les isles d'*Amsterdam* & de *Middelbourg*, sur la derniere desquelles eſt un pavillon ; puis à l'oueſt, laissant à stribord une balise placée dans le sud *de la petite Cambuis*. A midi nous observames 5 deg. 55 min. de latitude méridionale, & nous étions pour lors nord & sud de la pointe

ſud-eſt, *de la grande Cambuis*, environ à un mille. J'ai de-là fait route pour paſſer entre deux baliſes placées, l'une au ſud de la pointe nord-oueſt de la grande Cambuis, l'autre eſt & oueſt de *l'iſle des Antropophages*, autrement dite *Pulo Laki*. Pour lors on range la côte à la diſtance qu'on veut ou qu'on peut. A cinq heures & demie le courant nous affalant ſur la côte, je mouillai une ancre à jet par 11 braſſes fond de vaſe, la pointe nord-oueſt de *la baie de Bantam* me reſtant à l'oueſt-quart-nord-oueſt-2 deg.-oueſt environ cinq lieues, & le milieu de *Pulo Baby* au nord-oueſt-5 deg.-oueſt trois lieues.

Il y a, pour ſortir de Batavia, une autre route que celle que j'ai priſe. En partant de la rade, on range la côte de Java, laiſſant à bas-bord une tonne qui ſert de baliſe, environ à deux lieues & demie de la ville; puis on range *l'iſle Kepert* au ſud; on ſuit la côte & on paſſe entre deux baliſes ſituées, l'une au ſud de l'iſle Middelbourg, l'autre vis-à-vis de celle-là ſur un banc qui tient à la pointe de la grande terre; on retrouve enſuite la baliſe qui eſt au ſud de la petite Cambuis, & pour lors les deux routes ſe réuniſſent.

Le 18 à deux heures du matin, nous étions à la voile, mais il nous fallut mouiller le ſoir; ce ne fut que le 19 après midi que nous ſortimes *du détroit de la Sonde* paſſant au nord *de l'iſle du Prince*. Nous obſervames à midi 6 deg. 30 min. de latitude auſtrale, & à quatre heures après midi, étant environ à quatre lieues de la pointe nord-oueſt de l'iſle du Prince, je pris mon point de départ ſur la carte de M. d'Après par 6 deg. 21 min. de latitude auſtrale & 102 d. de longitude orientale du méridien de Paris. Au

reſte on peut mouiller par-tout le long de l'iſle de Java. Les Hollandois y entretiennent de petits poſtes de diſtance en diſtance, & chacun d'eux a ordre d'envoyer un ſoldat à bord des vaiſſeaux qui paſſent avec un regiſtre ſur lequel on prie d'inſcrire le nom du vaiſſeau, d'où il vient & où il va. On met ce qu'on veut ſur ce regiſtre ; mais je ſuis fort éloigné d'en blamer l'uſage, puiſque par ce moyen on peut avoir des nouvelles de bâtimens dont ſouvent on eſt inquiet, & que d'ailleurs le ſoldat, chargé de préſenter ce regiſtre, apporte auſſi des poules, des tortues & d'autres rafraîchiſſemens qu'il vend à fort bon compte. Il n'y avoit plus de ſcorbut au moins apparent à bord de mes vaiſſeaux ; mais beaucoup de gens y étoient attaqués du flux de ſang. Je pris donc le parti de faire route pour l'iſle de France ſans attendre l'Etoile, & je lui en fis le ſignal le 20.

Cette route n'eut rien de remarquable que le beau & bon tems qui l'a rendue fort courte. Nous eumes conſtamment le vent de ſud-eſt très-frais. Nous en avions beſoin ; car le nombre des malades augmentoit chaque jour, les convaleſcences étoient fort longues, & il ſe joignit au flux de ſang des fievres chaudes ; un de mes charpentiers en mourut la nuit du 30 au 31. Ma mâture me cauſoit auſſi beaucoup d'inquiétude. Il y avoit lieu d'appréhender que le grand mât ne rompit cinq ou ſix pieds au-deſſous du trelingage. Je le fis jumeller, & pour le ſoulager, je dégrayai le mât de perroquet & tins toujours deux ris dans le grand hunier. Ces précautions retardoient conſidérablement notre marche ; malgré cela, le dix-huitieme jour de notre ſortie de Batavia, nous eumes la vue de

l'iſle Rodrigue, & le ſurlendemain celle de *l'iſle de France*.

Le 5 novembre à quatre heures du ſoir, nous étions nord & ſud de la pointe nord-eſt de l'iſle Rodrigue, d'où j'ai conclu la différence ſuivante de notre eſtime depuis l'iſle du Prince juſqu'à Rodrigue. M. Pingré y a obſervé 60 deg. 52 min. de longitude à l'eſt de Paris, & à quatre heures je me trouvois, ſuivant mon eſtime par 61 deg. 26 min. En ſuppoſant donc que l'obſervation faite ſur l'iſle à l'habitation, y ait été faite à deux minutes dans l'oueſt de la pointe dont j'étois nord & ſud à quatre heures, ma différence ſur douze cents lieues de route étoit trente-quatre minutes ſur l'arriere du vaiſſeau. La différence des obſervations faites le 3 par M. Verron, a été pour le même moment de 1 deg. 12 min. ſur l'avant du vaiſſeau.

Nous avions eu connoiſſance de l'iſle Ronde le 7 à midi ; à cinq heures du ſoir nous étions nord & ſud de ſon milieu. Nous tirames du canon à l'entrée de la nuit, eſpérant qu'on allumeroit le feu *de la pointe aux Canonniers* ; mais ce feu, mentionné par M. d'Après dans ſon inſtruction, ne s'allume plus, de maniere qu'après avoir doublé *le coin de Mire* qu'on peut ranger d'auſſi près qu'on veut, je me trouvai fort embarraſſé pour éviter la bature dangereuſe qui avance plus d'une demi lieue au large de la pointe aux canonniers. Je louvoyai, afin de m'entretenir au vent du port, tirant de tems en tems un coup de canon ; enfin entre onze heures & minuit il vint à bord un des pilotes du port entretenus par le roi. Je me croyois hors de peine ; & je lui avois remis la conduite du bâtiment, lorſqu'à trois heures & demie il nous échoua

près de la *baie des Tombeaux*. Par bonheur il n'y avoit pas de mer, & la manœuvre que nous fimes rapidement pour tâcher *d'abattre* du côté du large, nous réuſſit; mais que l'on conçoive quelle douleur mortelle c'eut été pour nous, après tant de dangers néceſſaires heureuſement évités, de venir échouer au port par la faute d'un ignorant auquel l'ordonnance nous forçoit de nous livrer. Nous en fumes quittes pour quarante-cinq pieds de notre fauſſe quille qui furent emportés.

Cet accident, dont il s'en eſt peu fallu que nous ne fuſſions la victime, me met dans le cas de faire la réflexion ſuivante. Lorſqu'on en veut à l'iſle de France, & que l'on voit que de jour on ne peut atteindre l'entrée du port, la prudence exige que de bonne heure on prenne ſon parti de ne pas s'engager trop près de la terre. Il convient de s'entretenir pour la nuit en dehors & au vent de l'iſle Ronde, non en cape, mais en louvoyant avec un bon corps de voiles à cauſe des courans. Au reſte il y a mouillage entre les petites iſles; nous y avons trouvé de 30 à 25 braſſes fond de ſable; mais il n'y faudroit mouiller que dans le cas d'une extrême néceſſité.

Le 8 dans la matinée nous entrames dans le port où nous fûmes amarrés dans la journée. L'Etoile parut à ſix heures du ſoir & ne put entrer que le lendemain. Nous nous trouvames être en arriere d'un jour, & nous y reprimes la date de tout le monde.

Dès le premier jour j'envoyai tous mes malades à l'hôpital, je donnai l'état de mes beſoins en vivres & agrès, & nous travaillames ſur le champ à diſpoſer la frégate pour être carenée. Je pris tous les ouvriers du port qu'on put me

donner & tous ceux de l'Etoile, étant déterminé à partir auſſi-tôt que je ſerois prêt. Le 16 & le 18 on chauffa la frégate. Nous trouvames ſon doublage vermoulu, mais ſon franc-bord étoit auſſi ſain qu'en ſortant du chantier.

Nous fumes obligés de changer ici une partie de notre mâture. Notre grand mât avoit un enton au pied & devoit manquer par là auſſi-tôt que par la tête, où la meche étoit caſſée. On me donna un grand mât d'une ſeule piece, deux mâts de hune, des ancres, des cables & du filain dont nous étions abſolument indigens. Je remis dans les magaſins du roi mes vieux vivres, & j'en repris pour cinq mois. Je livrai pareillement à M. Poivre, Intendant de l'iſle de France, le fer & les clous embarqués à bord de l'Etoile, ma cucurbite, ma ventouſe, beaucoup de médicamens, & quantité d'effets devenus inutiles pour nous, & dont cette colonie avoit beſoin. Je donnai auſſi à la légion vingt-trois ſoldats qui me demanderent à y être incorporés. Meſſieurs de Commerçon & Verron conſentirent pareillement à différer leur retour en France; le premier pour examiner l'hiſtoire naturelle de ces iſles & celle de Madagaſcar; le ſecond pour être à portée d'aller obſerver dans l'Inde le paſſage de Vénus; on me demanda de plus M. de Romainville ingénieur, & quelques jeunes volontaires & pilotins pour la navigation d'Inde en Inde.

Il n'étoit pas malheureux, après un auſſi long voyage, d'être encore en état d'enrichir cette colonie d'hommes & d'effets néceſſaires. La joie que j'en reſſentis fut cruellement altérée par la perte que nous y fimes du chevalier du Bouchage, enſeigne de vaiſſeau, ſujet d'un mérite diſtingué, qui joignoit aux connoiſſances qui font

le grand officier de mer, toutes les qualités du cœur & de l'esprit qui rendent un homme précieux à ses amis. Les soins affectueux & l'habileté de M. de la Porte, notre chirurgien-major, n'ont pu le sauver. Il mourut dans mes bras le 19 novembre, d'une dissenterie commencée à Batavia. Peu de jours après un jeune fils de M. le Moyne commissaire-ordonnateur de la marine, embarqué avec moi volontaire, & nommé depuis peu garde de la marine, mourut de la poitrine.

J'admirai à l'isle de France les forges qui y ont été établies par Messieurs de Rosting & Hermans. Il en est peu d'aussi belles en Europe, & le fer qu'elles fabriquent est de la premiere qualité. On ne conçoit pas ce qu'il a fallu de constance & d'habileté pour perfectionner cet établissement, & ce qu'il a coûté de frais. Il a maintenant neuf cents Negres, dont M. Hermans a tiré & fait exercer un bataillon de deux cents hommes, parmi lesquels s'est établi l'esprit de corps. Ils sont entre eux fort délicats sur le choix de leurs camarades, & refusent d'admettre tous ceux qui ont commis la moindre friponnerie. Voilà donc le point d'honneur avec l'esclavage.

Pendant notre séjour ici nous avions constamment joui du plus beau tems. Le 5 décembre le ciel commença à se grossir de gros nuages, les montagnes s'embrumerent, tout annonça la saison des pluies & l'approche de l'ouragan qui se fait sentir dans ces isles presque toutes les années. Le 10 j'étois prêt à mettre à la voile; la pluie & le vent debout ne me le permirent pas. Je ne pus appareiller que le 12 au matin, laissant l'Etoile au moment d'être carenée. Ce bâtiment ne pouvoit être en état de sortir avant

la fin du mois, & notre jonction étoit dorénavant inutile. Cette flûte, ſortie de l'iſle de France à la fin du mois de décembre, eſt arrivée en France un mois après moi. A midi je pris mon point de départ par la latitude auſtrale obſervée de 20 deg. 22 min., & par 54 deg. 40 min. de longitude à l'eſt de Paris.

Le tems fut d'abord très-couvert, avec des grains & de la pluie. Nous ne pumes avoir connoiſſance de l'iſle de Bourbon. A meſure que nous nous éloignames, le tems devint plus beau. Le tems étoit favorable & frais, mais bientôt notre nouveau grand mât nous cauſa les mêmes inquiétudes que le premier. Il faiſoit à la tête un arc ſi conſidérable, que je n'oſai me ſervir de grand perroquet, ni porter le hunier tout haut.

Depuis le 22 décembre juſqu'au 8 janvier, nous eumes conſtamment vent debout, mauvais tems ou calme. Ces vents d'oueſt étoient, me diſoit-on, ſans exemple ici dans cette ſaiſon. Ils ne nous en moleſterent pas moins quinze jours de ſuite que nous paſſames à la cape ou à louvoyer avec une très-groſſe mer. Nous eumes connoiſſance de la côte d'Afrique avant que d'avoir eu la ſonde. Lors de la vue de cette terre que nous primes pour *le cap des Baſſes*, nous n'avions pas de fond. Le 30 nous trouvames 78 braſſes, & depuis ce jour nous nous entretinmes *ſur le banc des Eguilles*, avec la vue preſque continuelle de la côte. Bientôt nous rencontrames pluſieurs navires Hollandois de la flotte de Batavia. L'avant-coureur en étoit parti le 20 octobre, & la flotte le 6 novembre : les Hollandois étoient encore plus ſurpris que nous de ces vents d'oueſt qui ſouffloient ainſi contre ſaiſon.

Enfin,

Enfin, le 8 janvier au matin nous eumes connoiſſance du *cap Falſe*, & bientôt après la vue des *terres du cap de Bonne-Eſpérance*. J'obſerverai qu'à cinq lieues dans l'eſt-ſud-eſt du cap Falſe, il y a une roche ſous l'eau fort dangereuſe; qu'à l'eſt du cap de Bonne-Eſpérance eſt un récif qui s'avance plus d'un tiers de lieue au large, & au pied du cap même un rocher qui met au large à la même diſtance. J'avois atteint un vaiſſeau Hollandois apperçu le matin, & j'avois diminué de voiles pour ne le pas dépaſſer, afin de le ſuivre en cas qu'il voulût entrer de nuit. A ſept heures du ſoir il amena perroquets, bonnettes, & même ſes huniers; pour lors je pris le bord du large, & je louvoyai toute la nuit avec un grand frais de vent de ſud, variable du ſud-ſud-eſt au ſud-ſud-oueſt.

Au point du jour les courans nous avoient entraînés de près de neuf lieues dans l'oueſt-nord-oueſt; le vaiſſeau Hollandois étoit à plus de quatre lieues ſous le vent à nous. Il fallut forcer de voiles pour regagner ce que nous avions perdu; auſſi ceux qui doivent paſſer la nuit ſur les bords dans l'intention d'entrer au jour dans la baie du cap, feront-ils bien de mettre en travers dès la pointe orientale du cap de Bonne-Eſpérance, en ſe tenant environ à trois lieues de terre; dans cette poſition les courans les auront mis en bonne poſture d'entrer de grand matin. A neuf heures du matin, nous mouillames dans la baie du cap, à la tête de la rade, & nous affourchames nord-nord-eſt & ſud-ſud-oueſt. Il y avoit ici quatorze grands navires de toutes nations, & il en arriva pluſieurs autres pendant le ſéjour que nous y fimes.

M. Carteret en étoit ſorti le jour des rois. Nous ſaluames de quinze coups de canon la ville, qui nous en rendit un pareil nombre.

Nous eumes tout lieu de nous louer du gouverneur & des habitans du cap de Bonne-Eſpérance; ils s'empreſſerent de nous procurer l'utile & l'agréable. Je ne m'arrêterai point à décrire cette place que tout le monde connoît. Le cap releve immédiatement de l'Europe, & n'eſt point dans la dépendance de Batavia, ni pour l'adminiſtration militaire & civile, ni pour la nomination des emplois. Il ſuffit même d'en avoir exercé un au cap, pour n'en pouvoir poſſéder aucun à Batavia. Cependant le conſeil du cap correſpond avec celui de Batavia pour les affaires de commerce. Il eſt compoſé de huit perſonnes, du nombre deſquelles eſt le gouverneur qui en eſt le préſident. Le gouverneur n'entre point dans le conſeil de juſtice auquel préſide le commandant en ſecond; ſeulement il ſigne les arrêts de mort.

Il y a un poſte militaire à *Falſe-baye*, & un à *la baie de Saldagna*. Cette derniere qui forme un port ſuperbe, à l'abri de tous les vents, n'a pu devenir le chef-lieu, parce qu'il n'y a pas d'eau. On travaille maintenant à augmenter l'établiſſement de Falſe-baye; c'eſt où les vaiſſeaux mouillent pendant l'hiver, quand la baie du cap eſt interdite. On y trouve les mêmes ſecours & à tout auſſi bon compte qu'au cap. Il y a par terre huit lieues de mauvais chemin d'un de ces lieux à l'autre.

A peu près à moitié chemin des deux eſt le canton de Conſtance, qui produit le fameux vin de ce nom. Ce vignoble, où l'on cultive des plants de muſcat d'Eſpagne, eſt fort petit, mais

il eſt faux qu'il appartienne à la compagnie, & qu'il ſoit, comme on le croit ici, entouré de murs & gardé. On le diſtingue en haut Conſtance & petit Conſtance, ſéparés par une haie, & appartenans à deux proprietaires différens. Le vin qui s'y recueille eſt à peu près égal en qualité, quoique chacun des deux Conſtances ait ſes partiſans. Il ſe fait année commune cent vingt à cent trente barriques de ce vin, dont la compagnie prend un tiers à un prix tarifé, le reſte ſe vend aux acheteurs qui ſe préſentent. Le prix actuel eſt de trente piaſtres l'alvrame ou le barril de ſoixante & dix bouteilles de vin blanc, trente cinq piaſtres l'alvrame de rouge. Mes camarades & moi nous allames dîner chez M. de Vanderſpie, propriétaire du haut Conſtance. Il nous fit la meilleure chere du monde, & nous y bumes beaucoup de ſon vin, ſoit en dînant, ſoit en goûtant des différentes pieces pour faire notre emplette.

Le terroir de Conſtance, terminé en pente douce, eſt d'un ſable graveleux. La vigne s'y cultive ſans échalas; le ſep eſt taillé à petit bois. Le vin s'y fait en mettant dans la cuve la grape égrenée. Les futs pleins ſe conſervent dans un cellier à rez-de-chauſſée, dans lequel l'air à une libre circulation. Nous viſitames en revenant de Conſtance deux maiſons de plaiſance qui appartiennent au gouverneur. La plus grande nommée *Newland* a un jardin beaucoup plus beau que celui de la compagnie au cap. Nous avons trouvé ce dernier fort inférieur à ſa réputation. De longues allées de charmilles très-hautes lui donnent l'air d'un jardin de moines; il eſt planté de chênes qui y viennent très-mal.

Les plantations des Hollandois ſe ſont fort

étendues ſur toute la côte, & l'abondance y eſt par-tout le fruit de la culture, parce que le cultivateur, ſoumis aux ſeules loix, y eſt libre & ſûr de ſa propriété. Il y a des habitans juſqu'à près de cent cinquante lieues de la capitale; ils n'ont d'ennemis à craindre que les bêtes féroces; car les Hottentots ne les moleſtent point. Une des plus belles parties de la colonie du cap, eſt celle à laquelle on a donné le nom de *petite Rochelle*. C'eſt une peuplade de François chaſſés de leur patrie par la révocation de l'édit de Nantes. Elle ſurpaſſe toutes les autres par la fécondité du terrein & l'induſtrie des colons. Ils ont conſervé à cette mere adoptive le nom de leur ancienne patrie, qu'ils aiment toujours, toute rigoureuſe qu'elle leur a été.

Le gouvernement envoie de tems en tems des caravanes viſiter l'intérieur du pays. Il s'en eſt fait une de huit mois en 1763. Le détachement perça dans le nord & fit, m'a-ton aſſuré, des découvertes importantes; ce voyage n'eut pas cependant le ſuccès qu'on devoit s'en promettre, le mécontentement & la diſcorde ſe mirent dans le détachement, & forcerent le chef à revenir ſur ſes pas, laiſſant ſes découvertes imparfaites. Les Hollandois avoient eu connoiſſance d'une nation jaune, dont les cheveux ſont longs, & qui leur a paru très-farouche.

C'eſt dans ce voyage que l'on a trouvé le quadrupede de dix-ſept pieds de hauteur, dont j'ai remis le deſſein à M. de Buffon; c'étoit une femelle qui allaitoit un faon dont la hauteur n'étoit encore que de ſept pieds. On tua la mere, le faon fut pris vivant, mais il mourut après quelques jours de marche. M. de Buffonm'a

assuré que cet animal est celui que les *Naturalistes* nomment *la giroffe*. On n'en avoit pas revu depuis celui qui fut apporté à Rome du tems de César, & montré à l'amphithéatre. On a aussi trouvé, il y a trois ans, & apporté au cap, où il n'a vécu que deux mois, un quadrupede d'une grande beauté, lequel tient du taureau, du cheval & du cerf, & dont le genre est absolument nouveau. J'ai pareillement remis à M. de Buffon, le dessein exact de cet animal dont je crois que la force & la vîtesse égalent la beauté. Ce n'est pas sans raison que l'Afrique a été nommée la mere des monstres.

Munis de bons vivres, de vins & de rafraîchissemens de toute espece, nous appareillames de la rade du cap le 17 après midi. Nous passâmes entre l'isle *Roben* & la côte; à six heures du soir le milieu de cette isle nous restoit au sud-sud-est-4 deg.-sud environ à quatre lieues de distance; c'est d'où je pris mon point de départ par 33 deg. 40 min. de latitude sud, & 15 d. 48 min. de longitude orientale de Paris. Je desirois de rejoindre M. Carteret, sur lequel j'avois certainement un grand avantage de marche, mais qui avoit encore onze jours d'avance sur moi.

Je dirigeai ma route pour prendre connoissance de *l'isle Sainte-Helene*, afin de m'assurer la relâche à *l'Ascension*, relâche qui devoit faire le salut de mon équipage. Effectivement nous en eumes la vue le 29 à deux heures après midi, & le relevement que nous en fimes ne nous donna de différence avec l'estime de notre route que huit à dix lieues. La nuit du 3 au 4 fevrier étant par la latitude de l'Ascension, & m'en faisant environ à dix-huit lieues de distance, je

fis courir ſous les deux huniers. Au point du jour nous vimes l'iſle à peu près à neuf lieues de diſtance, & à onze heures nous mouillames dans l'anſe du nord-oueſt *ou de la montagne de la Croix* par 12 braſſes fond de ſable & corail. Suivant les obſervations de M. l'abbé de la Caille, nous étions à ce mouillage par 7 deg. 54 min. de latitude ſud, & 16 deg. 19 min. de longitude occidentale de Paris.

A peines eumes-nous jetté l'ancre que je fis mettre les bateaux à la mer & partir trois détachemens pour la pêche de la tortue ; le premier dans *l'anſe du nord-eſt ;* le ſecond dans *l'anſe du nord-oueſt*, vis-à-vis de laquelle nous étions ; le troiſieme dans *l'anſe aux Anglois*, laquelle eſt dans le ſud-oueſt de l'iſle. Tout nous promettoit une pêche favorable ; il n'y avoit point d'autre navire que le nôtre, la ſaiſon étoit avantageuſe, & nous entrions en nouvelle lune. Auſſi-tôt après le départ des détachemens, je fis toutes mes diſpoſitions pour jumeller au-deſſous du capelage, mes deux mâts majeurs : ſavoir, le grand mât avec un petit mât de hune, le gros bout en haut ; & le mât de miſaine, lequel étoit fendu horiſontalement entre les jotteraux, avec une jumelle de chêne.

On m'apporta dans l'après-midi la bouteille qui renferme le papier ſur lequel s'inſcrivent ordinairement les vaiſſeaux de toutes nations qui relâchent à l'Aſcenſion. Cette bouteille ſe dépoſe dans la cavité d'un des rochers de cette baie, où elle eſt également à l'abri des vagues & de la pluie. J'y trouvai écrit le *Swallow*, ce vaiſſeau Anglois commandé par M. Carteret, que je deſirois de rejoindre. Il étoit arrivé ici le 31 janvier, & reparti le premier février ; c'étoient

déja ſix jours que nous lui avions gagnés depuis le cap de Bonne-Eſpérance. J'inſcrivis la Boudeuſe, & je renvoyai la bouteille.

La journée du 5 ſe paſſa à jumeller nos mâts ſous le capelage, opération délicate dans une rade où la mer eſt clapoteuſe, à tenir nos agrêts & à embarquer les tortues. La pêche fut abondante; on en avoit retourné dans la nuit ſoixante & dix, mais nous ne pumes en prendre à bord que cinquante-ſix, on remit les autres en liberté. Nous obſervames au mouillage 9 deg. 45 min. de variation nord-oueſt. Le 6 à trois heures du matin, les tortues & bateaux étant embarqués, nous commençames à lever nos ancres; à cinq heures nous étions ſous voiles, enchantés de notre pêche & de l'eſpoir que notre premier mouillage ſeroit dorénavant dans notre patrie. Combien nous en avions fait depuis le départ de Breſt!

En partant de l'Aſcenſion, je tins le vent pour ranger les iſles *du cap Verd* d'auſſi près qu'il me ſeroit poſſible. Le 11 au matin, nous paſſames la ligne pour la ſixieme fois dans ce voyage, par 20 deg. de longitude eſtimée. Quelques jours après, comme malgré la jumelle dont nous l'avions fortifié, le mât de miſaine faiſoit une très-mauvaiſe figure, il fallut le ſoutenir par des pataras, dégréer le petit perroquet, & tenir preſque toujours le hunier aux bas-ris & même ſerré.

Le 25 au ſoir, on apperçut un navire au vent & de l'avant à nous, nous le conſervames pendant la nuit, & le lendemain nous le joignimes; c'étoit le Swallow. J'offris à M. Carteret tous les ſervices qu'on peut ſe rendre à la mer. Il n'avoit beſoin de rien; mais ſur ce qu'il me dit

qu'on lui avoit remis au cap des lettres pour France, j'envoyai les chercher à ſon bord. Il me fit préſent d'une fleche qu'il avoit eue dans une des iſles rencontrées dans ſon voyage autour du monde, voyage qu'il fut bien loin de nous ſoupçonner d'avoir fait. Son navire étoit petit, marchoit très-mal, & quand nous eumes pris congé de lui, nous le laiſſames comme à l'ancre. Combien il a dû ſouffrir dans une auſſi mauvaiſe embarcation ! Il y avoit huit lieues de différence entre ſa longitude eſtimée & la nôtre ; il ſe faiſoit plus à l'oueſt de cette quantité.

Nous comptions paſſer dans l'eſt *des iſles Açores*, lorſque le 4 mars dans la matinée, nous eumes connoiſſance *de l'iſle Tercere*, que nous doublames dans la journée en la rangeant de fort près. La vue de cette iſle, en la ſuppoſant bien placée ſur le grand plan de M. Bellin, nous donneroit environ ſoixante & ſept lieues d'erreur du côté du oueſt, dans l'eſtime de notre route ; erreur conſidérable dans un trajet auſſi court que celui de l'Aſcenſion aux Açores. Il eſt vrai que la poſition de ces iſles en longitude eſt encore incertaine. Cependant je crois que dans les parages des iſles du cap Verd il regne des courans très-violens. Au reſte, il étoit eſſentiel de déterminer la longitude des Açores par de bonnes obſervations aſtronomiques, & de bien conſtater la diſtance des unes aux autres, & leurs giſſemens entre elles. Rien de tout cela n'eſt juſte ſur les cartes d'aucune nation. Elles ne différent que par le plus ou le moins d'erreur. Cet objet important vient d'être rempli par M. de Fleurieu, enſeigne des vaiſſeaux du roi.

Je corrigeai ma longitude en quittant Tercere ſur celle qu'aſſigne à cette iſle la carte à grand

point de M. Bellin. Nous eumes fond le 13 après midi, & le 14 au matin la vue d'Oueſſant. Comme les vents étoient courts & la marée contraire pour doubler cette iſle, nous fumes forcés de prendre la bordée du large, les vents étoient à l'oueſt grand frais, & la mer fort groſſe. Environ à dix heures du matin, dans un grain violent, la vergue de miſaine ſe rompit entre les deux poulies de driſſe, & la grand-voile fut au même inſtant deralinguée depuis un point juſqu'à l'autre. Nous mimes auſſi-tôt à la cape ſous la grand-voile d'étai, le petit focq & le focq de derriere, & nous travaillames à nous raccommoder. Nous envergames une grande voile neuve, nous refimes une vergue de miſaine avec la vergue d'artimon, une vergue de grand hunier, & un bout-dehors de bonnettes, & à quatre heures du ſoir nous nous retrouvames en état de faire de la voile. Nous avions perdu la vue d'Oueſſant, & pendant la cape, le vent & la mer nous avoient fait dériver dans la manche.

Déterminé à entrer à Breſt, j'avois pris le parti de louvoyer avec des vents variables du ſud-oueſt au nord-oueſt, lorſque le 15 au matin, on vint m'avertir que le mât de miſaine menaçoit de ſe rompre au-deſſous du capelage. La ſecouſſe qu'il avoit reçue dans la rupture de ſa vergue avoit augmenté ſon mal; & quoique nous en euſſions ſoulagé la tête en abaiſſant ſa vergue, faiſant le ris dans la miſaine, & tenant le petit hunier ſur le ton avec tous ſes ris faits, cependant nous reconnumes après un examen attentif, que ce mât ne réſiſteroit pas long-tems au tangage que la groſſe mer nous faiſoit éprouver *au plus près*; d'ailleurs toutes nos manœu-

vres & poulies étoient pourries, & nous n'avions plus de rechange ; quel moyen, dans un état pareil, de combattre entre deux côtes contre le gros tems de l'équinoxe ? Je pris donc le parti de faire vent arriere, & de conduire la frégate à Saint-Malo. C'étoit alors le port le plus prochain qui pût nous servir d'asyle. J'y entrai le 16 après midi, n'ayant perdu que sept hommes pendant deux ans & quatre mois écoulés depuis notre sortie de Nantes.

Puppibus & læti Nautæ imposuere coronas,
Virg. Æneid. Lib. IV.

Fin du voyage autour du monde.

VOCABULAIRE
DE
L'ISLE TAITI.

A

ABobo,	demain.
Aibou,	venez.
Ainé,	fille.
Aiouta,	il y en a.
Aipa,	le terme de négation, il n'y en a pas.
Aneania,	importun, ennuyeux.
Aouaou,	fi, terme de mépris, de déplaiſance.
Aouereré,	noir.
Aouero,	œuf.
Aouri,	fer, or, argent, tout métal ou inſtrument de métal.
Aoutti,	poiſſon volant.
Aouira,	éclair.
Apalari,	briſer, détruire.
Ari,	coco.
Arioi,	célibataire & homme ſans enfans.
Ateatea,	blanc.

Je ne connois aucun mot qui commence par nos lettres conſonnes ſuivantes *B*, *C*, *D*.

E.

Ea, racine.
Eai, le feu.
Eaia; perruche.
Eaibou, vaſe.
Eaiabou-maa, vaſe qui ſert à mettre le manger.
Eame, boiſſon faite avec le coco.
Eani, toutes façons de ſe battre.
Eao, les nuages, & fleur en bouton ou non ouverte.
Eatoua, la Divinité. Le même mot exprime auſſi ſes miniſtres, ainſi que les génies ſubalternes bienfaiſans ou malfaiſans.
Eeva, deuil.
Eie, voile de pirogue.
Eiva-eoura, danſe ou fête des Taitiens.
Eivi, petit.
Eite, entendre.
Elao, mouche.
Emaa, fronde.
Emao, requin, veut dire auſſi mordre.
Emeitai, donner.
Emoe, dormir.
Enapo, hier,
Enene, décharger.
Enia, dedans, ſur.
Enninnito, s'étendre en bâillant.
Enoanoa, ſentir bon.
Enomoi, terme pour appeller, venez ici.
Enoo-te-papa, aſſeyez-vous.

Enoua, la terre & ſes différentes parties.
Enoua Taiti, le pays de Taiti.
Enoua Paris, le pays de Paris.
Eo, ſuer.
Eoe-tea, fleche.
Eeo-pai, pagaye ou rame.
Emoure papa, l'arbre dont ils tirent le coton ou la bourre pour leurs étoffes.
Eone, ſable, pouſſiere.
Eonou, tortue.
Eote, baiſer.
Eouai, pluie.
Eouao, voler, dérober.
Eououa, boutons ſur le viſage.
Eoui, roter.
Eounoa, bru, belle-fille.
Eouramaï, lumiere.
Eouri, danſer.
Eouriaye, danſeuſe.
Epao, vapeur lumineuſe qui file dans le ciel, que le peuple nomme *étoile qui file*. A Taiti on les regarde comme des génies malfaiſans.
Epata, coup de langue pour appeller la femme.
Epepe, papillon.
Epija, oignon.
Epoumaa, ſifflet. Il ſert à appeller aux repas.
Epouroni, ſouffler le feu.
Epoure, prier.
Epouta, bleſſure; ce mot exprime auſſi la cicatrice.

Era, soleil.
Era-ouoa, soleil levant.
Era-ouopo, soleil couchant.
Era-ouavatea, soleil à midi.
Eraï, le ciel.
Erepo, sale, malpropre.
Ero, fourmi.
Eri, roi.
Erie, royal.
Eroï, laver, nettoyer.
Eroleva, ardoise.
Eroua, trou.
Erouai, vomir.
Eroupe, pigeon bleu d'une espece fort grosse, semblable à ceux qui sont chez M. le maréchal de Soubise.
Etai, la mer.
Etao, lancer.
Etaye, pleurer.
Eteina, frere ou sœur aînée.
Etouana, frere ou sœur cadette.
Etere, aller.
Etere maine, revenir.
Etio, huitre.
Etipi, couper, coupé.
Etoï, hache.
Etoamou, tourterelle.
Etouna, anguille.
Etoouo, raper.
Evaï, l'eau.
Evaie, humide.
Evaine, femme.
Evana, arc.
Evare, maison.
Evaroua-t-eatoua, souhait qui se fait aux personnes qui éternuent, &

qui veut dire que le mauvais génie ne t'endorme pas, ou que le bon génie te réveille.

Evero, lance.
Evetou, étoile.
Evetou-eave, comete.
Evi, fruit acide, ſemblable à une poire, particulier à Taiti.
Evuvo, flute.

Les mots ſuivans ſe prononcent *e* long, comme l'*н* des Grecs.

нti, figures de bois qui repréſentent des génies ſubalternes, & ſe nomment *нtitane* ou *нti-aine*, ſuivant que ces génies ſont du ſexe maſculin ou du féminin. Ces figures ſervent à des cérémonies religieuſes, & les Taitiens en ont pluſieurs dans leurs maiſons.
нieie, corbeille.
нou, pet. Ils l'ont en horreur & brûlent tout ce qui eſt dans les maiſons où l'on a peté.
нouou, moule.
нreou-tataou, couleur à piquer; c'eſt celle qui ſert à ces caracteres ineffaçables qu'ils s'impriment ſur les différentes parties du corps.

Hriri & auſſi *ouariri*, ſe fâcher, ſe mettre en colere.

Je ne connois aucun mot qui commence par les conſonnes ſuivantes *F*, *G*.

H.

Horreo, ſonde faite avec les coquilles les plus peſantes, ſe prononce comme s'il y avoit un *h* devant l'*o*.

I.

Iora, rat.
Iroiroi, fatiguer.
Iroto, dedans.
Ivera, chaud.

Je ne connois aucun mot qui commence par la conſonne *L*.

M.

Maa, manger.
Maca, enfans jumeaux.
Maeo, ſe gratter, démanger.
Mai, de plus; ſe dit auſſi *maine*; c'eſt un adverbe de répétition : *etere*, aller, *etere-maï* ou *etere-maine*, aller une ſeconde fois, revenir.
Maglli, froid.
Mala, plus.
Malama, la lune.

Malou,

Malou, considérable, grand.
Mama, léger.
Mamai, malade.
Manoa, bonjour, ſerviteur, expreſſion de politeſſe ou d'amitié.
Manou, oiſeau léger.
Mao, émérillon pour la pêche.
Mataï, vens.
Mataï malac, vent d'eſt ou de ſud-eſt.
Mataï - aoueraï, vent d'oueſt ou de ſud-oueſt.
Matao, hameçon.
Matapo, borgne, louche.
Matari, les pléiades.
Matïe, l'herbe, *gramen.*
Mato, montagne.
Mate, tuer.
Mea, choſe.
Meia, bananier, bananes.
Metoua, parens ; *Metoua - tane* ou *eoure*, pere ; *metoua - aine* ou *erao* mere.
Mimi, uriner.
Móa, coq, poule.
Moea, natte.
Mona, beau, bon.
Moreou, calme, tems ſans vent.
Motoua, petit-fils.

N.

Nate, donner.
Nie, voile de bateau.
Niouniou, jonquille.

O.

Oaï, murailles & pierres.
Oaite, ouvrir.
Oorah, la piece d'étoffe dont on s'enveloppe.
Ooróa, généreux, qui donne.
Opoupoui, boire.
Oualïlo, voler, dérober.
Ouaoura, aigrette de plumes.
Ouaora, guérir ou guéri.
Ouanao, accoucher.
Ouare, cracher.
Ouatere, timonier.
Ouera, chaud.
Oueneo, cela ne ſent pas bon, infect.
Ouetopa, perdre, perdu.
Ouhi, hé.
Ouope, mûr, en maturité.
Oupani, fenêtre.
Oura, rouge.
Ouri, chien & quadrupedes.

P.

Pai, pirogue.
Paia, aſſez.
Papa, bois, ſiege & tout meuble de bois.
Papanit, fermer, boucher.
Paoro, coquille, nacre.
Parouai, habit, étoffe.
Patara, grand-pere.
Patiri, tonnerre.
Picha, coffre.

Pirara, poiſſon.
Piropiro, puanteur d'un pet ou des excrémens.
Pirioi, boiteux.
Piripiri, négatif, avare qui ne donne point.
Po, jour.
Poe, perles, pendant d'oreilles.
Poi, pour, à.
Poiri, obſcur.
Poria, gras, embonpoint, bien portant.
Porotata, loge à chiens.
Pouaa, cochon, ſanglier.
Pouerata, fleurs.
Poupoui, à la voile.
Pouta, bleſſure.
Poto, petit, exigu.

Je ne connois aucun mot qui commence par la lettre *Q*.

R.

Rai, grand, gros, conſidérable.
Ratira, vieux, âgé.
Roa, gros, fort gras.
Rœa, fil.

Aucun mot venu à ma connoiſſance ne commence par la lettre *S*.

T.

Taitai, ſalé.
Taio, ami.
Tamai, ennemi, en guerre.
Tane, homme, mari.

Taotiti, nom de la grande Prêtreſſe obligée à la virginité. Elle a dans le pays la plus grande conſidération.

Tara-taue. femme mariée.

Taporai, battre, maltraiter.

Taoua-mai, médecin.

Taoumi, hauſſecol pour les cérémonies.

Taoumta, couverture de tête.

Taoura, corde.

Tata, homme.

Tatoue, l'acte de génération.

Tearea, jaune.

Teouteou, valet, eſclave.

Tero, noir.

Tetouaru. femme barrée.

Tiarai, fleurs blanches qu'ils portent aux oreilles en guiſe de pendans.

Titi, cheville.

Tlnatore, ſerpent.

Toa, fort, puiſſant, malfaiſant.

Tomaiti, enfant.

Toni, terme d'appel ou cri pour les filles. On y ajoute *Peio* allongé, ou *Pijo* prononcé doucement comme le grand *j* des Eſpagnols. Si la fille ſe donne un coup ſur la partie extérieure du genou, c'eſt un refus; mais ſi elle dit *enomoi*, c'eſt l'expreſſion de ſon conſente ment

Toto, ſang.

Touapouou, bossu.
Touaine, frere & sœur, en ajoutant le mot qui distingue le sexe.
Toubabaou, pleurer.
Touie, maigre.
Toumaay; action de faire des armes. C'est avec un morceau de bois armé de pointes faites avec des matieres plus dures que le bois. Ils se battent comme nous pour faire des armes.
Toura, dehors.
Toutai, faire ses nécessités.
Tout, excrémens.
Toupanoa, ouvrir fenêtre ou porte.
Touroutoto, vieillard décrépit.
Toutoi-papa, lumiere des grands ; *niao-papa*, lumiere du peuple.

V.

Vareva, pavillon qu'on porte devant les rois & les principaux.

Je ne connois point de mots qui commencent par les lettres *U*, *X*, *Y*, *Z*.

Noms des différentes parties du corps.

Aoupo, le dessus de la tête.
Bobo, crâne.
Eouttou, le visage.
Mata, les yeux.
Taria, les oreilles.
Etaa, machoire.
Eiou, le nez,

Lamolou,	les levres.
Ourou,	les cheveux.
Allelo,	la langue.
Eniou,	les dents.
Eniaou,	curedents. Ils les ſont de bois.
Oumi,	la barbe.
Papaourou,	les joues.
Tapou,	gorge, goſier.
Tai,	menton.
Eou,	mamelles, tetons.
Aoa,	le cœur.
Erima,	la main.
Apourima,	le dedans de la main.
Eaiou,	les ongles.
Etoua,	dos.
Etapono,	épaules.
Obou,	inteſtins.
Tinai,	ventre.
Pito,	nombril.
Toutaba,	glandes des aînes.
Etoie,	feſſes.
Aoua,	cuiſſes.
Eanai,	jambes.
Etapoué,	pied.
Eoua,	teſticules.
Eoure,	ſexe de l'homme.
Erao,	ſexe de la femme.
Eomo,	clitoris.

Nombres.

Atai,	un.
Aroua,	deux.
Atorou,	trois.
Aheha,	quatre.
Erima,	cinq.

Aouno,	six.
Ahitou,	sept.
Awarou,	huit.
Ahiva,	neuf.
Aourou,	dix.

Ils n'ont point de mots pour exprimer onze, douze, &c. Ils reprennent *atai*, *aroua*, *&c.* jusqu'à vingt qu'ils disent *ataitao.*

Ataitao-mala atai, vingt plus ou un vingt & un, &c.

Ata-tao-mala aourou, trente, c'est-à-dire, vingt plus dix.

Aroua-tao, quarante; *aroua-tao mala atorou*, quarante trois, &c.

Aroua-tao mala aorou, quarante plus dix ou cinquante.

Je n'ai pu faire compter Aotourou au-delà de ce dernier nombre.

Noms des Plantes.

Amiami,	cotiledon.
Amoa,	fougere.
Aoute,	rose.
Eaaeo,	canne à sucre.
Eaere,	le saule pleureur, autrement dit le saule du grand Seigneur.
Eaia,	poires.
Eape,	araum de Virginie.
Eatou,	lys de S. Jacques.
Eoe,	bambou.
Eoai,	indigo.
Eora,	saffran des Indes.
Eotonoutou,	figues.
Eoui,	igname.

Epoua,	rhubarbe.
Eraca,	marons, chataignes.
Erea,	gingembre.
Etaro,	araum violet.
Eti,	ſang-dragon.
Etiare,	grenadille, ou fleur de la paſſion.
Etoutou,	rivina.
Mairerao,	ſumak à trois feuilles.
Mati,	raiſins.
Oporo-maa,	poivre.
Pouraou,	roſe de Cayenne.
Toroire,	héliotrope.

Ils ont une eſpece d'article qui repréſente nos articles *à* & *de*; c'eſt le mot *te*. Ainſi ils diſent *parouai-te-Aotourou*, l'habit d'Aotourou ou à Aotourou; *maa-te-Eri*; le manger des rois.

Je joins ici quelques réflections de M. Pereire, que M. de la Condamine m'a communiquées, & dont j'ai ſupprimé pluſieurs articles qui ne contenoient que des queſtions ou des doutes.

OBSERVATIONS

SUR l'articulation de l'Insulaire de la mer du Sud, que M. de Bougainville a amené de l'isle Taiti, & sur le Vocabulaire qu'il a fait du langage de cette isle. Par M. PEIRERE, *de la Société Royale de Londres, interprete du roi.*

M. de la Condamine m'ayant fait l'honneur de m'inviter d'aller avec lui examiner le langage de cet étranger, qu'on lui avoit dépeint comme fort extraordinaire, nous avons été le voir ensemble le 25 avril 1769.

Comme on m'avoit dit qu'il ne pouvoit pas prononcer le françois, mon premier soin a été de chercher à reconnoître quels étoient les sons de cette langue qui manifestoient chez lui cette difficulté. J'ai donc commencé par lui faire entendre successivement tous les sons dont nous nous servons, & j'ai observé avec surprise que malgré l'envie qu'il marquoit avoir de les imiter, il n'a pu absolument articuler aucune des consonnes qui commencent les syllabes *ca da fa ga sa za*, non plus que le son qu'on nomme *l* mouillée, ni pas une des voyelles appellées nazales. Ce n'est pas tout; il n'a pas su faire de distinction entre les articulations *cha* & *ja*, & n'a prononcé qu'imparfaitement le *b* & l'*l* ordinaire, & plus imparfaitement encore la double *r*, c'est-à-dire l'*r* forte ou initiale. Je suis porté à croire outre cela, bien que je ne m'en sois pas assuré sur lui,

que ce ne ſera pas ſans grande difficulté qu'il prononcera l'*r* même ſimple, lorſqu'elle ſe trouvera immédiatement précédée d'un *p*, d'un *t*, ou d'un *v*, quoiqu'il articule bien ces conſonnes quand elles ſont immédiatement ſuivies de voyelles, & que par conſéquent il aura bien de la peine à prononcer, par exemple les ſyllables *pré*, *trou*, *vrai*, quoiqu'il prononce franchement *Poutaveri*, nom qu'il s'eſt donné lui-même, en voulant prendre celui de *Bougainville* : car (choſe encore remarquable) il n'a pu prononcer ce nom autrement.

Ma conjecture eſt fondée ſur ce qu'en l'entendant parler en ſa langue avec M. de Bougainville, j'ai cru remarquer qu'il n'employoit jamais deux conſonnes conſécutivement, ou ſans l'interpoſition de quelques voyelles ; & ſur ce que dans le Vocabulaire que M. de Bougainville a fait de cette langue, contenant environ deux cents cinquante mots, Vocabulaire que M. de la Condamine, à qui il l'a prêté, a eu la complaiſance de me communiquer, je n'ai trouvé que le ſeul mot *taoum'ta* (couverture de tête) où il ſe rencontre deux conſonnes enſemble ; encore ne puis-je pas m'empêcher de ſoupçonner dans ce mot l'omiſſion de quelque voyelle entre l'*m* & le *t*.

La douceur de ce langage eſt telle que tous les mots finiſſent par des voyelles, & il falloit bien que cela fût, ou que pas un ne commençât par des conſonnes, car autrement on entendroit quelquefois deux conſonnes de ſuite, ou ſans voyelle intermédiaire, entre la fin d'un mot & le commencement du mot ſuivant, & alors je n'aurois pas eu occaſion de faire la remarque précédente.

Les mots, dans ce Dictionnaire, commencent

ou par des voyelles ou par des consonnes explosives *p*, *t*, ou par la nazale *m*, je n'y vois que peu de mots qui commencent par *r*, & deux seuls qui commencent par *n*. Je pense que ce peut être par erreur que ces mots se trouvent écrits de la sorte, & qu'il se peut pareillement qu'il n'y ait d'autres consonnes initiales dans la la langue de Taiti que les trois susdites *m*, *p*, *t*, car indépendamment de ce que j'ai déja dit par rapport à l'*r* forte, j'ai observé que Poutaveri qui m'a très-bien répété les syllabes *ma*, *pa*, *ta*, n'a pu prononcer, à beaucoup près, si franchement aucune des autres syllabes que je lui ai fait entendre commençant toujours par les consonnes ; alors soit qu'il trouvât ou non de la difficulté à prononcer ces syllables, il n'a pas su chercher à les prononcer sans les faire précéder d'une voyelle, le plus souvent aspirée, ce qui m'a persuadé qu'il ne les a jamais articulés autrement. En effet, s'il y avoit dans son isle des mots qui commençassent par les consonnes des syllabes *na*, *ra*, *va*, &c. Il paroît clair qu'il prononceroit ces syllabes avec la même netteté qu'il a fait *ma*, *pa*, *ta*, c'est-à-dire sans hésiter ni les faire précéder d'aucun autre son. C'est par un pareil défaut d'habitude que l'*l* mouillée, quoiqu'également usitée & semblablement prononcée en France en Espagne, dans le milieu des mots, est pour l'ordinaire aussi mal-aisée à prononcer à un François, lorsqu'elle est initiale, comme dans ces mots Espagnols, *llamar*, *llevàr*, qu'à un Espagnol lorsqu'elle est finale, comme dans les mots François *bétail*, *soleil*, cette articulation ne se trouvant jamais au commencement d'un mot François ni à la fin d'un mot Espagnol.

J'ai trouvé dans plusieurs mots du Vocabu-

laire Taïtien, des conſonnes que Poutaveri n'a pu prononcer ou n'a prononcé qu'imparfaitement, ce qui me fait penſer qu'on ne s'en eſt ſervi en écrivant ces mots que faute d'autres lettres qui puſſent exprimer mieux ſur le papier les ſons étrangers qu'il aura fait entendre. Ces mots ſont, 1°. *abobo* (demain) *eaïbou* (vaſe) *toubabaou* (pleurer) & *obou* (ventre) qui ſuppoſent en Poutaveri l'articulation franche du *b*, lettre que pourtant il ne prononce qu'à l'Eſpagnole, ou ſans preſque joindre les levres; 2°. *magili* (froid) *allelo* la langue) & quelques autres qui feroient croire qu'il a dans ſa langue le *g*, guttural, lequel y manque entiérement, l'*l* & qui n'y eſt, à ce qu'il m'a paru, que d'une maniere équivoque.

Le nom de flûte en cette langue, *evuvo*, me paroît très-remarquable, en ce qu'il prouveroit que le ſon de l'*u* voyelle François qui manque à toutes les autres nations du monde connu, eſt d'uſage à Taiti.

Le mot *aoua* a cela de particulier qu'il ſignifie également *pluies* & les *teſticules*; & le mot *etaï* qu'il équivaut à *mer* & à *pleurer*. Au reſte, ſi chacun de ces mots ſignifie plus d'une choſe, on trouve auſſi dans ce Dictionnaire des choſes ſignifiées chacune par plus d'un mot, *pleurer* y étant exprimé, tant par *etaï* que par *toubabaou*, & *blanc* tant par *ateatea* que par *eani*.

La comparaiſon de quelques mots de ce petit Vocabulaire entre eux décele de l'art & de l'invention dans ces inſulaires pour la formation de leur langue, *epouta* (cicatrice) vient viſiblement de *pouta* (bleſſure); *evaie* (humide, aqueux) d'*evai* (eau); *mamaï* (malade), & *taoua maï* (médecin) de *maï* (mal); *toua pouou* (boſſu) d'*etoua* (dos); *ataïtao* (vingt) d'*etai* (un), &c.

Il étoit naturel de penſer après cela qu'*era* (le ſoleil) étant le plus bel être de la nature, qui l'échauffe, la vivifie, la réjouit, ſerviroit de racine aux noms de pluſieurs choſes avec leſquelles cet aſtre auroit quelque rapport par quelqu'une de ces qualités. Je n'ai cependant trouvé que trois de ces mots parmi les deux cent-cinquante environ du vocabulaire, mais leur dérivation d'*Era* ne me paroît point équivoque : ce ſont *eraï* (ciel), *ouéra* (chaud), & *erao* (partie naturelle de la femme).

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cette ſeconde Partie.

CHAP. I. *Navigation depuis le détroit de Magellan juſqu'à l'arrivée à l'iſle Taiti ; découvertes qui la précedent.* pag. 5

Direction de la route en ſortant du détroit. Obſervation ſur le giſſement des côtes du Chili. Ordre de marche de la Boudeuſe & de l'Etoile. Perte d'un matelot tombé à la mer. Terre de David cherchée inutilement. Incertitude ſur la latitude de l'iſle de Pâques. Obſervations météorologiques. Obſervations aſtronomiques comparées avec l'eſtime de la route. Rencontre des premieres iſles. Obſervations ſur une de ces iſles. Elle eſt habitée malgré ſa petiteſſe. Suites d'iſles rencontrées. Deſcription de la plus grande. Premiere diviſion nommée *archipel dangereux*. Erreur dans les cartes de cette partie de la mer Pacifique. Obſervations aſtronomiques comparées avec l'eſtime de la route. Obſervations météorologiques. Uſage avantageux de la poudre de limonade & de l'eau de mer deſſalée. Seconde diviſion d'iſles nommée *archipel de Bourbon*. Vue de Taiti. Manœuvres pour y aborder. Premier trafic avec les Inſulaires. Deſcription de la côte

vue du large. Continuation du trafic avec les insulaires. Mouillage à Taiti. Embarras pour amarrer les navires.

CHAP. II. *Séjour dans l'isle Taiti ; détail du bien & du mal qui nous y arrivent.* 23

Descente à terre. Visite au chef du canton. Description de sa maison. Réception qu'il nous fait. Campement à terre projetté de notre part. Opposition de la part des Insulaires. Ils y consentent & à quelles conditions. Camp établi pour les malades & les travailleurs. Précautions prises ; conduite des Insulaires. Secours que nous en tirons. Mesures prises contre le vol. Usage singulier du pays. Beauté de l'intérieur de l'isle. Présent fait au chef, de volailles & de graines d'Europe. Visite du chef d'un canton voisin. Meurtre d'un Insulaire. Perte de nos ancres, danger que nous courons. Détail des manœuvres qui nous sauvent. Autre meurtre de trois Insulaires. Précautions prises contre les suites qu'il pouvoit avoir. Continuation du danger que courent les vaisseaux. Paix faite avec les Insulaires. Appareillage de l'Etoile. Inscription enfouie. Appareillage de la Boudeuse ; nouveau danger qu'elle court. Départ de Taiti, perte que nous y avons essuyée. Regret des Insulaires à notre départ. L'un d'eux s'embarque avec nous à sa demande & celle de sa nation.

CHAP. III. *Description de Taiti, mœurs & caractere de ses habitans.* 41

Position géographique de Taiti. Mouillage meilleur que celui où nous étions. Aspect du pays. Ses productions. Il ne paroît pas qu'il y ait de

mines. Il y a de belles perles. Animaux du pays. Obſervations météorologiques. Bonté du climat, vigueur des habitans. Quelle eſt leur nourriture. Il y a dans l'iſle deux races d'hommes. Détails ſur quelques-uns de leurs uſages. Leurs vêtemens. Uſage de ſe piquer la peau. Police intérieure. Ils ſont en guerre avec les iſles voiſines. Uſage important. Pratique au ſujet des morts. Pluralité des femmes. Caractere des Inſulaires. Détails ſur quelques-uns de leurs ouvrages. Conſtruction de leurs bateaux. Leurs étoffes. Détails ſur le Taitien amené en France. Raiſons pour leſquelles on l'a amené. Son ſéjour à Paris. Son départ de cette ville. Moyens pris pour le renvoyer chez lui. Nouveaux détails ſur les mœurs de Taiti. Iſles voiſines. Inégalité des conditions. Uſage de porter le deuil. Secours réciproques dans les maladies. Remarques ſur la langue.

CHAP. IV. *Départ de Taiti ; découverte de nouvelles iſles, navigation juſqu'à la ſortie des grandes Cyclades.* 66

Vue d'Oumaitia. Direction de la route. Obſervations aſtronomiques. Seconde diviſion d'iſles. Vue de nouvelles iſles. Echanges faits avec les Inſulaires. Deſcription de ces Inſulaires. Deſcription de leurs pirogues. Suite d'iſles ; poſition de ces iſles qui en forment la troiſieme diviſion. Obſervations météorologiques. Situation critique où nous nous trouvons. Rencontre de nouvelles terres. Débarquement à une des iſles. Méfiance des Inſulaires. Ils attaquent les François. Deſcription des Inſulaires. Quelles ſont leurs armes. Deſcription du lieu où l'on a débarqué. Continuation de la route entre les terres. Aſpect du pays. Tentatives pour chercher un mouillage. Ce qui

nous empêche d'y mouiller. Nouvelle tentative pour faire ici une relâche. Conjectures sur ces terres. Différences entre l'estime & les observations.

CHAP. V. *Navigation depuis les grandes Cyclades ; découverte du golfe de la Louisiade, extrémités où nous y sommes réduits ; découverte de nouvelles isles ; relâche à la nouvelle Bretagne.* 89

Direction de route en quittant les Cyclades. Rencontre consécutive de brisans. Indices de terres. Changement forcé dans la direction de la route. Réflexions géographiques. Découverte de nouvelles terres. Situation critique dans laquelle nous nous trouvons. Dangers multipliés qui nous environnent. Extrêmités auxquelles nous sommes réduits. Nous doublons enfin les terres du golfe. Rencontre de nouvelles isles. Description des Insulaires. Tentative inutile pour trouver un mouillage. Parages dangereux. Nouvelle tentative pour trouver une relâche. Les Insulaires attaquent nos bateaux. Description de leurs canots. Description des Insulaires. Suite de nos découvertes. Description d'Insulaires qui s'approchent des navires. Relâche à la nouvelle Bretagne. Qualités & indices du mouillage. Description du port & des environs. Rencontre singuliere. Traces d'un campement Anglois. Productions du pays. Disette cruelle que nous éprouvons. Observations de longitude. Description de deux insectes. Matelot piqué par un serpent d'eau. Tems affreux qui nous persécute. Tremblement de terre. Efforts infructueux pour trouver des vivres. Description d'une belle cascade. Notre situation empire chaque jour. Sortie du port Praslin.

CHAP. VI. *Navigation depuis le port Praſlin juſqu'aux Moluques ; relâche à Boëro.* 121

Diſtribution de hardes aux matelots. Extrême diſette des vivres. Deſcription des habitans de la nouvelle Bretagne. Ils attaquent l'Etoile. Deſcription de la partie ſeptentrionale de la nouvelle Bretagne. Iſle des Anachoretes. Archipel nommé par nous *l'Echiquier*. Danger que nous y courons. Vue de la nouvelle Guinée. Vents & courans que nous reſſentons. Obſervations comparées avec l'eſtime de la route. Paſſages de la ligne. Tentatives inutiles faites à terre. Suite de la nouvelle Guinée. Danger caché. Perte du maître d'équipage. Navigation embarraſſante. Paſſage de la ligne pour la quatrieme fois. Deſcription du canal par lequel nous débouquons. Cinquieme paſſage de la ligne. Diſcuſſion ſur le cap Mabo. Entrée dans l'archipel des Moluques. Rencontre d'un Negre. Vue de Ceram. Remarque ſur les mouſſons dans ces parages. Projet pour notre ſûreté. Triſte état des équipages. Bature du golfe de Cajeli. Relâche à Boëro. Embarras du réſident Hollandois. Détails ſur l'iſle de Boëro ; ſur les naturels du pays. Peuple ſage. Productions de Boëro. Bons procédés du réſident à notre égard. Conduite d'Aotourou à Boëro. Bonne qualité des vivres qu'on y trouve. Obſervations ſur les mouſſons & les courans. Remarque ſur les tremblemens de terre. Sortie de Boëro. Obſervations aſtronomiques.

CHAP. VII. *Route depuis Boëro juſqu'à Batavia.* 154

Difficultés de la navigation dans les Moluques.

Route que nous faiſons. Avis nautique. Vue du détroit de Button. Deſcription de l'entrée. Aſpect du pays. Premier mouillage. Trafic avec les habitans. Second, troiſieme & quatrieme mouillages. Avis nautiques. Suite & deſcription du détroit. Cinquieme & ſixieme mouillages. Sortie du détroit de Button, deſcription de la paſſe. Remarque ſur cette navigation. Grande viſite que les Inſulaires nous font. Situation des Hollandois à Button. Remarques ſur cette navigation. Avantages de la route précédente. Paſſage du détroit de Saleyer. Deſcription de ce paſſage. Deſcription de cette partie de l'iſle Célebes. Difficultés de la navigation dans ces parages. Suites de la direction de la route. Obſervations générales ſur cette navigation. Inexactitude des cartes connues de cette partie. Vue de l'iſle Java. Obſervations géographiques. Rencontre de navires Hollandois. Route le long de Java. Erreur dans l'eſtime de notre route. Cauſes de cette erreur. Route juſqu'à Batavia. Nouvelle erreur dans notre eſtime. Mouillage à Batavia.

CHAP. VIII. *Séjour à Batavia, détails ſur les iſles Moluques.* 186

Cérémonial à l'arrivée. Viſite au général de la compagnie des Indes Hollandoiſes. Amuſemens qu'on trouve à Batavia. Beautés de ſes dehors. Intérieur de la ville. Richeſſes & luxe des habitans. Détails ſur l'adminiſtration de la compagnie. Ordre des emplois au ſervice de la compagnie. Ses domaines ſur l'iſle de Java. En combien de ſouverainetés eſt partagée cette iſle. Commerce de Batavia. Détails ſur les iſles Moluques. Gouvernement d'Amboine. Gouvernement de Banda. Gouvernement de Ternate. Gouvernement de Macaſſar. Politique que les Hollandois

ont ſuivie & ſuivent dans les Moluques relativement auxépiceries. Maladies contractés àBatavia.

CHAP. IX. *Départ de Batavia ; relâche à l'iſle de France, au cap de Bonne-Eſpérance, à l'Aſcenſion ; retour en France.* 209

Détails ſur la route à faire pour ſortir de Batavia. Sortie du détroit de la Sonde. Route juſqu'à l'iſle de France. Vue de l'iſle de Rodrigue. Atterage à l'iſle de France. Danger que court la frégate. Avis nautique. Relâche à l'iſle de France. Détail de ce que nous y faiſons. Perte de deux officiers. Départ de l'iſle de France. Route juſqu'au cap de Bonne-Eſpérance. Mauvais tems que nous eſſuyons. Avis nautiques. Relâche au cap de Bonne-Eſpérance. Détail ſur le vignoble de Conſtance. Etat des Hollandois au cap. Départ du cap. Vue de Sainte-Hélene. Relâche à l'Aſcenſion. Départ de l'Aſcenſion. Paſſage de la ligne. Rencontre du Swallow. Erreur dans l'eſtime de notre route. Vue d'Oueſſant. Coup de vent qui nous dégraie. Arrivée à Saint-Malo.

VOCABULAIRE de l'iſle Taiti. 227

OBSERVATIONS de M. Pereyre ſur l'organe de la prononciation d'Aotourou & ſur la langue de ſon iſle. 241

Fin de la table de la ſeconde Partie.

APPROBATION.

Nous ſouſſignés Cenſeurs du gouvernement & de la ville de Neufchâtel, avons permis l'impreſſion d'un ouvrage intitulé : *Voyage autour du Monde par la frégate du Roi la Boudeuſe & la flûte l'Etoile, en 1766, 1767, 1768 & 1769.* Neufchâtel le 23 Novembre 1771.

PETITPIERRE. BOIVE.

AVIS.

AVIS.

LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE NEUFCHATEL *en Suiſſe, informe MM. les Libraires & le Public, que le premier volume de la* DESCRIPTION DES ARTS & MÉTIERS *eſt actuellement en vente. C'eſt un* in-4°. *de près de 700 pages, imprimé ſur papier blanc & en caracteres neufs, cicero petit œil. Il eſt orné de 20 planches en taille-douce, gravées par le célebre* CHRETIEN DE MECKEL, *& dédié à* SA MAJESTÉ LE ROI DE PRUSSE.

L'importance d'une entrepriſe de cette nature n'a pas beſoin d'être démontrée. Toutes les perſonnes éclairées conviennent que depuis l'invention de l'Imprimerie on n'a pas formé un projet plus grand & plus utile que celui qu'on propoſe aujourd'hui. Décrire les opérations, les outils & les machines des divers Artiſans qui travaillent pour nos beſoins, nos commodités ou nos plaiſirs ; rapprocher & comparer les procédés des diverſes nations de l'Europe, pour les perfectionner les uns par les autres, raſſembler dans un même ouvrage les méthodes décrites par Meſſieurs DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES DE PARIS, *en y joignant tout ce que l'expérience a pu ajouter de perfection aux différens arts, en Allemagne, en Angleterre, en Suiſſe & en Italie ; ſuppléer aux vuides que les illuſtres Auteurs de l'édition de Paris n'ont pas remplis, en réuniſſant à leur travail celui de tant d'hommes célebres qui ont cherché à éclairer & à diriger l'induſtrie ; prendre dans chaque pays les Arts ou les Métiers dans leſquels on excelle, & les propoſer à l'imitation des autres peuples ; rapporter toutes ces choſes de la maniere la plus ſimple, enſorte qu'elles ſoient*

à la portée de tous ceux à qui il importe d'en être instruits ; mettre un ouvrage aussi curieux & aussi utile entre les mains d'un plus grand nombre de personnes par la modicité du prix ; le présenter sous un format plus commode & plus propre à être consulté : Tel est le but que s'est proposé l'Auteur de cette nouvelle édition.

Un travail aussi utile, entrepris par des vues si louables, mérite sans doute un encouragement universel. La Société Typographique, en se chargeant de le publier n'a rien épargné pour contribuer à sa perfection. On s'est procuré à grands frais tous les secours & toutes les lumieres possibles. On a choisi l'un des plus célebres Artistes, pour que les planches eussent l'exactitude & la propreté nécessaires, & il y a travaillé de maniere à ne pas démentir sa réputation. Le premier volume qui vient de sortir de presse, contient l'Art du Meunier, du Boulanger & du Vermicellier; *le texte de l'Académie des Sciences y est conservé tout entier, il le sera de même dans les suivans. Les notes ajoutées indiquent toutes les différences établies en Allemagne, où l'on a poussé beaucoup plus loin qu'en France, la perfection des deux premiers de ces Arts. On y démontre que cette découverte tant vantée de la* mouture économique, *est inférieure à ce qui étoit pratiqué en Saxe & en Suisse depuis un siecle. L'Auteur, M.* BERTRAND, *Professeur en Belles-Lettres, a cherché la précision & la simplicité ; ses notes sont courtes & serrées ; il y rassemble en peu de mots tout ce que M.* SCHREBER *a ajouté dans l'édition allemande qu'il a publiée des Cahiers des Arts. Les additions faites sur cette matiere si intéressante, outre les notes qui se trouvent réunies au texte, sont curieuses & en grand nombre, & l'on se flatte qu'après cet ouvrage, il restera peu de choses à desirer sur ces Arts de premiere nécessité.*

Le ſecond volume, auquel on travaille actuellement, aura pour objet les fers *& tous les Arts où ce métal eſt employé.*

Le prix de la ſouſcription eſt de 12 L. de France pour ce volume, de méme que pour les ſuivans, & de 4 ſols pour chaque planche; mais on cede cet ouvrage à Meſſieurs les Libraires à 6 L. de France, & 2 ſols 6 den. la planche.

0407